REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME DIX-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1913

LA FAMILLE CORYSTON[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

IV

Après une de ces déconcertantes quinzaines de froid et de tempête qui, si souvent en Angleterre, sévissent au commencement de mai et semblent anéantir tous les progrès du printemps dans un retour de l'hiver, le temps s'était rasséréné, les nuages s'étaient dissipés; sous des flots du soleil, les clochettes bleues des clairières, les primevères des prés s'épanouissaient. Sur les chênes s'entr'ouvraient les premières feuilles rousses. Une sorte d'allégresse du renouveau égayait le regard et rendait plus léger le pas du campagnard.

Une femme, d'aspect simple et gracieux, était assise devant la petite véranda d'un cottage, situé dans un Comté du centre, à mi-côte d'une colline, d'où la vue s'étendait au loin. Elle cousait. A ses pieds dévalaient des terrains crayeux, entourés de bois de hêtres. A l'Ouest, la ligne des coteaux allait en décroissant se perdre dans le soleil couchant, tandis qu'elle formait, à l'Est, une haute crête boisée, qui bornait la vue.

Au Nord, à deux cents mètres, environ, plus bas que le cottage, commençait un pays varié, émaillé de villages et de fermes, de châteaux et de bois, qui se déroulait jusqu'aux brumes de l'horizon.

(2) Voyez la *Revue* du 15 août.

Un homme d'un certain âge, grisonnant, parut à la porte vitrée du cottage.

— Marion ! A quel moment avez-vous dit que vous attendiez Enid ?

— Entre trois et quatre heures, papa.

— Je ne sais si nous verrons Glenwilliam. Il y aura un important Conseil des ministres cet après-midi ; un autre demain probablement, quoique ce soit dimanche.

— Alors nous ne le verrons pas, répondit sans s'émouvoir la jeune fille, en plongeant la main dans une chaussette criblée de trous, qu'elle examinait avec soin.

— C'est contrariant ! Coryston m'a dit qu'il viendrait prendre le thé. J'aurais voulu qu'il le rencontrât.

Étonnée, miss Atherstone demanda :

— Comment, père ? Vous savez bien qu'Enid m'a priée d'inviter Arthur Coryston et que j'ai écrit hier.

— Qu'est-ce que cela fait ?... A cause de la politique ?... Ils sont habitués à ça dans la famille ! Ou... parce qu'on raconte qu'Arthur aura les domaines ? Nous n'y pouvons rien. On m'a dit que les deux frères s'entendaient à merveille et qu'Arthur a averti sa mère que, d'une manière ou d'une autre, il les restituerait à Coryston.

— Mais Enid n'aime pas lord Coryston, reprit-elle doucement.

— Parce qu'il voit ses défauts, et elle en a beaucoup. Et ce n'est pas un homme qui fait la cour aux femmes. Mais, entre nous, ma chère, elle pose un peu trop. Je ne sais jamais comment la prendre, quoique je l'aie vue tout enfant.

— Oh ! Enid est franche, reprit Marion Atherstone, en enfilant une nouvelle aiguille de laine marron.

Miss Atherstone, d'une intelligence médiocre quoiqu'elle vécût parmi des gens cultivés, était peu expansive. Son père, ancien médecin, était un des chefs les plus cotés du parti libéral. De son perchoir des collines de Mintern, il exerçait son ascendant sur la moitié du Midland (1). Il connaissait à fond trente ou quarante collèges électoraux, où il était consulté dans toutes les difficultés ; mieux que les agens principaux, il savait tâter le pouls du parti. Aucun *bill* important n'était présenté sans qu'on lui eût demandé conseil.

(1) Centre de l'Angleterre : Staffordshire, Derbyshire, Yorkshire, Warwickshire, etc.

Il s'était lié avec l'homme puissant qui dirigeait les finances anglaises, alors que Glenwilliam n'était que simple contrôleur d'une importante mine de charbon du Staffordshire, et cette amitié peu connue, sauf dans un cercle étroit, était devenue un facteur important de la politique anglaise. Glenwilliam ne décidait rien sans Atherstone, et le cottage sur la colline avait été le théâtre d'importantes réunions où des décisions, devenues historiques, avaient été arrêtées.

Marion, sans avoir la valeur de son père, était très appréciée par leurs amis; mais elle ne se mêlait pas à sa vie intellectuelle. Des gens très en vue, — hommes et femmes, — fréquentaient le cottage. Marion s'occupait de les bien recevoir, mais les jugeait selon leur mérite et ne faisait grand cas d'aucun d'eux. Atherstone était un philosophe, libre penseur, et végétarien. Sa fille lisait la *Church Family Times* (1), allait régulièrement à l'église, et, si elle avait eu le droit de vote et s'en fût souciée, elle eût probablement été tory : elle et son père néanmoins s'appréciaient et se comprenaient à merveille.

Une seule personne de cette brillante société qui fréquentait le *cottage* avait su la conquérir : Enid Glenwilliam. Marion lui avait voué une profonde affection, comme en éprouvent quelquefois les femmes simples et dénuées d'artifices pour quelque charmeuse de leur sexe. Lorque Enid venait au cottage, Marion se faisait son esclave et se mettait à sa merci ; mais il est probable que beaucoup mieux que son père elle avait su découvrir ce que cachaient ces séduisantes apparences.

Atherstone s'était installé sur une chaise de jardin et avait allumé sa pipe. Il s'occupait de rédiger un manifeste libéral, auquel personne probablement n'associerait son nom, mais peu lui importait. Son seul regret était de n'avoir pas occasion d'en entretenir Glenwilliam avant de le lancer. Il avait plaisir à en ruminer les termes blessans. Jamais il n'avait éprouvé un dédain plus absolu pour ses adversaires. Le parti tory doit céder la place ! Encore un combat, et la bête « immonde » serait écrasée. Ces tyrans de la terre, de l'Église et de la finance, la démocratie anglaise en aurait vite raison !

En promenant un regard sur la plaine, il y discerna maintes choses bien faites pour exciter les revendications populaires.

(1) Organe de la petite bourgeoisie anglicane.

Dans les bois, à moins d'un mille de la colline finissante, apparaissait la lourde et classique masse de Coryston, où « cette femme » faisait peser son pouvoir. Plus loin, au sommet de cette même colline, s'élevait Hoddon Grey, s'identifiant, dans cet esprit hostile, avec la puissance de l'Eglise, de même que Coryston représentait le despotisme des grands propriétaires. Atherstone eût en vain cherché ailleurs une paire de bigots plus complets que lord et lady William Newbury, un plus détestable réactionnaire que leur bellâtre et beau parleur de fils.

La vue d'une petite maison blanche dans la plaine, pourtant, lui fit éprouver une satisfaction sans mélange, et, se tournant vers sa fille, il lui dit en riant :

— Coryston s'est installé là, avec un journalier et sa femme comme domestiques, et il a déjà un tas d'ennuis sur les bras.

— Pauvre lady Coryston ! répondit Marion, en contemplant distraitement les coupoles massives de l'antique demeure émergeant des bois.

— C'est elle qui a commencé, ma chère. Son fils est dans son droit, il a un devoir public à remplir ici.

— N'aurait-il pu porter le trouble un peu plus loin ? Ici, c'est par trop choquant !

— Oh ! celles qui agissent comme lady Coryston n'ont que ce qu'elles méritent. Le temps n'est plus où l'on prenait des gants pour parler aux femmes.

— Même entre mère et fils ? repartit Marion d'un air de doute.

— Je te le répète... C'est elle qui a commencé ! Il est monstrueux qu'un homme ait pu faire un pareil testament et qu'une mère en ait fait usage !

— Ah ! si elle avait été libérale ! interrogea malicieusement Marion.

Trop sincère pour répliquer, Atherstone leva les épaules.

Il se remit à fumer, et reprit le cours de ses réflexions. Puis, tout à coup, son regard s'illumina :

— On m'a dit que les nouveaux serviteurs de Coryston ont été expulsés de leur cottage pour des raisons politiques.

— Oui,... par ce meunier radical de Martover, repartit Marion.

— Comment ! s'écria Atherstone.

— C'est la femme qui me l'a raconté, ajouta-t-elle tranquillement en pliant ses chaussettes.

— Je saurai ce qui en est, reprit Atherstone décontenancé. Je n'aime pas ces sortes d'histoires dans notre parti... Je ne m'explique pas pourquoi Coryston a pris ces gens.

— Probablement parce qu'il n'aime pas non plus ce genre d'histoires,... dans quelque parti qu'elles arrivent, dit miss Atherstone en rougissant légèrement; mais son père ne le remarqua pas : il écoutait un bruit lointain.

Un automobile approchait. Enid en descendit.

— Comme vous paraissez fatiguée ! lui dit Marion.

Après quelques mots d'accueil, le docteur Atherston se retira pour s'occuper de sa correspondance.

Enid Glenwilliam ôta son chapeau, prit le coussin que Marion lui offrait et s'étendit nonchalamment dans un fauteuil d'osier.

— Vous ne seriez pas étonnée de ma fatigue, si vous saviez ce qu'a été cette semaine : quatre dîners, trois bals, deux opéras; un *Week-end* (1) à Windsor, deux ventes de charité, trois *meetings*, deux concerts et des thés en masse !... Comment ne serais-je pas fourbue ?

Ne prétendez pas que vous n'aimez pas cela ?

— Oui, j'aime ça, c'est à dire que lorsqu'on ne m'invite pas, je me crois insultée, et, quand on m'invite...

— On vous assomme...

— Vous répondez pour moi. Ce qui m'assomme... vraiment... c'est que..., sauf au déjeuner,... je n'ai pas vu mon père de toute la semaine !

— Sérieusement, qu'avez-vous fait?

— Curieuse ! Je me suis amusée à flirter.

— Avec Arthur Coryston ?

Les petits yeux gris de Marion pétillaient dans sa bonne et fraîche figure.

— Et d'autres !... Croyez-vous que je me contente de lui seul?

— Lady Coryston est-elle au courant?

— De quoi? De ce que nous nous entendons si bien? Elle n'a jamais supposé que M. Arthur pourrait descendre jusqu'à moi.

(1) Séjour du samedi au lundi.

— Mais elle le saura un jour.

— Oui, je me charge de l'en informer, dit tranquillement la jeune fille...

Elle étendit la main et caressa le chat de son amie, en la regardant de ses grands yeux noisette, si clairs sous leurs sombres sourcils. Puis elle ajouta :

— Vous savez que lady Coryston ne se contente pas de m'ignorer, mais qu'elle a insulté père?

— Mais... comment? s'écria Marion.

— A Chatton House, l'autre jour. Elle a refusé de prendre son bras pour aller à table. Positivement, elle l'a fait. Il a fallu changer toutes les places, et la petite lady Chatton a failli avoir une crise de nerfs.

Enid fixait Marion. Un gracieux sourire errait sur sa bouche, grande quoique bien dessinée; mais il y avait quelque chose de menaçant dans ses yeux.

— Et, un autre jour, à un lunch, elle n'a pas voulu que je lui sois présentée. Je l'ai parfaitement compris. Oh! elle n'avait pas l'intention d'être particulièrement insolente avec moi; mais elle trouve que, dans le monde, on reçoit trop facilement des gens comme père et moi.

— Quelle femme ridicule! dit Marion sans conviction.

— Pas du tout! Elle se rend parfaitement compte que ma vie est une lutte continuelle, au moins à Londres. Elle contribue à la rendre plus dure encore... tout simplement.

— Une lutte continuelle? reprit Marion, ironique... avec toutes ces invitations?

— A présent, tout va bien..., dit la jeune fille très calme : nous triomphons. Mais, elle, est-ce qu'elle n'a pas tout cela sans lutte? Quand père quittera le ministère, je ne serais plus rien, et *elle*, lady Coryston, sera toujours au pinacle.

— Avec tout cela, j'ignore toujours autant si Arthur Coryston vous plaît ou non. Savez-vous ce qu'on raconte à propos des domaines?

— Si je le sais? dit Enid en riant. Mais je ne connais que cela!... et j'en ai par-dessus la tête. En ce moment, Arthur est l'enfant chéri... Mais, quand elle saura qu'il me fait la cour!...

Miss Glenwilliam leva les bras au ciel.

— Vous croyez qu'elle changera d'avis?

La jeune fille arracha quelques brins de gazon et, tout en les grignotant, d'un air méditatif :

— Je ne devrais peut-être pas lui faire perdre un tel héritage? dit-elle en regardant son amie en dessous.

— Ne parlons pas d'héritage, s'écria Marion avec emportement. Il s'agit de savoir si vous vous aimez.

— Quel point de vue *bourgeois*! Eh bien! vraiment... je n'en sais rien. Arthur Coryston n'est pas très intelligent; ses opinions sont absurdes; je ne le connais que depuis quelques mois. Ah! s'il était *très, très* riche... Mais ne doit-il pas venir tantôt?... Voulez-vous me donner une cigarette?

Marion la lui tendit.

— Le voilà avec lord Coryston, dit-elle, en entendant la grille du jardin se fermer.

Enid Glenwilliam alluma sa cigarette, sans modifier sa pose abandonnée. Son corps élégant, son opulente chevelure blonde et le tranquille et fier visage qu'elle encadrait formaient un gracieux tableau. Lorsque Arthur s'approcha, elle lui tendit une main accueillante et le gratifia d'un regard expressif.

Coryston, après avoir salué miss Atherston, s'avança à son tour, et, s'arrêtant brusquement, dans sa pose favorite, les mains sur les hanches, lui dit :

— Comment, vous fumez?

A son ordinaire, il était étrange dans ses vêtemens mal ajustés et défraîchis, avec ses poches gonflées de papiers, ses bras et ses jambes de sauterelle trop grêles, et ses yeux perçans toujours en mouvement. Il était antipathique à Enid Glenwilliam, mais elle lui répondit en souriant :

— N'est-ce pas permis?

Et lui, maussade, continua :

— Quel besoin les femmes ont-elles d'inventer une nouvelle mode..., un nouvel esclavage?... C'est de l'argent mal dépensé.

— Et pourquoi? Allez donc morigéner votre propre sexe! dit-elle fort rouge.

— Ce serait peine perdue! et il haussa les épaules. Mais on prétend que les femmes sont plus raisonnables,... surtout... les femmes *libérales*. En disant cela, il examinait sa toilette.

— Eh pourquoi, je vous prie, les femmes libérales doivent-elles être plus raisonnables que les autres? demanda-t-elle avec calme.

— Pourquoi ?... Il éleva la voix : Parce que des milliers de malheureux dans ce pays manquent de vêtemens et de pain... et que c'est le devoir des libéraux de le faire comprendre aux autres.

— Ah! Corry..., laisse-nous la paix avec tes blagues! cria Arthur, furieux de voir son idole ainsi traitée.

Coryston, quittant son air grave, répondit avec une franche gaîté :

— Dis donc, Arthur, si tu as le magot, tu peux bien au moins me laisser la parole. Vous a-t-il dit ce qui était arrivé ?

Cette question s'adressait à miss Glenwilliam, qui ne savait que répondre. Arthur vint bravement à la rescousse.

— Nous n'avons pas le droit d'assommer les gens de nos affaires de famille. Je te l'ai déjà dit en venant ici.

— Elles sont pourtant bien intéressantes, dit Corry avec ironie, en prenant place près de Marion Atherstone. Je suis sûr que tout le monde, ici, est de mon avis. Et pourquoi aurais-je loué Knatchett, si ce n'est pour le plaisir de faire savoir à la ronde ce que notre chère mère vient d'inventer?

— J'aurais tout donné pour ne pas te voir à Knatchett, reprit Arthur, morose...

— Je vous gêne. Mais c'est exprès que je le fais. J'ai trouvé tant de choses à remettre en ordre, ici, ajouta-t-il lentement, le regard rêveur errant sur la plaine.

Le docteur sortant de son cabinet de travail entendit ces derniers mots, jeta à Coryston un regard d'intelligence, mais ne les releva pas, par politesse pour Arthur. Ce jeune représentant de la circonscription voisine, digne héritier d'une mère tory, n'était pas venu au cottage pour les *beaux yeux* du docteur ou pour ceux de sa fille, mais pour y retrouver miss Glenwilliam. Puisqu'il s'était aventuré en terre ennemie en l'honneur d'une belle dame, on devait l'y bien traiter. Arthur paraissait gêné. Il vint pourtant saluer Atherstone avec cette aisance qui distingue tout Anglais bien né. Il était prêt, quoiqu'il considérât le docteur comme le plus dangereux des agitateurs, à causer avec lui du temps, du paysage, ou à discuter des intérêts locaux; mais il était comme dépaysé, agité aussi par les sentimens intimes, et que tous connaissaient, qui l'avaient amené là. Enid l'observait avec une satisfaction secrète et vint à son aide en proposant à Marion, sous prétexte de la

chaleur, de montrer à M. Coryston, avant le thé, le beau point de vue dont on jouissait à la lisière du bois.

Marion acquiesça, et leurs deux hautes silhouettes disparurent bientôt dans le petit bois qui montait jusqu'au faîte du coteau.

— Voudra-t-elle l'épouser? dit Coryston à Marion, en suivant des yeux les deux promeneurs.

La question était d'une franchise déconcertante, et Marion, toute rouge, répondit en riant :

— Je n'en ai pas la plus petite idée.

— Il y aura du tapage, si elle réussit, continua Coryston, les yeux pétillans de gaîté, en se tenant les genoux. Ma pauvre mère devra faire un autre testament! Et les hommes de loi lui ont déjà coûté cher!...

— Est-ce qu'on ne pourrait lui faire accepter ce mariage? demanda Atherstone après un moment de silence.

— « Si mon fils prend pour femme une des filles de Heth (1), je ne tiens plus à la vie (2)! » déclama Coryston en riant.

— Qu'il est donc utile, Dieu bon, de feuilleter la Bible!... Elle répond à tout! Mais vous êtes un incroyant, je m'en doute, et vous ne vous en inspirez pas?

La physionomie d'Atherstone trahit un léger mécontentement.

— Je suis le fils d'un pasteur presbytérien, dit-il sèchement. Mais, pour en revenir à la question, le mariage n'est pas interdit, que je sache, entre radicaux et tories. Nous n'en sommes pas encore là!

— Non, mais nous y arrivons! riposta vivement Coryston en tapant sur la table à thé. Et des femmes comme ma mère feront tout pour cela. Elle veulent amener la discorde, voir le pays divisé en deux camps, et ne rêvent que plaies et bosses... avec tout le diable et son train... Mais, ajouta-t-il joyeusement,

(1) Heth, tribu idolâtre de Chanaan.

(2) *And Rebekat sail unto Isaac : I am weary of my life because of the daughters of Heth; if Jacob take a wife of the daughters of Heth such as these which are the daughters of the land what good shall my life be to me?*

Rébecca dit ensuite à Isaac : La vie m'est devenue ennuyeuse à cause des filles de Heth qu'Ésaü a épousées. Si Jacob épouse une fille de ce pays-ci, je ne veux plus vivre. »

(Genèse, ch. XXVII, verset 46).

en se rapprochant de son interlocuteur... au fond,... vous en souhaitez tout autant.

— Je regarde la politique comme une réalité. Est-ce cela que vous voulez dire? répondit froidement le docteur... Mais vous parliez de choses à remettre en ordre ici... De quoi s'agit-il?

— Ah! le gibier ne manque pas plus dans les fourrés des libéraux que dans les chasses gardées des autres. Il n'y a pas un cheveu de différence entre les deux!... Tenez!... et il comptait sur ses doigts. Ma mère a refusé le terrain nécessaire pour construire une chapelle baptiste. Or, la moitié du village est baptiste; il y a des tas de terrains disponibles, elle ne veut pas leur en donner un mètre. Alors, nous avons un *meeting* chaque semaine; nous lui envoyons des sommations, qu'elle jette aux vieux papiers. Et, le dimanche, ils dressent une tente sur le terrain communal, aux portes du parc, et ils lui chantent des hymnes quand elle se rend à l'église. Ceci c'est le numéro un. — Numéro deux : ma mère a autorisé Page, son intendant, à expulser un brave garçon, nommé Price, un forgeron, parce qu'il a distribué quelques brochures libérales dans les villages. On a fourni naturellement toutes sortes d'autres raisons, c'est celle-là qui est la vraie. J'ai essayé pendant deux ou trois jours de faire céder Page, mais sans succès. Alors je m'éreinte à faire installer une boutique, une forge et tout le *fourbi* dont il a besoin, dans l'arrière-cour, à Knatchett. Nous en faisons l'agent libéral du village. Et je vous réponds qu'il va de l'avant. Maintenant, numéro trois : — Il y a des difficultés pour la chasse... Mais je ne veux pas vous ennuyer,... nous leur avons signifié que nous tuerons les renards là où nous pourrons les attraper. Ces sales bêtes ont égorgé tous les poulets, l'année dernière, mais ça n'a pas grande importance. — Numéro quatre. Ah! ah! — et il se frottait les mains, — je suis sur les traces de ce vieil hypocrite de Burton, à Martover...

— Burton, le meilleur homme du pays! Vous devez vous tromper, lord Coryston, dit Atherstone indigné.

— Moi, me tromper! Pas le moins du monde, cria Coryston avec la même indignation... Il nasille comme un dissident des formules libérales dans tous les *meetings*, et comment agit-il? Il chasse de leur chaumière et de leur bout de champ Potifer et

sa femme,... qui sont maintenant à mon service... Pourquoi? Le savez-vous?... Parce que *le mari a voté pour Arthur!* Pourquoi ne voterait-il pas pour Arthur? Arthur a embrassé son mioche. Sa femme et lui trouvent Arthur « un vrai gentleman... » Personne n'avait pensé à embrasser l'enfant de Burton. Que le diable l'emporte!... Avouez que de pareilles choses doivent cesser.

Et Coryston s'agitait furieusement, le visage enflammé. Atherstone l'examinait en silence. Cette étrange situation du fils déshérité, socialiste et révolutionnaire, de lady Coryston, luttant contre sa mère dans ses propres domaines, pourrait peut-être ne pas tourner aussi bien que les démocrates du voisinage y comptaient. L'homme était trop perspicace, trop insaisissable.

— Écoutez! Vous avez peut-être jugé un peu vite. Il faut savoir ce qui se passe... A Hoddon Grey... par exemple...

Coryston leva les bras au ciel.

— ...Les Newbury,... ma parole, les Newbury!... « Trop purs, » n'est-ce pas « pour cette terre (1). » Que d'églises et d'écoles dans les villages!... Les petits garçons, des modèles.... Les filles, des petites saintes. Tous chantent en chœur dans les confréries... et portent des bannières... « Au picotement de mes pouces (2), » quand je vois un Newbury, je me sens devenir criminel. Mais il y a aussi une histoire par là, — et l'étrange personnage frappait sur la table à thé pour donner plus de poids à ses paroles, — elle va de pair avec les autres. Vous savez ce que je veux dire... Betts et sa femme.

Il s'arrêta, scrutant de ses yeux étincelans la physionomie d'Atherstone et de sa fille.

Atherstone fit un signe affirmatif. Sa fille et lui connaissaient l'incident qui excitait la curiosité de tout le pays. C'était la lamentable histoire d'une femme divorcée et l'intransigeance des convictions religieuses des Newbury. On discutait chaudement à ce propos, et, somme toute, cette affaire avait rendu la famille Newbury impopulaire. Edward Newbury, en particulier, était accusé d'avoir agi avec dureté.

Coryston s'assit pour en parler encore, mais ne tarda pas à manifester les sentimens les plus exaltés.

(1) « *Too bright and good for human nature's daily food* » Wordsworth.
(2) « *By the pricking of my thumbs,* » Macbeth.

— La tyrannie religieuse, conclut-il, est la plus hideuse des tyrannies !

Marion suivait avec un intérêt évident les véhémentes théories de son hôte, mais parlait peu. Son père se montrait aussi acharné que Coryston.

A ce moment, Atherstone était appelé dans la maison, et Coryston ajouta brusquement :

— Edward Newbury plaît à ma mère, à ma sœur aussi; d'après ce qu'on m'a dit, il peut devenir mon beau-frère. Mais, auparavant, Marcia saura cette histoire.

Marion d'un air un peu embarrassé le désapprouva.

— Il a des amis très ardens ici, dit-elle, des gens qui l'admirent beaucoup !

— Comme Torquemada ! Et qu'est-ce que cela prouve? s'écria Coryston en mettant ses deux coudes sur la table, et la dévisageant : Voyons ! là, entre nous, dites-moi si vous ne pensez pas comme moi.

— Je ne sais pas si je pense comme vous, ou non... Je ne suis pas très au courant, répondit-elle troublée.

— C'est impossible que vous ne soyez pas de mon avis, dit-il impétueusement,— il s'arrêta un instant, — après tout ce qu'on m'a dit de vous dans les villages?

— Je ne devine pas pourquoi?

Et elle rougit très fort, tout en riant.

— Mais si, vous le devinez. J'ai horreur de la charité... généralement. C'est une stupide simagrée. Mais ce que vous faites... oui, cela est humain. Et, si vous avez besoin d'aide et d'un compagnon, qui n'est pas riche, mais a deux bons bras et une tête pour s'en servir ; adressez-vous à moi. C'est convenu?

Marion le remercia gaîment. Il se disposa à partir.

— Il faut que je m'en aille... Je n'attends pas Arthur. Il est trop occupé. Mais... j'aurais plaisir à revenir vous voir de temps en temps, miss Atherstone, pour causer avec vous, et je ne serais pas surpris de m'entendre plus facilement avec vous qu'avec votre père. Vous n'y voyez pas d'objection ?

— Pas du tout. Venez quand il vous plaira.

Debout, appuyé au dossier d'une chaise, il parlait en toute simplicité. Il se contenta de la saluer d'une inclination de tête, sans autre formule de politesse pour le docteur, et descendit en sifflant, jusqu'à la grille du jardin.

Marion resta seule. Son visage semblait illuminé, et, quoiqu'elle eût trente-cinq ans, une teinte rose se répandit sur ses joues. C'était la quatrième où la cinquième fois qu'elle voyait Coryston, et, chaque fois, ils s'appréciaient mieux. Aucune pensée romanesque n'entrait dans son esprit. Cependant, ce jour-là, la vie lui parut plus intéressante.

***

Il y avait quelque temps déjà que Coryston était parti quand son frère et miss Glenwilliam revinrent du bois. L'ombre avait gagné la table à thé. Ils s'y installèrent. Marion s'efforça de ne rien laisser paraître de sa curiosité.

Arthur, c'était clair, n'était pas en humeur de causer. Il refusa la tasse de thé offerte, et prit congé presque aussitôt. Enid s'installa de nouveau sur la chaise longue entre le père et la fille. Elle paraissait animée, son regard était excité, probablement par la conversation qui avait eu lieu pendant la promenade. Mais, lorsqu'elles furent seules, il se passa quelque temps avant qu'elle parlât. Enfin, lorsque le soleil de mai allait cesser d'éclairer la colline, elle se releva soudain :

— Je ne *peux* pas, Marion ; je ne peux pas.

— Qu'est-ce qui ne se peut pas?

— Me marier avec Arthur, ma chérie!... Elle se rapprocha de son amie et lui prit la main. Savez-vous à quoi je pensais tout le temps qu'il me parlait, si gentil garçon qu'il soit, et quelque amitié que j'aie pour lui, je pensais à mon père!

Elle releva fièrement la tête. Marion la regardait surprise.

— Je ne pensais qu'à mon père, répéta-t-elle. Je ne connais pas d'homme supérieur à mon père. Je ne suis pas seulement sa fille, je suis son amie. Il n'a plus que moi depuis la mort de ma mère! Il me dit tout, et je m'associe à ses idées. Pourquoi épouserais-je un homme comme Arthur Coryston quand j'ai un tel père!... Et cependant, Arthur me plaît... et je voudrais aussi avoir un jour un foyer,.. et des enfans,.. comme tout le monde. Et puis, il y a la fortune, si sa mère ne la lui retire pas... s'il se mariait avec moi!... Et le grand nom, la famille, la situation! Mais oui, je rêve à tout cela. Tout cela me tente, car je ne suis pas une ascète, comme Coryston l'a découvert. Pourtant, quand je pense à quitter mon père pour cet

homme,... à abandonner pour ses idées celles de mon père,... il me semble que je suis précipitée dans un caveau, qu'on roule une pierre sur moi, et que je meurs en me débattant. Aussi lui ai-je dit que je ne peux pas me décider... avant longtemps, longtemps!

— Était-ce bien aimable?

— Eh bien! il préfère encore cela à un « non » définitif, reprit Enid avec un rire mélancolique... Marion! vous ne savez pas, personne ne peut savoir quel homme est mon père!

Se redressant, son regard vague erra sur la plaine lointaine, puis ses yeux durs s'adoucirent en une expression de tendresse passionnée, comme si, pensait Marion, elle eût obéi à l'influence du rude chancelier qui imposait sa politique à l'Angleterre.

V

Le salon de lady Coryston, au château de Coryston, n'était pas aussi sévère que celui de Londres. La vue qu'on avait des fenêtres, sur un jardin régulier orné de statues de marbre, jusqu'au petit lac sinueux bordé de longues pelouses, était gaie. Coryston détestait ce parc et faisait mille plaisanteries risquées sur ces statues. Il les avait maintes fois décorées, du temps qu'il était un jovial étudiant, de bonnets de liberté, de pipes, de moustaches et autres extravagans attributs du même genre. Mais, en général, on était séduit par la splendeur de la perspective. Et la lumière et le soleil n'y manquaient pas, en ces beaux jours de mai. Marcia avait choisi, tout récemment, une nouvelle cretonne, qui recouvrait les sièges; et, à côté de la cheminée, sur une petite table, quelques photographies rappelaient aux visiteurs que la propriétaire de ce domaine avait été une jeune mère fière des quatre beaux enfans qui l'entouraient. On voyait Coryston, à neuf ans, sur le dos d'un poney, pompeusement harnaché; James, rêveur et affable, déjà un personnage, à sept ans; Arthur, tenant un maillet de criket, la bouche hermétiquement close, par ordre, si différente de sa grimace habituelle; et Marcia, les sourcils froncés et l'air boudeur, déguisée en « marchande de fraises (1) » de Reynolds,

(1) *The strawberry girl.*

semblait sortir d'un pugilat avec sa nourrice et être toute prête à recommencer.

Lady Coryston venait d'entrer dans la pièce. Elle était seule et portait un paquet de lettres, qu'elle déposa sur la table à écrire au milieu du salon. Elle s'approcha d'une fenêtre ouverte, regardant au loin, sa longue main couverte de mitaine posée sur le guéridon où étaient placées les photographies. Quelle physionomie imposante! Elle était en noir, portant, comme seul bijou, la chaîne et la châtelaine d'argent damasquiné que lui avait données son mari, la première année de leur mariage. Elle restait là, immobile, et, aux rayons du soleil, sa haute taille et sa maigreur émaciée faisaient encore plus ressortir la masculine carrure des épaules et les traits accentués du visage. Et pourtant, à cette heure de solitude, la physionomie de la châtelaine de Coryston, de la maîtresse de si grands domaines, avait une expression qui n'était pas celle d'une autocrate... à tout le moins, d'une autocrate satisfaite.

Elle pensait à son fils aîné, qui lui donnait des sujets de penser à lui. Sans doute, elle s'était attendue à ce qu'il lui causât des ennuis, mais pas du genre de ceux qu'il lui avait suscités. Au fond, elle avait toujours compté sur son titre de mère et de femme. Coryston l'avait menacée, mais elle s'avouait que sa conduite avait déjà de beaucoup dépassé l'iniquité... qu'elle avait pu prévoir.

Car, dès son arrivée à Coryston, elle avait trouvé tout le pays en rumeur, et les agréables illusions qui l'avaient bercée et soutenue pendant la vie de son mari, et depuis sa mort, étaient flottantes ou ébranlées, sinon absolument détruites. Que les Coryston fussent des propriétaires modèles et que leur popularité fût indestructible chez leurs paysans et leurs fermiers, c'était là un des axiomes sur lesquels sa vie était fondée. Elle avait en horreur les gens qui affamaient leurs tenanciers, ne faisaient point de réparations et extorquaient à leurs fermiers jusqu'au dernier sou. Elle ne tenait pas en plus grande estime ceux qui gardaient des maisons insalubres, et elle croyait fermement que, sur ses terres, il n'en existait pas. Et voilà que Coryston, son fils aîné, installé au beau milieu du domaine, non pas en allié, mais en ennemi et en critique, fourrait son nez partout, prêtait l'oreille aux plaintes les plus ridicules, prêchait hautement le socialisme à tous les ouvriers et la nouvelle

loi agraire aux fermiers, soutenait les non-conformistes, au point que ces ridicules baptistes étaient venus dernièrement, le dimanche, tenir leurs réunions à ses portes. Il découvrait des habitations insalubres, où personne n'en avait jamais vu; enfin il soumettait sa mère à la critique et même au blâme, et c'est ce qui indignait le plus lady Coryston, et qu'en toute sincérité, elle jugeait le plus immérité.

C'était donc cette « lutte » dont il l'avait menacée qui commençait. Jamais elle n'avait cru qu'il en viendrait là. Comment allait-elle y répondre? Sans hésiter, avec fermeté et dignité. Quant à la fermeté, elle n'avait aucune crainte, mais c'était la sauvegarde de la dignité qui l'inquiétait...

Lady Coryston était une femme de conscience, quoique, depuis longtemps déjà, sa volonté prédominât; mais parfois elle sentait des révoltes en son fort intérieur, et, aujourd'hui, comme toujours, c'était au sujet de son fils aîné. De temps en temps, elle était forcée de se demander, comme elle le faisait maintenant, dans sa rêverie devant la fenêtre : « Comment peu à peu, les années s'ajoutant aux années, en sommes-nous arrivés à cette impasse? Qui donc a commencé? Suis-je bien sûre que ce n'est pas ma faute le moins du monde? »

Et d'abord, comment se faisait-il que ni elle, ni son mari n'eussent jamais eu aucune influence sur cet esprit incorrigible? Que même, dans sa première enfance, et dans leur absolue dépendance, Corry se fût toujours laissé gronder ou punir sans jamais se soumettre? Lady Coryston se rappelait toutes les luttes qu'elle avait dû soutenir contre ce fils, ou à la maison, ou au collège, et ces pensées lui faisaient mal.

Une fois, à l'école préparatoire, il avait pris le professeur en grippe, demandant à ses parens de le retirer et refusant opiniâtrément de dire pourquoi. Ses parens avaient soutenu l'autorité du maître, et on avait infligé à l'enfant un châtiment exemplaire; mais il était tombé malade tandis qu'il subissait la punition et on l'avait ramené chez lui, pâle, taciturne indomptable. Elle frissonnait encore en songeant à la manière dont il avait refusé d'être soigné par aucun autre que la vieille femme de charge de Coryston; comment, pendant des semaines, il avait à peine parlé à ses parens, jusqu'à ce que, peu après, on lui eût rendu justice en apprenant la cruauté indigne du maître envers l'enfant. Et ce ne fut que lorsque son père lui eût fait

en quelque sorte amende honorable, que Corry consentit à pardonner à ses parens.

... Et encore, — à Cambridge, — un autre souvenir frappait sa mémoire; — Corry prenant parti pour un jeune élève qui avait été renvoyé, injustement selon lui, se livrant à de furieuses attaques contre les professeurs et à des batailles dans le collège, si bien qu'il fut, lui aussi, renvoyé. Son père et elle avaient été si mécontens et ennuyés qu'ils avaient refusé d'entendre aucune des explications que Corry voulait présenter pour sa défense... Et sa mère revoyait encore le regard hostile et farouche qu'il avait jeté sur elle en rentrant à la maison après ce renvoi, regard qui signifiait clairement : « Je n'ai rien à attendre de *vous.* » Elle croyait entendre encore le bruit de la porte du hall se refermant derrière lui lorsque, bientôt après, il était parti pour l'Orient où il devait rester trois ans...

... Mais d'autres scènes bien différentes, datant aussi des années de Cambridge, lui revenaient à l'esprit. Quand elle avait perdu son vieux père qu'elle chérissait, et qu'elle revint à Coryston brisée par le malheur et la douleur, — c'était pendant les vacances de Pâques, — soudain, les bras de Corry s'étaient ouverts pour l'embrasser avec tendresse, elle avait senti sur sa joue son baiser presque timide. Au souvenir des semaines si douces qu'elle avait passées là, souffrante et triste, n'ayant le courage de s'intéresser à rien, capable seulement de rester étendue et de jouir de l'affection de son mari et de ses fils, se mêlait l'amère pensée des terribles conflits qui suivirent; mais ces jours-là avaient été des jours heureux et, à l'évocation de ce bonheur passé, un sanglot, bientôt réprimé, l'étreignait. Désormais, il était trop tard pour qu'une telle union revînt jamais entre elle et Corry!

... Et la scène, dans le salon de Saint-James Square, au retour précipité de Coryston, après la mort de son père, quand elle lui avait expliqué les termes du testament de son père;... elle s'y était attendue et préparée; néanmoins ç'avait été une terrible épreuve. La violence de la colère de Coryston n'avait pas fait explosion, il s'était maîtrisé, mais les mots et les phrases dont il s'était servi étaient restés dans son esprit profondément gravés. Sa fureur s'était exhalée en une longue énumération de leurs rapports depuis son enfance; les plus ironiques sarcasmes contre ces prétendus « principes » et cet amour du pouvoir, de ce

pouvoir injustifié et injustifiable qui détruisait leur vie de famille... Puis il avait déclaré, et, si ce n'en était les termes exacts, du moins était-elle sûre du sens : « Vous avez refusé d'être une femme comme les autres; mais vous n'avez ni assez d'esprit ni assez de savoir pour justifier cette prétention. Vous avez tout sacrifié à la politique, alors que vous ne comprenez pas une seule des questions politiques. Vous avez ruiné votre bonheur et le nôtre pour un stérile intellectualisme, et vous finirez malheureuse et isolée. »

... Et elle avait tout supporté... elle n'avait pas rompu avec lui, même après cela. Elle aurait trouvé mille manières d'améliorer sa position et de lui rendre son héritage s'il avait montré la moindre bonne volonté à s'entendre et à compter avec elle. Mais il avait été d'extravagance en extravagance, d'outrage en outrage. Et il fallait, maintenant, qu'elle usât de toutes les forces en son pouvoir pour maintenir les traditions de la famille, les intérêts du parti et du pays. Vraiment elle avait bien agi :.. elle était absolument dans son droit.

Se redressant inconsciemment, elle promena ses regards sur les vastes dépendances de Coryston, sur l'étendue de ces grands domaines, qui, vers le Nord, rejoignaient les collines. La politique ! Elle y avait été mêlée depuis son enfance, s'y était absorbée depuis son mariage, et, dans ses derniers jours, elle se voyait entraînée par cette passion : elle voulait vaincre et conquérir, à tout prix ! Oh ! pas pour elle-même ! — elle le croyait, du moins, et, plaidant sa propre cause, elle insistait avec force sur ce point, — ni pour aucun motif personnel ; mais à seule fin d'empêcher l'Angleterre de voir détruire ce qui fait sa grandeur; pour la défendre contre l'invasion de cette populace haineuse, qui voudrait anéantir les classes dirigeantes, le Système agraire, l'Aristocratie, l'Église, la Couronne. Quoique n'étant qu'une femme, elle combattrait la Révolution jusqu'au bout, et ils trouveraient son corps au pied du mur, si la forteresse des vieilles coutumes anglaises était démantelée.

... *Glenwilliam!*... Ce nom résumait toutes ses haines.

... Car c'était cet homme du peuple qui, depuis plusieurs années, s'était élevé assez haut pour diriger ce que lady Coryston appelait la « révolution !... » Cet homme, disait-on, avait été victime du capital et de l'industrie; tout jeune, étant mineur, il avait été mis à l'index après une grève victorieuse. Il avait inu-

tilement erré en solliciteur, de mine en mine, traînant derrière lui sa femme et son enfant et implorant du travail; la femme et l'enfant avaient bientôt succombé, ajoutait la légende, de misère et de faim. Et cette insolente et orgueilleuse fille qui, maintenant, dirigeait seule la maison de son père, était la fille de la seconde femme qu'il avait épousée, alors qu'il était membre du Parlement, et qui appartenait à la petite bourgeoisie. Elle lui avait apporté une petite dot, qui avait été le point de départ de la fortune politique du mari. Grâce à cette modeste aisance, il avait tenu bon et gagné du terrain et, tandis que l'Angleterre était remuée de fond en comble par son éloquence de démagogue, il s'était créé une indépendance personnelle et avait conquis le formidable pouvoir qui lui permettait de traiter presque à égalité avec les deux grands partis.

— Nous avons refusé de le payer son prix..., et les libéraux l'ont acheté... *cher!* avait coutume de dire lady Coryston.

... Et il obtenait tout de ce malheureux parti jusqu'au dernier *farthing!* La destruction de l'Église; la conscription, avec l'arrière-pensée sans doute, en cas de besoin, de jeter cette armée de travailleurs qu'il avait dans la main, contre les classes riches; la ruine de la propriété commencée, l'augmentation des impôts devenue criminelle... c'étaient les armes d'*Apollyon* (1). Et, pour se défendre contre de telles iniquités, le devoir était, même pour une faible femme, de combattre, de déchirer, s'il le fallait, son propre cœur dans l'intérêt de sa patrie.

— Du reste, ai-je décidé moi-même de mon rôle en cette vie? de mes devoirs, de mes responsabilités? Il m'ont été donnés comme le poste du soldat sur le champ de bataille! Dois-je m'y soustraire parce que je suis une femme? Les femmes n'ont pas plus que les hommes le droit de déserter... qu'elles votent ou non! N'avons-nous pas d'yeux pour voir le désastre menaçant, ni assez d'âme pour le combattre? Si je faisais Corry riche?... Est-ce que je ne l'aiderais pas à faire dévorer l'Angleterre par les chiens?... Vais-je lui donner ce qu'il prétend haïr..., les propriétés et l'argent..., pour qu'il les emploie à accomplir ce que *moi* je hais..., ce que son père haïssait? Parce qu'il est mon fils..., ma chair et mon sang?... Il mépriserait lui-même une telle

(1) « *Apollyon's weapons* » (Apollyon, l'un des démons dans *le Paradis perdu*, de Milton).

raison..., il l'a méprisée toute sa vie. Alors il doit comprendre que sa mère fasse comme lui!...

... Cependant Coryston commençait la « lutte... » Que faire pour y répondre?

Elle s'assit à sa table à écrire, tout occupée encore de ses pensées et elle se souvint qu'elle avait rendez-vous pour midi avec M. Page, son intendant. Elle avait compté sur l'aide et le conseil d'Arthur, la Chambre des Communes étant en vacances pour quinze jours. Vraiment Arthur était bien mou et peu sérieux. Il était arrivé si tard, le samedi soir, pour le dîner où, justement, il y avait un grand nombre d'invités, qu'il avait été impossible de causer avec lui. Le dimanche, il était parti toute la journée en automobile, sous prétexte qu'il allait faire des visites électorales; et, ce matin même, il avait pris le premier train pour Londres, quoiqu'il n'eût aucune raison plausible de s'y rendre. Il semblait n'être plus lui-même et sa mère craignait qu'il ne fût malade... Elle fit quelques réflexions indignées contre l'atmosphère étouffante et le manque d'air de la Chambre des Communes. Du reste depuis qu'il se savait destiné à hériter des domaines, ses manières avaient changé; mais il n'en paraissait ni plus triomphant, ni plus satisfait. A plusieurs reprises même, il avait dit à sa mère d'un ton irrité que le testament était ridicule et ne pouvait soutenir l'examen. Et elle avait été forcée de lui signifier, qu'à ce propos, il n'y avait *pas* à discuter.

Soudain, elle s'attrista à la seule pensée qu'une ombre de dissentiment put exister entre elle et Arthur..., Arthur, son préféré, qui soutenait au Parlement, avec tant de zèle et de bonnes intentions, les principes de ses parens, Arthur qui, jamais en sa vie, jusqu'à ces dernières semaines, ne lui avait donné l'occasion de lui faire le plus léger reproche. Maintenant, elle ne pouvait se défendre d'être inquiète. Avait-il des embarras d'argent? Elle dirait à James de s'informer. Était-il amoureux? Cette dernière hypothèse la fit sourire, car il y avait peu de jeunes filles en Angleterre, quelles que fussent leurs prétentions, qui refuseraient Arthur Coryston. Qu'il jette seulement le mouchoir, et sa mère ferait le reste. Et, vraiment, il serait bientôt temps qu'il eût son chez-soi. Il se trahit parfois chez les hommes une sorte d'inquiétude qui manifeste leur désir du mariage... et une mère s'en aperçoit vite...

***

Reportant ses pensées sur les lettres qui étaient devant elle, lady Coryston y trouva une invitation de lady William Newbury, les conviant, elle et Marcia, à passer la fin de la semaine à Hoddon Grey. Lady Coryston, quoique ennuyée, ne crut pas pouvoir refuser. Le jeune homme certainement était très occupé de Marcia. Ce que Marcia pensait exactement, sa mère ne le savait pas encore. A certains jours, sa fille paraissait contente de le voir; à d'autres, elle montrait une parfaite indifférence à son égard, et lady Coryston avait remarqué que ces reviremens froissaient l'orgueil d'Edward Newbury. Mais nul doute que tout cela ne se terminât par un mariage. Marcia essayait seulement son pouvoir sur un homme doué d'une très grande force de volonté et qui finirait par la dominer. Et, dans ces conditions, lady Coryston estimait qu'il fallait en passer par ces préliminaires, si ennuyeux qu'ils fussent.

Elle griffonna à la hâte quelques mots pour accepter l'invitation, sans laisser errer son imagination, à l'exemple de la plupart des mères en pareil cas. Comme tous les gens autoritaires, elle détestait séjourner chez les autres, où elle ne pouvait disposer de son temps à son gré. Elle avait conservé un désagréable souvenir d'une visite faite aux Newbury, dans une maison qu'ils avaient louée dans le Surrey, avant d'hériter d'Hoddon Grey, alors que Marcia était encore enfant. Jamais de sa vie, elle n'avait été aussi peu libre. Les habitudes si ponctuelles de cette maison lui avaient paru intolérables. Elle était très rigide elle-même et toute disposée à suivre les lois religieuses : ses lois à elle, ou, tout au moins, celles qu'elle avait approuvées; mais qu'on l'obligeât à suivre les observances des autres, cela l'indignait. Qu'on fit un tel embarras aussi de sa religion, lui paraissait malséant et absurde. Elle se rappelait encore avec une satisfaction dont elle était à demi honteuse, comment, elle qui descendait toujours à huit heures et demie pour le petit déjeuner et était habituée à faire un mille pour se rendre à l'église, elle avait pris plaisir à insister pour se faire servir dans sa chambre sous le toit des Newbury, et combien les regards étonnés de lady Newbury l'avaient amusée, lorsqu'elles s'étaient retrouvées au déjeuner.

Et il faudrait encore subir tout cela pour l'établissement de Marcia. Elle ne se préoccupait pas de savoir si la famille et cette manière de vivre convenaient à Marcia; on ne pouvait trouver union mieux assortie comme naissance et comme fortune. Par conséquent, lady Coryston était décidée à mener les choses promptement, à moins que des affaires plus importantes ne l'en empêchassent. Elle aimait certainement Marcia, mais, pour être sincère, sa fille n'occupait qu'une place très minime dans sa pensée.

Cependant elle écrivit la lettre comme elle le devait et terminait l'adresse de l'enveloppe, lorsqu'on introduisit son régisseur, M. Frederick Page.

Aux yeux de lady Coryston, M. Page était le prince des intendans. Jusqu'alors, elle avait eu en lui une entière confiance, s'en était rapportée à lui beaucoup plus que son orgueil exclusif ne lui aurait permis de l'avouer. Et elle lui était particulièrement reconnaissante de la somme importante qu'il avait su prélever sur les domaines et dont elle avait usé pour un but politique; ce qui avait permis à lady Coryston d'être parmi les plus généreux souscripteurs du « party funds » du royaume. Les prochaines élections nécessitaient un effort exceptionnel. Grâce aux économies réalisées par Page, cet effort lui était rendu presque facile. Elle l'accueillit avec un sourire particulièrement gracieux, se souvenant peut-être de la lettre de remercîmens reçue la veille du comité directeur de son parti.

Le régisseur était un homme encore jeune, d'environ quarante ans, de belle mine et haut en couleur, possédant le secret de capter la confiance de ceux qui l'employaient. Il était un modèle de discrétion et d'habileté, et lady Coryston n'avait jamais trouvé en lui la moindre tache à l'orthodoxie, tant politique que religieuse, qu'elle exigeait. Il était veuf avec deux filles, qui avaient souvent été autorisées à venir jouer avec Marcia.

Lady Coryston vit clairement que M. Page était troublé et bouleversé. Elle s'y attendait du reste, puisqu'elle l'était également; mais elle avait espéré que peut-être il la rassurerait en l'éclairant sur la situation.

Il ne fit rien de tel. Au contraire. Il était encore sous le coup de sa rencontre avec lord Coryston, quelques instans auparavant, dans les rues du village, et il aborda le sujet sans le moindre préambule :

— Je crains, lady Coryston, qu'il n'y ait bien de l'agitation dans les domaines.

— Vous la ferez cesser, dit-elle avec confiance, nous y avons toujours réussi, à nous deux.

Il hocha la tête.

— Oui, mais... la situation n'est plus la même !...

— A cause de Coryston?... Et parce qu'il a toujours été considéré comme l'héritier ? Il est certain que cela fait une différence, admit-elle, involontairement. Mais ses procédés dégoûteront bientôt les gens..., et retomberont sur lui !

Page regarda ce profil pâle, avec ses creux aux joues et aux tempes, qui, sur les tentures claires, se dessinait comme quelque puissant visage au bec de faucon, de la Renaissance. Mais, en dépit de toute la crainte et du respect qu'elle lui inspirait, elle lui parut insensée. Pourquoi avait-elle amené les choses à cette extrémité?

Il exposa tous ses sujets d'inquiétudes. Les mécontentemens latens qui avaient toujours existé dans les propriétés, lord Coryston les faisait éclater au grand jour. Il organisait la coalition parmi les travailleurs, et les fermiers étaient sous pression. Il excitait les dissidens contre l'École anglicane du domaine. Il allait jusqu'à faire une enquête sur la salubrité de quelques *cottages* de sa mère.

Lady Coryston l'interrompit, et d'un ton ennuyé : — Je croyais, monsieur Page, qu'il n'y avait pas de demeures insalubres sur cette propriété !

Page hésita, balbutia. Il n'avait pas le courage de dire que, lorsqu'un propriétaire insiste pour que les fonds de réserve d'une propriété soient employés à la politique, la propriété en souffre. S'il avait trouvé de grosses sommes à verser dans le trésor de guerre du parti de lady Coryston, il fallait être insensé pour réclamer en même temps qu'il fît bâtir de nouvelles maisons et continuât les améliorations comme devant.

— Je fais ce que je puis, dit-il précipitamment. Il y a certaines choses qui sont indispensables, et j'ai donné des ordres.

— Mon fils nous a pris au dépourvu, il me semble, insista lady Coryston d'assez méchante humeur.

Mais le régisseur ne releva pas la remarque. Il s'inquiéta de savoir si Sa Seigneurie persistait dans sa résolution de refuser le terrain aux baptistes pour construire leur chapelle.

— Bien certainement! Le ministre qu'ils proposent a le plus mauvais esprit, et, en aucune manière, je ne veux contribuer à étendre son influence.

Page fit un signe d'assentiment, tout en pensant que, s'il eût été libre, il aurait depuis longtemps satisfait les baptistes en leur donnant un demi-acre de terrain, et supprimé ainsi un nid de frelons. Mais il n'avait jamais soufflé mot de cette idée à lady Coryston.

— J'ai fait de mon mieux, je vous assure, — poursuivit-il pour arrêter leurs manifestations, — je n'y ai pas réussi. Ils sont fortement soutenus par des gens du dehors : — politique pure !

— Naturellement... Mais je ne me laisserai pas intimider par eux, déclara lady Coryston fièrement.

Et Page songeait que l'ingérence sans cesse croissante des femmes dans la politique ne semblait pas destinée à faire fleurir la paix; mais il remarqua seulement :

— Je regrette beaucoup que lord Coryston leur ait parlé lui-même dimanche dernier, et c'est ce que je me suis aventuré à représenter à Sa Seigneurie lorsque je l'ai rencontrée tout à l'heure au village.

Lady Coryston se redressa sur sa chaise.

— Il s'est défendu ?

— Avec violence... Et il m'a chargé de vous annoncer qu'avec votre permission, il viendrait en personne, cet après-midi, plaider sa cause auprès de vous.

— Ma maison est toujours ouverte à mon fils... Et en parlant ainsi lady Coryston paraissait calme, mais Page avait conscience de l'ardeur belliqueuse qui l'animait :

— Quant à ce forgeron de Ling, qui s'établit avec l'aide de lord Coryston à Knatchett même,.. c'est un vrai brandon de discorde !... Il distribue des brochures socialistes à tout le voisinage... Il a été la cause d'une querelle entre des parens de ce village et le maître d'école, sous prétexte d'une punition... parfaitement légitime, infligée à un élève... et, enfin, à deux pas même de cette maison, il recrute plus de membres pour la nouvelle Ligue agraire de M. Glenwilliam que je ne le voudrais.. Si bien, lady Coryston, que je suis obligée de vous prévenir que je ne puis répondre de ce village aux prochaines élections, si lord Coryston garde la même attitude.

Lady Coryston fronça le sourcil. Elle n'était pas accoutumée à ce qu'on lui présentât les choses sous un jour aussi pessimiste, et le simple nom de son ennemi le plus insigne, — Glenwilliam, — avait fait entrer la défiance en son cœur. Assez sèchement, elle prêcha l'énergie, la vigilance, la confiance. Ayant appris à la connaître, le régisseur comprit la situation et se hâta de changer adroitement ses batteries. Il fit observer que lord Coryston en faisait partout autant, il conta avec humour les campagnes menées contre de petits employés radicaux ou de petits propriétaires au nom de la liberté politique, ou de la salubrité des demeures, par ce même lord Coryston, campagnes qui avaient stupéfié les radicaux. Lady Coryston rit, mais elle était peut-être plus contrariée qu'amusée. L'idée d'être mise par son propre fils sur le même rang que des meuniers ou des épiciers radicaux ne pouvait être, pour un esprit orgueilleux, d'aucune consolation.

— Si réellement nos fermes sont en mauvais état, il faut y mettre ordre, et tout de suite... Vous, monsieur Page, vous êtes mes yeux et mes oreilles, et je suis habituée à me fier entièrement à vous.

Le régisseur accepta le reproche implicite sous-entendu dans ces paroles avec une douceur apparente, mais en prenant, à part soi, la ferme résolution de tenir désormais lady Coryston sous un régime financier beaucoup plus sévère.

Une longue conversation suivit, à la fin de laquelle, en s'en allant, M. Page ajouta :

— Votre Seigneurie sera peut-être contrariée d'apprendre que M. Glenwilliam doit venir faire un discours à Martover, le mois prochain, et le bruit court que lord Coryston présidera la réunion.

Il avait gardé cette bombe infernale pour la fin et, pour diverses raisons, il guettait attentivement son effet.

Lady Coryston pâlit, puis déclara vivement :

— Nous aurons, ici, le même soir, un *meeting* tory où mon fils Arthur parlera.

De singulières pensées traversèrent l'esprit de M. Page en voyant la colère qui éclatait dans les regards de lady Coryston.

— Parfaitement... A propos, je ne savais pas que M. Arthur connût des gens aussi étranges que les Atherstone, dit-il

d'un ton détaché et interrogateur en regardant son chapeau.

Lady Coryston fut quelque peu surprise de la remarque :

— J'imagine qu'un membre du Parlement doit avoir jusqu'à un certain point des relations avec tout le monde, dit-elle en souriant. Je sais très bien quelle opinion il a de M. Atherstone.

— Naturellement, dit Page souriant aussi. Au revoir, lady Coryston. J'espère bien que vous pourrez tantôt, lorsque vous le verrez, amener lord Coryston à renoncer à quelques-unes de ses extravagances.

— Je n'ai aucun pouvoir sur lui, dit-elle amèrement.

« Pourquoi a-t-elle abandonné celui qu'elle avait ? » pensait le régisseur en s'en allant. Et la longue pratique qu'il avait du caractère de lady Coryston, si intelligente pour certaines choses comme il le reconnaissait cependant, n'avait fait qu'accroître en lui ce sentiment inné de mépris pour les femmes qu'ont tous les hommes, à l'exception d'une très petite minorité. Elles semblent si peu aptes à « jouer le jeu, » ce vieux, vieux jeu que les hommes s'entendent si bien à mener, à travers les compromissions, les finesses, et qui consiste à donner ou à reprendre selon les circonstances. Elles ne font que des bévues,... lorsque, avec un peu de prévoyance et quelques concessions, elles auraient tout arrangé... Voilà ce qu'il reprochait surtout à lady Coryston.

Et quant à Arthur, ce gentil garçon, plutôt borné, que pouvait-il bien aller faire chez les Atherstone ? Lui, Page, avait eu la chance de découvrir un secret aussi dramatique que lamentable, lorsque, le samedi précédent, longeant la lisière forestière qui borde la petite propriété des Atherstone, pour se rendre à une des fermes des Coryston, située sur la colline, et caché lui-même par un léger rideau d'arbres, il avait aperçu, dans le sentier du bois, deux personnes en conversation particulière fort animée. C'était Arthur Coryston et miss Glenwilliam. Il avait tout de suite reconnu la jeune fille pour l'avoir vue maintes fois sur l'estrade, lorsque son père parlait dans des *meetings*, et les fréquentes visites des Glenwilliam chez les Atherstone étaient un fait bien connu du voisinage.

Par saint Georges ! qu'est-ce que cela voulait dire ?

VI

Ce matin de mai, Marcia lisait dans le parc de Coryston. Le ciel bleu était orageux, semé de gros nuages blancs; les aubépines étaient en fleurs, entre leurs branches épineuses on apercevait des daims à la robe mouchetée ; un ruisseau clair et vif rempli de truites coulait sur son lit de craie, les plantes aquatiques d'un vert gris ployaient sous la légère poussée du courant. On marchait sous un nuage de fleurs, dans le parfum de la terre féconde, une fois de plus rajeunie.

Sa lecture n'était qu'un prétexte. Elle savait qu'Edward probablement déjeunerait à Coryston. Contrairement aux hommes de son âge, il aimait la marche, même quand il n'était pas question du *golf* ou de la chasse aux grouses, et, venant à pied d'Hoddon Grey, il ne pouvait manquer de passer par le petit sentier qui traversait le parc de l'Est à l'Ouest et permettait aux piétons, allant de la grand'route au village, de raccourcir le chemin. Elle était venue là, mue par une force irrésistible qui lui faisait désirer sa présence. Elle était attirée de plus en plus par sa supériorité. A certains jours, quand il n'était pas là, elle se sentait inquiète et le monde lui paraissait vide; pourtant à d'autres momens, elle devenait absolument indifférente et se laisser guider par lui dans la vie lui paraissait impossible. Et elle se demandait, comme elle l'avait dit à Waggin, si elle ne le craignait pas plus encore qu'elle ne l'aimait.

Edward Newbury appartenait à un type assez rare dans les hautes classes anglaises, quoiqu'il y soit toujours représenté. Par ses traits caractéristiques, ce type remonte au moins au temps de Laud (1) et des néo-platoniciens ; épris de spiritualisme et de mysticisme, il s'est développé sous le régime de l'aristocratie anglaise et a été modelé par elle. Edward Newbury avait été élevé dans une maison où régnaient les traditions de la *Haute Église Anglicane*. Son grand-père, le vieux lord Broadstone, avait été l'un des premiers et des plus puissans soutiens du mouvement d'Oxford, un ami de Pusey, de Keble et de Newman et, plus récemment, de Liddon, Church, et Wilber-

(1) Archevêque sous Charles Ier.

force. L'enfant avait grandi dans une maison tout imprégnée d'une atmosphère religieuse ; son père, lord William, avait pris l'habitude, dans sa jeunesse, d'aller faire des pèlerinages réguliers à Christchurch, ayant été un des *pénitens* de Pusey, et, plus tard, sa demeure était devenue le centre de ralliement du parti de la Haute Église en toutes les circonstances critiques. Edward, arrivé à l'âge d'homme, et après de longues méditations, n'avait pas conservé l'habitude de la confession fréquente, mais il n'aurait manqué pour rien au monde la « retraite » d'une semaine, qu'il faisait, chaque année, avec d'autres hommes du monde comme lui, sous le toit du plus spirituel des évêques anglicans. C'était un fils dévoué de l'Église anglaise, enthousiaste, confiant, un homme obéissant avec foi à des croyances austères, bien définies, soutenues avec une grande ferveur de sentiment, et inaccessible à aucune sorte de modernisme.

Sa distinction, son caractère vif et aimable, ses goûts artistiques le faisaient apprécier dans les sociétés les plus diverses. Le chrétien convaincu était aussi un homme du monde accompli ; mais les élémens ésotériques de son caractère, connus de ses intimes, restaient ignorés de la foule, qui ne voyait en lui qu'un beau garçon d'agréable compagnie. Il avait servi quatre ans dans les « Guards » et avait été plusieurs années aux Indes, en qualité de secrétaire particulier de son oncle le Vice-Roi. Bon fusil, danseur passionné, il était encore excellent musicien ; et cette nuance même de mystère, d'inflexibilité et d'intransigeance, ne lui donnait, en général, lorsqu'elle venait à se révéler, qu'un attrait de plus, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Les hommes le raillaient, mais sans l'en estimer moins. Peut-être le temps était-il proche où, son caractère s'accusant, le charme de la jeunesse étant passé, quelques-uns en viendraient à le haïr. C'était dans les choses possibles, mais qui, jusqu'ici, se manifestaient à peine. Déjà Coryston et Atherstone commençaient à lui être passionnément hostiles.

Marcia se rendait bien compte du caractère élevé de Newbury et était secrètement très fière de ses attentions ; mais le combat qui se livrait en elle n'avait pas cessé. Lorsqu'elle se demandait avec cet instinct d'analyse intérieur qu'ont développé chez la femme d'aujourd'hui tant de pièces de théâtre qu'elle voit représenter ou la plupart des romans qu'elle lit : Pourquoi

m'aime-t-il ? une réponse un peu humiliante venait d'elle-même : sans nul doute parce que je suis encore malléable et que je ne sais pas moi-même exactement ce que je désire ou ce que je suis capable de faire. Il espère former mon esprit et sauver mon âme. Le pourra-t-il ?

Un pas se faisait entendre. Elle redressa la tête, ennuyée de ne pouvoir éteindre la rougeur soudaine qui empourpra ses joues. Mais elle ne vit pas le visage attendu.

C'était Corry ! Il semblait réciter des vers et, à quelques mots qu'elle saisit, elle crut reconnaître un chœur de Shelley qu'il lui avait fait apprendre quand elle était tout enfant.

Le frère et la sœur ne s'étaient vus que deux fois depuis que Coryston était installé à Knatchett : une première fois, dans les rues du village, et la seconde, lorsque Marcia avait envahi son habitation de garçon. Elle l'avait criblé de tous les reproches qu'elle avait sur le cœur, en y mettant tout ce qu'elle put d'ironie, mais sans réussir à autre chose qu'à évoquer le souvenir d'une course de taureaux vue à Saint-Sébastien. Comme le taureau, celui qu'elle voulait percer de ses flèches les plus aiguës y parut absolument insensible, et même, fort amusé, lui avait répondu par des espiègleries.

Elle l'appela et il vint s'étendre dans l'herbe près d'elle.

Aujourd'hui encore, Coryston était de la meilleure humeur du monde. Marcia au contraire lui jeta un regard mi-affectueux, mi-hostile.

— Corry !... J'ai quelque chose à te dire : tu veux voir maman tantôt ?

— Certes.... J'ai rencontré Page dans le village, il y a une demi-heure, et je l'ai prié de m'annoncer.

— Je ne reviendrai pas sur toutes tes extravagances, ce serait inutile, déclara Marcia avec dignité... Mais, je t'en prie, ne parle pas à maman d'Arthur et d'Enid Glenwilliam. Je sais que vous étiez ensemble, samedi, chez les Atherstone ! — l'anxiété adoucissait son expression altière, — Arthur m'en a dit quelque chose. Il est insensé. J'ai discuté avec lui... Rien n'y fait. Il ne s'occupe ni du Parlement, ni de maman, ni des domaines,... il ne pense qu'à Enid. Je crois qu'elle se moque de lui, et il en est désolé. Mais c'est pour maman que j'ai *peur !*

Corry l'écoutait en sifflant.

— Mais, ma chérie, elle le saura un jour ou l'autre. Il est

insensé, comme tu dis, il en est amoureux fou. Il n'y a pas de remède à cela.

— Mais cela la tuera!... après tout ce que tu lui as déjà fait!... s'écria Marcia, hors d'elle-même.

Après l'avoir examinée attentivement, son frère vint s'asseoir près d'elle.

— Voyons, Marcia, crois-tu, en conscience,... que j'aie tous les torts dans cette bagarre familiale?

— Oh! je ne crois rien... Je ne sais pas ce que je pense! dit-elle en se cachant le visage dans ses mains... Tout cela est si lamentable. — Elle ajouta plus bas : — Et cette histoire des Glenwilliam qui arrive si soudainement! Il la connaissait à peine, il y a six semaines, lorsqu'il a prononcé son discours à la Chambre! Et, maintenant, le voilà! complètement emballé! Corry, tu devrais lui en parler... Il le faut. Persuade-le de n'y plus penser!

Et elle appuyait sa main sur son bras en l'implorant.

Corry, amusé, gardait le silence.

— Elle ne m'inspire pas confiance, dit-il, enfin, brusquement. Autrement, j'aurais soutenu Arthur envers et contre tout.

— Oh! Corry... Mais comment Arthur pourrait-il être heureux s'il l'épousait,... comment pourrait-il vivre dans une pareille situation,... être le gendre de *cet homme!* Il serait obligé d'abandonner son siège,... personne ne voterait pour lui,... ses amis l'abandonneraient.

— Là, là! pas si vite, ma chère. Nous ne sommes pas si mauvais que cela, interrompit Corry, impatienté. Mais Marcia poursuivit :

— ...Et ce n'est pas comme s'il avait tes idées, ou des théories comme toi!

— En fait de principes, il n'a rien dans son sac!... je le sais,... dit gaîment Coryston. Je te le répète, loin de l'éloigner de ce mariage, je l'y pousserais!... si la jeune fille était simple et bonne,... mais elle ne l'est pas. Elle a été gâtée par le luxe où elle vit. Si tu veux savoir : je crois qu'elle n'accepterait Arthur que pour son argent, et qu'elle ne fait aucun cas de lui. Comment en serait-il autrement?

— Corry!

— Il n'est pas malin, ma chère,... c'est un charmant garçon,

mais il n'est pas malin,... et elle n'est pas habituée à vivre avec des imbéciles. Elle est fine comme vrille. Allons! — dit-il en se levant, — je n'ai pas le temps de causer plus longtemps. Alors, qu'est-ce que tu veux?... Je te répète que j'irai voir mère tantôt.

— Ne lui laisse rien deviner... Ne lui dis rien. Elle est un peu inquiète au sujet d'Arthur. Il faut que nous empêchions cette folie, sans qu'elle en sache rien.

— Entendu. Pour l'instant... je suis *muet?*

— Non, dis-lui... qu'il se ruinerait.

— Très bien, je dirai ce que je voudrai, dit Coryston en l'observant, les poings sur les hanches. Puis, soudain, sa physionomie s'assombrit. Il la regarda avec une singulière expression.

— *Moi* aussi, j'aurais quelque chose à *te* dire.

— Quoi? fit-elle très surprise.

— Te parler de l'homme que tout le monde te donne pour mari.

Elle répondit, mécontente :

— A quoi penses-tu, Corry?

— Tu te trompes sur son compte, tu ne peux pas l'épouser... Laisse-moi te dire...

Dressée en face de lui, les mains derrière le dos, elle le fixa avec une expression aussi violente et volontaire que la sienne.

— Tu penses à l'histoire de Mrs Betts? Je la connais...

— Pas comme je te la raconterai.

Quelqu'un s'avançant à travers champs, elle fit un grand effort pour maîtriser son émotion.

— Tu diras ce que tu voudras; mais je te préviens que je lui demanderai aussi sa version, à *lui*.

Corry répondit avec indifférence :

— C'est ton droit... Puis apercevant celui qui s'avançait : — Ah! je comprends... Le voilà! Je m'en vais... C'est un marché. Je ne dirai rien à mère..., et ferai de mon mieux pour qu'Arthur se pende lui-même... Nous tirerons l'autre affaire au clair, ma petite sœur, quand nous nous retrouverons.

Il la contempla un instant avec une tendresse mêlée de dépit, puis s'éloigna rapidement sous l'ombre légère des hêtres.

Marcia resta, le cœur battant, où son frère l'avait laissée.

Dès qu'il aperçut Marcia à l'ombre des aubépines, Newbury pressa le pas à perdre haleine, et l'eut bientôt rejointe.

— Quel endroit délicieux!... et quelle belle matinée! Comme c'est bon à vous d'être venue! J'espère que lady Coryston me retiendra au lunch.

Il s'étendit sur l'herbe. Appuyé sur ses coudes, il élevait vers elle ses regards radieux, tandis que les rayons du soleil printanier sur son visage bronzé se jouaient au travers des branches fleuries.

Marcia rougit un peu, et sa beauté s'en accrut. A la voir, assise, là, tout en blanc, sous ce dais de fleurs blanches, éclairée par une lumière chaude et tamisée, Newbury éprouva une fois de plus auprès d'elle cette sensation délicieuse qui le pénétrait tout entier, et dont l'acuité était peut-être encore augmentée par la crainte et le doute incessans qui l'étreignaient. Elle était tour à tour si affable et si froide. Que de fois, durant ces dernières semaines, il avait été sur le point de se déclarer, puis y avait renoncé, effrayé à l'idée qu'un mot décisif de sa part pouvait amener un refus! Mieux valait mille fois ces doutes et ces souffrances que la certitude qui la séparerait d'elle.

Mais, ce matin-là, il trouvait en elle toute la douceur, la grâce juvénile de la jeune fille. Et sa tâche lui parut plus aisée, car lui aussi, il avait ses projets. Elle le devança.

— Je voudrais causer avec vous de mon frère Corry.... Et elle se pencha vers lui. Marcia était encore très enfant, et elle en donnait l'impression quand il lui plaisait. C'était en ce moment son attitude, et le jeune homme qui était près d'elle, sous l'attrait de ce charme ingénu, fut subitement tenté de la prendre dans ses bras et de l'embrasser comme un enfant qui vous confie ses peines. Mais cette tentation ne se trahit que par un sourire, et il répondit :

— Moi aussi j'avais la même intention.

— Nous trouvons qu'il se conduit d'une manière affreuse... abominable!... dit Marcia en riant; puis très vite reprenant sa gravité : — M. Lester m'a affirmé qu'il y avait eu, hier, une attaque contre lord et lady William dans le journal de Martover. Mère ne l'a pas encore vue... Et je n'ai pas envie de la lire...

— Ne lisez pas.

— Mais mère sera si honteuse et si malheureuse quand elle saura, comme je le suis moi-même. Mais il faut que je vous explique... Il nous fait autant souffrir que vous et soulève en

ce moment tous nos tenanciers contre mère. Et, puisqu'il vous attaque, je pensais que peut-être si, vous et moi...

—... Nous nous entendions!... Excellente idée!

— Nous pourrions peut-être trouver un moyen de l'arrêter.

— Il est plus monté contre nous, pour le moment, que contre votre mère, quoi qu'elle fasse, dit Newbury gravement. Vous l'a-t-il dit?

— Non,... mais il en a l'intention, répondit la jeune fille en hésitant.

— Je puis donc le devancer, sans mal agir, vous l'entendrez ensuite. J'ai reçu de lui ce matin une lettre extraordinaire. Il est étrange qu'il ne voie pas que, nous aussi, dans nos actes, nous croyons agir pour le droit et la justice, et que nous ne pourrions lui donner satisfaction sans aller contre notre conscience.

Et, tout en parlant, il se releva, et s'assit sur une pierre à quelque distance. En le regardant, Marcia eut l'impression d'avoir devant elle un tout autre homme que le soupirant étendu sur l'herbe tout à l'heure à ses pieds. Maintenant, c'était bien celui dont elle avait dit à Waggin : « Sous une apparence de bonté et de douceur, — il est de *fer*. » Ses traits avaient repris cet air de sévérité, empreint de noblesse, qui émouvait tant Marcia.

— Il m'est très difficile,... peut-être impossible,.. de vous raconter cette histoire, dit-il. Toutefois je vais essayer de vous exposer brièvement l'ensemble des faits.

— J'en sais déjà quelque chose.

— C'est ce que je pensais. Mais laissez-moi procéder avec ordre,... en remontant à l'origine. Il s'agit d'un homme que, jusqu'à il y a quelques semaines, nous regardions... mon père, ma mère et moi, comme un de nos plus fervens amis. Vous savez combien père s'intéresse à l'amélioration des terres. Nous avions donc établi, il y a dix ans, une ferme expérimentale, et, pour la diriger, choisi cet homme, — John Betts. Il a été le bras droit de mon père, a merveilleusement réussi, et s'est acquis autant de célébrité que la ferme même. De toutes manières, nous le croyions des nôtres.

Il s'arrêta un instant, la fixa, et continua... avec autant de simplicité que de gravité :

— Nous le considérions comme un être profondément religieux. Ma mère ne pouvait trouver assez de louanges pour

peindre son excellente influence dans les domaines. Il faisait, le dimanche, une classe de catéchisme aux hommes. Il communiait régulièrement et prêtait une aide précieuse à notre clergyman. Et surtout...

Il hésita de nouveau, puis continua avec la même gravité simple :

— Il nous aidait dans nos efforts pour que les gens d'ici vécussent convenablement, en chrétiens, et non comme des animaux. Ma mère a des principes sévères... et n'admet dans nos fermes aucune personne de mauvaise réputation. Je le sais... cela paraît dur. Mais ce n'est pas de la dureté,... c'est de la compassion. Au point de vue moral, les villages étaient dans un état lamentable quand nous sommes arrivés ici. Je ne puis pas entrer dans les détails. Nos prêtres faisaient appel à nous; nous avons dû modifier bien des choses,... mon père et ma mère ont courageusement bravé l'impopularité.

Il la regarda anxieusement, et sa physionomie se transforma, tandis que la rougeur qui envahit son visage viril trahissait son émotion.

— Car, vous savez, nous sommes impopulaires!

— Oui! dit lentement Marcia, la parfaite sincérité de Newbury lui faisant oublier toute autre chose.

— Surtout,... reprit-il avec un accent de dédain, d'une voix vibrante,... surtout depuis que mon père et ma mère ont engagé la lutte contre cet agitateur libéral,... cet Atherstone,... qui habite un *cottage* sur la colline,... et que votre mère connaît bien. Il a répandu d'innombrables histoires sur nous, avant même notre arrivée. Il est libre penseur et républicain; nous sommes amis de l'Église et tories! Il soutient que toute femme, ou tout homme, trouve sa loi en lui-même. *Nous*, nous croyons... Mais vous savez ce que nous croyons!

Et il sourit.

— Donc,... pour en revenir à Betts. Au mois d'août dernier, il a eu une atteinte d'influenza, et partit, pour achever de se remettre, au bord de la mer, dans les North-Wales. Il resta beaucoup plus longtemps qu'on ne s'y attendait et, après six semaines, il écrivit à mon père qu'il reviendrait, à Hoddon Grey, marié. Il avait retrouvé, à Colwyn Bay, une personne qu'il avait connue jeune fille. Elle était veuve, son père venait de mourir, et elle se trouvait très seule et très abandonnée. Je

n'ai pas besoin de vous dire que nous lui écrivîmes tous les lettres les plus amicales. Elle vint avec son enfant. Elle était frêle et délicate. Ma mère s'occupa d'elle, mais fut déroutée par sa réserve et ses faux-fuyans. Alors,... petit à petit,... par suite de circonstances que je ne tiens pas à vous dire en détail,... la véritable histoire nous fut dévoilée.

Son regard se perdit un moment sur l'étendue du parc, tandis qu'il débattait en lui-même ce qu'il devait dire.

— J'exposerai seulement les faits eux-mêmes, poursuivit-il enfin. Mrs Betts était divorcée. Elle s'était enfuie avec un employé de son mari, et avait vécu avec lui pendant deux ans. Il ne l'épousa jamais et l'abandonna. Elle menait, depuis, avec son enfant, une vie très misérable. C'est alors que Betts la rencontra. Il l'avait connue autrefois; elle est très séduisante. Il perdit la tête et l'épousa. Alors, que pensiez-vous que nous avions à faire?

— Mais ils sont mariés? interrogea Marcia.

— Oui,... selon la loi. Mais cette loi-là ne compte pas pour nous. Sa voix avait pris un ton de défi.

Marcia leva les yeux.

— Parce que vous condamnez le divorce?

— Parce qu'il est écrit : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni (1). »

— Mais il y a des exceptions dans le Nouveau Testament? suggéra Marcia. Ce disant, le ton de pêche de ses joues s'accentuait, tandis qu'elle se penchait sur la couronne de pâquerettes qu'elle tressait négligemment.

— Les exceptions sont matière à discussion ! La question de la dissolution du mariage est loin d'être résolue. Mais, pour tous les croyans, le remariage des divorcés, surtout celui de la personne qui a causé le scandale,... est absolument jugé.

Les pensées de Marcia étaient tumultueuses. Quoiqu'elle subit l'ascendant de cette nature élevée, quelque chose en elle résistait.

— Mais,... si elle était très malheureuse avec son premier mari?

— La loi ne peut être faite pour des cas particuliers. Elle doit aider et soutenir, dans la vie, la multitude de ceux qui

(1) Genèse, II, 24.

souffrent, les pécheurs, — hommes ou femmes. Il fit une pause et ajouta... « Notre Seigneur savait ce qu'il y a dans l'homme. »

Ces paroles frappèrent Marcia, non pas tant par leur sens religieux, qui la touchait peu, que par la profondeur de foi mystique qu'elles révélaient chez celui qui les prononçait,... et elle éprouva un sentiment d'orgueil d'avoir été distinguée et d'être aimée par un tel homme.

Mais, toujours, un combat se livrait en elle, et c'est presque avec violence qu'elle déclara :

— Si j'avais été très malheureuse,... que j'eusse commis une faute épouvantable,... que cela fût connu, et qu'alors quelqu'un fût venu vers moi, m'eût offert... le bonheur,... un foyer,... un appui,... je ne pourrais pas, je ne voudrais pas résister.

— Vous le pourriez.... si Dieu vous en donnait la force, dit simplement Newbury.

Ils ne s'étaient jamais entretenus aussi librement. Ils restèrent silencieux. C'était l'éternel conflit de la passion humaine avec la passion religieuse, qui est une sorte de romantisme sublime, dans sa forme la plus pure. Marcia était violemment agitée, elle était tentée de s'écrier : « Instruisez-moi, guidez-moi, aimez-moi ;... soyez mon maître adoré ! » Une autre voix répondait en elle :... « Je deviendrais son esclave... Je ne veux pas ! »

— Vous avez renvoyé M. Betts? dit-elle enfin.

Il soupira.

— Il doit partir dans un mois. Mon père a fait tout ce qu'il a pu. Si Mrs Betts, — et il prononça ce nom avec peine, — avait voulu se séparer de lui, nous nous serions chargés d'elle et de son enfant. Les sœurs de Cloan s'en seraient occupées. Elle aurait vécu près d'elles... et Betts l'aurait vue de temps en temps...

— Ils ont refusé ?

— Absolument. Betts a écrit à mon père une lettre des plus violentes: « Nous sommes mariés, disait-il, mariés légalement et honnêtement,... et cela doit suffire. Quant à la vie passée de Mrs Betts, personne n'a le droit de s'en mêler. » Il mettait mon père au défi de le renvoyer. Mon père... étant donnés ses principes... n'avait pas le choix. C'est alors que... votre frère entra en scène !

— Naturellement,... il était furieux ?

— De quel droit est-il furieux? demanda tranquillement Newbury. Il peut avoir les idées qu'il lui plaît; mais qu'il nous laisse les nôtres! Nous sommes dans un pays libre.

Une certaine hauteur se mêlait à l'onction de ses manières, Marcia voulut défendre son frère.

— Corry vous dirait, j'imagine, que si l'Église nous régissait... selon vos souhaits... l'Angleterre ne serait pas libre!

— C'est son point de vue. Nous avons le nôtre. Sans doute, il a maintenant la majorité avec lui. Mais pourquoi nous attaquer personnellement,... nous injurier,... à cause de nos croyances?

Blessé dans ses sentimens, il parlait avec fougue.

— Mais tout le monde sait, — murmura Marcia conciliante, — que Corry est fou,... absolument insensé.

Et, dans un mouvement irrésistible, elle lui tendit la main.

— Ne nous en veuillez pas!

Il prit cette main dans les siennes et s'inclina pour la baiser.

— Ne le laissez pas vous monter contre nous!

Elle sourit en secouant la tête. Pour mettre fin à l'émotion qui les étreignait et empêcher aussi que cela n'allât plus loin, elle se leva d'un bond en s'écriant :

— Mère doit nous attendre pour le lunch!

Ils revinrent vers la maison, en discutant sur la campagne que menait Coryston. La sympathie que Newbury témoignait à l'égard de lady Coryston était comme un baume au cœur de Marcia. Inconsciemment, elle l'en remerciait par ses manières franches et charmantes et aussi par sa docilité, sa bonne volonté évidente à l'écouter, lui exposer ses idées sur la vie comme jamais elle ne l'avait fait. La splendeur de mai les enveloppait. Un vent de printemps se jouait et bruissait dans les feuilles des hêtres et des chênes; le ciel semblait descendre sur la terre dans une nuée; d'étranges lueurs couraient sur la verdure et sur l'eau comme si se fût promené, invisible à travers les landes, le char de Dionysos ou d'Apollon. Et, durant ce retour, l'harmonie s'établissait entre les deux jeunes gens. La résistance de Marcia s'affaiblissait en elle et Newbury restait sous le charme.

En définitive, ils décidèrent de s'en rapporter à sir Wilfrid Bury, qui était un vieil ami des deux familles et devait arriver

le lendemain. Il se chargerait de faire des remontrances à Coryston.

— Corry l'aime beaucoup, conclut Marcia. Sir Wilfrid dit toujours : Je ne connais que le cerveau brûlé... ou le cynique, il n'y a rien à faire des autres. » Peut-être pourrait-il aussi nous venir en aide au sujet d'Arthur... ajouta-t-elle, tout attristée.

— Arthur ? s'écria Newbury surpris. Qu'est-ce qui ne va donc pas pour lui ?

Très vite, Marcia le lui expliqua. Il parut aussi étonné que choqué.

— Oh ! c'est inadmissible. Notre devoir est de protéger votre mère... et de convaincre Arthur. Laissez-moi faire ce que je puis. Lui et moi, nous sommes de vieux camarades.

Marcia était bien heureuse de son appui, car, en dépit du mouvement et de la gaîté de sa vie mondaine de Londres, elle sentait, depuis longtemps, sa solitude et elle pressentait qu'elle trouverait, en cet homme fort, amour et protection.

***

Le déjeuner se passa gaîment et lady Coryston s'aperçut ou crut s'apercevoir que les affaires de Marcia allaient rapidement vers le but espéré. Newbury se retira immédiatement après, en disant à lady Coryston : « Alors, nous comptons sur vous... Dimanche prochain ? » L'accent avec lequel ces mots furent prononcés, la manière dont il lui donna la main, semblèrent à lady Coryston autant de signes révélateurs de l'espoir que nourrissait le jeune homme. Bien !... Le plus tôt sera le mieux.

Lady Coryston sortit pour donner quelques ordres dans le village. Pour revenir, elle traversa le coin du parc aux parterres symétriques, resplendissant de fleurs printanières, et, en passant, elle donna des instructions pour une nouvelle bordure. Elle rentra pour attendre son fils, tandis que Marcia partait pour la gare chercher sir Wilfrid Bury.

Coryston arriva exactement, mais dans une tenue plus négligée que jamais, tout trempé, — la pluie s'était mise à tomber, — son pantalon usé fourré dans ses bottes, son chapeau garni de mouches à truites, car il venait de se livrer au seul sport qui l'attirât en pêchant dans la rivière du parc. Il avait eu soin d'en demander cérémonieusement l'autorisation à l'intendant.

Ils s'enfermèrent près d'une heure. De la pièce voisine, on n'aurait guère entendu de variations dans le ton des combattans, — sauf en deux occasions où leurs voix s'élevèrent ensemble...

Lady Coryston, après le départ de son fils, resta seule quelques instans, immobile devant sa table à écrire et, avant qu'un domestique ne vînt rompre le cours de ses pensées en annonçant l'arrivée de sir Wilfrid Bury, quelqu'un qui l'aurait bien connue eût été frappé de l'étrange changement de sa physionomie.

Coryston, en quittant sa mère, se dirigea vers la grande bibliothèque de l'aile Nord, en quête de Lester. Il trouva le jeune bibliothécaire à sa table de travail, en train de décrire et de catologuer un manuscrit du xv[e] siècle. Les pages, véritables merveilles d'enluminures rehaussées d'or, étaient maintenues ouvertes par des presse-papiers de verre, et le visage du jeune homme, penché sur son pupitre, reflétait le bonheur de l'érudit, absorbé dans ses recherches. Tout autour de lui, des bibliothèques grillagées contenaient d'un côté une collection de manuscrits et, de l'autre, certains incunables, célèbres parmi les collectionneurs d'Europe. La lumière d'un ciel d'orage, çà et là parsemée dans la pièce, en révélait la magnificence un peu surannée, mettait en valeur les ors et les tons fauves des vieilles reliures, ou les gravures anciennes, en blanc et noir, qui la décoraient. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, et, de temps en temps, une bouffée de vent d'Ouest déposait sur le parquet une moisson de fleurs d'arbres fruitiers qu'on apercevait en pleine floraison au dehors.

Coryston entra assez animé et excité et s'assit, les mains dans les poches, sur le bord de la table où Lester travaillait.

— Quel lieu béni! dit-il, en regardant autour de lui. Lester leva les yeux et sourit, la pensée ailleurs.

— Pas mal, n'est-ce pas?

Un silence, — puis Coryston s'écria avec véhémence :

— Ne vous occupez jamais de politique! Lester.

— Pas de danger, mon vieux. Mais qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Vous semblez rudement en colère.

— « J'ai poursuivi la lumière (1)... » expliqua Coryston avec

(1) « Following the gleam. » Tennyson, *The gleam.*

une moue sarcastique. Ou, en d'autres termes,... je ne sais quelle rage me pousse à faire certaines choses. Je m'en excuse à mes propres yeux en invoquant le sens de la justice. Qu'est-ce exactement? Je n'en sais rien. Mais, dites-moi, Lester, êtes-vous suffragiste?

— Je n'ai aucune opinion là-dessus.

— Moi, je le suis,... en théorie... Mais, ma parole!... En politique, les femmes font le jeu du diable, et je ne crois pas qu'elles y gagnent rien.

— A cause de leur manque de mesure? insinua prudemment Lester.

Coryston secoua vaguement la tête et fixa le plancher, mais, soudain, il éclata :

— Je dis, Lester,... que si l'on ne peut plus trouver de générosité, de tendresse et de bon sens chez les femmes,... où diable irons-nous les chercher? — Il s'arrêta. — Et la politique tue tout cela.

— « Médecin, guéris-toi toi-même, » dit, en riant, Lester.

— Ah! mais, à nous, c'est notre *affaire!* — Coryston frappa violemment sur la table; — notre sale, notre damnée affaire. Nous avons, en quelque sorte, à pousser, à tirer, à conduire d'une manière décente ce monde idiot; mais les femmes!... ne devraient-elles pas rester dans le sanctuaire... à entretenir le feu sacré? Que deviendrons-nous, si le feu s'éteint, et si le cœur de la nation meurt?

Lester le suivait d'un regard sympathique, mais il ne dit rien.

Coryston parcourut la moitié de la pièce, puis se retournant:

— Au fond, ma mère est une bonne femme, déclara-t-il brusquement. Il n'y a pas de grands scandales dans les propriétés... qui sont mieux dirigées que beaucoup. Mais, à cause de ce poison de la politique, personne n'y est plus maître de son âme. Si elle les avait laissés vivre librement... ils l'auraient adorée.

— C'est la même chose dans les Trade-Unions.

— Je vous crois! acquiesça Coryston. La liberté est un art perdu en Angleterre,... à commencer par le Parlement. Enfin!... Enfin... Au revoir!...

— Coryston!

— Qu'est-ce qu'il y a? — Et lord Coryston s'arrêta, la main sur le bouton de sa porte.

— N'acceptez pas de présider pour Glenwilliam!

— Par saint Georges! je le ferai!

Ses yeux lançaient des éclairs. Et il sortit en faisant violemment claquer la porte.

***

Lester fut laissé à sa tâche, mais il ne se sentait plus d'humeur à travailler, il se rendait compte qu'il perdait son temps. Il se mit à la fenêtre et contempla les corbeilles de fleurs, le jet d'eau jaillissant, les collines aux légères ondulations et les bois qui bordaient l'horizon, les villages dont les clochers émergeaient des arbres. Mai avait jeté sur tout cet ensemble ses premières touches de verdures. La perfection anglaise, la douceur de la terre anglaise était toute en ce lieu, où les parfums printaniers se mêlaient à l'odeur des jeunes feuilles d'arbres plantés avant que n'eût été livrée la bataille de Blenheim.

Soudain, au bout du jardin, une blanche silhouette de jeune fille apparut... et le cœur de Lester battit plus vite. En général, il ne la voyait que de loin, et bien rarement. Parfois, cependant, elle était venue amicalement causer avec lui de son travail et examiner les manuscrits.

« Elle a pour moi les mêmes sentimens que ces mondaines éprouvent pour leur chien ou leur chat,... se disait-il. Elles tiennent à les avoir,... les plaignent... et ne voudraient pas qu'ils souffrissent... C'est ainsi qu'elle vient me voir, de temps en temps... pour que je ne puisse pas me croire oublié. Sa conscience lui fait sentir de la compassion pour les gens moins bien partagés qu'elle. Je m'en aperçois trop bien. Mais je la fâcherais si je le lui disais. »

MARY A. WARD.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LETTRES DE LOUIS VEUILLOT

À

MADAME LÉONTINE FAY-VOLNYS [1]

Paris, 21 juin 1874.

Ma bonne chère amie, je voulais vous écrire de la Bretagne et je ne l'ai pas fait. Je suis resté à ne rien faire du tout par ordonnance du médecin. Mais ce n'est pas au médecin que j'ai obéi, je suis, Dieu merci, incapable de cette bassesse. J'ai obéi à la maladie tout simplement. Le médecin m'aurait ordonné d'écrire que je n'aurais pas obéi davantage. La tête me manque : je suis horriblement fatigué. J'ai regardé la mer, les arbres, et surtout les Petites Sœurs des pauvres chez qui j'étais et qui sont vraiment célestes. J'avais avec moi ma fille, autour de moi des amis anciens, vénérables et chers ; j'avais le moyen par cette chère et obligeante poste de n'être pas loin de vous. Je ne me figure pas le paradis beaucoup plus beau, et au milieu de tout cela, bien portant d'ailleurs comme animal, j'ai passé quinze jours à sentir et à considérer mes ruines. Dès que je voulais écrire, je n'étais plus ruiné, j'étais mort. Plus de pensée, plus d'expressions, plus de souvenirs, plus rien qu'un mal de tête sourd et assommant. Je n'ai pas même entrepris d'écrire à la Visitandine. Quel état piteux et combien il me fait expier mes anciens vacarmes. Enfin cela passe un peu, et hier, après beaucoup de sueurs et d'embarras, j'ai pu vaille que vaille bâtir un bout

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

d'article qui est loin de valoir ce qu'il m'a coûté. On me dit d'être prudent. Hélas! je n'ai pas le moyen de faire une imprudence : n, i, ni, ma très chère, c'est fini. J'ai donné sans le savoir ma représentation d'adieu. A présent, je ne parlerai plus guère et vous n'entendrez guère parler de moi; mais vous savez bien que je vous aime beaucoup et moi je sais bien que je ne suis pas mort dans votre souvenir. Voilà le régal, c'est plus qu'assez, et vive Jésus éternel; tout est bien éternel en lui. J'aime Léontine, j'aime Violette, j'aime Bleuet, j'aime Alexis (1).

La bonne Mère générale des Petites Sœurs des pauvres a un petit jardin particulier où elle cultive des pommes de terre, des choux, des oignons, des carottes, d'autres légumes et point de fleurs. Je lui demandai pourquoi? Elle me dit : Mes enfants ne mangent point de fleurs. Cependant je découvrais un beau pied de soucis. Et cela? dis-je. — Cela, c'est bon dans la soupe. — Mais pourtant, ma bonne mère, pour les pauvres malades? — Est-ce que nous n'avons pas le sourire et le nom du bon Dieu qui reste quand la saison des fleurs est passée?

Dimanche, 13 juillet 1874.

Je suis étonné comme vous des belles choses que j'écris. Seulement je ne les trouve pas belles; c'est la dernière lueur de mon bon sens. J'ai la tête vide et embarrassée, je prends la plume, il me vient des mots, et on approuve. Que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas ma faute, mais ne nous occupons plus de cela. Je pars demain pour Evian avec ma pauvre Agnès. C'est une charmante fille, sérieuse, ingénue, pleine de cœur, qui me réjouit par sa joie de voir des montagnes et de les voir avec moi. Elle est très veuillotiste, défaut qui lui est permis et que je loue. Nous parlerons de notre Visitandine, du Pape, de vous; nous ne manquerons pas de sujets d'entretien, et nous boirons de l'eau pure. Prenons toujours cela, nous verrons venir le reste. Nous devons passer quinze jours dans ces délices, et ne rien faire autre chose que d'en jouir. Je pense bien que je ne passerai pas quinze jours à être heureux sans vous en dire un mot.

(1) Sous le nom de Violette, on évoquait le souvenir de Mathilde, première fille de Mme Volnys, décédée toute jeune après avoir épousé son cousin, Alexis Fays. Bien que celui-ci se fût remarié, — c'est sa femme qu'on désigne sous le nom de Bleuet. — Mme Volnys continuait à le garder près d'elle et à l'aimer comme un fils.

Je vous remercie de m'avoir envoyé la lettre de cette Rosalie (1). Sans doute ma modestie en souffre. Mais c'est égal; comme je peux dissimuler ma gêne, je trouve que la Rosalie va bien. Voilà une personne qui sait rendre justice au mérite. Il est plaisant de penser que je pourrais la rencontrer et, ne connaissant ni son nom, ni sa figure, la saluer en grande cérémonie sans lui dire un traître mot, et elle de son côté me remarquer tout simplement comme un gros monsieur fort grêlé. Cependant, si on venait à parler du Seigneur et Maître Jésus, ou même tout simplement de la sœur Dominique (2), quels regards, et de fil en aiguille, quelle reconnaissance! Tableau! Dites-lui toujours que je l'aime bien, et que tant plus elle aimera le bon Dieu, tant plus elle voudra l'aimer, et tant plus elle sera éloquente pour le faire aimer. Après cela, il n'y a plus rien à lui souhaiter, parce que tout devient beauté, bonheur, espérance, amour.

Ce n'est pas une suite logique du présent discours, mais je vous envoie deux exemplaires d'une photographie que j'ai fait faire à l'occasion de mes amis de Savoie. Je suis forcé de distribuer des portraits à l'instar des têtes couronnées. Ils me coûtent bien dans les dix francs la douzaine et je trouve que c'est un peu cher. Il le faut! Vous en garderez un; l'autre sera pour Rosalie.

Tenez-moi dans vos prières, chère et incomparable amie. Je crois que les neuvaines du nid à violettes sont pour beaucoup dans l'essor que semble reprendre ma tête fatiguée. Souvenir au fils Alexis et au doux Bleuet. Tout à vous.

Paris, 27 août 1874.

Ma chère amie, je vous plains, je vous aime et je gémis de mon inutilité. Que voudrais-je faire cependant? Toute croix est bonne de la part de Dieu. Si les hommes pouvaient nous les ôter, ils nous raviraient des trésors. Mieux vaut ne pouvoir que prier. La prière éloigne la mauvaise médecine et attire le seul vrai médecin. Connaissez-vous l'histoire du livre de Salomon, qui révélait la vertu médicinale de toutes les plantes? Assurés d'y trouver un remède à toutes leurs maladies, suites de leurs

(1) Jeune amie de Mme Volnys, et fervente admiratrice de Louis Veuillot, qui voulait entrer au Carmel.

(2) Nom que portait Mme Volnys, comme tertiaire dominicaine.

péchés, les possesseurs de ce livre oubliaient de s'adresser à Dieu et péchaient davantage. Ils allaient aux recettes de Salomon, guérissaient mal, et mouraient séparés de Dieu. Salomon, qui avait été sage, lorsqu'il fit ce livre était savant et fou. Il s'était marié plus que ne le permet la vertu des fines herbes qu'il connaissait si bien. Le bon roi Ézéchias fit chercher tous les exemplaires du livre de son prédécesseur et les brûla jusqu'au dernier. Notre bon Jésus a remplacé le pernicieux ouvrage par un autre livre, infiniment plus savant et plus vainqueur et qui se résume en un seul mot afin que tout le monde le puisse savoir toujours : *prenez ma croix*. Voilà la vraie science, la vraie lumière, le remède de la vie et de la mort. Je prends ma part de vos peines pour en avoir mon profit, et je prie Jésus de vous guérir en récompense de votre sagesse qui est de *souffrir*. Vous le savez, vous le voulez, vous avez la patience et vous serez guérie. Puisse votre grande et chère prisonnière le savoir et le vouloir de plus en plus ! Alors elle triomphera, et ses chères étoiles viendront à son front, comme l'a prédit cette mourante, et elle en sera couronnée éternellement. Cette prédiction est très belle et j'y crois. Mais il faut le concours actif de la volonté. Les mourans, lorsqu'ils ont les yeux sur le crucifix *catholique*, voient très loin. Ce crucifix met l'homme à sa vraie place d'homme, c'est-à-dire de pécheur. Alors l'homme n'est plus roi, n'est plus parent, n'est plus rien qui puisse inspirer la terreur ni l'espérance. Il excite seulement la pitié et la charité, et l'on fait tout ce que Dieu veut en désobéissant tranquillement au pécheur pour sauver l'homme. Que de chrétiens ont versé leur sang pour sauver aussi le pécheur qui leur demandait follement de ne pas écouter Dieu, et par cette action généreuse ont racheté leur bourreau ! *Dieu se rendra obéissant à ceux qui le craignent*. Je pense qu'on ne manque pas d'en instruire la belle âme dont vous me parlez; c'est à nous de prier pour qu'elle entende. Quelle gloire dans le ciel et même dans le monde, au cœur héroïque qui, par le temps de scélératesse insensée où nous vivons, saura témoigner ainsi de sa foi et de son amour, et que pourra refuser Dieu à l'humble créature qui aura ainsi fortifié et illuminé ses frères ! Dieu donne un monde à qui lui donne une âme : refusera-t-il une âme à qui lui donne un monde? Il faut laisser tout conseil humain, toute prudence, abandonner d'avance tout ce que l'on n'emporte pas

dans la tombe. Tout ce que nous pouvons ici-bas rêver de biens et de gloire véritable est de l'autre côté. Nous passons ici-bas pour les gagner ou pour les perdre. Que faire devant Dieu des haillons et des ignominies qui revêtent la royauté terrestre? Ceux qui les possèdent ne sont heureux que par le pouvoir qu'ils ont de les mépriser. Une princesse qui s'en irait mendier et mourir nue sur le chemin de la vérité, c'est là le spectacle de grandeur qu'attendent le ciel et la terre. Il y a longtemps que les anges ne l'ont vu, et le monde s'en va parce qu'il ne lui est plus donné.

Je vous renvoie les papiers. Gardez-les précieusement, ne permettez pas qu'ils périssent. Que la postérité les puisse lire pour savoir au moins quelle belle espérance a passé sous nos yeux. Rien de complètement neuf n'arrive en ce temps-ci. Mais je crois que nous sommes à l'aurore d'un jour qui réjouira l'humanité.

Ma Visitandine est en retraite, et avant peu, probablement, elle prendra l'habit. A partir de ce moment prochain, au bout d'un an et un jour, elle fera ses vœux. Je vois et j'apprends d'elle des choses qui me ravissent et je désire vivre jusque-là. J'aurai cependant un dur moment à passer. Mais dans ce moment-là, déchiré par la pointe du glaive, des yeux de mon âme, qui verseront du sang, je verrai le ciel.

Merci de la lettre de notre chère Rosalie, et des vôtres. Quelle ardeur, quelle jeunesse, ô Jésus amant des âmes immortelles! C'est vous qui remplissez de ce feu le nid de Violette et tous les alentours. Embrassez le bon Alexis.

P.-S. — Hélas! ce paquet pourrait être à la poste depuis un jour et serait déjà en vos mains; mais j'ai tant de besognes et ma tête est si traversée que j'ai négligé l'heure. Tout ce que vous m'avez envoyé s'y trouve. Mais vous me parlez d'un récit que je n'ai point reçu, et que sans doute vous n'avez pas envoyé. J'espère bien qu'il n'arrivera pas de malheur et que vous trouverez ce que vous cherchez. Rassurez-moi.

Paris, 26 novembre 1874.

Voilà que je ressuscite ou à peu près (1). On me dit qu'après deux semaines de maladie et quatre de convalescence, je vais

(1) Louis Veuillot, dont la santé était déjà chancelante, avait été frappé d'une attaque, six semaines auparavant.

recommencer à avoir l'air de vivre et que dans un mois ou deux ce sera presque fini. Je veux vous en donner une première preuve. Je rouvre pour vous mon encrier plein de bourbe, je reprends ma plume qui ne sait plus son chemin sur le papier. Je trébuche en écrivant comme en marchant, mais je n'écrirais pas deux heures comme j'ai marché hier. Je n'en puis plus. Voilà bien, au fond, quatorze ou quinze mois que je suis malade. Enfin vous savez que je vous aime. C'est l'essentiel. On me défend d'aller plus loin. Je vous embrasse, très chère amie.

Nos papiers sont arrivés. Nous pensons que notre mariage se fera la semaine prochaine (1). Vous serez avertie du jour.

Bonjour, Alexis : si je n'avais pas oublié ma main, je vous écrirais.

Paris, 9 mars 1875.

Ma chère amie, il me semble qu'enfin je commence vraiment à sortir de ma prison. Je suis encore fort boiteux, un peu bègue, assez manchot, mais enfin j'ai à peu près la liberté de l'écriture et l'on me dit que le soleil va faire fondre le reste de la névrose qui me tient depuis cinq mois. Je jette de l'encre le plus que je peux, Dieu sait si l'on m'en demande. Cinq mois de retards. Je n'ai pas besoin de vous dire combien quelques-uns de ces retards m'ont été durs. Je n'ai souffert d'ailleurs que par ce côté-là. Il me suffisait de vouloir ne rien faire pour ne rien sentir de mon mal imbécile, pas de mal de tête, pas de douleurs, pas de dégoût, pas d'insomnie. Je pouvais lire aisément, manger assez, dormir bien, marcher pendant deux heures à la seule condition de traîner et de boiter; je ne pouvais ni parler, ni écrire. C'était là ma seule croix, mais j'avoue qu'elle suffisait à mes forces. Une croix d'ennui sous laquelle je ne remuais pas. Quand je dis l'ennui c'est une façon de parler, car, hélas! l'esprit n'agissait que trop. J'étais muet et j'avais tant de choses à dire. J'ai fait bien des fois en pensée le chemin qui mène aux Violettes, je vous ai beaucoup écrit, mais sans plume ni papier, et cette illusion ne durait guère, et je me perdais dans un océan de tristesse. Enfin me voilà délivré des

(1) Le mariage d'Agnès Veuillot avec le commandant Pierron, — mort général, il y a quelques années, après avoir fait partie du conseil supérieur de la guerre.

grandes eaux. J'ai pied. Bonjour, ma très chère amie. Vive Jésus! Je vous aime; hâtez-vous de me dire que vous avez de l'amitié pour moi, quoique je le sache bien.

Je vous remercie de m'avoir envoyé ces copies de lettres. La grande de la grande âme est une merveille. Non certes, je ne veux pas les brûler malgré vos ordres. C'est un portrait vivant de Jésus que je ne peux détruire. Je vous la renverrai si vous le voulez, mais je ne jetterai pas au feu une lettre dictée pour la consolation de ceux qui savent reconnaître le style de l'Esprit-Saint. Je crois que ces paroles enflammées doivent, à un moment que Dieu connaît, arriver à la postérité.

Elles sont des rayons de feu qui fondront des enveloppes de glace et de pierre et délivreront des âmes.

Adieu, fleur de la croix bienheureuse, vos yeux et votre cœur versent des larmes de sang, mais vous verrez un jour quels diamans deviennent ces gouttes et comment vous formez un trésor immortel. Je vous honore et je vous chéris.

Paris, 15 mars 1875.

Ma bien chère amie, je vous assure que je n'ai pas le temps, je vous jure qu'il ne m'est pas possible de vous écrire. Vous dites que vous êtes ma vieille amoureuse; je suis encore plus votre vieil amoureux, et c'est moi qui ai commencé. Une fois j'ai fait un vers que je trouvais beau et qui est resté solitaire :

Les vieux époux sont beaux, les vieux amans sont drôles.

Je l'avais fait à Rome en voyant deux Anglais, le mâle et la femelle, qui brûlaient passé l'âge. Mais c'était avant Nice, où j'ai appris une façon de flamber sans rôtir des pièces de soixante ans et plus sans la moindre drôlerie. Ce serait une recette à porter au marché comme l'eau Laferrière, éternelle jeunesse, éternel amour, toujours ardent, toujours flambant, ne craignant ni la fumée, ni l'eau, ni le vent, ni la boue, et parfaitement garanti contre le ridicule. Mais les badauds croiraient que cet amour n'existe pas. Le farceur qui mit en vente sur le Pont-Neuf des pièces de cinq francs à cinquante centimes la pièce, n'en vendit pas une. Ainsi notre amour plus que véritable serait dédaigné. Si nous disions qu'on peut l'envoyer par la poste sans frais, ils ne voudraient pas le recevoir. Un amour garanti contre

la boue, diraient les plus francs, ce n'est pas votre affaire. Laissons-les, ma bien chère, et continuons notre roman éternel qui est la plus belle réalité du monde. C'est donc pour vous dire que je vous aime, et je vous l'écris sans la moindre nécessité, mais je ne peux pas me dispenser de vous l'écrire. Vos nouvelles sont charmantes. Envoyez-m'en d'autres : envoyez-m'en toujours. Ce sont des nouvelles de Jésus, elles accroissent l'amour. Avouez que nous serions bien bêtes si Jésus nous manquait, bêtes absolument, bêtes comme tout le monde. Donc voilà ce pauvre Carpeaux en bonne voie (1). J'espère qu'il mourra. Dans les dispositions où il est, son affaire est bien plus sûre. S'il meurt, sa statue de saint Joseph sera bien plus belle, étant faite avec son intention. S'il revit, il restera sculpteur, et risque de ne faire rien qui vaille... Et que peut faire de mieux Carpeaux que de devenir amoureux de Jésus-Christ. J'aime bien aussi la lettre de la Plessy. Celle-ci du moins s'est mise à la vraie tâche. Il faut admirer Dieu, le bénir et le prier.

Je continue d'aller bien, quoique toujours fléchissant et embarrassé. Je suis devenu d'un vieux effroyable et chaque instant il me meurt quelque ami précieux, mais je les vois tous aller au Ciel et je suis tranquille. Je ne crois plus à la mort, Jésus n'a fait que la vie et ceux qui l'aiment ne sont faits que pour jouir de la vie.

Bien à vous.

A Monsieur Alexis Fay, à Nice.

Paris, 5 mai 1875.

Très cher Alexis, quand j'ai reçu votre lettre, si bonne, si affectueuse, en un mot, *si Léontine*, j'ai juré de vous répondre tout de suite, ou le jour même, ou le lendemain, ou tout au moins dans la semaine, ou enfin dans le mois ! à moins que je ne fusse mort. Voilà que le mois va passer, je ne suis pas assez en train de mourir, et je ne veux pas que mes infirmités et mes besognes me fassent encore manquer de parole à moi-même. Cependant, il est vrai que je n'ai pas eu le temps, et que je n'en ai pas. Faites-moi crédit. Je suis toujours malade et cette

(1) Le fameux statuaire, très malade, était en voie de faire une fin chrétienne. Il mourut, en effet, quelques mois après, confessé et communié.

enragée névrose me laisse à peine trois heures par jour, qu'il faut donner à mon métier. Après ces trois heures de travail, je ne vaux plus rien pour rien. J'ai mal aux jambes, aux reins, à la main et à l'esprit, tout est lié, je traîne et chancelle ! Le beau temps que j'attendais, avec impatience, n'y fait rien. Jusqu'à la fin d'avril j'ai eu froid. Mai commence, et j'ai déjà trop chaud. On délibère de m'envoyer à quelques eaux ! Je n'ai pas de mal, sinon que je ne puis aller ! Je languis, je me traîne, et l'impatience me gruge en petit morceaux. Je suis dans une glu invincible et indissoluble. Si ma dignité le permettait, je dirais que c'est embêtant, et que je suis embêté ! Plaignez-moi ; *dites-lui* que je l'aime bien, et qu'elle m'écrive ; mes beaux jours sont ceux où je reçois une lettre d'elle ! Alors je me sens délié, ce n'est qu'un moment, mais il est bon !

Mille complimens à Mme Bleuet. Quant à elle, ce que j'ai à lui dire, je ne puis le dire qu'à elle, et elle seule peut l'entendre ! Ce sera pour demain. Je vous embrasse et me sauve au métier.

A Madame Léontine Fay-Volnys, à Nice.

Le 1er juillet 1875.

Ma chère amie, c'est cette chienne de névrose, qui continue de n'en finir pas, et qui me mène, je suis forcé d'en convenir, à un certain dégoût de la vie. Il est fâcheux de trébucher quand on marche, quand on parle, quand on écrit et l'on arrive à perdre tout désir de se montrer, quelque beau que l'on se sente en soi. Je me regarde, je me touche et je me dis : Je suis un fantôme; je vais tout à l'heure me dissiper. Mais d'un autre côté, je me sens si vivant dans mon cœur que je suis perpétuellement tenté de céder à l'illusion : ma foi, marche ! dis au moins à cette pauvre Yelva (1) que tu n'es pas sourd, que tu sens avec délices qu'elle est là, que tu l'aimes plus que jamais. Si tu tombes en chemin, elle te relèvera.

Ma bonne Léontine, ma chère retrouvée, c'est la vérité pure que je vous dis. Votre cœur charmant, votre charmant esprit, votre courage et votre allégresse à tout bien me persuadent que je vis encore, dans cette sorte de mort où je me trouve depuis

(1) Personnage que Léontine Fay avait si merveilleusement incarné, vers 1830, que le nom lui en était resté.

neuf mois. Il faut que je sois devenu bien infirme pour que cette étincelle électrique ne me rende pas toute ma vie. Dans le moment que je vous lis, mille idées me reviennent, mille éclairs traversent mes langueurs et mes ténèbres et je vous écris en esprit les lettres les plus vivantes. J'ai quelque chose à vous dire sur les insectes, sur les malades, sur les morveux, sur le passé, le présent et l'avenir. Mais le moment passe, et dès que je tiens la plume, il est passé. L'atonie revient, il n'y a plus que de l'encre, ou plutôt qu'une bourbe très épaisse dans mon encrier. J'y voyais tant de perles, tant de diamans, tant de feux. Rien, rien; ma main est lourde, ma tête s'alourdit et tout ce que j'en peux tirer est un pesant article de journal. Je n'ai plus d'idées qu'à condition de n'en rien faire. On me dit toujours qu'on me tirera de là. Je le veux bien, mais je ne l'espère presque plus. Heureusement qu'il me reste le bon Dieu et vous que le bon Dieu m'envoie, et je ne sens point de diminution dans mon amour. C'est une grande consolation, une consolation qui suffit.

J'ai aussi la consolation de mes filles, également puissante, car elles sont également heureuses, chacune à sa façon, l'une bonne épouse de Dieu, l'autre bonne épouse du diable, mais du meilleur diable qui soit au monde, puisque c'est un diable qui aime sa femme et le bon Dieu. J'étais à la Visitation le jour du Sacré-Cœur, ma fille auprès de moi, mais la grille entre nous, c'est-à-dire l'océan. On disait la Messe. Je pensais que nous étions chacun dans notre tombeau. J'étais heureux; seulement ce bonheur est un peu fort pour un névrosé. Je ne le souhaiterais pas à tous ceux qui ont des nerfs un peu faibles. On est coupé. C'est un bonheur pourtant. On se sent mourir. Je pensais ce que j'ai pensé souvent dans le même endroit : « Ce parfum est pour ma sépulture; » il sera une onction qui effacera quelques péchés. Oh! que c'est doux; oh! que cela brise et déchire! Mais je ne suis pas assez pur pour être si grand. Chère amie, aidez-moi à remercier Dieu.

De retour à la maison, j'ai trouvé de belles groseilles que m'envoyait ma commandante ; des groseilles à grappes fraîches, saines et acides, d'un rouge transparent et foncé, semblables à de grosses gouttes d'un sang vermeil. En les voyant, quelques bêtes de larmes que j'avais pu retenir ont jailli de mes yeux. J'avais dans le cœur je ne sais quoi qui ressemblait à ces gro-

seilles. Elle est très bien, ma commandante. Elle m'annonçait que vous lui aviez écrit. C'est un trait digne de vous. Il est digne de vous aussi de m'avoir donné le plaisir de lire sa réponse. Comme vous êtes la nature même, on voyait cela dans votre jeu et c'est pourquoi je vous connaissais si bien quand je ne vous connaissais pas. A présent que je vous connais, je devine ce qui me charmait dès l'an mil et je suis encore plus charmé. Vous avez bien raison d'aimer Agnès et vous dites bien que c'est une âme fraîche.

Quant au malade Carpeaux, oui, il est malade, et j'ajoute qu'il n'est pas frais. En passant sur le boulevard, j'ai vu une boutique pleine de ses produits et de ses inspirations. Hélas!

Je ferai ce que me demande Alexis (1). J'admire l'insecte (2). Je lui souhaite tout ce qu'il désire, j'espère peu. Grande âme, mais âme de Bébé. Il a dit le mot. Les bébés dans ces situations-là demandent volontiers à boire, même de l'eau du *puits;* mais ils ne boivent pas, l'eau n'est pas assez sucrée. Parlez-moi de la Samaritaine!

Quant au monsieur des nouvelles, oh! ma chère amie, que me demande-t-il et que me demandez-vous? Je le plains parce qu'il est prosateur, poète et Belge et économiste en plus, mais franchement qu'est-ce que cela nous fait? Franchement, dans l'état où je suis, il n'est pas juste que je lise ses nouvelles passées, et que je lui adresse mon avis motivé sur les *Jugemens de Saint-Pierre* rendus par lui. Je les lirai, parce que vous me les adressez. Plus ne me sera guère possible. Songez donc que je ne vous écris pas, à vous! Malheureusement, je crains qu'il ne se fâche; sa lettre fait voir le caractère le plus ombrageux et le plus facile à blesser. Vous aurez de la peine à trouver un emplâtre pour cette peau délicate. Et je vous soutiens, moi, que mes vers sont fort bons! Vous savez le rôle. Il soutiendra que je n'ai pas la foi et vous serez obligée de faire le tribunal des maréchaux. Adieu, chère amie; ma main ne va plus et votre pauvre amoureux est forcé d'interrompre son discours. Je vous aime, je vous aime, je vous aime.

LE GARÇON A MÈRE FRANÇOIS.

(1) Une protestation contre des blasphèmes publics dont les catholiques de Nice étaient indignés.
(2) Surnom donné à un ami écervelé, dont on s'inquiétait.

Je m'amuse à faire un tas de volumes d'un tas de vieux articles. Bien entendu vous aurez cela (1).

Aux Roches, près Clermont-Ferrand, 21 août 1875.

Très chère amie, on me répète que je suis guéri ou peu s'en faut. J'ai des raisons de ne le pas croire; mais ça leur fait tant de plaisir que je ne dis pas non. J'ai d'ailleurs des raisons aussi de ne pas me croire tout à fait mort. Je sens mon cœur qui bat, j'aime, je me souviens agréablement çà et là de la vie passée, je me fais de plus belles idées de la vie future. Boitant, bégayant, me traînant, ça roulotte. En somme, je suis à la dernière station avant la grande gare d'arrivée. Six minutes d'arrêt! Buffet, confessionnal, dispositions suprêmes et puis en route pour le bel endroit où l'on commencera de *chanter le bon Dieu sans fausses notes*. Quand vous n'auriez dit que ce mot, vous m'auriez prouvé que vous êtes une maîtresse femme et que vous connaissez le secret de la vie. On la connaît lorsque l'on sait ce que l'on peut gagner à en sortir. Aimer et chanter Dieu sans faire de fausses notes et sans éprouver la moindre préoccupation de faire admirer sa voix, c'est la faim de l'âme qui n'a pas vécu en vain. Je sens que mon instrument a été défectueux, je sens que j'en changerai et je vois tranquillement arriver le moment de laisser tout mon bagage. Je porte en moi tout ce que je veux garder éternellement. Vous êtes dans ce petit paquet intime; tout est pour le mieux.

Je suis venu passer quinze jours auprès de ma fille Agnès. Ce sera fini mardi. J'ai trouvé cette chère enfant, au physique et au moral, telle que je le désirais. C'est un oranger bien portant, vert, rond, chargé de fruits et de fleurs. La belle chose qu'une femme plantée en bonne terre, à l'abri du grand soleil et du grand vent, fille innocente et mère heureuse, aimant son mari dont elle est fière et qui est fier d'elle, et vierge encore dans son âme lorsqu'elle est près d'accoucher. C'est un mélange charmant d'ingénuité, de ferveur et d'allégresse. Son mari lui a fait un nid de fleurs des champs qui est charmant à voir et qu'il ne dépare pas du tout. Elle et lui sont parfaitement honnêtes et parfaitement heureux, à cent lieues de tout ce que le grand vulgaire regarde comme nécessaire au bonheur. Il fait

(1) La troisième série des *Mélanges*.

avec conscience et joie son métier militaire, elle fait avec conscience et joie son métier de femme de bien, et ni l'un ni l'autre ne demande davantage à la fortune ni à la société. Je regarde ce spectacle avec délices. Le jour de l'Assomption, nous avons été ensemble à la Sainte Table, et, songeant à ma religieuse, j'ai trouvé que mes deux filles étaient très bien placées. Cela aide puissamment à porter la névrose et ses suites. En ce moment une habitude de ma pensée, qui ne se sépare jamais de vous, m'a fait souvenir du malade Carpeaux, qui vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur. Hélas! le pauvre diable! J'ai lu pourtant qu'il avait communié. Dieu le veuille! Ainsi il n'aurait pas perdu vos peines; pour vous, chère amie, quoi qu'il arrive, vous en aurez le prix.

Avant de partir de Paris, j'ai envoyé au curé votre offrande et celle de la chère Rosalie; j'y ai joint la mienne *pour être avec vous*. Je lui ai bien marqué cela, parce que j'y tiens. J'ai un peu tardé, parce que c'est une horrible chose pour moi qu'une lettre à écrire. Dites-le à Rosalie, en attendant que je me donne le plaisir de lui écrire moi-même, mais il me faut du temps. Je ne suis pas souvent dérouillé.

Adieu, ma très chère. Je vous aime et je vous embrasse. Il n'y a point de fausses notes ici.

A M. Alexis Fay.

Paris, le 31 août 1875.

Très cher ami, le plus grand de mes mérites dont vous ne parlez jamais, est très certainement d'exercer votre patience par la négligence de mes réponses; mais vous savez que c'est un mérite un peu forcé. J'ai beaucoup à faire pour un homme souvent impotent. Cette névrose dure toujours, et j'ai bien peur qu'elle ne finisse pas. Cela va bien à peu près pendant un jour ou deux, et après, tout recommence. Il faut m'aimer tout de même et d'autant plus, et demander à Dieu que je corresponde davantage aux prières que l'on fait pour moi. Intérieurement, je sens mieux votre charité, et j'en suis reconnaissant, elle est ingénieuse et charmante! il y a de la Léontine et du Bleuet dans ce bouquet toujours plein de fraîcheur!

Des Roches, près de Clermont, où je suis allé voir ma fille

mariée et où je l'ai trouvée heureuse, j'ai écrit à votre mère. Mais je suis sûr de n'avoir pas eu le temps de lui dire combien je l'aime toujours et de plus en plus! Réparez mon oubli et que le Bleuet dise un mot... Je cherche tout ce qui sait aimer *sans fausses notes*, pour dire à Léontine que je l'aime. Quelle virtuose! Quand je pense qu'elle m'a fait aimer Scribe! Monsieur Scribe! et qu'elle m'aurait fait aimer M. Carpeaux! c'est cela qui est fort!

Je me dis que j'irai peut-être à Rome cet hiver et qu'en ce cas, je passerai par le plus long, c'est-à-dire par Nice! On a besoin de revoir le Pape et de lui dire adieu. Mais si c'est le pur amour du Pape qui me fera prendre le plus long, voilà de quoi je ne suis pas sûr. O Alpes Maritimes, que vous avez d'attrait!!! Mais que j'ai peur que tout cela ne soit un beau rêve de malade!

Jusqu'à présent, la névrose s'est contentée de me lier; s'il lui prend fantaisie de me clouer, il faudra bien rester cloué! il me restera toujours l'espoir que c'est le Purgatoire qui commence.

Adieu, Alexis; adieu, Bleuet; Léontine, adieu. Quelle douce Miséricorde de vous avoir connus!

A Madame Léontine Fay-Volnys,

Paris, 2 septembre 1875.

Ma très chère amie, je vous ai écrit de Clermont, il y a déjà plus de huit jours. Précisément, je vous parlais du pauvre Carpeaux. Je vous demandais si vous saviez qu'il eût communié et si c'était vrai. Je ne l'ai point lu dans le *Figaro*, que je ne fréquentais pas chez ma fille, et je n'en sais pas plus long. Ici je n'ai rien appris, les nouvelles ne passent guère nos ponts. Je doute de celle-ci, puisque vous ne l'avez pas sue directement. Si l'homme avait fait cela, sa joie et sa reconnaissance vous en auraient informée. Il serait devenu un Carpeaux neuf, qui rendrait grâce à Dieu et à vous.

Ma lettre ne vous serait donc pas arrivée? C'était une longue lettre d'amoureux, écrite un jour que je me sentais heureux et bien portant. Je ne vous disais rien, mais il y avait bien quatre ou cinq pages. Je vous parlais de ma fille et de vous. Sujets où je ne pouvais être court. Je l'ai donnée à ma fille, qui l'a donnée à son *ordonnance*, pour la poste. Quelque cabaret se serait-il mis entre nous? Faites voir à la poste. Je peux avoir mal mis

l'adresse; j'y suis, hélas! très exposé. Mais je me vois encore écrivant *Léontine* et *Nice*. Il me semble bien avoir dit cela à Alexis hier ou avant-hier.

Adieu, ma bonne et très chère amie. J'ai regret du papier blanc que je laisse. Mais je me porte bien ce matin et j'ai affaire quelque chose de gros. Envoyez à Rosalie quelques petites raclures de mon cœur. C'est le curé de Barages qui est content!

Septembre 1875.

Ma chère amie, je viens d'écrire au charmant Ours de Maynoac (1), mais j'ai oublié dans quelle Pyrénée cela se trouve. Est-ce la haute, la basse ou l'orientale? Il y a vraiment beaucoup de Pyrénées. Si je ne peux pas mettre la main sur celle qu'il me faut, je vous enverrai la lettre. Cette chère Rosalie, carmélite de cœur, mérite bien qu'on la cherche un peu.

Hélas! je vois avancer la saison et s'éloigner mon voyage de Rome. Mes jambes ne peuvent plus chausser les bottes de sept lieues. Un petit mieux m'avait donné cette idée de Rome. Une rechute la chasse. Je reboite de plus belle sous l'influence d'un chien de lumbago; il m'a fait crier pendant huit jours et, depuis huit autres jours, il dure encore. En même temps ma main me fait d'affreuses farces. Peu s'en faut qu'elle ne me refuse le service. Elle me fait l'effet d'un valet de chambre que j'ai gardé un an sans pouvoir le dégoiser, et qui m'a tant versé d'assiettes sur le dos, que j'ai dû le renvoyer; mais je ne peux pas renvoyer ma main.

Ma fille Luce vient d'obtenir un nouveau grade dans son couvent. Malgré sa modestie et la mienne, je vous en fais part. On l'a mise au nettoyage des cabinets. Et elle n'est encore que novice! où n'ira-t-elle pas, cette chère enfant? Elle m'assure qu'elle s'y trouve fort bien et que le parfum de l'obéissance offre quelque chose là qui se sent plus qu'ailleurs. Qui m'eût dit que je saurais ma fille à ce poste, qu'elle m'y semblerait aussi belle et que je n'en serais pas moins fier! Cependant, je ne me sentais pas la moindre pente pour cette vocation.

Vous avez vu ce grand et sublime Garcia Moreno. Je vois ici un de ses neveux qui me raconte sa vie. D'un bout à l'autre,

(1) Rosalie, alors retraitée dans un village de montagne.

c'est une merveille. Je n'en ai pas tiré parti comme je l'aurais souhaité. Après Pie IX, il y avait un homme dans le monde, c'était lui. J'ai oublié de dire dans mon article qu'il était beau, grand, fort, éloquent, que toute bonne œuvre le trouvait prêt comme tout péril, qu'il allait soigner les malades, qu'à Paris il passait du temps à promener un enfant qu'on lui avait confié. Ses gens qui l'ont toujours connu ne se souviennent pas de l'avoir vu trembler pour lui-même, et il pleurait avec les affligés. On l'a tué. Oh! qu'il fera bon s'en aller!

Adieu, chère amie, tendresses à Alexis.

A Madame Rosalie,

27 septembre 1875.

Chère Madame, c'est peu bien, *bien guère* de vous dire bonjour une ou deux fois par an. Il est vrai pourtant que nos sentimens ont de la sérieuse ardeur, mais il est vrai aussi que nous sommes considérablement ours. Quand on a tant vécu, c'est le vœu de la nature et le conseil de la sagesse. On reste dans les solitudes, dans les déserts, pour conserver un reste de jeunesse à montrer de loin à ceux qu'on aima. Depuis longtemps je sens le besoin de faire cette sortie. Dans mon désert de Paris, il y a trop de chevaux, trop d'hommes et pas assez de montagnes. Me voici. Que Maynoac est charmant et que vous êtes belle! Je ne puis pas m'élever jusqu'à vous, mais je vous aperçois sur votre montagne. Nous sommes vieux, mais remarquez pourtant comme notre vue est perçante et comme nous ne sommes pas des gens de peu, grâce au signe de notre Jésus que nous portons l'un et l'autre. Vous me découvrez sur les bords du ruisseau de la rue du Bac et je vous vois resplendir sur les hauteurs des Pyrénées. Bonjour, Madame, que je n'ai jamais rencontrée et que probablement je ne rencontrerai jamais, bonjour; chère amie, que le cœur de Jésus m'a fait reconnaître; bonjour ma Rosalie. C'est moi le garçon à la mère François. Il est vraiment dommage que nous ne puissions pas nous trouver avec Léontine dans un coin quelconque de Paris ou des départemens. Malgré les étouffemens, les rhumatismes et les névroses, nous ne laisserions pas de tailler une bonne bavette.

Je vous envoie la lettre du bon curé de Béroges (?) à qui vous avez voulu donner une église. Léontine s'étant mise de la partie,

j'ai voulu aussi en être et nos trois pierres seront de compagnie dans la construction; les vôtres feront accepter la mienne. Le bon curé avait profité de l'occasion pour m'envoyer des pommes. J'aurais bien songé à vous envoyer votre part; mais comme les paniers ne voyagent pas avec la même facilité que les âmes, j'ai tout gardé et tout mangé. Elles étaient bonnes. Adieu, ma Rosalie, serrons-nous la main et embrassons-nous. Notre bon Jésus fera en sorte que nous trouvions là-haut notre petit coin... Votre ami.

A Madame Léontine Fay-Volnys,

15 octobre 1875.

Très chère amie, c'est l'abbé Flouel ou Nouet. L'abbé de Girardin n'étant plus en ce moment près de moi, je ne puis préciser, mais vous n'en avez plus besoin. Carpeaux a été enterré hier, sitôt pris sitôt pendu. Le bon Dieu n'attendait que d'avoir pu lui donner son billet de Paradis. On a beau le connaître, il a de ces complaisances qui surprennent. Voyez-vous, ma Léontine, il n'y a pas tant de chrétiens, mais le petit nombre suffit et sauve le grand. Dans l'immense océan du monde, ceux que Jésus a faits pêcheurs d'homme (il y a beaucoup de femmes parmi eux, depuis l'invention de la grande Marie, la grande raccommodeuse de filets) pêchent du fretin, des carpillons, des carpeaux; ils vont jusque dans les vases ramasser jusqu'à des crabes, des moules et autres monstres ténébreux. Ils portent au bon Dieu tout cela; le Bon Dieu prend tout cela, parce que ce sont ses chers chrétiens qui l'ont pris. Le bon Dieu ne refuse rien de ses chers chrétiens, il ne rejette rien de ce qu'ils ont pris dans les filets raccommodés par sa raccommodeuse. Il y a tant d'imbéciles qui nient ces mystères. C'est qu'ils ne comprennent rien à l'amour des hommes pour Dieu et à l'amour de Dieu pour les hommes. Rien n'est plus facile à comprendre pourtant. Ne voit-on pas tous les jours des mamans très sages et des papas très graves accepter des coquillages cassés, des fleurs fanées que leurs petits enfans ont ramassés comme des trésors pour leur plaire croyant leur offrir des merveilles, et ce sont des merveilles en effet. La merveille est l'amour qui s'attache à l'infime objet donné et reçu et qui le transfigure. Un jour la mère François qui ne se piquait pas d'être tendre et le père François qui n'a

jamais su lire et qui n'était pas sentimental reçurent avec joie une couronne de feuilles de céleri qui était le premier prix de mes efforts à l'école mutuelle et qui les valait bien. Leur garçon, aidé dans ses bons sentimens par une fessée importante, leur avait promis de travailler et la couronne prouvait qu'il avait travaillé. La mère François pleura, le père François fut *tout chose*, et la précieuse couronne resta suspendue au manteau de la cheminée, honneur qui n'avait jamais été fait à une branche de céleri. Elle attestait le travail, la victoire et l'amour du garçon que Rosalie, un demi-siècle après, devait trouver beau comme le jour, d'accord en cela avec la prophétique mère François. De la fessée, digne pourtant de mémoire, il n'en était plus question. Tout était pour la vertu du gas. C'est alors qu'on cessa de voir qu'il avait été ravagé par la grêle, et depuis ce temps ce fut un crime de s'apercevoir qu'il avait été grêlé. La couronne serait encore là, et attesterait encore que le garçon de la mère François, devenu beau comme le jour, était déjà beau comme l'aurore, si la maison n'avait pas été démolie. Mais la maison où le bon Dieu veut garder nos couronnes de céleri est éternelle; et nos couronnes y resteront toujours. Voilà pourquoi, mignonne, le ciel sera plein non pas de ceux qui ont aimé Jésus seulement, mais des œuvres de ceux qui l'ont aimé. Peu d'élus peut-être, mais beaucoup *de sauvés* par les élus, c'est-à-dire par ceux qui auront eu assez d'amour et de foi pour jeter toujours le filet dans la mer profonde et pour dire à Jésus : Mon Jésus qui m'avez commandé de jeter le filet, par votre sang, par votre amour et par mes sueurs et mes larmes, prenez encore cela. Quant à moi, ma très chère, j'espère bien entrer au ciel parce que je me serai attaché comme une poussière aux pieds de quelque martyr passant. Il m'emportera jusque devant Dieu, et Dieu ne me rejettera pas parce que, au contact des pieds de son martyr, la poussière aura été changée en or.

Mais que voulais-je vous dire? En poursuivant le fil de mes idées, j'ai perdu toutes sortes de choses dont je voulais remplir une demi-page et me sauver à mes besognes. Vous êtes une grande mangeuse de temps, mais comment se défendre de la joie d'avoir reçu une lettre et du plaisir de vous dire qu'on vous aime. Pour l'amour de Dieu et des carpeaux et des moules qui restent dans la vase, soignez-vous, vivez, ne faites pas d'imprudence. Ne dites pas que vous travaillerez au ciel aussi bien

qu'ici-bas et écoutez Dieu qui vous dit d'obéir au médecin. Je suis bien content d'Alexis et de Bleuet qui veillent sur vous avec tendresse. Faites savoir à Alexis qu'on est en train d'organiser une grande Messe à Notre-Dame ou à Saint-Sulpice pour Garcia Moreno. Saint-Sulpice était sa paroisse. Je m'arrange aussi pour faire venir une photographie de Quito; je n'en ai qu'une, mais fort imparfaite. Il était grand et beau; il avait sa figure. Vous la verrez. J'ai reçu la lettre de Rosalie. Elle me ferait certainement tourner la tête si vous ne m'aviez fixé le cœur. Néanmoins je suis émerveillé de mes succès près des femmes. Je ne me connaissais pas ce genre d'aptitudes. J'ai lu dernièrement dans un journal que mes constantes fureurs venaient d'un secret dépit de n'avoir jamais été aimé. Voyez-vous cela? Il y a eu pourtant la mère François et il y a encore Léontine et Rosalie. Mais êtes-vous des femmes? Cet imbécile qui est capable de me croire grêlé, dirait que vous n'êtes que des cléricales. Je le dédaigne. J'ai du feu en portefeuille et ce qui m'étonne, c'est que le portefeuille ne brûle pas. Adieu, je n'en puis plus, et ma main qui fait des siennes. Elle ne sait plus l'orthographe. Il n'y a plus qu'un mot que je puisse tracer couramment : Je vous aime.

Il y a juste un an que je jouis de cette charmante névrose. Elle m'agace; mais je sens tout de même d'où elle vient et je la garderai volontiers tant qu'elle aura quelque chose à faire.

Paris, 25 octobre 1875.

Ma très chère amie, moi aussi j'aime les moules, les crabes, les huîtres et autres monstres ténébreux. Il y a quelque chose là dedans, il y a même des perles. Le bon Dieu le sait. Il voit des beautés et des qualités que nous ignorons. Il permet qu'on lui offre tout ce qui tombe dans le filet jeté pour lui par ses enfans; il ne permet pas que le filet ramasse rien d'absolument mauvais. Ce qui est absolument mauvais n'existe pas à ses yeux et les nôtres ne l'aperçoivent pas. Il y a des laideurs et des difformités absolues qui aveuglent la miséricorde. Si elles ne faisaient que l'épouvanter, elle se baisserait, s'entêterait et les ramasserait; et Dieu les prendrait, obéissant à ceux qui l'aiment. Dieu se laisse ensorceler par l'amour qui lui découvre la beauté des monstres. Il dit au monstre : Tu es bien laid, bien sale, bien bête, mais tu n'es pas rien. Il y quelque chose en toi que j'y

avais mis et que tu n'as pas détruit. Je t'enverrai un de mes enfans qui par un excès d'amour ou d'ignorance te dira un mot auquel tu ne t'attends pas et qui fera tomber sur toi le nom et le sang de Jésus-Christ : et tu seras assez lavé et tu verras assez clair pour que je puisse ne plus détourner les yeux. C'est bien étrange sans doute, mais Dieu connaît les mystères de son amour. Usons-en et donnons la chance à tout ce que nous voyons. Du moment que nous le voyons, c'est une grâce que Dieu lui fait; il y a quelque chose là... Mon Dieu ! il y a là un bandit pour qui Jésus-Christ est mort et pour qui je voudrais mourir. — Tu crois !... Jette le filet, et s'il le faut, harponne !

Je causais hier avec une petite sœur des pauvres, une bonne grosse paysanne comme la mère François, qui dit : j'allons, j'irons je verrons. Par son cœur ou par son génie, elle a fondé 20 sur 30 maisons de son ordre en Irlande, en Angleterre, en Espagne, en Amérique ; elle est en train d'en mourir. Elle me dit : Je n'ai pas vu ce Carpeaux-là, mais j'en ai vu bien d'autres. Impossible d'imaginer ce que le bon Dieu fait et fera. On dirait qu'il ne pense qu'à cela. Et je vous assure, ma chère, que la mère Conception sait ce qu'elle dit.

Or, je m'en vais demain en Belgique, dans un poêle que j'ai par là. Les premiers froids me font sauter et je tremble au coin de mon feu. Au château de Gesves par Asse... province de Namur : c'est là que le cher Alexis m'enverra des nouvelles. J'y resterai jusqu'au 9 novembre. Je dois (être) à Paris le 10 pour assister à un service funèbre en mémoire de Garcia Moreno. Je vous enverrai le portrait du grand président dès que je l'aurai.

Notre Visitandine à qui j'ai conté vos relations avec Carpeaux, vous loue extrêmement d'entreprendre les tailleurs de pierres et veut que je la recommande à vos prières. Elle dit que ceux et celles qui veulent tailler leur âme font une besogne infiniment plus rebelle et plus difficile. Elle est présentement *sous-vachère*. Quand je vois cette belle fille qui prend une noblesse de figure et d'attitude inimaginable, si contente et si paisible dans cette position, cela me donne une joie qui passe toute expression. Elle a une politesse, une grâce, un éclat de santé et de majesté que je voudrais que vous puissiez voir, vous qui croyez peut-être avoir vu des princesses et des reines. Vous verriez véritablement une fiancée de Jésus-Christ. Je vous assure que c'est beau.

Adieu, très chère amie.

27 décembre 1875.

Ma chère Léontine, j'ai le cœur bien serré pour votre pauvre ami. Ces terribles menaces sont déjà des coups accablans. Je pense à Job à qui l'on disait : Maudis Dieu et meurs! Mais il a autour de lui des chrétiennes résignées pour elles-mêmes qui lui parlent mieux : Bénis Dieu, pauvre frère et tu vivras. Il répondra : *fiat;* il n'a pas autre chose à dire. La vie est un mauvais moment qui enfante l'heureuse éternité... Que Z... se tienne bien au pied de la croix. C'est ce que je ne cesse de demander pour lui... Se tenir à la croix vaut mieux que tout. Demanderons-nous grâce pour la terre qu'on déchire avec le soc de la charrue? Il faut qu'elle soit déchirée pour être ensemencée. Mais qu'elle y consente; que Dieu ne permette pas qu'elle refuse la douleur et perde le grain. C'est ainsi que je m'efforce de prier pour vous; n'oubliez pas de prier ainsi pour moi. Je vous dois des nouvelles de moi. C'est toujours la même chose : pas de souffrances, un insurmontable alanguissement. Je suis détraqué des membres, de la voix, un peu de la tête. Mon cœur seul vivant est empêtré dans cette ruine qui souvent me semble consommée. Je vis pour faire semblant de vivre et pour gagner ma vie qui ne m'intéresse plus et qui ne demande que le repos. J'aimerais bien de faire le mort, en attendant de l'être tout à fait. Mais le plaisir de faire le mort m'est interdit. Il faut travailler sans appétit et sans nécessité pour soi-même parce que d'autres en vivent très réellement. Ce travail pour d'autres, plus que désintéressé et plus que fatigant, serait plus méritoire si on voulait en avoir le mérite. Ce ne serait plus le mérite du laboureur, ce serait le mérite du blé : « le blé voulait être mangé. » Non, c'est Dieu qui veut que le blé soit mangé et qui en a le mérite. Ce diable de blé n'est ni heureux, ni fier de sa vertu. Il se dit sans cesse : A quoi m'est bon qu'on me mange, j'aurais plus de plaisir à n'être pas? Véritablement on est surpris de toutes les bêtises que l'égoïsme nous suggère. C'est lui en définitive qui nous fait désirer la mort. Le plaisir de n'être pas pour être enfin débarrassé du déplaisir de faire du bien! A ce simple trait on voit bien que ce n'est pas l'homme qui a inventé Dieu. Car Dieu a conçu de toute éternité la pensée d'être éternellement le blé qui nourrit le monde, et il s'est maintenu dans cette pensée après avoir très longtemps expérimenté l'égoïste humanité.

On me dit parfois que je ressuscite. Mon écriture vous dit ce qu'il en est. J'écris assez vite, mais je ne suis pas maître de former mes lettres comme je veux, ni d'écrire gros, ni d'écrire fin, ni d'observer ce que j'ai conservé d'orthographe. C'est bien pire pour la voix. Je bégaye, j'ânonne, j'oublie des mots. Il me manque partout des rouages et tous mes rouages manquent de quelques dents. Je prends souvent le plaisir de me taire. Il est médiocre; plus médiocre encore est le plaisir de ne point voyager. Que j'ai désiré d'aller à Nice! Un moment je l'ai espéré. Il a fallu défaire ma malle, j'ai dû me résigner à être parrain de ma petite-fille par procuration. Je suis rivé à Paris. J'en ai un signe. Le journal m'a poussé une voiture sous le derrière.

Je n'avais jamais souhaité une voiture; la voilà tout de même. Cela me fait l'effet d'un corbillard. La première fois que je me suis promené dans ma voiture, j'ai appris qu'on ne se promène qu'à pied.

J'ai reçu hier votre chère lettre. Je venais de voir ma Visitandine après la longue abstinence de l'Avent. Tout ce temps-là, les parens jeûnent de visites. Ma fille est présentement frotteuse. J'ai un robuste domestique qui se plaint beaucoup de la fatigue que lui donne le frottage; ma fille est moins forte, frotte davantage et se réjouit de frotter. Cela lui tient chaud, dit-elle. On avait allumé à cause de moi une flambée dans le parloir. Elle regardait le feu à travers la grille. — Comme c'est beau, dit-elle, un feu. Il y a longtemps que je n'en avais vu. Voyez, papa, au couvent tout est plaisir. On aime à rencontrer par hasard du feu; on est content de pouvoir s'en passer. — Est-ce que tu as froid! — Ah! papa! avec le feu que j'ai dans le cœur! — On ne peut rien imaginer de bon, de beau, de fort, de gai et de tranquille comme cet enfant!

Adieu, chère amie, votre lettre est pleine du parfum de la bonne mort. Mais cela ne me console pas.

Nous ne sommes plus sur la terre que pour nous consoler d'en partir, nous ne perdons rien. Jésus nous attend dans sa maison. Nous irons; nous y serons bien. Quand la poussière de la route sera époussetée, nous paraîtrons devant le Roi. Attendons patiemment, regardons en face. Ce n'est pas un huissier qui viendra nous prendre pour nous faire payer nos dettes, mais un ambassadeur qui acquittera tout. Mourir, cela s'appelle, *en chrétien*, recevoir le baiser du Seigneur.

Recevez le mien, mon baiser de frère, très heureux et très fier d'avoir une sœur comme vous. Priez pour moi et tirez-moi. Allons chanter, sans fausses notes, au milieu de la canaille reconnaissante et transfigurée. J'espère que Poquelin y sera avec ses poquelineaux et ses poquelinettes. Pour canaille, il l'était certainement, le beau génie. Mais il disait en parlant des siens : Je les fais vivre, je ne peux pas les abandonner ; et il est mort à la peine. Il raisonnait mal, mais enfin il donnait un verre de sueur, c'est plus qu'un verre d'eau. Dites cela à celui qui donne à bon escient des verres de larmes. Espérons, espérons un Dieu de miséricorde.

Dimanche, 23 janvier 1876.

Quand je vous dis qu'Il vous aime, me croirez-vous enfin? En réponse à votre histoire qui me ravit et qui m'enivre, écoutez-en une autre, juste la même, mais un peu plus ancienne, car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Il avoue cette passion. Vous avez entendu parler de la femme qui vint le trouver sur les frontières de Chanaan. Qu'allait-Il faire là, en ce pays étranger? On ne le savait pas, rien en apparence ne l'y appelait. Il ne l'a pas dit, mais on l'a deviné. Il allait à un rendez-vous d'amour. Cette femme vint; elle lui dit : Seigneur, ayez pitié de moi ; ma fille est cruellement tourmentée d'un démon. Il ne parut pas la voir. Ses apôtres, bonnes gens néanmoins, la reçurent mal. Elle leur semblait une importune, une coureuse, une comédienne peut-être, et peut-être pis, s'il y a pis. Tout ce pays de Chanaan était mal famé. Comme elle insistait, ils craignirent qu'elle ne compromît le maître. Déjà ils n'avaient pas paru très contens de la Samaritaine qui, à vrai dire, n'était pas grand'chose. Ils dirent à Notre-Seigneur : Renvoyez-la. Notre Seigneur fit semblant d'entrer dans leurs vues. Son accueil fut très rude. Il l'appela à peu près une chienne. On ne doit pas donner aux chiens le pain des enfans, lui dit-il. Notez cependant qu'il était venu pour elle. Avertie et instruite par l'amour, elle ne se démonta pas et ne se fâcha pas. — C'est vrai ; mais on laisse les petits chiens se nourrir des miettes qui tombent de la table où mangent les enfans. Quelle confiance, quel amour, quel besoin ! — quelles paroles à faire pleurer les pierres ! Et lui : O femme ! grande est ta foi. Qu'il soit fait

comme tu désires. Elle se retira contente, sa fille était guérie. Il se retira content, ce qu'il voulait faire était fait. Il reprit son chemin de la croix. Croyez-vous que dans le ciel, auprès de lui, nous ne reverrons pas cette Chananéenne avec la Samaritaine, avec Madeleine et le bon larron et les autres. Ces amours-là ne sont pas d'un instant. Il veut qu'ils durent et les fait éternels.

Avant-hier, je lisais cette divine histoire dans un grand saint qu'elle a ravi avant nous et qui l'a contée avec tant de joie et de larmes, il y a près de quinze cents ans, que Dieu a voulu ne pas laisser périr son récit. C'est saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, admirable entre tous. En la lisant je songeais à vous. Je voulais vous en écrire, parce que Saint-Jean Chrysostome est un des nôtres, et parce que votre foi est grande. Je voulais vous dire : Sachez de quel trésor Dieu vous a pourvue, sachez ce que vous pouvez faire, sachez combien il vous aime. Il est venu pour vous, pour vous seule au pays de Chanaan. Il est venu vous dire non plus de manger les miettes qui tombent sous la table, mais de mordre à même le pain. Dans le moment que je pensais cela, voilà qu'il renouvelait le miracle. Il le faisait pour vous, pour Violette, pour Bleuet, pour vous tous, et tout le ciel tombait avec lui dans votre petit coin. La table est mise, mes enfans, mangez, c'est moi qui paie. Viens aussi, toi, prodigue pour qui l'on a pleuré en m'invoquant et qui pleures.

O mon Roi, ô mon Dieu, ô mon Jésus! Réjouissez-vous, chers amis! ne craignez pas. Cela durera. Si le mal recommence, si le démon revient, vous recommencerez et il reviendra en Chanaan, celui qui chasse le démon.

Il reviendra parce que vous l'appellerez encore, et parce qu'il est celui qui a ordonné de pardonner septante fois sept fois. S'il ne pardonne pas à l'enfant, il pardonnera à vous qui avez trouvé grâce pour lui. Il aime ceux qui veulent être justes pour pardonner au coupable.

Adieu. Lisez-moi comme vous pourrez. Ma main est mauvaise tant qu'elle peut, mais je suis très heureux parce que je vois luire dans le ciel la main divine du pardon. Je vous aime tous.

Merci, merci de cette adorable matinée.

21 février 1876.

Ma chère amie, l'autre jour, j'ai vu paraître chez moi l'ancien Duprez de l'Opéra, avec quelques musiques de sa façon, qu'il veut offrir au Saint-Père. J'étais à cent lieues de penser à lui, que je n'ai vu qu'une fois il y a des milliers d'années, en sorte que son nom ne m'a pas fait tomber à la renverse. Mais le brouillard s'est dissipé et nous avons échangé les complimens et les extases que se doivent des gens d'esprit. Vous m'avez dit un jour que vous me trouviez bon comédien, ce qui ne m'a pas surpris, sachant déjà par la Bible que tout homme est menteur. Je me suis surpassé, et lui se surpassant m'a trouvé « beau comme le jour, » ce qui ne m'a d'ailleurs nullement empêché de croire à la sincérité de notre Rosalie. Ce Duprez en retraite a de la vie tant qu'il en peut porter, de la graisse un peu plus et de la religion tout juste, mais assez cependant (selon lui) pour son âge, pour sa graisse et pour sa belle renommée. Somme toute il m'a semblé bonhomme, quoique trop attaché à la bagatelle.

Vous pensez bien que la conversation n'a guère tardé à rouler sur vous. C'est moi qui l'avais amenée là. Vous êtes ma gloire. Je me pare de vous devant les illustres pour leur montrer que je ne suis pas rien, ni un monstre. Il est parti en anecdotes. Un jour vous lui avez dit : Ah! ça, tu sais : j'ai une religion, moi, la vraie, la bonne, et je la pratique, tandis que toi... Et là-dessus, vous lui fîtes un pied de nez, avec la révérence. Ce sermon n'est pas de saint Jean Chrysostome, ni même de Bourdaloue. Il est bon néanmoins et très suffisant pour l'auditoire. Duprez n'a pas laissé de s'en souvenir. Je m'en souviens aussi. Je l'ai fait plus d'une fois. Il est dans notre destinée de nous rencontrer. Seulement, votre pied de nez devait avoir plus de grâce que le mien. Je veux que cette anecdote vous amuse comme elle m'a amusé.

Votre petite dernière m'a charmé par toutes sortes de raisons. J'ai admiré la liberté de votre esprit et celle de votre écriture. Tous deux volent. Quant à l'écriture, je n'en suis pas là. Mais ne vous épouvantez pas. Un médicament que j'ai pris ce matin me met à l'envers. Je tremble comme un candidat, ou plutôt je tremblais, car cela passe un peu. Au fond, je crois que je vais mieux. Je n'ai reçu de cette longue épreuve que du bien. Je me trouve moins impatient, moins sur ma

bouche, je dis mieux les *Ave Maria. Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ!* Oh! que cela est beau et fait penser aux amis! Adieu, très chère et très chers. — Vous me consolez d'être électeur.

Paris, 28 février 1876.

Quelle bonne idée, très chère amie, de m'envoyer cette prière du P. Croiset! Je ne la connaissais pas; elle est admirable et pleine d'actualité. Je vais l'apprendre par cœur, et tout me porte à croire que je la dirai au moins une fois par jour. J'en sais une autre très bonne aussi que je débite par lots de cinquante ou cent dans les vingt-quatre heures : *Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.* Mais cela est pour tout le monde ; la vôtre entre mieux dans mes cas particuliers qui sont nombreux. Elle exprime la réalité et le pourquoi de la mort. Et puis elle vient de vous.

J'ai vu le P. Marie-Gabriel de Lérins, avec la lettre de Z... Il m'a fait entrevoir que l'enfant prodigue reprendrait la mer. J'en gémis pour lui, pour son père et pour vous. Puisque le diable s'obstine, il faut s'obstiner, Dieu ne cesse pas de vous aimer et ne cessera pas de vous obéir. Il *fait la volonté de ceux qui le craignent.* C'est lui qui l'a dit et qui l'a fait écrire pour que nous ne l'ignorions pas. Espérez contre l'espérance. Ce bon ours nous a écrit une belle lettre. Je vous remercie de me l'avoir communiquée. Les étoiles chantent Dieu, même celles du théâtre. Mais celle-là est un orchestre plutôt qu'une étoile et n'a jamais été aussi étoile qu'à présent. Depuis longtemps je lui dois une lettre, elle l'aura, mais je suis paresseux à cause de ma main et de mes besognes toujours grandissantes.

Votre lettre est venue très à propos pour me désassoupir. Elle m'a fait l'effet d'une bonne grosse réjouie, très vaillante, très enlevée et très enlevante. Si j'avais pu me jeter tout de suite sur ma plume, je vous aurais assommée de grosse écriture au gros sel. Ce pauvre faiseur de musique sacrée me semblait si drôle dans ce moment-là. Mais j'ai dû entendre la messe, lire les journaux et recevoir la pluie. Adieu l'humeur joviale! Je me retrouvais électeur français et bon à noyer dans mes splendides égouts parisiens. Sur ce, je vous cache, madame, un objet odieux qui n'a plus rien d'aimable et qui n'est qu'amoureux.

29 mars 1876.

Hélas! je n'ai pas du tout ronflé, ma très chère amie, au contraire. En plein jour, dans mon lit, j'ai geint. Il me semblait avoir dans la jambe quelque mauvais diable qui faisait joujou avec mes nerfs. Qu'est-ce que cela? Quelle plaisanterie originale, mais détestable? Je n'ai jamais éprouvé rien de pareil! J'ai fini par m'informer. C'était la goutte. Je n'y pouvais croire. Comment, la goutte? Je suis vieux, c'est vrai. Mais je ne suis ni vieux soldat, ni vieux riche, ni vieux gourmand, ni vieil ivrogne. C'était la goutte pourtant. On m'a dit qu'elle prend même les vieux sobres, même les vieux pauvres, même les vieux platoniques, et qu'enfin elle m'avait pris. — Mais, docteur, vous voulez rire. Il y a à peine cinquante ans que je faisais queue à la porte du théâtre Madame, pendant des heures, pour voir Yelva. Je m'en souviens comme d'hier. J'avais dîné d'un pain de deux sous et d'une pomme, je ne pouvais pas même ajouter à cet ordinaire un verre de coco. Où voulez-vous que la goutte ait pu me prendre? Jamais personne ne s'est tenu plus loin d'elle. — Toujours est-il que vous l'avez; mais elle est bénigne, très bénigne, et j'espère qu'elle vous fera du bien. — Il est vrai qu'elle m'a presque laissé après huit jours de caresses, dont les trois premiers seulement ont inquiété mon ignorance. Après cela, elle est partie lentement. Seulement, elle semble me dire : Je reviendrai; et me voilà goutteux. Je me suis vu le pied voilé d'une prodigieuse pantoufle, la jambe étendue sur une chaise, comme dans les gravures anglaises. Je voulais fermer le poing et lâcher quelque honnête juron anglais, pour compléter la ressemblance. Quelle situation pour un amoureux d'Yelva! Il me semble qu'un amoureux d'Yelva peut tout au plus être affaissé dans un fauteuil, avec le bras en écharpe, et que la goutte cachée sous cette monstrueuse pantoufle n'a nullement la poésie dont Scribe revêt ses belles inspirations. Néanmoins, je pensais tout de même à Yelva, et je la voyais avec quelque plaisir, m'apportant une prière pour la bonne mort. Ainsi je rétablissais le tableau plus sérieux et plus touchant que Scribe ne l'avait tracé. C'est le gros Duprez qui devrait avoir la goutte.

Voilà mes nouvelles. Elles ne sont pas mauvaises, puisque, sans être morts, nous ne manquons pas de bonnes intentions de bien mourir. J'ai profité de ma goutte pour réciter beaucoup d'*Ave*

Maria, en union avec vous et la guerroyante et charmante Rosalie; car au bout du compte nous ne laissons pas d'être guerroyans et charmans. Qu'importent les maladies et les années! Ces aventures regardent des *carcasses* et des guenilles qui ne sont pas nous. Nous, nous sommes jeunes, brillans; nous avons des habits de plus en plus blancs, de plus en plus neufs, et, suivant les pas de notre Christ, nous avançons en chantant vers l'éternelle vie. Qu'il est doux de prier, de pleurer, d'espérer, de sentir que déjà tant d'orages sont passés pour jamais; que nous ne ferons plus queue à la porte de M. Scribe, que les quinquets ne fumeront plus, que nous ne chanterons plus faux, que tant de vaines attentes sont passées, que nous ne serons plus les jouets de ces néans! Plus de faux plaisirs, plus de fausses larmes; nous marchons enfin vers quelque chose que nous ne manquerons pas, que nous ne regretterons pas, que nous ne perdrons pas. Tout ce que Dieu voudra, quand il voudra, comme il voudra. *Amen, amen*! et après, l'*Alleluia* qui ne finira plus. Pensez-vous, chère amie, à ce que nous avons pu désirer de plus beau dans notre ignorance ancienne? Ce n'était jamais que du Scribe à perpétuité. Grand Dieu, si nous avions été pris au mot, comme déjà nous nous trouverions bêtes! Le seul souvenir en serait insupportable dans le ciel, il empoisonnerait la béatitude. Mais Dieu a la puissance d'oublier, et il nous communiquera ce privilège. Avec la vie de ce monde, les pardonnés laisseront tout souvenir de la vie. Aussitôt purifiés, nous serons nés de nouveau, nous nous sentirons absolument neufs, absolument purs, nous ne nous souviendrons pas d'avoir rougi. Une joue qui n'aura point porté de fard, des doigts qui n'auront point été tachés d'encre, des lèvres qui n'auront chanté que des paroles de Dieu! Violette et Luce ne sauront pas que nous avons senti mauvais, et nous non plus, nous ne le saurons pas, et Jésus et Marie eux-mêmes ne le sauront pas.

Ma chère Luce! je ne l'ai pas vue et je ne la verrai pas de tout le Carême. Hier, j'ai passé auprès de sa porte, j'ai vu le dôme de la chapelle. Rien qu'à cette ombre, je sentais un air plus chaud et plus pur. Il ne faut pas dire que c'est une imagination. Positivement l'air est meilleur là, on s'y porte mieux. Ces maisons où le nom de Jésus se prononce plus et mieux qu'ailleurs, sont de grands ventilateurs qui assainissent l'atmosphère. Si ces maisons tombaient, comme le veulent les imbé-

ciles méchans qui règnent dans Paris, nous aurions la peste et ils en crèveraient.

Ma colonelle Agnès est dans sa garnison d'Auxerre, toujours contente de son bon soldat qui lui a appris à l'appeler son « vieux rig. » Elle prend du *chic*, mais sans rien perdre de sa délicieuse fraîcheur. C'est une étoffe solide et de bon teint. Agnès, troupière finie, arrivera au ciel avec une odeur de corps de garde où Jeanne d'Arc ne blâmera rien.

Adieu, chère amie. Il est temps que j'aille au journal et que je vous débarrasse. Parce que je vous aime extrêmement, ce n'est pas une raison pour que je vous ennuie démesurément. Ni la goutte, ni la tendresse n'ont le droit d'assommer les palpitations de cœur et la vertu. Me trouvez-vous assez coquet? J'ai toujours été comme cela. Il y a une cinquantaine d'années, mon ami Perrin, directeur du Théâtre-Français (mon ami d'enfance, s'il vous plaît), m'appelait un gros grêlé, mais gracieux. La mère François qui l'aimait bien et qui lui donnait volontiers à dîner, l'appelait: mon ami le *calorgne*, parce qu'il louchonnait d'un œil.

16 mai 1876.

Mon amie intime, que n'étiez-vous ici samedi en chair et en os! J'ai assisté à la profession de Marie-Luce. La voilà religieuse définitivement. Je le savais bien, c'est fini. Tout jusque-là n'avait été que la maladie. A présent, c'est la mort. J'en suis bien aise. C'est beau, c'est bon, c'est heureux, c'est saint; mais que c'est amer à travers tout cela! Il y a plusieurs cérémonies très belles et d'un grand sens. Je les ai suivies. Il n'y a pas à dire, elles sont dures pour un pauvre bourgeois. L'agonie a duré huit jours. Elle a commencé par faire son testament. Avec quelle hâte et quelle plénitude elle s'est débarrassée de tout! Quels dons charmans et pleins de cœur elle s'est hâtée de faire! Tous mes serviteurs anciens et nouveaux, tous les siens, même ceux qui ne l'avaient pas connue et ceux qui l'avaient oubliée ont été l'objet de son souvenir. Je veux, disait-elle, qu'on se réjouisse dans la maison de mon père. Elle a voulu que je fusse son héritier. J'ai accepté, mais j'ai fait comme elle et je n'ai pas gardé un liard. En un clin d'œil elle a jeté par la fenêtre plus de 200 000 francs, ne réservant pour elle que sa stricte dot.

Cela fait, elle s'est préparée à mourir avec une grande joie. Elle a fait ses vœux. Elle a chanté en connaissance de cause

quelques phrases sublimes qui peignent la vie qu'elle a choisie, et l'évêque lui a dit : Vous êtes morte au monde et à vous même. Ensuite on l'a couchée sous le drap mortuaire, on a fait les prières des morts, on a jeté l'eau bénite et ç'a été fini. A présent je puis prendre le deuil, ma fille n'est plus : cette aimable Luce, si bonne, si intelligente, si aimable, cette lumière de mes yeux, cette joie de mon cœur. Quand je vois le tombeau, il ne me reste qu'à dire *Amen!* Je l'ai dit. Ah! que j'étais sous le pressoir! Mais je voyais ce vin très pur s'échapper de la pauvre grappe foulée, et je savais bien que je devais rendre grâce. Je sens que j'y viendrai, que Dieu est bon, que je serai content. Seulement il n'y a encore que deux jours. Je ne suis encore qu'un marc humide de pleurs et il me semble que ces pleurs sont du sang.

Adieu, ma chère amie. Vraiment, je n'en puis plus et je n'aurais pas dû vous écrire aujourd'hui.

28 mai 1876.

Mon amie Léontine très chère, Alexis bien-aimé et vous Bleuet très bleu de ciel, salut en Notre-Seigneur.

J'ai reçu votre lettre en deux volumes. Je suis fâché de vous coûter tant de timbres, mais je ne m'en plains pas et je ne vous plains pas. Le plaisir de m'écrire et le plaisir de vous lire valent bien 50 centimes et même plus, et je trouve que la République, qui ne tient pas à faire plaisir aux honnêtes gens, devrait leur faire payer celui-là plus cher car il est vraiment exquis. Selon moi, nous formons un tripot de pauvres diables affligés de divers rhumes et rhumatismes, infiniment plus heureux qu'on ne devrait l'être en ce temps-ci. Certes, je ne changerais pas avec tous ces présidens, ministres et rois qui s'imaginent gouverner le monde. C'est bien vrai qu'ils nous font aller, mais ils ne nous gouvernent pas. Toutes sortes d'autres choses nous font aller; mais c'est nous-mêmes qui nous gouvernons avec la sagesse très haute, très fine et très forte que le bon Jésus nous donne, de telle manière que ces gens et ces choses qui nous font aller nous mènent au ciel où ils ne veulent pas que nous allions. Voilà un excellent tour et tout est infiniment plus bête que nous. Car le ciel étant bon, le chemin du ciel est agréable et doux. — Oui, disent les hommes et les choses, tu le crois;

mais tu tousses, mais tu geins, mais tu t'embêtes. — Imbéciles, je geins et je tousse; mais si je m'en arrange? Je m'embête, c'est-à-dire vous voulez m'embêter et vous y parvenez quelquefois, parce que je ne puis toujours m'empêcher de vous voir, mais enfin ça m'est égal, et si enfin je suis content d'avoir de nouvelles raisons de fuir dans un pays où vous ne viendrez pas? Là-dessus ils ne savent que dire et les voilà quinauds. Donc, mes amis, vive la joie! Tout ce qui nous fait aller ne nous empêchera pas de nous en aller. Nous vivons de cette espérance, et nous rencontrons encore bien des petites fleurettes comme vous moi et moi vous, qui ne laissent pas d'avoir leur prix. C'est un fameux plaisir de se dire bonjour et de se donner la main en passant, de se montrer quelque présent qu'on a reçu de Jésus, de savoir certainement qu'on en recevra de plus beaux, qu'on se retrouvera, qu'on renaîtra, d'entrevoir ce que sera le ciel par ce premier aperçu des gens qui l'habiteront. Ah! grand Dieu! des gens qui dès ce monde ont de l'esprit et du cœur, qui commencent à concevoir Jésus et à l'aimer, et qui en conséquence supportent les rhumes et les gouvernemens. Je vous dis que nous sommes des coquins trop heureux, et je vous embrasse encore en attendant de vous embrasser toujours dans le cœur large de Jésus.

P.-S. — Chère Léontine, ma sœur Marie-Luce a reçu votre souvenir, votre désir et vos prières. Vos prières seront dans son livre, *si elle obtient la permission* de les loger là, comme c'est bien supposable. Elles y resteront un an. Après, pour ne pas rompre le vœu de pauvreté et pratiquer le détachement du monde, tout s'en ira du livre et passera à un autre. Cela vous donne une petite vue du métier. Une visitandine n'a rien à elle, que Jésus, mais elle a Jésus tout entier.

LOUIS VEUILLOT.

ESQUISSES MAROCAINES

PAYSAGE ET RELIGION

II [1]

I

Le voyageur qui vient d'Europe et débarque pour la première fois en un port du Moghreb est longtemps captivé par un charme de curiosité nonchalante. S'il est venu dans la jolie saison printanière, il regarde, il respire, c'en est assez pour être heureux. Supposons-le tout simplement à Tanger, la ville méprisée du Marocain de l'intérieur, comme souillée par la présence et par les innovations des chrétiens. Il y sera aussi à même qu'ailleurs d'observer les premiers caractères d'un monde qui lui est nouveau et longtemps lui demeurera étranger. Ses premières impressions seront toutes physiques. La plage est dorée, la mer est un ciel de lumière. Par-dessus les tristes haies de broussailles mortes qui enclosent les jardins passent les bras lisses des figuiers. Ils portent comme des mains prêtes à s'ouvrir les bouquets non dépliés de feuilles nouvelles : les fleurs de cire sur les orangers se dilatent et on entend dans les effluves chauds le petit craquement de leurs corolles. Elles cèdent et s'ouvrent aux rayons pénétrans. Il y a

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1912.

dans les troncs secs des arbres, dans le sol maigre où les fleurs à courtes tiges font des tapis sous les pas, comme une brève germination de bonheur. C'est amusant de regarder, de boire l'air plein d'allégresse, d'aller « à la Marine » où les bateliers, debout sur les barcasses, poussent les cris rythmés, les « han! han! » que suit l'élan des grandes rames. Les portefaix courent jambes nues, pieds nus, tous du même pas rebondissant, de la ville au port. Par l'ouverture de la *djellab* on voit le halètement des torses bruns et luisans. Dans les petites ruelles, sur la grande place du Socco, les âniers lèvent leurs bâtons et vocifèrent : les chameliers plus calmes, résignés de longue date au pas invariable des grandes bêtes indolentes, prennent cette démarche assoupie que semble régler un automatisme ancien. Les processions de femmes vont et viennent toujours de leurs maisons aux fontaines, aussi blanches, aussi muettes, aussi tristes que si des légions de mortes s'étaient levées des sépulcres. Mais, sur la tête droite, le bras soutenant le grand vase de grès rougeâtre, révèle la vie et la beauté. Le soir, quand le crépuscule vient jeter la mort sur l'exaltation du ciel enflammé, les yeux s'habituent à voir assis ou debout sur les tertres nus des cimetières, les groupes indistincts d'hommes et de femmes qui viennent régulièrement offrir le miroir docile de leurs yeux, de leurs âmes, aux rougeoiemens du soir, à la tristesse, au silence de la nuit qui descend. Ce sont de vrais fantômes blancs du soir. Les enfans, avec leurs yeux de feu, leurs petites robes brillantes, ont la nonchalance joueuse des bêtes à bon Dieu qui se lustrent le dos au soleil et puis, percevant le froid et l'ombre, disparaissent et se retirent dans les lézardes des murs.

Longtemps on regarde cette humanité sans s'intéresser à autre chose qu'à la voir. C'est comme un tableau vivant créé par un artiste supérieur qui a si étroitement lié l'homme au paysage et le paysage à l'homme que l'un devient l'achèvement et presque l'expression de l'autre. La nature a fait tranquillement son œuvre, et, primant de sa force souveraine l'énergie, la conscience et la raison, elle a modelé l'homme, sans hâte, à son image. Le chemin de sable jaune bordé des raides aloès est triste, les yeux se fatiguent des sèches colonnes des palmiers. Mais qu'une femme, entre ces colonnes, sur le chemin doré, apparaisse, statue vivante, ensevelie dans le haïk qui a la gri-

saille rugueuse et le poids de la pierre, l'accord est immédiat et l'esprit est content.

Ainsi à tout moment le tableau se fait et se défait. Le hasard le compose. La plaine est uniforme et pauvre, les petits villages misérables sont tous pareils et tous les êtres se ressemblent. Dans la cadence régulière du temps les générations se succèdent sans changement, comme les moissons dans les champs. L'animation d'une petite ville arabe, des villages identiques a quelque chose de l'animation à la fois inconsciente et réglée d'une ruche ou d'une fourmilière. Rien de plus simple, de plus rudimentaire que ce renouvellement de vies ignorantes qui, ajoutant chacune un anneau à la chaîne des âges, s'enroulent elles-mêmes dans cette chaîne, sans avancer d'un pas, les yeux toujours fixés sur le même horizon. Dans ces longues plaines onduleuses, dans les masures des petites villes, combien d'êtres couchés à la belle étoile, le soir, collés au flanc chaud des chameaux assoupis, qui se souviennent à peine du passé et ne prévoient rien de l'avenir! Plus l'homme est simple, pauvre, dénué d'initiative et d'ambition, véritable enfant de sa mère la terre qui, inconsciente elle-même, le porte vivant et puis mort, plus il nous touche et nous semble exprimer dans ses élémens les plus vrais le problème même de la vie. Son âme est neuve comme le sable de la plage où des pas pressés ou las s'étaient inscrits, que le flot a lavés et qui n'ont point laissé de trace. On ne peut le définir ni par la race à laquelle il appartient, ni par le métier, ni par la distinction d'une classe sociale. D'un pays musulman à un autre, Musulman pauvre de Syrie, d'Égypte, de Barbarie ou du Maroc, il est à peu près le même pour nos yeux. Rural, il a vécu sur les terres chaudes, au bord des sables dorés, il a mené ses chèvres, ses bœufs dans la sécheresse épineuse des lentisques et fait danser sa barcasse sur la mer. Citadin des petites villes, il a grandi dans l'ombre des ruelles, et demi-couché sur les nattes des petites échoppes où il tisse les laines mousseuses, les soies lustrées, aligne les babouches jaunes ou frappe éternellement de son petit marteau les plateaux de cuivre. Il ne connaît de la vie que les variations du jour et des saisons.

Passez-vous en effet d'un pays musulman à un autre, revenez-vous après de longues années d'absence, c'est toujours le même tableau vivant. L'enfant qui s'ébattait dans le sable sous le figuier et courait après les lézards, le voilà qui manie les

grandes rames en faisant aussi han ! han ! sur les barcasses, ou bien c'est lui qui descend attelé au timon avec son compagnon, courant du même pas rebondissant dont le rythme est resté dans votre mémoire. C'est le même rire des dents blanches, le même torse haletant. Et les grandes caisses d'œufs sont toujours pendues au timon. La fillette qui vous riait autrefois passera près de vous, voilée, muette sous le haïk sépulcral qui recouvrait sa mère. Sur les tertres du cimetière vous croirez voir le soir les fantômes vus autrefois, vêtus des mêmes suaires, dociles à l'appel de la nuit. Les âges de la vie se sont succédé sans heurts ni résistance. C'est la régularité des saisons : le printemps, l'été, l'automne, la mort et puis encore le printemps. Ce que nous en percevons nous laisse la même sensation que l'écoulement silencieux du sable dans le sablier. On écoute, mêlés au chant des grillons, les clairs jasemens des jeunes femmes assemblées autour des fontaines, comme on écoute des ramages d'oiseaux. C'est le même intarissable trille de rossignol, qui recommence à la saison d'amour. Et quand les vieilles femmes édentées, accroupies sur les nattes, se disputent d'un gourbi à l'autre, on pense aux jacassemens énergiques des pies querelleuses, trop vieilles pour quitter leurs tristes nids. Le vieillard dans ses haillons ouverts sur la sécheresse noueuse de son corps, penché sur son bâton et qui tend sa sébille, a, mendiant, la majesté mélancolique d'un arbre dépouillé de fruits, de feuilles, blessé dans la moelle de sa vie et qui va périr. Combien de fois, engourdis nous-mêmes dans le charme des pays arabes, avons-nous exalté l'immobilité musulmane, le mutisme musulman, combien de fois en avons-nous célébré la gravité, le charme noble ! Nous y retrouvons la même impression que nous donnent les calmes forêts où tout s'accorde et concorde. C'est le silence et l'harmonie d'une humanité qui n'a pas la parole, où l'esprit n'a pas contrarié la nature, encore parente des bêtes dont les beaux yeux étincelans de vie et de passion sont pleins des mystères d'un monde qu'ils reflètent sans le connaître. Oui, on est « pris, » dans ce charme de silence et d'accord entre les hommes et les choses ; on le subit sans penser, sans raisonner, pendant les longs jours de voyage où rien n'arrive que les heures. Au matin, le soleil surgit au bord de l'horizon de plaine. Tous les jours nos yeux suivent et calculent ses pas tandis qu'il chemine vers l'autre bord. Il emporte avec

lui dans le glorieux tombeau de son couchant tout un jour de la vie universelle qui ne laissera d'autre trace que celle qui s'inscrit dans la mémoire des hommes. Le Musulman sans histoire et sans mémoire, le Musulman pauvre des petites villes et des campagnes semble avoir accepté poûr toujours cet écoulement inexorable de la vie. Du matin au soir, de la naissance à la mort, du bord d'un siècle à l'autre bord, il semble tourner ignorant et obéissant dans le cycle immuable, l'éternel recommencement.

II

Un jour, un envoyé du Sultan Abd El Aziz ayant promené sur le prestigieux Paris ses yeux émerveillés, fut invité à voir à Longchamp une revue militaire. C'était un 14 Juillet. Très silencieux, impassible, à demi-caché dans les enroulemens de laine blanche qui le recouvraient de la tête aux pieds, il regardait, accoudé sur le rebord de la tribune, passer nos régimens. Il avait vu ainsi s'écouler en phalanges régulières trente mille hommes. Chaque colonne avait la précision et l'unité d'un engin de guerre. Le pas des soldats sur chaque ligne avait l'uniformité exacte d'un compas qui s'ouvre et se referme. Mille bouches ensemble collées aux cuivres avaient sonné le même hymne martial. Sans prononcer une parole, le vizir avait écouté ce roulement d'armée. Quand tout fut fini, relevant la tête et fixant ses prunelles noires sur l'interprète confident de ses secrets étonnemens, il lui dit, montrant cette multitude d'hommes qui s'éloignaient dans la vapeur d'argent du matin : « Est-ce qu'ils ont tous des noms? »

Cette naïve question, l'Européen se la pose un beau jour, lorsqu'il se réveille de cette contemplation un peu léthargique à laquelle il s'est abandonné en retrouvant à longs intervalles ou à longues distances ces populations de races diverses qui, des campagnes égyptiennes et même des rives d'Asie aux petits villages épars autour du Cap Spartel, parlent toutes à peu près la même langue, pratiquent le culte musulman, vivent de la même vie dans les mêmes paysages, labourent, sèment, moissonnent, paissent sur l'herbe maigre de maigres troupeaux, pêchent le thon, le rouget et la dorade sur les barcasses, fourmillent dans les souks et dans l'ombre des bazars. Est-ce qu'ils

ont tous des noms? Quand on les voit, les noms qui viennent aux lèvres sont des noms bibliques. On dirait la postérité que l'Ange prédit à Abraham, uniforme et mystérieuse comme les étoiles. Que d'Éliézers auprès des caravanes! que de filles de Rebecca aux fontaines! que de fils du sauvage Esaü, que de patriarches debout au seuil des tentes, au milieu de leurs fils, de leurs filles, que de robes blanches pareilles à la tunique que déchira Jacob! Un jour vient où l'on voudrait sentir autre chose que cette cadence stérile du temps, cette uniformité des êtres. On voudrait surprendre une voix vraiment humaine, entendre le son d'une vie qui sait qu'elle vit pour jouir et souffrir. On voudrait tout à coup briser un sceau sur l'une de ces lèvres muettes. On sait ce qu'est en pays d'Islam l'habitude, le fanatisme du secret. N'interrogeons personne, fions-nous d'abord à nos yeux discrets mais attentifs, et notons d'abord ce qu'ils peuvent voir tous les jours.

Êtes-vous curieux d'un roman d'amour? Laissez là une curiosité vaine. Tout au plus verrez-vous passer sous les fenêtres de votre villa européenne les petits cortèges de noces, la caisse enrubannée, décorée de croissans d'or et d'argent où une fiancée se cache et se laisse porter par les amis de l'époux au foyer conjugal. C'est toujours la même farandole bruyante : les petits foguets éclatent, les musiques aigres déchirent les oreilles. Vous ne percevrez rien que du bruit. Mais ce que vous sentirez, tout de suite, dès que vous serez dégagé d'impressions toutes physiques et de l'ensorcellement délicieux du silence, c'est une sorte de vibration religieuse dans l'air. Elle est partout. Mille signes vous la feront sentir quand le premier ne serait que l'exclamation rieuse d'un enfant qui reçoit votre aumône et remercie, en faisant la cabriole, le chien de chrétien. Il ne sait pas grand chose, ce petit, mais il sait déjà qu'il est musulman et que vous ne l'êtes pas. La petite mèche laissée sur son crâne tondu est à peine longue de deux pouces que déjà le prophète la tient. Chien de chrétien! les mots se sont trouvés sur ses lèvres avec les premières syllabes qu'il a balbutiées, il l'a sucé dans le lait maternel.

Suivez seulement le rythme du jour. A l'aurore, le premier son de la vie qui se ranime, c'est, avec le chant du coq, le cri du muezzin. Sur le minaret la petite apparition noire, saluant les quatre faces de l'horizon, vient ordonner la prière. Le cri

strident s'étend solitaire dans la campagne. Il n'est pas comme la cloche de nos angelus, mêlé aux sonneries d'usines et d'ateliers. A midi, si vous remontez nonchalamment la petite rue ombreuse sur laquelle s'ouvre l'ogive de la mosquée, vous verrez les citadins lourds et lents dans les épaisseurs des burnous, les pieds pesans, se diriger vers le lieu de prière. Les marchands de cuivres ciselés, les tisserands se sont levés de leurs échoppes; ils s'étirent, ajustent leurs ceintures où s'alignent les douros et montent aussi à la mosquée. Le vendeur d'eau, sur le souk, en train de vider sa peau de bouc dans les gobelets de cuivre, demeure en suspens. Le charmeur de serpens, la bouche ouverte, les yeux renversés, penché sur la bête sifflante qui se tient dressée et le défie de ses yeux de diamant invincible, de sa langue aiguë et rouge comme une aiguille de feu, se reprend et sur le combat magnétique passe la voix de la prière. Tous les spectateurs rangés en cercle sentent l'autorité de l'ordre souverain : priez. Et dans la petite ville arabe les heures et les prières s'enchaînent liées dans un rythme monastique. Comment prie-t-on ? Passez devant la mosquée et jetez-y par l'ouverture de l'ogive un rapide regard. Vous apercevez une grande cour cachée inondée de clarté. Dans l'ombre des rues étroites, enchevêtrées comme les détours d'un labyrinthe, le rectangle découvert fait une région réservée, plus blanche, plus régulière, où la lumière d'en haut descend comme une révélation. Vous entendez un bruissement frais de fontaine. Sur les dalles de marbre, les fidèles, tantôt debout et tantôt prosternés, récitent les formules rituelles, ou bien, assis sur le sol, les pieds déchaussés, les genoux croisés, ils délectent leurs yeux des versets du Coran inscrits au pourtour des pilastres. Pas de femmes, pas d'enfans. C'est le culte viril. L'homme seul s'approche de son Créateur, de son Prophète, et vient un moment faire respirer son âme.

Et le laboureur, le pâtre, le pêcheur, celui que son travail tient de l'aube à la nuit loin du lieu de prière, la voix du muezzin s'il peut l'entendre, la place du soleil s'il ne l'entend pas, rompt seul pour lui l'écoulement des heures. Si, un jour d'insomnie, l'été, vous regardez la flamboyante aurore, vous verrez le chamelier déjà en route sur les grandes pistes de sable, menant de son pas patient les grandes bêtes somnolentes. Le premier rayon doré qui filtre dans l'aube blanche l'arrête. Il se tourne soudain vers le soleil levant, et les bras grands

ouverts, il fait sa prière. Cinq fois il s'agenouille et se prosterne sur le sol. Peut-être n'apporte-t-il dans cette obéissance à l'heure qu'une accoutumance machinale. Mais cette accoutumance même est une force qui le plie, sauf résistance. Ainsi seul dans le paysage vide, les bras ouverts, comme si pour la première fois il prenait possession de la beauté du ciel et de la terre, et puis prosterné cinq fois dans l'humilité de la gratitude et de l'adoration, il semble répéter le geste du plus ancien de tous les hommes. La nouvelle créature, jetée dans l'univers, ne dut-elle pas voir avec épouvante la nuit ensevelir dans l'ombre le premier de ses jours? Ne crut-elle pas sentir la terreur de la mort dans le poids du sommeil qui la couchait à terre et lui fermait les yeux? Ne vit-elle pas avec ravissement se lever l'aurore? Je croyais la voir quand, à l'aube naissante sur la route de Fez, le chamelier, face à la lumière, ouvrait ses bras et puis se prosternait cinq fois.

La prière règle le jour, elle règle l'année. C'est le ramadan : le jeûne obligatoire, les jours engourdis de faim et de fatigue suivis du tintamarre nocturne ; le facile ramadan d'hiver et le rigoureux ramadan des années où le jour d'abstinence est chaud et long. C'est l'Aïd El kebir, la fête du mouton, précédée des semaines où dans l'affairement des souks les béliers s'achètent. Par tous les chemins, sur les pistes vides, on voit les hommes des villages retournant chez eux portant à pleins bras la bête tranquille qu'il faut sacrifier au jour de fête. Toujours l'image biblique. Dans une vapeur de poudre, un délire de danses, un vacarme splendide de musettes aiguës et de tambourins, c'est le long cortège des pères montés sur les mules et qui tiennent plantés sur leurs genoux leurs fils, les garçonnets parés pour la circoncision. De toutes les tribus environnantes, les villages amis et ennemis ont envoyé leur contingent. On dirait un cortège de guerre, mais pour un jour c'est la paix: la poudre ne crépite que pour le triomphe religieux et la joie. Les garçonnets par-dessus les djellab rugueux des pères dressent leurs petites têtes noires pleines de curiosité et de fierté. Au cou ils ont des colliers de jasmin. Et le soir venu, on voit revenir le grand cortège tout apaisé : les fusils sont tranquilles en travers des selles. Les enfans circoncis, écroulés, petites loques souffrantes dans les plis des burnous, poussent de petits gémissemens. On les voit, inertes paquets blancs, secoués au pas des mules. Les

pères, toujours tout droits sur les grandes selles, le regard hardi, sont contens. Leurs fils sont voués et consacrés.

Écoutez ensuite le bourdonnement des voix d'enfans dans les écoles et voyez, en passant, tous les écoliers assis sur les nattes, les genoux croisés et qui balancent leurs corps tandis que dans la cadence machinale, pareille à celle des han! han! sur les barcasses, les syllabes, puis les mots, puis les versets du Coran se gravent dans leurs cervelles. Han! han! On dirait de petits soldats à l'exercice s'entraînant à quelque gymnastique rigoureuse. Mais ce n'est pas leur corps qu'ils dressent dans cette oscillation longue et régulière, c'est leur âme. Les phalanges de Mahomet s'éduquent, toutes pareilles, au culte qui sera tout ensemble un culte d'inertie et de combat. L'écolier qui balance son corps et jette sa tête de droite à gauche comme s'il la frappait contre deux murs, offre la passivité de son âme au martellement des mots sacrés, et l'énergie de son corps, la chaleur de son sang à la défense passionnée du vieux cercle de fer où il entre en cadence, où sa pensée va se mutiler et s'emprisonner. Passivité, violence, c'est sa destinée musulmane. Passivité de l'animal sensible dont nous admirons les beaux gestes paresseux, les souples étiremens, qui mire le soleil dans ses yeux de flamme, goûte la feuillée tiède où il se couche, la fraîcheur du matin qui rajeunit son sang, passivité du bel animal docile à l'instinct qui commande sa vie et qui, violent, se dresse les griffes ouvertes, les dents aiguës, la mort dans le regard, contre qui vient surprendre le calme ignorant de son existence, le secret de son repaire.

Et la mort, ce rite suprême et révélateur de la vie! Chez nous, de quoi nous parle le cortège de deuil, sinon de larmes? Ici, voyez la petite procession rapide qui s'ébranle, clamant avec une sorte de joie farouche le nom du Prophète et le nom d'Allah. Le mort est porté dans un léger cercueil, la face découverte, le corps enveloppé comme pendant la vie sous les plis blancs. Cahoté sur les épaules de ses frères, le mort court à sa tombe, et tandis qu'il descend dans la terre, ses frères, ses amis répètent à satiété, comme pour vaincre l'éternel silence, l'axiome unique sur lequel il a vécu, sur lequel il meurt et entre en cet instant en possession du ciel. Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. Jusqu'à ce que la dernière pelletée de terre le recouvre, dans le champ uniforme où tant de vies déjà sont mêlées à tant

de poussière, le bourdonnement acharné se poursuit : le nom du Prophète, maître des âmes, c'est la dernière rumeur de la vie. Nulle expression de douleur ou de regret. Nul nom sur la tombe. Une vie déjà oubliée entre dans ce néant glorieux où se consument les poussières. Avec hâte, avec une sorte de joie ascétique, la petite assemblée d'hommes s'en retourne, se disperse. Les plis du cimetière ondulent, nus et monotones comme les sillons dans les champs, après la moisson. La vie est brève, la mort est un instant, les hommes passent et se renouvellent sans plus laisser de trace que les jours. C'est Dieu qui emplit le monde. Dieu est Dieu. Sous sa loi inflexible l'homme naît, prie, se soumet et meurt.

Ainsi, si nous entrons pas à pas dans ce monde étranger à nos yeux, si nous cherchons à nous en faire une idée, née de ce que nous voyons, la première notion que nous en aurons c'est qu'il est régi par un culte rigoureux et simple, presque abstrait, qui laisse l'homme face à face avec son Créateur. Deux noms souverains y sont sans cesse prononcés : Allah, Mahomet. C'est comme le battement éternel d'une cloche. Gravité, noblesse, impassibilité : ces mots sont revenus sans cesse sous nos plumes, comme ils reviennent encore sans cesse à l'esprit, devant cette domination religieuse qui gouverne les vies. Mais si on fait encore un pas on s'apercevra que les beaux rites impassibles font aussi partie du tableau vivant. C'est comme si d'un peuple on n'avait vu, du dehors, que son armée : les profondes phalanges pareilles, toutes pliées à la même discipline, toutes formées pour l'attaque et la défense. Mais avez-vous, dans la petite ville musulmane, fait une installation sommaire ? Et êtes-vous retenu par une fonction ou par l'indolent plaisir du touriste ? Avez-vous accroché au passage un peu de langue arabe ? Êtes-vous entré en intelligence avec une femme qui vient vous porter des fleurs, des oranges ? Avez-vous dit un jour à cette femme : « Comment t'appelles-tu ? As-tu des enfans ? Puis-je aller à ta maison ? » Si vous avez marché derrière elle, par les chemins secrets que ses pas ont tracés dans la plaine, alors, combien tout est différent, avec quelle soudaineté le voile se déchire ! C'en est fait de l'impassibilité et du mutisme musulmans. Enfin, vous la tenez, la créature vivante qui se débat dans la vie véritable ! Son mutisme, c'est une de ses armes de défense. Si, femme, vous gagnez la confiance d'une femme, vous serez surprise de la volubilité

soudaine avec laquelle vous sera révélé le mystère des bouches closes et des voiles de sépulcre.

Ici, dans le petit douar où croît un arbre, où jaillit une petite source, c'est la plus humble vie, mais c'est la vie. Le triste haïk tombe et cela fait plaisir de voir le visage qui parle, les yeux bordés de kohl, pleins de feu, les mains maigres où s'entre-croisent des dessins bleus et qui tout de suite se joignent tandis qu'une voix tremblante vous explique la misère du pauvre. Autour de la chèvre qui broute l'herbe rare, les enfans grouillent, petits lézards heureux et paresseux, dorés de soleil. Appelez-les; à leurs cous, à leurs poignets, à leurs chevilles sonnent, comme les grelots aux cous des chevraux, les amulettes. Et si vous touchez, étonné, sur les petits cous grêles les cornes noires, les boules de plomb, les petites loques bariolées pendues aux ficelles, la mère parlera : elle vous dira avec une gravité inquiète : « C'est pour conjurer le diable, le méchant. » Joignant ses mains, fermant ses yeux, les lèvres entr'ouvertes, elle vous expliquera : « J'ai peur, je me défends. » Un à un, vous toucherez ses chapelets de grains noirs, les boules de plomb et d'étain, la petite ficelle rouge où pend un chiffon roulé en boule que vous déplierez et, sur le chiffon, vous lirez une lettre, une seule ! Toute la campagne et la petite ville ont retenti des nomsd'Allah et de Mahomet aux heures où les hommes musulmans sont en prières. Mais ici, sous les toits pointus où se déroule la vie de la famille, vous êtes entré dans le royaume des esprits, les enfans sont leurs créatures ; ils portent leurs insignes ; pour hochets, ils ont les talismans. Qui donc règle les hasards de la vie incertaine, sinon les djnoum auxquels il faut rendre sortilège pour sortilège, conjuration pour conjuration ? Dans le recommencement régulier des matins et des soirs, l'homme recommence sa prière régulière ; il a lié son âme à leur rythme impassible, mais sa destinée lui apparaît sujette au hasard et pleine de dangers, et, dans ce grand temple de la nature où, pour nos yeux, il a si souvent l'air d'un moine en extase, vite il a comme les autres bâti sa petite chapelle particulière, il a mis sur les autels, pêle-mêle, les saints, les diables, les esprits. Dans ce refuge, il a fait entrer tout ce qu'il possède ; l'enfant porte sur sa cheville mince l'anneau qui le lie mystérieusement à un esprit bienfaisant, et l'âne qui ronge patiemment l'écorce lisse de l'eucalyptus secoue aussi à son cou le talisman sur lequel est

écrit un petit grimoire : l'olivier, seul bien parfois du pauvre, retient dans ses branches comme une toison d'étranges choses, des bouts de papiers, des queues de rats, de souris, des sonnailles, des têtes d'oiseaux : son tronc rugueux est la maison des esprits. Quand ses feuilles tremblent au vent ou miroitent au soleil, c'est qu'un génie invisible les secoue. De toutes ses dévotions, le pauvre a fait une arche où il est entré comme Noé avec tous ses biens ; il s'y hasarde, secoué sur un monde en tumulte, et il va contre la destinée précaire, inclémente. Le culte des images lui est défendu, mais ses mains avides ont senti dans l'air d'invisibles branches de salut. Ses oreilles ont surpris la résonnance des voix des esprits, les djnounn qui décrètent, selon leurs incompréhensibles caprices, la joie et la douleur. Ils en sont les maîtres insaisissables, inexorables; il faut capter leur clémence; les vies frêles qu'une mère chérit sont leurs jouets.

Revenez-vous au petit village, y apportez-vous un peu de quinine, des sucreries, bientôt vous saurez qu'ils « ont tous des noms, » les hommes, les femmes, les choses et les esprits. Entendez-vous un jour les lamentations qui montent du gourbi où le deuil a passé : les djnounn malfaisans sont vainqueurs : nulle invocation n'a fléchi leur malice, un enfant est mort : une poitrine de femme pousse le hululement de la détresse ; le petit cadavre, posé à terre, sur la natte, dans son linceul, porte encore au cou les amulettes qui n'ont pas fléchi le sort. Sur sa tête rasée, la mèche de cheveux laissée pour les doigts de l'ange Gabriel quand il viendra chercher l'hôte du paradis, pend de côté. Et pour l'assemblée gémissante des femmes rangées en cercle autour du petit mort, une scène invisible se poursuit. Une vieille mère à la tête branlante, plus sage, plus silencieuse, plus familière avec les caprices du destin, vous montrera, muette, un doigt sur la bouche, l'ouverture du petit toit de chaume par où s'envolent les djnounn avec leur proie. Au même village, le même jour au gourbi voisin, c'est la joie, les tams-tams annoncent des fiançailles, les bêtes ont mis bas heureusement; les invisibles esprits manifestent leurs caprices heureux. Les cris stridens, les musiques désordonnées célèbrent leurs volontés arbitraires. Que nous voilà loin de l'impassibilité musulmane, du rythme immuable de vie simple et muette que nous avions perçue, du culte viril qui semblait d'abord être

tout le culte et nous montrait l'élévation régulière et tranquille de l'âme qui prie comme la poitrine se soulève et respire. Dieu est Dieu, proclame le Livre. Mais l'homme est l'homme! Il voit la nature poursuivre sa vie prodigue et magnifique. Il sent, lui, son cœur vulnérable, son corps délicat, qui doit boire, manger, se vêtir, se protéger, fuir toujours la douleur et la mort.

La femme que vous avez suivie ici, au petit village de maisonnettes pointues, et qui s'est tout d'un coup dépouillée de son mystère et montrée si pareille à vous avec ses tendresses, ses craintes, ses douleurs, qu'a-t-elle vu et qu'a-t-elle mesuré de la vie? Le haïk recouvrait son corps et son visage comme une gaine de pierre, vous disiez : c'est une statue. Ses pieds nus allaient sans bruit dans le sable, vous disiez : c'est un fantôme. Ici, la face découverte, le verbe libre, le geste ardent, c'est une femme. Mais elle naît et meurt n'ayant pour horizon qu'un petit cercle de plaine. Elle ignore si le monde continue au-delà et même s'il existe. Que possède-t-elle? Une infime parcelle de terre peut-être, où croît un arbre, où broutent quelques chèvres. Quelles joies a-t-elle eues? La courte attente de l'amour, la brève volupté des nuits de noce et ensuite plus rien que les rudes devoirs. Courbée comme une esclave, elle a été au labour, aux semailles, à la moisson, au lavoir, portant sur ses reins lié autour de son corps dans un linge, l'enfant qui a besoin de sa mamelle et qui, ballotté sur le dos maternel, laisse pendre sa petite tête inerte. La vie avare n'a laissé à cette mère de grand et d'infini que la misère et la douleur. Elle ne pense pas : jeune, son corps et son cœur attendent l'amour, ensuite sa vie s'enfonce dans une nuit monotone au terme de laquelle elle attend la mort. Toute pareille est sa voisine, toute pareille était sa mère, et le mot d'aïeule fait presque sourire tant est vague le lien qui lie ces êtres sans mémoire les uns aux autres. Quelle solitude que celle de l'être qui ne perçoit aucune souvenance de ceux qui ont marché sur la terre redoutable avant lui! Il n'a pas reçu d'héritage. Il s'avance d'une marche craintive interprétant dans les ténèbres de son ignorance toutes les manifestations extérieures de la vie. Alors avec quelle promptitude l'horizon muet dans lequel il se meut, se peuple de fantômes et d'esprits! Tout le jour, hommes et femmes, au labour, dans les plaines sèches où paissent les troupeaux, sur les plages où la mer grondante

déferle, voient les barcasses, secouant autour d'eux d'autre puissance que celle de la nature : le soleil décide despotiquement de la sécheresse ou de la moisson ; le nuage qui passe porte les ondées qui verdiront la plaine : le vent qui hurle jettera-t-il la barque de pêche sur les roches ou bien clément poussera-t-il la voile vers les eaux fécondes où les filets s'empliront? Chaque puissance de la nature semble avoir deux faces, l'une pour la guerre, l'autre pour la paix, et montrer capricieusement l'une ou l'autre. N'ayant pas su s'armer contre elle, l'humble créature s'incline, abdique et s'en remet aux esprits ingénieux qui savent ce qui est caché et démêlent les caprices du sort. Elle s'attache à la nature et la craint. Elle s'absorbe dans la contemplation inerte de la terre et du ciel et semble garder de ce face à face une obscure détresse. Le pauvre n'a pas un toit où reposer sa tête, mais, s'il se couche sur le sol nu, ses yeux avant de se fermer pour le lourd sommeil s'emplissent de la lueur inquiète des étoiles ; ses sens entrent dans l'accoutumance de leur marche régulière, il ne sait rien, mais il sent et il perçoit sa solitude et sa faiblesse. Il entend les étranges bruissemens d'insectes, les frémissemens des feuilles dans les oliviers et dans les saules, les grandes fleurs des aloès montent dans le ciel comme des échelles mystérieuses sur les degrés desquels sont assis les anges invisibles ou les démons. Les ténèbres venues, il distingue encore des senteurs; des souffles le frôlent comme si des esprits passaient : le craquement des broussailles sèches dans les nuits trop chaudes le fait tressaillir. Il sent vaguement qu'il est environné d'une création mystérieuse, de qui dépend sa prospérité, son malheur. Il entend sa respiration énorme et son cœur s'inquiète. Il en subit, il en accepte la puissance. Et dans la nuit de son cœur se crée le royaume ténébreux des esprits. Qui lui a appris qu'il y a une échelle des créatures, et comment croira-t-il que lui-même, pauvre être qui gémit, souffre et travaille, est au sommet de cette échelle, roi de l'univers, la tête touchant le ciel! Le corbeau au-dessus du gourbi ne semble-t-il pas plus libre et plus puissant, voguant dans l'espace et jetant ses tristes anathèmes, que l'homme assujetti à tant de travail et tant de maux? Au contraire, la belle cigogne, fidèle et familière qui bâtit son grand nid sur le toit le plus haut et plane le soir sur le village, n'est-elle pas un génie bienfaisant? On la voit chaque année, con-

fiante, revenir des régions du Sud, se poser sur son nid. Alors, les ailes fermées sur sa couvée, elle a l'air d'un génie maternel qui protège tout le village. Elle élève ses petits et, l'automne venu, part, se joignant aux grandes migrations de ses pareilles qui retournent à leur hivernage. Mais les femmes stériles sur qui elle a jeté le bon sort deviennent fécondes. L'hirondelle, la bergeronnette ont dans leur douceur gracieuse quelque émanation bienfaisante. Mais le bouc porte malheur de ses yeux rayés! Il est dangereux de le voir surgir derrière les rochers. Avec ses oreilles pointues, ses pieds fourchus, ses bêlemens où passent les tremblemens de la détresse, il est habité par un démon. Dans ses bonds saccadés se reconnaissent les danses des djnounn. Au milieu de toutes ces créatures qui planent, voguent et bondissent, et semblent ne dépendre de rien, l'homme enchaîné à la terre, au travail, toujours à la veille de périr de faim, de soif ou de misère et qui entend retentir à ses oreilles les gémissemens de ses semblables, ne se sent-il pas seul esclave et malheureux?

Notre petite Mauresque, celle que nous avons suivie au douar et qui nous a, laissant tomber son haïk, révélé, si pareille à la nôtre, la vie craintive de son cœur est-elle donc une petite païenne? Les talismans, les gris-gris et les amulettes sont-ils les insignes des faux dieux? Est-ce à dire qu'elle adore les arbres, les bêtes, les oiseaux? Vit-elle encore sur les mythes antiques perpétués dans l'immobilité des générations? N'est-elle donc pas une vraie musulmane fidèle aux prescriptions du Prophète? Ne regarde-t-elle pas, pleine de révérence, l'homme, le mari, dont elle est la servante quand elle le voit prosterné aux heures de la prière et répétant qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu? Tranquillisons-nous. Tous deux sont de fidèles enfans de l'Islam et nul doute, nul serment impie ne s'est glissé dans leurs cœurs. Mais entre la claire foi musulmane qui leur ouvre les certitudes du Paradis et l'inquiétude qu'entretient en eux la difficulté de vivre, une sorte de compromis s'est fait. Impuissans à suspendre au ciel même toutes leurs craintes et leurs espérances, ils ont cherché un point d'appui près d'eux sur la terre. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. Mais le prophète a eu lui-même ses prophètes. Il est venu à la Mecque renverser les idoles de bois et de pierre. Il était lui-même l'Envoyé du Dieu souverain, qui ne tolère point de rivaux, mais il a laissé

lui aussi ses envoyés, créés non du souffle de son esprit, mais de sa chair et de son sang; la souche charnelle d'où naissent et se perpétuent étiolés et déformés les prophètes du prophète : les descendans de Mahomet.

Regardez la campagne : elle ressemble à celle qu'a chantée Hésiode, elle semble n'avoir d'autre histoire que celle des travaux et des jours. C'est l'aspect de la terre antique, c'est-à-dire jeune, née d'hier. Elle ne porte pas plus la trace d'une histoire que ne la portent les flots de la mer, que les étraves des navires, aigües comme les socs de charrue, labourent en vain. Et pourtant le sceau musulman est là. Le petit douar est sans mosquée, mais où que vous soyez, si déserte que soit la plaine, toujours ou presque toujours vos yeux seront arrêtés par la vue d'un petit édicule blanc, carré, fait de pierres unies, coiffé d'un petit dôme. C'est là, sous ces pierres, qu'il est le prophète du Prophète, celui par qui l'invincible religion primitive toujours et renaissante s'est reliée au fil islamique. Il dort dans son tombeau sous la coupole blanche. Figure défigurée d'une figure, il n'a eu qu'à se montrer, qu'à s'offrir, et les hommes se sont emparés de lui, vivant, et, mort, de sa mémoire. C'est à travers lui qu'ils retournent au culte de la nature et des esprits, plus facile à concevoir que l'idée pure du Dieu jaloux. Cette figure d'une figure, tantôt pure et tantôt corrompue, utile ou néfaste, instrument de vertu ou jouet dangereux des passions et des hasards : c'est le marabout.

Autour de ce petit tombeau qui, de loin, ressemble à un puits, un point d'eau pour les caravanes, toutes les âmes s'assemblent, prennent conscience de leur force, de leur fraternité, et prêtes qu'elles étaient à se disperser en croyances vagues, elles se reconnaissent et, d'un élan, toutes ensemble, les yeux sur le paradis du Prophète, promis par son descendant, elles se précipitent violentes, fanatiques, dans le système musulman.

Maintenant nos yeux ne nous diront plus rien; ils sont pleins de l'étrange contraste : la prière qui monte pure et probe cherchant celui dont elle prononce le nom unique, et la prière qui descend au monde secret des djnounn, des sorciers, des esprits, des talismans, des branches d'oliviers, des sources, des pierres mêmes. Ouvrons les livres, suivons, continuant à vouloir *voir*, les traces de ces explorateurs spirituels qu'un long et

hardi contact avec les populations moghrebines ont mis à même de démêler ces élémens si divers et si opposés.

Ils nous content tous la même simple histoire : un jour, au petit douar où s'écoulait, dans l'uniformité d'une source qui s'épand, la vie quotidienne, un homme est venu : un étranger. Il était précédé d'une renommée qui cheminait dans la poussière des caravanes. D'avance d'obscures espérances l'attendaient. Il était pâle avec de longs cheveux broussailleux, ses habits étaient souillés et déchirés. Il avait dormi sur la terre et marché dans les ronces. Sur son épaule il portait la besace, dans sa main un bâton. Rien qu'à le voir, on disait déjà : c'est un envoyé. Il s'arrêtait au souk : le vendeur d'eau lui donnait à boire dans les gobelets de cuivre. A ceux qui, en silence, venaient le considérer, il montrait un rouleau de parchemin, et sur le parchemin, les curieux penchés, les yeux avides, voyaient l'image peinte d'un grand arbre couvert de rameaux, tout enluminé d'or, de vert et de rouge; des branches sortaient des branches : elles s'étendaient en faisceaux innombrables. A l'extrémité des rameaux des caractères étaient tracés, s'enchevêtrant les uns dans les autres en un réseau compliqué, plein de mystère. Qu'il fallait être savant pour y lire! Les gens du douar, assis sur leurs talons nus, contemplaient en silence devant la tente du nouveau venu le parchemin enluminé ; dans les signes inscrits par des mains savantes qui écrivent les choses cachées que les hommes ne déchiffrent pas, ils voyaient déjà un mystère effrayant et vénérable. Le pauvre homme disait : Je suis le descendant de Mahomet par Fatma, sa fille chérie. Sur l'arbre aux innombrables rameaux, il expliquait sa descendance, énumérant tous les noms sonores qui, rivés ensemble, faisaient la chaîne mystique attachée au nom sacré de Mahomet et dont il se disait lui-même le dernier anneau. Son affirmation devenait le premier dogme. Sous un olivier, à portée du village, il tendait sa petite tente de toile portée sur trois bâtons et, tout de suite investi par le fait ou par la fable de sa naissance d'un prestige sacré, il devenait, lui aussi, une puissance à deux faces qui inspirait tour à tour l'alarme et l'espoir. On le voyait le matin, à midi, le soir prier la face tournée vers la Mecque. Égrenant son chapelet d'ambre, il semblait épuiser son souffle à dénombrer le nom de Dieu, s'égarant dans l'infini des attributs de l'Un. Sa dévotion inspirait le respect. « Sûrement, disait-on, le Prophète écoute la

prière de celui qui est né de sa chair et de son sang. Il la transmet au Tout-Puissant. Bénissons l'envoyé, bénissons le Marabout. » Le marabout disait aux gens du village : « Apportez-moi à manger. » Avec révérence, les hommes et les femmes du douar déposaient au seuil de sa tente des figues, des dattes, des olives, la pyramide de couscouss. Au marabout on consacrait le lait de la plus belle chèvre. Et les hasards de la vie devenaient bientôt ses miracles. Sur sa tête, en sa personne se concentraient tous les espoirs et toutes les craintes. Il était saint, c'est-à-dire tout-puissant. Content des offrandes qu'il recevait, il pouvait à son gré faire descendre sur la contrée toutes les prospérités, enchaîner les djnounn et commander aux esprits bienfaisans de descendre par la petite ouverture des toits dans les gourbis. Le bouc avec ses yeux rayés et ses bêlemens diaboliques ne pouvait plus jeter ses sorts. D'espérance en espérance, on s'en remettait à lui de voir la pluie rafraîchir les champs brûlés ou les blés se dorer au soleil. Mais si, mécontent, il suspendait ses prières et ses bénédictions, alors le mal n'était plus conjuré, les djnounn et toutes les créatures inquiétantes exécutaient ses vengeances. On avait beau égrener les chapelets, enfiler au cou des enfans les colliers d'amulettes, réciter les formules d'obéissance et de prière qu'il avait enseignées, tenir sur sa poitrine le grimoire, où il avait inscrit une lettre, une seule lettre dont il ne révélait pas le sens. C'en était fait, c'était la pluie et le sec à contretemps. Si les bêtes mouraient, c'est qu'il les avait condamnées. On cherchait à lire dans ses yeux ses volontés arbitraires, comme on avait cherché à déchiffrer, à deviner les caprices des djnounn et les présages quand les oiseaux noirs passaient. Descendant de Mahomet, chérif, marabout, roi des âmes, il prenait possession de son royaume.

Imposteur parfois, il arrivait aussi qu'il fût saint vraiment et pénétré des devoirs que lui imposait sa descendance. Aux plus pauvres que lui, il se montrait secourable et partageait avec eux le surplus des offrandes. Il avait appris à soulager et parfois à guérir certains maux. Sous ses mains des plaies se fermaient. Il parlait de patience, d'aide mutuelle, et récitait les versets du Coran qui prescrivent l'aumône. Dans les discordes, de gourbi à gourbi, on le prenait pour juge. Sa renommée s'étendait. Le chérif, fils des chérifs, le marabout avait élu asile près de tel village, les lieux qu'il favorisait de sa présence

devenaient un lieu de pèlerinage, un centre d'action religieuse. Des villages environnans qu'aucun marabout n'avait encore visités les supplians venaient en foule remettre entre les mains de l'Envoyé leurs misères et leurs craintes. Il faut avoir vu de ses yeux la misère de la campagne africaine, la solitude où l'homme est confiné pour comprendre la force d'attraction immédiate qu'exerce celui qui porte en lui quelque promesse de protection et de justice; il faut avoir entendu la supplication passionnée d'une mère à qui les pillards de la tribu voisine ont tué son fils. Elle court, vieille femme à pas pressés, spectre de colère et de douleur, à la tente du marabout, les pieds dans la boue ou dans la poussière, sous le soleil torride ou sous la pluie démente qui bat son pauvre dos, elle fait des lieues et des lieues pour piquer à la tente de l'envoyé la djellab de l'enfant raidie dans le sang et trouée de balles. Et puis elle attend, inlassable, l'apparition du Saint. Devant sa face auguste elle se prosterne et, se penchant sur les tisons embrasés où fume le samovar de cuivre, elle saisit dans ses doigts un charbon rouge et le pose enflammé sur ses lèvres. Ainsi elle purifie sa bouche tremblante de tout mensonge et son cœur de toute haine impie avant de pousser la clameur de vengeance pour celui qui n'est pas mort dans son jour. Le Saint lui fera justice. La jeune fille en peine d'amour viendra sous ses voiles demander au marabout les amulettes qui fléchissent les cœurs rebelles. Toutes les espérances confuses, toutes les prières trop humbles pour arriver jusqu'à l'Éternel s'orientent sur le nouveau venu. Comme des prisonniers dans les ténèbres se précipitent tous ensemble vers l'issue où filtre une raie de lumière, les pauvres subissent l'attraction d'une nouvelle espérance. Plus de tâtonnement. Tout le culte diffus et vague se précise, saisit avec force l'être visible doué de sens pour voir, pour entendre, et le met pompeusement sur un autel. Comment douter de son origine quasi divine? Descendant de Mahomet! prestige vague et certain. Que sait le pauvre de la longueur des siècles, des précisions de l'histoire? L'apparition du Saint est comme une projection subite des cœurs qui l'ont désirée. Le Prophète évanoui dans la nuit profonde du temps devient soudain visible en son descendant.

D'ailleurs, le marabout n'apportait pas un culte nouveau, ce n'était pas un réformateur. Il disait comme les autres : Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. Après lui, le peuple répétait

le grand axiome. Jaloux de son royaume, de l'autorité qu'il prenait sur les âmes, le marabout ajoutait volontiers : défie-toi du chien du chrétien. Alors dans les yeux passionnés et dociles venaient flamber les lueurs de la haine. Prédication simple qui ne détournait pas les âmes peureuses ou naïves de cette religion naturelle, où, islamisées, elles tendent toujours à revenir. Il n'y avait rien à apprendre et rien à oublier, il ne s'agissait pas d'adorer ce qu'on avait brûlé, c'était seulement l'introduction d'un ferment neuf dans une outre vieillie : le marabout apportait dans sa personne le point d'appui que les hommes cherchaient de leurs mains incertaines pour ouvrir les portes de l'au-delà et apercevoir de leurs yeux mortels la protection du ciel. Il prenait ainsi possession d'un village, d'une petite contrée, sa présence était une force, une assurance contre le malheur. Un peu médecin, un peu juge, un peu sorcier, chef religieux mal défini, il ne relevait d'aucun pouvoir. Attentif à se rattacher à l'orthodoxie musulmane, il n'offrait pas contre lui de prise au pouvoir officiel. Les ulémas, prêtres du culte pur, regardaient de travers cet intrus qui opposait au culte abstrait le culte sensible et s'imposait à la crédulité du peuple. Mais, par ailleurs, le marabout maître des cœurs pouvait devenir l'auxiliaire puissant du pouvoir, contre le conquérant, le défenseur de la terre musulmane. A sa voix les villages révoltés contre le collecteur d'impôts payaient et marchaient. Aussi les orthodoxes le respectaient ou le subissaient. Les convois de mules, les longues caravanes menées d'un marché à l'autre portaient la renommée de l'Envoyé, le bruit de ses largesses spirituelles. Il distribuait les lambeaux de sa tunique : le dévot en faisait des amulettes. Sur les souks, le soir, quand le conteur d'histoires s'était tu, on racontait les miracles du Saint. Les auditeurs avides de fantastique s'y délectaient, ils y trouvaient une espérance contre les exactions des caïds, les châtimens cruels, les impôts arbitraires ; sous la bannière du Saint, les révoltés seraient invulnérables.

Et quand la mort avait pris l'Envoyé, le marabout, sa renommée grandissait encore. Il devenait le patron de la région, habitant du Paradis. Derrière les barrières rustiques s'élevait son tombeau : le petit monument blanc surmonté du dôme. S'il a fait le bien ou le mal, disait le dévot, cela ne nous regarde pas, et nous n'avons même pas le droit d'allumer une bougie rose en son honneur. Au gardien de son tom-

beau ou à son descendant, on apportait les offrandes, les ziara qu'il était accoutumé de recevoir lui-même. Tous les lieux où on l'avait vu vivre participaient de sa sainteté, les objets qu'il avait touchés, les êtres de sa vie, on les nommait comme on l'avait nommé lui-même : marabout. Marabout l'olivier sous lequel on l'avait vu le matin et le soir faire sa prière ; marabout le grand caroubier sous lequel il avait reposé : Marabout la grotte où il se couchait en été pour s'abriter de l'ardeur du soleil ; Marabout le figuier dont les fruits le nourrissaient. Son esprit était épars dans les choses et la campagne se sanctifiait. Comme on allait de son vivant à sa tente, on allait après sa mort à la Koubba, avec une espérance plus ferme, plus passionnée maintenant qu'hôte du Paradis il voyait le Prophète face à face et participait aux conciliabules où se règle l'Année du Destin. Quand la nuit venait et que les bruits mystérieux révélant la vie de l'univers semblaient les voix des présages, le pâtre, le chamelier, la femme revenant de la fontaine tournaient les yeux vers les petites surfaces blanches des murs de la Koubba — et se rassuraient. Le petit dôme émergeait de l'ombre comme sur la mer le fanal posé sur un rocher blanc. On croyait voir son esprit luire comme une lumière. Vers ce tombeau d'un enfant du Prophète, s'élançaient les aspirations ardentes d'une humanité qui ne connaît pas les limites de la raison et de la déraison, du possible et de l'impossible, et pour qui le miracle n'est que l'extension facile du bienfait.

Il arrivait dans cette nuit du Temps où s'enfoncent les périssables vies humaines que le Saint lui-même, son nom, son histoire s'évanouissaient. Les pierres sur sa tombe s'écroulaient en poussière. Nul témoignage écrit ne perpétuait sa mémoire ; ses descendans s'étaient éteints ou dispersés ; les légendes orales s'étaient déformées en contes fantastiques. Mais il restait les choses, les arbres, les sources, les grottes mêlés au souvenir de sa vie. Inconnu et invisible, il demeurait pourtant le maître. Il n'était pas indifférent de venir aux lieux qu'il avait fréquentés, de suspendre des amulettes aux feuillages de l'olivier qu'habitait son esprit. Et la rose mystique entée sur le tronc islamique, éclose un instant aux rayons de la sainteté, de la filiation sacrée retournait encore une fois à l'état de nature. Avec toutes les espérances qu'il avait suscitées, le

marabout n'avait pas travaillé le cœur humain, n'avait pas tenté de former les consciences et rien n'était changé. S'ils n'adoraient qu'un Dieu, les pauvres musulmans émiettaient cette Divinité et n'en connaissaient plus que les fragmens épars dans mille sanctuaires. Devant un petit tumulus de pierre dont nul ne sait plus l'origine, le père s'incline et ordonne à l'enfant de se prosterner; qu'on lise dans la note sur les marabouts de M. Doutée comment le savant et consciencieux voyageur, recueillant de la bouche d'un indigène africain le nom de Sidi Mofki et le retrouvant au cours de ses recherches, s'étonnait de la diversité de tombeaux et de sanctuaires attribués au même Saint. Sidi Mofki c'est Sidi Mofki, Monseigneur le Caché, le Saint anonyme, oublié, ou purement légendaire, qui n'a laissé derrière lui qu'un vestige de pierraille. Mgr de l'Olivier, dit une femme en pendant pieusement un petit chiffon de laine sur un rameau argenté! Là aussi le Sidi Mofki a passé, son image s'est évanouie. Mais à la place où il est mort un tronc miraculeux est apparu qu'habite son esprit. Ailleurs une pierre debout, pareille à nos menhirs de Bretagne, dressée près d'une source, appelle les dévots à boire à genoux au creux de leurs mains une eau qui les délivrera d'un fléau redouté. Encore un Sidi Mofki, apparu et disparu sans laisser d'autre trace de sa vie que la source jaillie à son commandement et la pierre debout, blanche comme un fantôme. Près de la mer on verra la fontaine des génies où les esprits des Saints, le soir, s'assemblent et devisent ensemble de la destinée des hommes.

Ici l'homme de la nature, de la campagne, le pauvre rural dont nous suivons les pas a accompli le cycle étroit où tourne sa pensée. Il est revenu à son point de départ et, quand le marabout a posé sa tente sous l'olivier, déjà quelque tradition orale désignait l'arbre à l'attention populaire, et si la source à laquelle il avait bu était réputée pour ses enchantemens, c'est que déjà les dieux rustiques l'avaient consacrée. La pierre debout avait dans la nuit de l'histoire, reçu des sacrifices : autour de la fontaine des génies, les dieux païens, avant les saints musulmans, s'étaient assemblés pour décider dans leurs muets regards du sort des mortels. Qu'avait apporté l'invasion musulmane ? Une conquête et non un apostolat : elle n'avait pas changé les habitudes du cœur, ni déraciné la fleur antique et sauvage; la fleur païenne que les conquérans au nom de Mahomet avaient fau-

chée du tranchant de leurs cimeterres renaissait fatalement sur le sol islamisé. Les sources et les arbres sacrés devenaient les sources et les arbres marabouts. Et dans le cœur ténébreux de l'ignorant docile à la volonté de son maître et docile aussi aux enseignemens de sa vie chétive se superposaient les deux cultes : celui que de toute la ferveur de son âme il avait embrassé et aussi celui-là même que, docile au Coran, il vouait à la haine et à l'enfer.

Le pâtre passe avec son troupeau ! Il voit rougeoyer le soir, il s'arrête et, les bras étendus, la face tournée vers la Mecque, il récite la dernière prière du jour. Puis il se penche et, dévot, boit au creux de sa main une gorgée de l'eau maraboute, à la source où, tout petit, son père l'a conduit.

Alors, dans le silence de la plaine, le passant d'Europe qui cherche à entendre et à comprendre, peut saisir deux voix. Au dernier rayon du jour, le prophète rappelle à sa créature que Dieu est le maître de la lumière et des ténèbres et qu'il sied à l'homme de prier, de se prosterner et d'adorer. Et dans le frisson des aulnes, dans le bruissement des sources résonne le petit rire des dieux antiques et rustiques, qui prenaient ici leurs ébats et n'ont point été tout à fait délogés. Le pied de bouc du petit dieu n'a pas laissé d'empreinte dans l'eau fuyante. Elle naît, renaît, et s'écoule sans rien retenir des jours qui se sont écoulés sur ses bords. Mais au cœur de l'ignorant, docile à toutes les empreintes, le petit pied divin a laissé sa trace. Au livre du passé musulman le pâtre n'a jamais lu, mais, non plus, il n'a jamais effacé. Il porte toute une épigraphie sur ce cœur qui ne battra que le cours d'une vie et où nous lisons une histoire vingt fois séculaire. Le marabout apportait sa chaîne mystique qui le reliait au ciel, mais à ses mains qui promettaient le bienfait les hommes forgeaient tout de suite une autre chaîne qui descendait de plus en plus profondément au tréfonds tremblant des âmes et reliait ensemble, pour en faire les auxiliaires du bonheur, toutes les créatures de la terre conscientes et inconscientes, vivantes ou inertes, les arbres, les eaux, le sable, le plomb qui fait les amulettes, les cailloux qui jetés au Sebou conjurent la sécheresse. La sainteté et la puissance étaient partout, excepté dans le cœur de l'homme qui courait égaré d'une créature à l'autre dans le cycle infrangible. Un instant le pauvre dévot avait cru saisir la chaîne mystique et s'ouvrir

les voies certaines de l'au-delà, mais plus sensible à ce qu'il voyait qu'à ce qu'il ne voyait pas, il saisissait la chaîne d'en bas, et pauvre, ignorant, solitaire, il se retrouvait après un songe, agenouillé au bord des fontaines, les pas dans les pas de ses ancêtres, comme eux n'adorant qu'un dieu de limon : le marabout conjurateur des esprits.

Laissons le pauvre solitaire, et regardons le tableau que nous a laissé l'héroïque Coppolani d'un jour de joie, d'un jour de fête, l'Haïd El Kédir. Les coqs chantent et dans le frisson du matin l'aurore s'annonce. Un fellah sort de son gourbi boueux, il se dirige vers un monticule et le gravit de son pas régulier. Il se place en face du soleil levant et récite la prière du fadjer. Ses voisins tour à tour apparaissent et suivant ses pas le rejoignent. Ensemble ils invoquent Allah-Taada. On dirait des prêtres antiques célébrant le culte du soleil. Après la prière, ils s'assient en cercle couvrant leurs pieds d'un pan de leurs burnous; le capuchon rabattu sur la tête, la tête appuyée sur l'avant-bras et le coude sur les genoux. Alors, les yeux perdus dans l'espace, ils contemplent en silence la lente fantasmagorie de l'aurore, les colorations des nuages, l'éveil de la terre, le glissement de la lumière dans l'ombre. Ce spectacle que nulle réflexion, nulle spéculation n'épuise, leur est merveilleusement nouveau; ils sont devant lui passifs et heureux comme sont les arbres, comme est la terre elle-même qui sent la fraîcheur de la rosée. Ainsi, abîmés dans cette contemplation, ils sont comme les fantômes humains qu'une obscure Erda verrait en songe, tandis qu'elle roule dans l'espace portant en elle la mélancolie d'une destinée invariable, sans but et sans jeu. C'est ainsi qu'elle doit percevoir toutes ces créatures humaines dont elle sent pour quelques jours les pas vivans effleurer sa robe et qu'elle porte ensuite, pour les siècles couchés, immobiles, ensevelis dans son sein. Mais nos fellah, plongés dans l'extase du silence, se réveillent. Ce ne sont point des fantômes, les voici debout. Musulmans pénétrés de la solennité du jour de fête et qui rient à l'avance au plaisir de dépecer le mouton fumant et d'en arracher les peaux croustillantes. S'ils ont choisi ce petit monticule pour y prier et pour y offrir tout à l'heure le sacrifice, c'est qu'il y a ici un lieu consacré, non pas la Koubba classique, mais la mzara, sépulture du marabout connu ou inconnu. Quelques pierres superposées, un arbre isolé, peut-être seulement

un tertre un peu surélevé, ont été l'occasion d'une légende, d'une consécration. Un jeune homme apporte un bélier le plus beau du troupeau, celui qu'un collier d'amulettes a préservé de tout mal. Alors l'un des fellah déposant son burnous, un genou à terre, prenant appui d'une main sur la corne recourbée du mouton, tire son couteau. L'animal tombe : le sang coule. Celui qui n'a pas un bélier apporte son plus beau coq : le marabout a besoin des offrandes. L'humble sacrifice étant accompli, les hommes se retirent pour vaquer à leurs travaux en attendant l'heure du festin. Alors les femmes viennent à leur tour, procession lente et blanche. Qu'ont-elles à offrir? Les petits vases de terre, qu'elles font de leurs mains. Elles les déposent en cercle sur la sépulture vraie ou supposée de l'être bienfaisant et mystérieux qui a un nom ou qui n'en a pas, dont le corps gît peut-être sous ces pierres, comme aussi elles ne marquent peut-être que la parcelle de terre où, dans les cultes anciens, le sang fut déjà répandu, le sacrifice offert aux puissances invisibles, où des larmes furent versées, où des supplications furent proférées, humble temple qui a résisté au temps plus que nos plus augustes édifices. Si ce nom de marabout n'était pas sans cesse prononcé par des lèvres passionnées, si vous ne lisiez dans les yeux des dévots cette ferveur islamique qui se manifeste par la haine du chrétien, si le nom de Mahomet ne résonnait pas à tout instant, on se croirait revenu au temps d'Abraham, et les mêmes mots reviennent toujours aux lèvres : paysage biblique! Les femmes s'en retournent, stèles vivantes; les plis blancs des haïks sur leurs corps ont le poids de la pierre. La plus jeune du cortège jette dans le dernier vase un grain d'encens, et, sur la mzara, une petite fumée odorante s'exhale, monte en spirales impalpables cherchant le ciel. A la même heure, dans tout le Moghreb, tous les hommes, satisfaits d'avoir vu couler le sang du mouton, découpent sa chair, la regardent rôtir à la flamme des sarmens et s'en gorgent. Les mystérieuses mzaras, les tombes de tous les marabouts connus ou inconnus ont recueilli les sacrifices et les offrandes : la terre a bu le sang rouge, les fumées d'encens se répandent. Les marabouts sont contens. Mais dans ces cortèges de dévots de plus anciens qu'eux ont reconnu leurs fidèles : les dieux du paganisme ont reçu les mêmes sacrifices, respiré les mêmes fumées; ils goûtent leur secrète immortalité.

Comment les cultes se sont succédé sur cette terre africaine où tant de lieux sont muets pour l'histoire; comment les légendes se sont transmises et transformées, comment elles ont reçu une sorte de baptême islamique, c'est l'affaire de nos savans et de nos chercheurs. Ils ne nous ont pas manqué : ils nous laissent et nous donnent encore leurs admirables et patiens travaux. Ils nous disent à quelle souvenance relier le sacrifice du bélier et celui du taurillon noir et les noms des légions de dieux champêtres, qui protégeaient les familles. Dans la position des pierres de la mzara, dans la forme de la pierre levée, ils reconnaissent la figure d'un siècle, ils retrouvent dans le chemin que suit le pâtre, l'attraction secrète qui le ramène à l'immémorial passé. On voudrait n'avoir écrit ces lignes que pour susciter des lecteurs aux travaux de M. Douttée, de M. Rinni, de Coppolani, qui paya de sa vie ses audacieuses recherches dans le fonds des secrets islamiques, de M. Salmon, mort prématurément et qui a laissé si modestement ses précieuses notes dans les archives marocaines. Ceux qui veulent vraiment voir autre chose que la sente aride, les processions blanches, les douars clos comme des ruches d'abeilles, qu'ils lisent ! Alors les longues étendues de plaine déserte, si monotones au voyageur, s'animent : la terre parle, les hommes impassibles, les femmes cachées dans les haïks, muettes comme les spectres, les pierres, les arbres, les eaux, les petits dômes, tout vit, tout a un nom.

Nos savans, ils ont attendu le marabout, l'ouali, le saint, quand il arrivait au village, le Livre Saint dans sa besace. Ils l'ont vu, portant sur ses épaules, le *mezoued* contenant la galette de pain noir, les figues et les olives. Il tenait accroché à sa ceinture le long tuyau de fer blanc où était roulé le parchemin prestigieux, l'arbre généalogique, talisman des talismans contrôlé souvent pour un peu d'argent par l'autorité officielle. Comme tout était facile ! Pour donner ou pour rendre la ferveur islamique à un lieu qu'habitaient déjà les génies, où les talismans, les augures, les présages réglaient depuis toujours la vie des hommes, il n'avait qu'à en prendre possession au nom du Prophète. Point n'était besoin de renverser des autels ou d'édifier des temples. Nulle théologie précise ne venait se substituer à des conceptions définies. L'ouali apparu comme par miracle, établi sous sa tente au lieu qu'une légende chère consacrait,

attendait l'effet sûr du mystère attaché à sa venue, à sa personne. Et le fellah pour obéir à cette attraction, n'avait qu'à suivre le chemin déjà familier, il y venait à pas plus fermes et plus pressés sachant que, là où il avait tant de fois invoqué les génies invisibles, un être humain enfin l'attendait, l'écouterait et lui répondrait. L'ouali disait « Dieu est Dieu, » le fellah, ses yeux flambans et dociles fixés sur les yeux de son maître, répétait Dieu est Dieu. « Fais l'aumône, disait le marabout. Nourris celui qui t'apporte la parole divine et détient la baraka. Allah te bénira. » Et le fellah apportait à l'ouali le bélier aux belles cornes, le coq blanc, comme son père les portait avant lui devant la pierre levée, ou le petit tumulus de terre. Il s'en retournait remercié et béni croyant avoir vu enfin de ses yeux mortels celui dont il avait tant de fois invoqué l'esprit invisible. Comme une forme nouvelle se coule dans les moules anciens, le culte qu'enseignait le marabout et ensuite le culte du marabout lui-même s'infiltrait dans les âmes, dans les choses, dans la terre elle-même.

Le paysan isolé dans la plaine ou retiré dans sa montagne, pouvait-il savoir quand il aidait l'envoyé à poser sa tente que ses mains coopéraient à la construction de la citadelle islamique, où l'âme africaine allait se retrancher, farouche, immobile? Pauvre, inculte, il n'avait pas comme les Hébreux adoré le veau d'or, ni sculpté dans la pierre ou le bois les dieux que le Prophète abhorre, et contre lesquels le Livre jette le perpétuel anathème. Pour cet enfant de la nature, le changement était invisible et presque insensible. Si le marabout ne tolérait pas les dieux, il tolérait toutes ces hordes d'esprits qui assiègent une âme et la font se rendre à merci. Du paganisme à l'islamisme ainsi compris il n'y avait que l'ombre d'une ombre. Il n'y a de Dieu que Dieu, balbutiait le fellah, retournant à son gourbi par les chemins incertains. Mais sur son cœur il serrait les amulettes et les talismans que l'ouali lui avait donnés. Il y contemplait avec vénération les hiéroglyphes que l'ouali y avait inscrits. Dans toutes les heures de danger, il y portait sa main tremblante. Le vrai Dieu, l'Unique était dans le petit sac de cuir. L'enfant du fellah, dès que ses doigts incertains voulaieut saisir un objet, trouvait sur sa poitrine, pendu à une petite cordelette, l'enveloppe où étaient enfermées sous une forme indéchiffrable les formules et les prières qui le liaient à une reli-

gion dont il n'aurait peut-être jamais qu'une vague notion. Il n'importait pas de savoir, mais de croire et, surtout, d'obéir. Toute sa vie, le mystérieux serment de fidélité au prophète, de haine au chrétien, d'esclavage au marabout et aux esprits, l'enfant allait le porter dans les sachets triangulaires, dans les tuyaux en roseau, en corne, en fer blanc. Il était voué. Son âme n'était plus que le petit jouet de la volonté d'un autre et peut-être de ses folies. Eût-on trouvé sur son cadavre (car la mort seule peut l'en déssaisir), les fragmens de parchemin, en vain eût-on essayé d'y lire. Le marabout y inscrit les formules en caractères vides de sens. Ainsi l'infidèle ne les connaîtra point. Seuls les esprits, pour qui elles sont faites, les lisent, comprennent les adjurations, les conjurations enchevêtrées en un labyrinthe où les yeux et la pensée s'égarent; ils ont dicté les sermens farouches, les menaces, les prophéties, le mystère des nombres cabalistiques. Avec joie ils reconnaissent les imprécations funèbres qui appellent la mort contre celui qui tenterait de troubler leur royaume. Ils le tiennent, le musulman iconoclaste, le fils jaloux du Dieu jaloux. Et si le bon et fidèle musulman réservait à l'Ange Gabriel, sur sa tête rasée, une mèche de ses cheveux pour être emportée au Paradis de Mahomet, il livrait son cœur sans défense aux hommes qui se faisaient dieux et aux légions noires des démons.

Ainsi rien n'était changé, les petits-fils de Mahomet par Fatma, sa fille chérie, avaient eux-mêmes des petits-fils qui avaient eux-mêmes des descendans; à la polygamie païenne succédait la polygamie musulmane, à l'ignorance antique, l'ignorance présente et les esprits de la nature sollicitaient comme autrefois les enfans de la nature de ne pas s'éloigner d'eux. Ils les tenaient dans cette alternance de crainte et d'espoir que donne la présence reconnue d'une puissance invisible et despotique. Mahomet, qui avait dit tant de fois : je ne suis que l'envoyé de l'Un, devenait le Dieu vivant présent en ses descendans et prince aussi des puissances d'en bas. Les tombeaux des marabouts morts se multipliaient et les marabouts vivans pullulaient. Selon leur naissance authentiquement ou fallacieusement chérifienne, selon la contrée où ils étaient nés, leur degré de culture, leurs tendances personnelles, ils étaient riches ou pauvres, vertueux ou vicieux, disposés à faire l'aumône ou cyniquement à l'exiger. Ils ne relevaient d'aucune autorité, d'aucune

règle, l'Esprit soufflait en eux et le nom du Prophète leur servait d'égide. A leur voix, les dévots accouraient, ils les menaient dans les ombres. Le royaume de Dieu n'est ni dans le ciel, ni sur la terre, il est dans le cœur de l'homme. Là seulement, dans le mystère du cœur purifié, croît le tronc triomphant dont les rameaux touchent le ciel. Né sacré, délivré du mal, le marabout s'asservissait les âmes de par les droits d'une sainteté absolue, inaltérable, indépendante de l'idée de mérite ou de démérite contre laquelle nulle force humaine et nulle raison ne prévaut et dont la présence redoutable, survivant à la mort, se fixe éternellement dans un tombeau.

Mais le jeu naturel de la vie, l'expérience quotidienne, le flair politique dont est si naturellement doué celui qui veut commander dans un pays mal gouverné, où les âmes sont à prendre, faisait souvent comprendre au marabout que, bienfaisant et secourable, il aurait une puissance d'attraction plus forte et laisserait dans les mémoires un souvenir plus cher et plus long. Et plus d'un entrait vraiment dans son rôle de chef et de bienfaiteur, largement payé de ses velléités généreuses par le prestige qu'elles lui valaient, par l'extension de sa renommée, par les dons volontaires qui affluaient à sa demeure, par le rayonnement d'amour et d'influence qui émanait de sa personne et faisait naître partout l'enthousiasme et le bonheur. Et si les uns, impunément menteurs, vivaient de l'imposture des miracles ou se complaisaient dans le demi-délire de la joie et la léthargie de l'abrutissement, d'autres devenaient vraiment des chefs, des patrons, prenaient possession de milliers d'âmes en peine qui ne demandaient qu'à être prises ou conduites. Entre les exactions du caïd qui prenait tout et ne donnait rien et les pieuses exigences du chérif qui ne recevait que pour rendre en largesses spirituelles et temporelles, le pauvre n'hésitait pas. Il donnait son argent au caïd, mais au chérif il remettait passivement, passionnément sa personne. Au-dessus de ces multitudes qui venaient à lui, le vrai chérif se haussait assez pour devenir une puissance avec laquelle comptent les plus grands de ce monde, le Chérif des chérifs, le Sultan lui-même, qui s'appuyait souvent sur son pouvoir spirituel pour imposer l'obéissance ou le tribut dans les régions difficiles où le pouvoir polititique et lointain était ignoré ou méconnu.

Ainsi s'établissait non une hiérarchie, mais une gradation du

marabout le plus élevé en sainteté, en pouvoir, au marabout fallacieusement thaumaturge, demi-fou et demi-sorcier. Et le système musulman mal dégagé du système païen s'était ainsi formé qu'autour de Mahomet gravitaient toutes ces saintetés, toutes ces dévotions encore pénétrées de l'anthropolâtrie et de l'idolâtrie que le prophète de l'Un avait voulu abolir. Lui, le destructeur des dieux, il avait enfanté des dieux, des dieux sages et attentifs, et des dieux difformes, des dieux séparés de l'humanité par cette sainteté qui les mettait hors la loi et les sacrait incorruptibles, des dieux parfois aussi incapables et aussi insensibles que les idoles de bois que le Prophète avait renversées de ses mains indignées sur les autels de la Mecque dans le Temple d'Abraham.

Voyez aujourd'hui à Tanger, sur la voie bordée d'aloès, aiguës et lisses comme des épées, une foule d'hommes en burnous blancs et en djellabs de poils de chameaux faire cortège au chérif d'Ouezzan. Mouley Ali, fils d'Abelsalem, descendant du Prophète, droit sur sa mule, chemine au pas, les pieds immobiles engagés dans les grands étriers d'argent. Il va, la tête un peu rejetée en arrière pour bien montrer au peuple sa face grave, un peu bronzée. Ses yeux clos ne dispensent aucun regard. Retiré dans sa lointaine grandeur, il semble ne percevoir ni les clameurs d'adoration, ni les baisers dévots effleurant ses pieds sacrés. Le pan de son burnous rejeté sur l'épaule se prête aux attouchemens des mains avides qui croient y saisir quelque effluve de sainteté. Il va, dans le murmure des louanges et des prières. Pas un tressaillement de sa face ne doit trahir sa fatigue ou son orgueil. Il converse avec les cieux, absent de ce monde. C'est bien l'idole, impassible comme la statue aux yeux d'émail qui recevait sur ses pieds glacés les baisers des anciens. Il ignore ce peuple qui presse sa mule et au-dessus duquel il est porté comme une statue sur son piédestal. Il sait que plus il semblera lointain, inaccessible, plus il semblera divin, absorbé dans le rêve hiératique, communiant avec la puissance d'en haut restée visible en sa personne. Les tapis jetés sous ses pas sont enviés par ceux qui voudraient lui faire un tapis de leurs corps. Il revient après une absence, il est allé dans ses provinces spirituelles récoltant les ziara. Aux flancs des mules qui forment son convoi, les sacs de douros sont pleins. Derrière lui vient son fils, héritier de la Baraka, qui apprend son rôle de prince spiri-

tuel. L'enfant monté sur la petite mule est gardé par les grands esclaves noirs qui frayent à coups de trique sur le peuple trop dévot un chemin à leur maître. La grosse tête ronde de l'enfant est déjà coiffée du fez et par-dessus ses cottes pend le burnous blanc dont les pans s'offrent déjà aux mains pieuses. Il a déjà cet air un peu fermé des jeunes princes dressés trop tôt aux gestes d'une étiquette lassante. Quel attendrissement dans les regards, dans les bénédictions véhémentes des femmes massées sur le chemin. Elles entr'ouvent le haïk pour mieux contempler le père et le fils marabouts, l'espérance vivante; celui dont la longue dynastie représente l'éternité du passé et de l'avenir. L'enfant ferme les yeux comme son père et entre inconsciemment dans son rôle d'idole aveugle et complaisante. La vieille créature qui se traîne hors de sa masure pour venir baiser le pan du burnous ou toucher de ses doigts tremblans la petite babouche voit-elle en cet enfant muet-aveugle une puissance bien différente de celle qu'elle a appris, au cours de sa vie misérable, à sentir, à redouter, cette puissance aveugle de la nature que rien ne peut fléchir, qui dispense le froid et le chaud, les déluges qui pourrissent la terre et les ondées qui la rafraîchissent. Le père et l'enfant deviennent l'incarnation vivante de tous les obscurs rêves qui ont, au cours des siècles, hanté l'esprit des faibles hommes au sujet des dieux. Car ce ne sont pas des saints, ce sont vraiment des dieux. Le saint conquiert le paradis et le dieu y est né, il y demeure d'un droit imprescriptible : ses actions ne seront pas pesées au jour de la justice. Il est parce qu'il est. Ses premiers vagissemens faisaient déjà partie des mystérieux murmures de l'au-delà que le fellah croit entendre dans les bruit inouïs de la nuit, dans les battemens d'ailes des grands oiseaux qui passent en migrations au-dessus des douars comme une légion volontaire d'esprits qui va vers un but certain. Les plaintes, les rires, les cris de l'enfant marabout avaient un sens caché que n'ont pas les plaintes et les rires des enfans des hommes. Ils répondaient au bruissement des grandes asphodèles que le vent courbe toutes en même temps et qui semblent frémir de crainte sous une voix souveraine, aux singuliers appels des coqs à l'aurore, au chuchotement des ruisseaux, à toutes ces voix secrètes, éparses, inquiétantes. Le petit marabout faisait partie de ce monde éternel qui n'a pas à répondre de ses caprices et courbe l'homme sous ses lois. Si une

saine tradition de famille, l'intelligence naturelle, le goût de domination réfléchie, et l'ambition de traiter de puissance à puissance avec les grands l'emporte, enfin, si dieu il devient homme, tant mieux ; là où il régnera il fera un peu justice, il suppléera à l'absence d'une autorité établie, il apaisera les querelles. S'il demande et reçoit les aumônes, il les rendra en largesses. Sa maison sera l'abri du pauvre et le grenier de celui qui a faim. Toujours les galettes de pain sans levain, les cousscouss fumans sous les couvercles pointus de bois bariolé seront prêts pour le pèlerin : les ziara reviendront à ceux qui les auront données. On reconnaîtra la maison du Chérif, au va-et-vient de pauvres hères. Les aveugles portant bâton et besace y monteront à pas tremblans, au-dessus d'elle voleront les milliers de colombes attirées par le grain sans cesse répandu. Elles se multiplieront dans ces jardins d'abondance, et de loin leurs tournoiemens, qui jettent des éclairs bleus, leurs roucoulemens tendres signaleront la maison bénie où l'aumône attend le pauvre. Le marabout, le chérif sera riche, mais riche pour donner et dans ses mains les humbles offrandes, les petites pièces hassanes, les jarres d'huiles, les pannerées d'olives sembleront se multiplier à miracle. Et vraiment, pour avoir donné un épi, le pauvre qui le soir trouvera une place autour du cousscouss, une natte la nuit pour s'y coucher, un coussin de cuir pour reposer sa tête, se sentira béni et payé au centuple.

Ainsi, le petit enfant qui monte derrière son père, les yeux fermés, par la voie bordée d'aloès, sera devenu le marabout classique, le vrai chérif qui reçoit des mains paternelles une tradition raisonnable et respectable. S'il se prête aux dévotions rendues à sa personne, s'il se raidit et s'isole dans l'attitude d'un dieu lointain, c'est pour répondre aux aspirations intimes de son peuple en qui cette sensation de la distance avive la joie de contempler un envoyé du ciel. Ce devoir rempli, le chérif sait très bien ouvrir les yeux, compter les ziaras, les répartir en gardant pour lui-même la plus riche part ; il sait calculer tous les élémens de son pouvoir et, selon son intérêt, servir l'autorité suprême ou se dresser en face d'elle. Il sait aussi mettre bas les armes devant le chrétien, ayant tout à gagner, devant l'autorité large et juste qui s'établit en souveraine civilisatrice, à se faire son auxiliaire, pour ainsi dire, son lieutenant et son pensionné. Devenu son serviteur, il demeure le maître de la

foule : la baraka est sur lui. Devant le signe invisible la violence cède ou négocie.

Mais au-dessous de lui quelle série s'enchaîne et où en est le terme, pour ne parler que des hommes! Le petit gnome aux yeux saillans, aux membres tordus qui regarde sauter, sur sa poitrine, les petits sachets de cuir et se balancer sur son ventre les flûtes de roseau, c'est aussi le marabout. On le voit dans les diffas apparaître, se dandinant, clopinant et chantant. Sa présence apporte l'élément d'étrangeté et d'inspiration triste que donnait autrefois la venue des nains et des fous dans nos festins. Tout lui est permis. Par dessus l'épaule des convives le marabout plonge la main dans leur assiette, ou, s'approchant du méchoui, il en déchire le lambeau le plus appétissant qu'il fait craquer sous sa dent. Faisant la ronde, il mendie un peu de tabac. Dévotement, ses fidèles satisfont ses désirs, et si quelque étranger, un chrétien, est présent, ils répriment à l'avance par leur gravité défiante, toute question incongrue, tout sourire. Si la filiation du pauvre descendant de Mahomet n'est pas rigoureusement établie, qu'importe? c'est le pays de la tradition orale, des légendes, des on-dit. On révérait le père du marabout et le père de son père et toute la contrée est imprégnée de leur sainteté. Une génération a murmuré et légué vaguement à l'autre des récits de miracles. Ses étrangetés le désignent à l'attention des fidèles. Chez les êtres simples, dépourvus de logique, tout en sensations extérieures, les associations d'idées se font simplement par des associations d'images. Ils s'en tiennent à ce que leurs yeux enregistrent et les mêmes manifestations extérieures entraînent chez eux les mêmes conclusions. Qu'un pauvre diable, sans feu ni lieu, s'en aille errant, clamant le grand nom d'Allah et proférant des discours inintelligibles, c'est qu'il communique avec l'au-delà. Qu'on le voie à genoux battant la terre de son front, c'est un saint homme. Qu'il mendie, l'aumône lui est due. Qu'il aille la tête branlante, les yeux vides de regard, riant d'un grand rire aigu qui semble secouer ses épaules, c'est qu'il voit ce que les autres ne voient pas, et entre dans la joie céleste ignorée des mortels. Qu'il pleure, qu'il gémisse, il voit les maux à venir, sa plainte est une prophétie sinistre. Qu'il se couche à terre, vautré dans le sable, c'est que les esprits ont abattu son corps et l'habitent. Le marabout c'est celui qui n'est déjà plus

de ce monde : qu'il meure, il sera enfin rentré dans son royaume. Qu'une femme enfin, en ce pays de pudeur farouche, se montre nue sur le souk, qu'elle y rampe comme une bête au milieu des pastèques, des oranges, des choux, des tas de charbons et des ferrailles, qu'elle pousse des exclamations rauques, elle est acceptée et vénérée. A toute heure on la voit, gaupe sans forme, sans nom ; dans sa crinière noire se mêlent les détritus du souk, un sombre esprit l'habite ; elle rôde autour des chevaux et des mulets. C'est la divinité changée en bête. Elle est marabout. Sur le souk, elle y vieillit noire et horrible et sacrée.

Sommes-nous donc, en une simple promenade autour de la ville musulmane, la plus accessible et la plus banale, en ouvrant les livres les mieux connus, arrivés à une conception de l'islamisme si différente de celle que nous en donnait le tableau vivant si beau, si régulier? En rentrant par la porte rose ogivale, ne verrons-nous pas le muezzin sur son minaret rappelant aux fidèles qu'Allah est Allah et Mahomet son prophète ? Ne verrons-nous pas les beaux marchands en burnous blancs, dignes et impassibles, monter à la mosquée ; les nobles et orthodoxes ulémas ne passeront-ils pas en portant sur leurs visages le dédain magnifique que leur inspire leur infaillibilité? On croirait n'avoir pas écrit ces lignes en vain, si l'on avait fait comprendre avec quelle facilité une religion, qui n'établit pas sur la pureté de la vie intérieure la notion de la sainteté, se déforme et ramène les âmes aux ténèbres primitives d'où un instant elles avaient cru sortir. Le beau et l'horrible se touchent et se suspendent à la même origine. Les âmes voient de leur prison filtrer la lumière, elles se précipitent vers l'issue, — et pour des milliers d'entre elles la porte se referme, elles demeurent dans cette nuit sans fin ; elles s'y complaisent, elles y sont nées, elles savent, comme les aveugles, y marcher à tâtons, interprétant tous les sons, toutes les lueurs, tous les signes perceptibles aux sens, qui peuvent les aider à percer le mystère de leur destinée.

Voyez le beau jeune homme, bien pesant sur sa mule, qui passe suivi d'un long convoi de serviteurs, de femmes et d'esclaves. C'est un marchand cossu : cela se voit aux belles lames rayées de soie de son burnous, aux ballots d'étoffes juchés sur les mules, au collier de grelots qui sonnent au cou

de sa monture. Que porte-t-il en croupe? Une sorte de loque humaine, un mannequin de son, que l'on a hissé avec peine en travers de la selle, et dont on voit pendre les jambes noires flottantes sous les guenilles. La tête repliée sur la poitrine est secouée au pas de la mule; les cheveux gris et longs sont hérissés comme les poils d'un balai. Le jeune marchand, si grave, si beau, avec sa face placide dans le collier de barbe noire, porte avec lui son marabout, son talisman vivant. Le soir, à l'étape, quand se seront évaporées dans le vent froid du soir les odeurs de graisse sucrée et d'huile, quand se seront tus les chants et les grincemens de guitare, on verra le pauvre être roder autour des tentes et se nourrir des miettes tombées de la diffa. Il entassera précieusement dans sa giberne les chiffons, les bouts de papiers qui se distribueront un jour en reliques. Il couchera à la belle étoile, sur une petite natte, la tête sur les fougères. Nul n'a cure de sa vieille carcasse qui a subi le froid, le chaud, la dégradation de la misère et de la vieillesse. Sa peau est dure et noirâtre; il ressemble aux grimaçantes statues de bois qu'adoraient les vieux païens et que le temps fendillait. Nul ne sait où il est né; épave de divinité, il participe encore aux privilèges des dieux, semble né pour vivre toujours. Quand les voyageurs seront tous endormis et que les bougies seront éteintes sous les petits cônes de toile, quand le silence planera sur le camp, on entendra un étrange chant de flûte : des sons spasmodiques, des sifflemens qui ressemblent au hululement doux des vents tièdes, aux appels des cormorans. C'est le marabout, le derviche qui souffle dans ses roseaux. Son âme démente s'exhale en sons fantastiques, qui ont tous les caprices et toute la tristesse des esprits de la nuit. Le voyageur qui s'endort, bien enroulé dans ses burnous, la tête sur les coussins de cuir, après le fumeux repas, entend le chant étrange et familier. C'est pour lui comme une émanation de la vie qu'on ne voit pas et qu'on ne comprend pas, une communication avec le monde mystérieux qui l'environne. Le marchand dort, mais son marabout chante et prie : le son du roseau est apaisant et doux comme si l'haleine tiède du vent le traversait; il monte incertain, tremblant dans l'espace nocturne, il tremble comme tremble la lumière des étoiles, et comme tremble la petite flamme que le malade aime à sentir près de lui, qui rassure son âme dans la longue nuit hantée de tristes songes.

Demain, en arrivant à la ville des palmiers, des sables d'or, terme de son voyage, le beau marchand cossu, au pas ferme, se rendra la tête haute, à l'appel de l'iman, à la mosquée. Dans la grande cour découverte, où le soleil tombe d'aplomb, il fera sa prière et ses ablutions rituelles. Ses yeux se poseront, orgueilleux, sur les arabesques familières et sur les versets du Coran, creusés dans la pierre au pourtour des pilastres. L'odeur des jasmins tressés dans les nattes, dilatera pieusement ses narines, embaumera son cœur. Il se sentira heureux et glorieux au milieu de ses correligionnaires, accomplissant avec exactitude tous les rites du culte raisonnable et clair qui lui a, depuis son enfance, enseigné ses devoirs, ses droits et défini ses espérances. C'est sa religion virile. Elle lui montre, dans la clarté d'un ciel dont ses yeux ne soutiennent pas à toute heure l'éclat, le Dieu unique, le Dieu savant et sage dont la splendeur impérieuse chasse les douteux esprits de ténèbres comme le soleil, faisant irruption dans le royaume de la nuit, chasse les ombres.

Mais combien de fois notre marchand s'est-il trouvé seul au cours de rêveries passives quand il allait de la ville à son jardin, ou d'un marché à un autre, à petites journées, livrant son âme à toutes les impressions du chemin ! Combien de fois a-t-il posé sa tente et s'est-il endormi le soir n'ayant rien vu que les champs, la plaine, les ondulations infinies des montagnes, n'ayant rien senti que la brûlure du soleil, et la froideur du soir, l'appétit de boire, de manger, de dormir ! Les voix des gardes, des « assassas » qui s'espacent en un cercle autour du camp, s'appellent l'une l'autre dans la nuit en cris stridens : elles le gardent des brigands qui surgissent tout nus, frottés d'huile, afin de glisser comme des couleuvres hors des mains qui les saisiraient. Mais qui le garde des doutes, des frissons, des fantômes de la nuit ? Oui, il est un bon musulman, il sait par cœur maint verset du Coran et, quand on lui parle du chien de chrétien, il dresse la tête et jette des regards de défi. Mais les formules monotones et brèves ne s'insinuent pas dans les derniers replis de son âme.

Toujours contempler, le soir, la descente du soleil vers le bord de la plaine, voir surgir des gloires de lumière annonciatrices d'un paradis qui s'évanouit dans les ombres. Toujours rêver, la longue pipe aux lèvres, couché sur le divan mince au seuil de la tente, regarder le crépuscule qui couvre d'une

cendre impalpable le ciel et la terre. Toujours voir une à une dans les nuits diverses, tantôt pâles et frissonnantes, tantôt fixes et flamboyantes comme des yeux divins dardés sur lui, s'allumer les étoiles. Toujours subir l'obsédante alternance du jour et de la nuit, n'avoir au cours des longs jours de route, d'autre attente que celle de voir les deux faces du monde, la terre et le ciel, se succéder et s'opposer l'une à l'autre dans le champ de la vision, l'une avec ses variations, ses caprices constans, l'autre avec sa régularité, impassible et souveraine, c'est de quoi déborder de toutes parts en rêveries obscures, en sensibilité religieuse, presque physique, ce que l'affirmation du dogme unique et la connaissance d'un seul livre a de trop concis. Autour de cette âme qui fait un faible effort pour s'élever dans la connaissance et le culte du divin, il y a comme une frange qui pend sur la terre. Au reste, si le culte du pauvre fellah pour le marabout dominateur s'explique par la longue continuité de sa vie rudimentaire, la révérence de notre beau marchand maure, musulman actif et convaincu, pour le pauvre marabout-esclave qu'il couche, véritable poupée de son, en travers de sa selle, n'est pas inexplicable. Si l'on s'en tient aux apparences, il semble qu'un monde de civilisation et de culture sépare le pauvre loqueteux, l'homme du troupeau humain, de ce marchand riche, qui commande à des esclaves. En réalité, dans ces contrées où l'homme n'a dominé la nature, ni par la force, ni par la science, riche ou pauvre, faible ou puissant, il demeure l'esclave de son ignorance ; la vie du riche et celle du pauvre se ressemblent, leurs âmes aussi. Si notre marchand cossu, qui a des douros plein sa ceinture, suppute les marchés avantageux qu'il fera demain à Marrakech en palpant les esclaves à vendre, il n'a guère dépassé en notions raisonnables le pauvre fellah qui suppute le prix de la poule qu'il vendra au souk. Qu'a-t-il appris ? à échanger des denrées contre des douros et des douros contre des denrées. A l'étranger qui sonde son savoir il explique gravement que la terre est portée sur la corne d'un bœuf : il lui montre, inscrite sur un petit carré de satin vert, la série des nombres en lesquels il a foi et dont la combinaison assure le triomphe de sa religion, de sa race, sur l'envahisseur. Toute son orthodoxie musulmane ne l'a pas affranchi de sa condition d'homme inculte à qui nulle formation intérieure n'a révélé l'intuition juste des vérités essentielles à la vie. Il

demeure, comme le fellah, un enfant, un enfant plus fort et plus libre qui s'aventure et s'égare en des songes plus faux. Le culte autoritaire qui plie sa volonté et commande ses gestes est sur lui comme une armure : il ne protège pas son âme. Comme nous-mêmes, après une nuit angoissée, demeurons, même devant la rassurante réalité, tout épeurés d'un songe, lui, malgré la précision de son dogme, connaît les heures d'incertitude, d'obscure angoisse où Dieu se cache et où l'homme est seul. Il constate la puissance des hasards, la souveraineté de la souffrance et de la mort. Il est musulman, il lit à même le beau livre plein d'ardeur et de sagesse, révélé par les anges, mais on dirait que demeure en lui le songe inquiet d'une humanité primitive qu'une révélation religieuse n'a jamais pleinement rassurée. Tandis qu'il affirme sa foi, ce songe craintif se poursuit en lui ; aux heures troubles il en est dominé. Alors se déclanche une sorte d'automatisme spirituel où son âme, dans ses êtres mineurs, continue à vivre de ce que la raison dément ou interdit.

Le silence règne sur le camp. Le marchand a fait sa prière. Tous ses serviteurs l'ont vu, dans ses voiles blancs, sa face grave tournée vers la Mecque, réciter la formule rituelle. Ils l'ont répétée après lui. Le croyant raisonnable a rempli son devoir. A présent tout dort, et la nuit est pleine d'étoiles.

Si le vent souffle, si une rumeur alarme le camp, si quelque pressentiment inquiet trouble les dormeurs dans leurs rêves, les dormeurs se rassureront. Ils entendent dans la nuit tiède s'égrener des sons familiers. Initié aux manifestations de la nature passive, couché en guenilles sur la terre nue, inconscient de la nuit, du jour, des heures, mystérieux fils de l'au-delà, frère du dernier génie de nos âmes, celui qui veille encore tandis que nos sens sont endormis et que notre raison s'égare dans les rêves, le pauvre marabout souffle dans ses roseaux.

CLAUDE BORINGE.

MONTAIGNE EN ANGLETERRE

I

On sait combien a été profonde l'influence de Montaigne en France. Plus de cent éditions des *Essais* y ont été publiées depuis la mort de leur auteur. Les générations successives y ont puisé tour à tour les enseignemens qui leur convenaient, chacune les interprétant à sa manière, celle-ci cherchant en Montaigne un modèle de sagesse pratique, celle-là faisant de lui un sceptique, cette autre encore considérant en lui surtout l'artiste et le dilettante. Elles l'ont ainsi sans cesse refait à leur image et comme habillé à la mode du jour, si bien que, en dépit de sa langue vite vieillie qui tendait à le reléguer dans le passé, sa pensée est toujours restée vivante et agissante parmi nous. A toutes les époques il a compté de nombreux disciples et l'on n'ignore plus aujourd'hui que beaucoup de grands écrivains comme Charron, Pascal, Bayle, Voltaire, Rousseau, d'autres encore, ont contracté des dettes importantes, quoique de nature très différente, envers les *Essais*.

Ce qu'on sait moins, c'est que hors de France, en Angleterre, cette influence de Montaigne a été, je ne dirai pas égale à ce qu'elle était chez nous, mais encore très considérable. C'est un fait bien digne d'attention que la faveur dont il a toujours joui auprès du public anglais, disons même du public anglo-saxon, car, par la voix d'Emerson, l'Amérique lui a payé, elle aussi, un large tribut d'admiration. Tandis que les écrivains allemands, italiens et espagnols ne citent que rarement son

nom, on le retrouve partout dans la littérature anglaise, et son influence y est sensible sur plusieurs auteurs. Je ne dirai pas qu'en Allemagne les admirateurs ont manqué à Montaigne : il en a eu et de fort grands. Un individualiste comme Nietzsche, qui faisait de la culture du moi le précepte unique de la morale, et qui n'a jamais écrit que des compositions détachées à la manière d'essais, ne pouvait pas manquer de l'apprécier hautement. Ni Schopenhauer, ni Gœthe ne l'ont méconnu. Mais, en général, avec un de leurs historiens de la philosophie, les Allemands voient volontiers en lui un esprit ouvert, une belle intelligence à la française, non un philosophe. Les Anglais, au contraire, le considèrent volontiers comme l'un des plus puissans excitateurs de la pensée moderne, et, avec Hallam, ils saluent en lui l'un des plus grands maîtres de la littérature européenne.

En Allemagne, plus d'un siècle et demi s'est écoulé avant qu'il ne rencontrât un traducteur, et c'est seulement au milieu du XVIIIe siècle, au temps où la philosophie de Voltaire mettait le scepticisme français à la mode dans les petites cours allemandes, que Boden le mit à la portée de ses compatriotes. Dès 1603, c'est-à-dire huit ans seulement après la publication de la première édition complète, Florio avait déjà traduit les *Essais* en anglais, et, si nous l'en croyons, sept ou huit de ses compatriotes avaient avant lui tenté la même entreprise. Sitôt que la traduction de Florio parut vieillie de tour, avant même la fin du XVIIe siècle, car les livres vieillissaient vite en ce temps où la langue et le goût se transformaient plus rapidement qu'aujourd'hui, elle fut remplacée par une autre, la célèbre traduction de Charles Cotton. Celle-ci fut réimprimée jusqu'à neuf fois en moins d'un siècle, et à diverses reprises elle a été profondément remaniée, rajeunie, adaptée au goût des contemporains, ce qui montre qu'en Angleterre jamais le public n'a fait défaut aux *Essais*, et qu'ils n'ont pas été confinés à un petit cercle d'érudits, mais qu'ils ont participé à la vie intellectuelle de la nation.

Non seulement l'Angleterre a réservé à Montaigne un accueil qu'il n'a rencontré dans aucun autre pays, mais dans toute notre littérature, souvent si goûtée au delà de la Manche, je ne pense pas qu'un de nos écrivains y ait exercé une influence égale à la sienne. Je n'oublie ni Rabelais, dont le rire inextin-

guible a éveillé de nombreux échos en Angleterre, ni Ronsard dont M. Sidney Lee nous a montré l'influence sur les poètes de l'époque d'Élisabeth, ni Pascal qui a eu ses fervens au delà de la Manche. Je ne méconnais pas non plus l'action d'un Boileau sur Pope et sur ses amis, celle d'un Corneille, d'un Racine ou d'un Molière sur les Dryden, les Congreeve, les Wicherley. Ces hommes-là ont imposé leur idéal esthétique aux classiques de l'Angleterre, et les œuvres les plus illustres de l'époque plongent par leurs racines dans la littérature française. Elles s'expliquent par les modèles français qui fascinaient l'imagination de leurs auteurs. Mais Boileau ne proposait à ses disciples que des formules d'art, et on ne lui empruntait guère qu'une esthétique. Montaigne, au contraire, s'insinuait au plus profond de l'âme, il inspirait des principes de pensée et d'action, contrôlait en chacun les raisons de croire et d'agir et aspirait à gouverner jusqu'aux moindres détails de la conduite. Ce n'est pas tout : l'influence de la plupart de nos écrivains a été très passagère. Une génération s'est éprise d'eux, mais, elle passée, leurs œuvres sont tombées dans l'oubli. Les classiques disparus, Boileau a cessé de déterminer l'esthétique des genres, et un idéal nouveau s'est substitué à celui qu'il avait inspiré. Montaigne, au contraire, semble avoir été lu, étudié, imité bien au delà du temps où l'esthétique de la Renaissance a prévalu, à toutes les époques, par des écrivains de tempérament et d'esprit très différens. Il a eu l'honneur de devenir l'un des classiques de l'Angleterre.

D'où donc a pu lui venir cette faveur particulière et par quelles vertus s'est-il acquis cette place exceptionnelle? Il serait piquant de le démêler. Les critiques anglais ont bien reconnu le fait. Déjà Bayle Saint John, dans son ouvrage sur Montaigne paru en 1857, avouait qu'aucun écrivain français n'avait eu autant d'influence sur la littérature anglaise, et une foule de comptes rendus dans des revues et des journaux approuvaient et corroboraient cette assertion. Mais s'il s'agit de l'expliquer, plutôt que de se livrer à de minutieuses enquêtes, on trouve plus simple de recourir à des hypothèses aventureuses. La plus élémentaire, celle qui donnait satisfaction à la loi du moindre effort, en même temps qu'à l'amour-propre anglo-saxon, n'était-elle pas de supposer que Montaigne était Anglo-Saxon, que les Anglo-Saxons avaient retrouvé en lui l'un des leurs? On n'a pas manqué de la formuler, ou, si l'on ne

pouvait pas aller jusqu'à faire naître Montaigne en Angleterre, on a prétendu du moins qu'il avait eu des Anglais parmi ses ascendans. La loi si commode de l'atavisme, d'un coup de sa baguette de fée, éclairait tout le mystère. Avec elle, une goutte de sang suffit à tout expliquer, à concilier les contradictions, et à dispenser de longues et pénibles recherches. Montaigne n'avait-il pas écrit quelque part que la nation anglaise est « une nation à laquelle ceux de son quartier ont eu autrefois une si privée accointance qu'il reste encore en sa maison aucunes traces de leur ancien cousinage ? »

N'y avait-il pas là de quoi persuader les plus exigeans? Malheureusement on a recherché les ancêtres de Montaigne, et si l'on a pu reconnaître dans ses veines un sang assez mêlé, jusqu'à du sang de juifs portugais, on n'y a pas pu découvrir la moindre goutte de sang anglais. Chassés de leurs positions, les critiques se sont alors rejetés des explications physiologiques aux explications psychologiques, qui ont l'avantage d'échapper un peu plus au contrôle des faits et de laisser plus de place aux fantaisies individuelles, et ils ont affirmé qu'à défaut de sang anglo-saxon, Montaigne avait du moins le caractère anglo-saxon. Je le veux bien, mais encore faudrait-il nous montrer en quoi Montaigne est Anglo-Saxon. Chacun définissant à sa manière le caractère anglo-saxon, et d'autre part l'âme très complexe de Montaigne se prêtant à des interprétations variées, il est par trop aisé de profiter de tant d'obscurité. M. Saintsbury, il est vrai, a cherché à préciser un peu, mais son essai de précision n'est pas parfaitement convaincant. On connaît l'anecdote si diversement interprétée qui nous montre Montaigne, au moment de quitter la mairie de Bordeaux, renonçant à venir en personne dans la ville remettre ses pouvoirs aux jurats, afin de ne pas s'exposer tout à fait inutilement à la contagion de la peste. Conformément à une tradition dont l'inexactitude est depuis longtemps reconnue, M. Saintsbury voit là un acte de bas égoïsme, de cynique lâcheté, et, comme il rencontre plusieurs aventures d'un égoïsme non moins lâche dans l'histoire de l'Angleterre au XVIIe siècle, voilà démontrée pour lui l'identité du caractère de Montaigne avec le caractère anglais.

Si nous voulons savoir par quelles qualités Montaigne a conquis le public anglo-saxon et s'est attiré tant d'hommages, il sera prudent peut-être de renoncer à ces interprétations fan-

taisistes. Mieux vaudra nous demander ce qu'à chaque époque on a loué en lui, pourquoi on l'a lu, pourquoi on l'a admiré, ce qu'on a retenu de ses leçons, ce qu'on a imité de lui. Aidés par les recherches récentes d'Upham, de Crawford, de miss Grace Norton (1), nous suivrons ainsi pas à pas l'histoire de son influence en Angleterre, qui n'a pas encore été retracée. Nous constaterons, je crois, que, en Angleterre comme en France, son succès ne s'explique pas par une vertu particulière, mais qu'aux diverses époques on l'a diversement compris ou tout au moins qu'on a semblé goûter en lui des qualités différentes.

II

Au début, le succès fut des plus rapides. On n'attendit pas même que la traduction de Florio fût publiée (1603) pour emprunter à Montaigne le titre si original de son livre, ce titre d'*Essais* dont nul écrivain avant lui n'avait fait usage dans aucune langue. Trois recueils anglais d'*Essais* avaient déjà paru en 1603 ; ceux de Bacon, de Cornwallis et de Robert Jonson. C'est que d'abord, à cette époque, presque tous les hommes un peu instruits en Angleterre comprenaient le français, et, suivant toute vraisemblance, c'est dans le texte français que l'œuvre de Montaigne fut révélée à Bacon. Et puis des fragmens de la traduction Florio impatiemment attendue circulèrent vite en manuscrit, ainsi que nous l'atteste Cornwallis, qui ne lisait pas le français, et qui nous dit longuement sa grande admiration pour son devancier et sa reconnaissance envers le traducteur. Quand parut le gros in-folio anglais, le nom de Montaigne

(1) On peut voir à ce sujet : Saintsbury, réédition de la traduction des *Essais* par Florio (1892-1893) dont la préface traite de l'influence de Montaigne en Angleterre; Fritz Dieckow, *John Florios englische Uebersetzung der Essais Montaignes und Lord Bacons, Ben Johnsons und Robert Burtons Verhaeltnis zu Montaigne*, (Strasbourg, 1903); Horatio Upham, *The French influence on English literature from the accession of Elisabeth to the restauration* (New-York, 1908); Sidney Lee, *The French renaissance in England* (Oxford, 1910); surtout miss Grace Norton, *The spirit of Montaigne* (Boston et New-York, 1908), et *The influence of Montaigne* (Boston et New-York, 1908). Pour ce qui concerne Marston et Webster on peut se reporter à Crawford, *Collectanea*, second series (Stratford on Avon, 1907); pour Bacon, à mon étude publiée dans la *Revue de la Renaissance* (juillet et octobre 1911, janvier et avril 1912); pour Sir Thomas Browne, à l'article de Joseph Texte, *Études de littérature européenne* (1898); pour Locke, aux annotations de Pierre Coste dans sa traduction des *Pensées sur l'éducation;* pour Shaftesbury, à Franz Klingenspor, *Montaigne und Shaftesbury in ihrer praktischen philosophie* (Braunschweig, 1908).

put se répandre dans des cercles plus, étendus. A nos yeux, c'est une médiocre traduction que celle de Florio : infidèle, fantaisiste, pleine de faux goût, atteinte jusque dans sa moelle par la contagion du bel esprit, de l'euphuïsme qui sévissait alors. Florio n'a rien de l'abnégation soumise que nous réclamons aujourd'hui des traducteurs. Il intervient sans cesse, il collabore avec son auteur, il ajoute un bout de phrase, corrige une expression, embellit partout le style, qui lui paraît toujours trop dépourvu d'ornemens. Il arrondit la période en la bourrant d'adjectifs, de verbes, d'adverbes, qui répètent d'autres adjectifs, d'autres verbes, d'autres adverbes, sans rien ajouter au sens. Le goût des épithètes va chez lui jusqu'à la manie, il lui en faut partout, et spécialement il est ravi par les adjectifs composés que, à l'exemple de notre Pléiade, les poètes anglais avaient mis à la mode. Quand Montaigne parle de « l'œil du soleil, » il traduit « l'œil tout-voyant (*all-seeing*) du soleil. » Il commente au moyen de périphrases les termes savans, explique à son public ce que c'est qu'ostracisme, que pétalisme, enchâsse dans les phrases de Montaigne des métaphores qui sentent le terroir anglais, des proverbes populaires que Montaigne n'a jamais connus. Mais qu'importent tant d'inexactitudes? Florio n'écrivait pas pour des maîtres d'école appelés à examiner son œuvre à la loupe. Sa traduction était vivante, pleine d'animation, d'entrain, comme une œuvre originale, allégée de toutes les lourdeurs d'un pédantisme scrupuleux. Ses défauts qui nous choquent le plus étaient alors comptés pour des qualités : ses proverbes, ses mots populaires, ses gloses rendaient les *Essais* plus accessibles à des Anglais. D'un livre étranger ils faisaient un livre national, senti et goûté par les Anglais comme un de leurs livres à eux. Même ces insupportables amoncellemens d'adjectifs et ces redoublemens de termes oisifs flattaient le goût des contemporains. Par ses infidélités mêmes Florio a servi la mémoire de Montaigne : il l'a fait lire. Vite, nous dit M. Sidney Lee, son nom devint un des mots domestiques (*a household word*) dans l'Angleterre d'alors, presque aussi rapidement qu'il devenait en France l'idole du monde éclairé. De toutes les traductions d'ouvrages profanes publiées au siècle d'Élisabeth, seule, dit M. Saintsbury, la traduction de Plutarque par North peut prétendre à une influence comparable à celle du Montaigne de Florio. Dans une de ses pièces qui fut représentée en 1605, deux

ans seulement après la publication de la traduction de Florio, dans *le Volpone*, Ben Jonson déclare que les auteurs de son temps pillent Montaigne à qui mieux mieux, et, voulant promettre un grand succès à l'italien Guarini, il augure à ses dépens un pillage semblable à celui dont Montaigne est l'objet.

C'est que, dans ce temps épris de l'antiquité, Montaigne avait au plus haut point le mérite d'être tout pénétré des leçons des anciens. Ses *Essais* étaient remplis de leurs enseignemens, d'anecdotes, de bons mots que leurs œuvres nous ont transmis, de leur esprit surtout, et chez lui anecdotes, maximes, enseignemens étaient comme triés à l'usage d'un homme de la Renaissance, commentés aussi, expliqués, mis en valeur comme « en place marchande. » Il offrait comme un choix parmi tous les trésors de l'antiquité retrouvée, un choix qui se substituait fort avantageusement aux sources puisqu'il laissait tomber toutes les parures démodées et désormais inutilisables. C'était l'œuvre d'un homme avant tout occupé de problèmes pratiques, qui dégageait à l'usage de ses contemporains les enseignemens les plus solides que les anciens nous ont laissés touchant l'art à l'étude duquel ils se sont le plus passionnément attachés, l'art de « bien vivre et de bien mourir. » Pour un peuple dont on a toujours loué le sens pratique et que les problèmes de la morale ont toujours préoccupé, le livre de Montaigne ne pouvait manquer d'être d'un vif intérêt. Il présentait la plus vaste enquête sur l'homme qu'on eût encore entreprise, et l'expérience personnelle de l'auteur, très riche et très diligemment exploitée, s'ajoutait à une vaste information interprétée par un jugement d'une extrême prudence. Par surcroît, le style de Montaigne si imagé, si coloré, si riche en métaphores qui emplissent pour ainsi dire tous les sens a la fois, était singulièrement fait pour plaire aux hommes de la Renaissance anglaise, aux contemporains de Shakspeare et de Bacon.

La glorieuse originalité de la Renaissance anglaise réside incontestablement dans l'éblouissant épanouissement de son théâtre national. Presque soudainement a jailli de terre une magnifique floraison de drames tragiques et comiques, et la sève qui l'épanouissait était si vigoureuse que, pendant une soixantaine d'années (1580-1640), elle s'est incessamment renouvelée, produisant avec une prodigieuse puissance quelque deux mille œuvres parmi lesquelles se trouvent plusieurs des plus admi-

rables créations dramatiques de l'esprit humain. Le drame anglais ne procède évidemment pas de Montaigne qui n'a jamais écrit pour le théâtre. C'est un produit du génie anglais fertilisé par les exemples de l'antiquité et de l'Italie. Il est intéressant toutefois de noter que les dramatiques anglais semblent avoir goûté les *Essais* et y avoir puisé quelquefois avec profit. On aurait pu le deviner à l'éloge de Ben Jonson que je rappelais tout à l'heure. Mais une indiscutable démonstration en a été fournie récemment : on a relevé dans trois pièces de Marston écrites entre 1605 et 1607 jusqu'à cinquante passages qui sont directement imités des *Essais*. Ils se partagent à peu près également entre deux comédies, *The Dutch courtezan* (1605) et *The fawne* (1606), et une tragédie, la *Sophonisba* (1607). Le doute ici n'est pas permis : certaines phrases sont presque textuellement empruntées à la traduction de Florio. Marston ne les modifie que pour les plier au mètre du vers.

Chez Webster aussi on a relevé plus de vingt emprunts qui ne sont pas moins certains. Ils se rencontrent dans ses deux grands chefs-d'œuvre, *Le Diable blanc* et *La Duchesse de Malfi*. « Le mariage, dit Webster, ressemble à une volière dans un jardin : les oiseaux qui sont au dehors sont désespérés de n'y pouvoir entrer, et ceux qui sont dedans sont désespérés et consumés par la peur de n'en pouvoir jamais sortir. » Et cette comparaison est de Montaigne, transcrite presque mot à mot d'après Florio. De Montaigne encore, et du meilleur, l'observation que voici : « On pourrait penser que les âmes des princes sont conduites par des motifs de plus de poids que celles des moindres gens. Ce serait une erreur : ils sont de la même fabrication, les mêmes passions les agitent, la même raison qui pousse un vicaire à aller en justice pour un cochon et à ruiner ses voisins les pousse à dévaster une province entière et à détruire de bonnes villes avec leur canon. »

Ce que Marston et Webster empruntent à Montaigne, ce sont bien des souvenirs de l'antiquité, des observations morales ou psychologiques, et les expressions piquantes dont il sait bien souvent les revêtir. Quand on songe à la somme d'expérience qui est amoncelée dans les *Essais*, on ne s'étonne point qu'un tel livre ait séduit les dramaturges. « Si Montaigne, a dit un critique, avait été un poète dramatique, et s'il avait attribué ses multiples aperçus à des caractères individualisés et

appropriés, allant du pontife de Rome à une prostituée et d'un philosophe stoïque à un vil bouffon, quelle vaste galerie de portraits nous aurions eue ! » On trouvait dans les *Essais* de quoi animer un monde de personnages dramatiques, il était naturel que des poètes fussent tentés d'y puiser. Quel amas d'opinions de philosophes, de croyances variées, de coutumes surprenantes, d'anecdotes, de remarques sur la vie de chaque jour ! Montaigne ne fournit pas des intrigues, des aventures aux tragiques dénouemens qui donnent le frisson, comme un Bandello en propose à Shakspeare, mais il enseigne à bâtir et à faire vivre des personnages. Marston nous présente un bouffon qui a si bien étouffé en lui la nature sous la constante attitude de la plaisanterie, que, condamné à mort, il plaisante encore au moment de l'exécution : « Je vous en prie, dit-il à son bourreau, ne me conduisez point à l'échafaud par Cheapside, je dois de l'argent à maître Burnish, le maréchal, et je tremble qu'il ne mette un huissier à mes trousses. » Ce bouffon-là vient de Montaigne en ligne directe. Les sentimens en matière de sincérité politique qui animent un des personnages de la *Sophonisba* sont précisément, et exprimés dans les mêmes termes, ceux dont Montaigne fait profession dans son essai *De l'honneste et de l'utile*, car il était naturel que l'auteur qui se peint si complaisamment dans son œuvre servît de modèle plus encore que les silhouettes qu'il trace çà et là. Dans la comédie *The Fawne*, les conseils du Duc Hercule au mari trompé sont encore tout inspirés des conseils de Montaigne, directement imités de la sagesse dont, à ce qu'il nous assure, il aurait fait preuve en pareilles circonstances.

Ces emprunts, que des ressemblances verbales nous révèlent, permettent de supposer beaucoup d'autres suggestions plus discrètes, et il est bien probable que non seulement Marston et Webster, mais encore d'autres poètes de leur groupe ont lu les *Essais* avec un intérêt très particulier, et ont enrichi leurs créations de l'expérience de Montaigne. On aimerait à penser que le maître du chœur est de ce nombre. Il est glorieux d'avoir inspiré Webster, le premier peut-être de cette illustre pléiade après Shakespeare et Ben Jonson (1), mais il le serait bien davantage d'avoir inspiré Shakspeare. L'hypothèse est permise. Dans l'une

(1) L'un des critiques les plus récens de Webster, M. Edmond Gosse, dans ses études sur le XVIIe siècle, voit dans la *Duchesse de Malfi* un chef-d'œuvre qui ne le cède qu'au *Roi Lear*.

de ses dernières pièces, dans *La Tempête*, un passage de Gonzalo qui trace le plan d'une cité idéale est presque textuellement transcrit du Montaigne de Florio. Cet emprunt indéniable prouve au moins que Shakspeare a pratiqué Montaigne. Rapproché des faits que nous citions tout à l'heure, il ne laisse pas de créer des présomptions en faveur d'une influence plus profonde : Shakspeare n'aurait-il pas fait comme les camarades Marston et Webster? Les critiques ont prétendu le prouver avec un grand appareil d'érudition. Ils se sont faits fort de relever dans les drames de Shakspeare un nombre considérable de réminiscences des *Essais*. Des Allemands en particulier se sont livrés à ce sport, et comme tout pour eux était réminiscence, comme toute idée générale exprimée à la fois par Montaigne et par Shakspeare prouvait à leurs yeux une lecture de Montaigne par Shakspeare, ils n'ont pas manqué de récolter une ample moisson. Malheureusement ces passages parallèles, relevés au prix d'un prodigieux labeur dans les deux œuvres, n'emportent pas la conviction. Des théories qu'on construit sur une base aussi fragile ne peuvent avoir aucune solidité. Ceux-ci voient dans le personnage d'Hamlet le portrait de Montaigne, et dans la pièce qui porte son nom la critique de sa philosophie. Shakspeare aurait voulu confondre son scepticisme en montrant qu'il confine à la folie et en lui opposant dans un sentiment de fierté nationale le robuste bon sens de la race anglaise. Pour ceux-là, pour le professeur Robertson en particulier, l'influence de Montaigne sur le développement du génie de Shakspeare serait inappréciable. Si ce génie s'est haussé dans les premières années du XVIIe siècle jusqu'à des cimes qu'il n'avait point encore approchées, si les pièces de cette époque laissent de si loin derrière elles ses productions antérieures, nous le devrions à la traduction de Florio. C'est elle qui lui aurait vraiment révélé les civilisations anciennes qu'une culture trop superficielle ne lui avait permis que d'entrevoir jusqu'alors. Ressuscitées par la baguette magique de Montaigne, elles lui seraient apparues dans toute leur richesse; et il serait entré en contact direct, presque en relation personnelle avec tant de héros dont l'histoire a immortalisé les hauts faits; il aurait appris à pénétrer et comme à revivre tant de doctrines philosophiques qui lui ont ouvert en tous sens des horizons infinis sur la valeur et sur la portée de la vie humaine. Quelque flatteuses que puissent être

pour notre orgueil national de semblables théories, force nous est de les reléguer dans le domaine des hypothèses invérifiées, et probablement invérifiables, disons plus : des hypothèses très aventureuses. Nous ne pouvons affirmer qu'une chose : que Shakspeare a lu Montaigne, et qu'il s'en est inspiré au moins une fois, et supposer que son génie a su tirer profit de la rencontre d'un pareil moraliste.

Quelle que soit l'étendue de sa dette, Shakspeare, comme Marston et Webster, a dû demander à Montaigne moins des leçons pour lui-même que des suggestions pour son art. Ils ne paraissent pas avoir enrichi leur propre personnalité avec les idées qu'ils empruntaient aux *Essais*, mais plutôt avoir enrichi la personnalité de leurs héros. Shakspeare n'accepte pas pour lui-même l'idéal politique qu'il place dans la bouche de Gonzalo. Mais si les *Essais* servaient à étoffer des caractères de personnages fictifs pour la scène, ils pouvaient rendre le même office à des hommes vivans, alimenter leur pensée morale, régler leur conception de la vie, les faire bénéficier de toute l'expérience humaine qu'ils avaient emmagasinée. Nous devinons cette influence à lire les écrits de quelques moralistes du temps. Robert Burton, dans son *Anatomie de la mélancolie* où il nomme jusqu'à sept fois Montaigne, pour analyser et disséquer les passions humaines avec cette minutie dont il a le secret, demande volontiers aux *Essais* des observations psychologiques de tout genre. Il y enrichit sa connaissance de l'âme humaine de toute la pénétration avec laquelle Montaigne sondait ses propres sentimens. Dans son *Cypress's grove* (1623), Drummond of Hawthornden se recueille pour penser à la mort, pour habituer sa raison à la considérer sans terreur, à voir en elle une loi de la nature qu'il est déraisonnable de regarder comme un mal. Ce souci de savoir « accointer la mort » sans émotion était particulièrement vif chez Montaigne, et Montaigne est l'un des maîtres auxquels Drummond, dont la culture était essentiellement française, a demandé la sérénité philosophique. Il transcrit de longs passages de l'Essai « *que philosopher c'est apprendre à mourir,* » il se pénètre des grands enseignemens de la morale naturaliste que le païen Montaigne devait à Sénèque et à Épicure, de cette soumission à l'ordre universel qui est le grand secret de sa paix intérieure. Sir Thomas Browne dans sa *Religion d'un médecin* (1643) se rapproche peut-être plus encore de la manière de Mon-

taigne. Il se livre à un véritable examen de conscience, il essaie ses idées, en scrute les fondemens, retourne sa pensée sous toutes les faces pour en éclairer les moindres replis. Son moi est partout, comme chez Montaigne, et, comme Montaigne, Browne découvre que ce moi est sceptique, trop perspicace du pour et du contre pour se hasarder dans des affirmations faciles, tolérant par scepticisme, ennemi des vaines disputes, un peu vaniteux peut-être, mais sincère, de cette sincérité qui exige la confession, et singulièrement attachant par ce même besoin impérieux de se faire connaître qui rend tant d'autres moi insupportables. A vrai dire, les réminiscences directes des *Essais* n'abondent pas dans la *Religion d'un médecin*. Browne n'est pas un de ces écrivains à la mémoire très verbale qui laissent deviner leurs sources. Mais si aucun emprunt incontestable ne démontre, d'une manière certaine, sa dette envers les *Essais*, Joseph Texte nous a montré avec une finesse d'analyse trop perspicace les rapports intimes des deux œuvres pour que nous ne soyons pas irrésistiblement portés à croire que la *Religion d'un médecin* a été écrite à l'imitation des *Essais*. Or, cet ouvrage a été accueilli avec un succès considérable, traduit dans toutes les langues; il appartient à la littérature européenne.

Nous sommes fondés à penser que cette influence morale de Montaigne ne s'est pas limitée aux écrivains de profession, et quoique, on le conçoit aisément, les moyens d'information à ce sujet fassent défaut, tout porte à croire qu'elle s'est étendue à un large public de lecteurs. Au point de vue littéraire elle s'est particulièrement concentrée dans un genre dont Montaigne est l'inventeur, le genre des *Essais*. C'est à l'imitation de Montaigne qu'il a été importé en Angleterre, sous ses auspices qu'il s'y est épanoui, et l'on sait quelle magnifique moisson de chefs-d'œuvre il y devait produire. C'est l'Angleterre qui était destinée à porter à sa perfection cette forme littéraire, et autant pour le moins que le roman et l'éloquence politique, l'*Essai* a été la grande illustration de la prose anglaise. Le premier en Angleterre, Bacon a publié des *Essais*, mais, contrairement à ce que l'on dit d'ordinaire, je ne crois pas qu'il les ait empruntés à Montaigne. Il doit à Montaigne le titre, mais non la chose. Si nous examinons les *Essais* de Bacon tels qu'ils se présentent dans la première édition, celle de 1597, nous verrons qu'ils ne ressemblent pas du tout à ceux de Montaigne. L'*Essai* pour

Bacon à cette époque n'est qu'une collection, toujours fort courte, de petites maximes pratiques, de recettes d'action, tout à fait à la manière des compilations de sentences qu'on se plaisait à faire au XVIe siècle. L'auteur s'efforçait de leur donner une forme aussi lapidaire que possible afin qu'elles fussent plus aisées à retenir, et il les présentait toutes nues en général, sans exemple pour les concrétiser, sans explication, sans justification, sans mélange de considérations à côté ou de souvenirs personnels. Son livre se présente par suite tout d'abord comme un herbier de moraliste. Visiblement il était écrit déjà, ou tout au moins la conception en était arrêtée, quand Bacon, rencontrant l'ouvrage de Montaigne et séduit par son titre modeste, a adopté ce titre pour l'appliquer à une composition très différente de celle qu'il avait d'abord désignée. Dans les éditions successives, il rapprochera légèrement son *Essai* de celui de Montaigne. Peu à peu la pensée se fera de moins en moins nue, se chargera d'exemples, de souvenirs personnels, il s'orientera insensiblement vers la forme de la dissertation, et à cette transformation il est parfaitement possible, même il est probable que l'exemple de Montaigne n'a pas été étranger. Nous savons en effet que Bacon a apprécié et étudié les *Essais* de Montaigne. Des réminiscences nombreuses relevées dans son œuvre invitent même à penser qu'ils lui étaient familiers, qu'à tout le moins il est revenu à eux à diverses reprises. Jamais pourtant Bacon ne se proposera d'imiter Montaigne, d'acclimater sa forme littéraire sur le sol anglais, et sa philosophie diffère de celle de Montaigne plus encore peut-être que leurs cadres. Tandis que le philosophe français se donne tout entier à l'analyse intérieure et, à la manière des anciens, cherche en lui-même les conditions du bonheur, le futur grand chancelier d'Angleterre est occupé surtout des moyens de parvenir à une haute situation dans le monde. Le succès est sa grande affaire, et ce qu'il collectionne avant tout, ce sont les recettes qui permettront de l'assurer. Ce n'est donc pas Bacon qui a introduit en Angleterre l'*Essai* de Montaigne. Cet honneur était réservé à un écrivain très oublié aujourd'hui, William Cornwallis, qui se déclare bien haut l'admirateur et l'imitateur de l'essayiste français. Ses *Essais* à lui, qui touchent tous les sujets, sont bien de petites dissertations morales, de dimensions très variables, d'allure assez capricieuse, et l'analyse du moi, les confidences jaillies à tout

propos, s'efforcent d'y tenir une place importante. A vrai dire, le talent de Cornwallis est mince. Il ne sait pas trier dans son expérience un fait caractéristique, dans ses « humeurs » une inclination typique, et en tirer la leçon qui servira à tous ses lecteurs. Il n'a pas le don des confidences, cet abandon naïf qui y est nécessaire. Par-dessus tout, il est un bien médiocre écrivain, mais tout cela n'a pas empêché qu'en son temps ses *Essais* n'aient joui d'une certaine faveur, aussi grande ou à peu près que les *Essais* de Bacon.

Pendant longtemps le genre végéta et ne produisit aucune œuvre qui mérite d'être comparée avec celle de Montaigne. Durant tout le siècle cependant les recueils d'essais se succédèrent, en série à peu près ininterrompue, attestant que le genre voulait vivre, et dans plusieurs de ces recueils, dans ceux d'Abraham Cowley, de John Sheffield, de Joseph Glanvill, de Thomas Blount, par exemple, l'imitation de Montaigne est très sensible. Il reste le maître incontestable du genre, et, si pour quelques-uns il partage cette maîtrise avec Bacon, ses modèles sont suivis beaucoup plus que ceux du célèbre chancelier. Au début du XVIII[e] siècle enfin, avec Addison, l'essai produira de nouveaux chefs-d'œuvre, les premiers depuis ceux de Montaigne. Il aura conquis sa place prédominante dans la littérature anglaise, et à travers toutes les applications variées qui en seront faites durant deux siècles, à travers toutes les formes auxquelles sa souplesse native lui permettra de se plier, le souvenir de Montaigne restera vivant chez tous ceux qui le transformeront. Les plus célèbres d'entre eux le reconnaîtront pour leur ancêtre commun et l'avoueront pour leur modèle vénéré. On s'étonnera peut-être de constater qu'en France, où pourtant il était né, l'essai n'a point vécu après Montaigne, tandis qu'en Angleterre, sa terre adoptive, il a laissé une si brillante descendance. Le fait peut s'expliquer, je crois. En France, l'exemple de Montaigne décourageait les tentatives. N'y eût-il pas eu présomption à se mesurer avec un tel maître, et n'était-ce point se mesurer avec lui que d'écrire des essais puisque lui seul en avait composé? On le vit bien quand le marquis d'Argenson, un siècle et demi après Montaigne, s'avisa d'intituler un de ses ouvrages *Essais à la manière de ceux de Montaigne*. Tout le monde cria à l'impertinence. Et sans doute le marquis aggravait son cas en rappelant ainsi à la légère le nom de son devancier; mais, s'il

ne l'avait pas fait, le scandale eût-il été beaucoup moindre? En Angleterre, où Montaigne n'était pas un auteur national, il n'en était pas de même. Écrire des *Essais*, ce n'était pas se mesurer avec Montaigne, c'était l'imiter, c'était lui dérober sa manière, acclimater un genre qui en France était fort apprécié. Aucune pudeur ne devait ici retenir les écrivains. Toujours est-il que quand Taine rénova chez nous le titre d'*Essais*, il l'emprunta non à Montaigne, mais à ses descendans d'Angleterre, à Macaulay et à ses émules qui l'avaient fait leur.

Ce coup d'œil sur les destinées de l'essai nous a entraînés un peu loin. Revenons aux premières années du XVII[e] siècle. Nous avons vu déjà Montaigne y apporter ses richesses d'expérience psychologique et morale, inspirer, grâce à son sens de la vie, même des poètes dramatiques, donner à l'Angleterre un genre littéraire nouveau. Je crois qu'en outre déjà il a commencé à jouer ce rôle de critique des idées et de redresseur des jugemens dans lequel il devait exceller plus tard. A multiplier sur toutes les questions les points de vue pour et contre, à exposer toutes les doctrines en homme qui les épouse toutes à tour de rôle, il ruinait toutes les formes du dogmatisme. A son imitation, sir Walter Raleigh écrit un exposé des théories pyrrhoniennes, théories déconcertantes autant qu'il est possible, mais que Montaigne avait défendues avec une rare force de conviction et couvertes de sa grande autorité. Une pareille philosophie était bien propre à secouer la torpeur dogmatique. Mais voici qui est beaucoup plus important. Montaigne a, je crois, préparé les voies à la méthode de Bacon. Ce n'est pas qu'il ait partagé les espérances illimitées qu'éveille dans l'imagination de Bacon l'idée de la science expérimentale : rien n'est plus éloigné de sa pensée qu'une pareille présomption. Il coupe les ailes à la science au lieu de lui en donner. Loin de promettre à l'homme ce pouvoir absolu sur toute la nature, qui lui eût paru chimérique, il le convainc de sa faiblesse et de son impuissance. Il n'a pas non plus formulé la méthode, indiqué avant Bacon comment il convient d'interroger les faits, de classer les expériences, de les interpréter pour en tirer des connaissances de plus en plus étendues. Ne rêvant pas le but, il ne pouvait pas imaginer les moyens. Mais il a très bien senti le dérèglement de l'esprit lorsqu'il ne se soumet à aucune discipline, et il a montré la vanité des disciplines en faveur. C'était un premier pas, pour

qu'on songeât à constituer une méthode nouvelle, pour qu'on en sentît le besoin. Sa critique de l'esprit humain et des moyens de connaissance dont nous disposons contient en substance presque toute la théorie de Bacon sur les fantômes et ses attaques contre la logique d'Aristote. Or nous avons vu que les *Essais* étaient familiers à Bacon. Aucune lecture ne pouvait mieux le préparer à écrire le premier livre du *Novum organum*; et le premier livre du *Novum organum*, qui dénonce les vices de la science humaine et les écueils contre lesquels échoue la pensée, est comme la pierre fondamentale de toute l'*Instauratio magna:* il faut bien connaître un mal avant de songer à y porter remède. Descartes et Pascal, dans les méthodes de connaissance que, vers le même temps, ils ont élaborées, partent comme Bacon du doute universel. Cette nécessité du doute, c'est chez Montaigne que tous les trois l'ont trouvée affirmée et mise en pleine lumière. Avant de construire, il fallait détruire, il fallait faire table rase de toutes les présomptueuses bâtisses dont l'instabilité était reconnue. Pour tous les trois, Montaigne s'est chargé de détruire. Mais il est beaucoup plus près de Bacon que de Descartes ou de Pascal. Rien ne lui est plus étranger que le mysticisme de l'apologiste du christianisme, et il n'a pas entrevu l'évidence qui permet à l'auteur du *Discours de la méthode* de poser l'assise solide de sa construction. Quand il sort du doute, et il en sort très résolument, c'est l'autorité seule du fait qui oblige sa raison d'affirmer. Partout où il peut dégager la leçon des faits, il se décide, et il reste en suspens dans tous les cas où les faits ne semblent pas lui dicter une réponse. Tout son essai des *Boiteux* est très significatif à ce point de vue. Montaigne a donc fort bien pressenti le fondement de la méthode expérimentale. S'il n'a pas construit la bâtisse, il a du moins amassé les matériaux dont on devait faire usage. Pour belle et harmonieuse que soit celle que nous devons à Bacon, chacun sait combien elle était fragile, et que jamais ou presque jamais les découvertes scientifiques ne se sont faites suivant les règles qu'il a prescrites. Si Montaigne n'a fait qu'un pas vers la méthode, s'il s'est, pour ainsi dire, arrêté à la porte, c'est d'abord que sa prudence intellectuelle ne lui permettait pas d'entreprendre d'aussi ambitieuses constructions, mais c'est surtout que la méthode expérimentale devait sortir des sciences physiques et naturelles auxquelles elle s'applique exactement, non

des sciences morales qui en relèvent beaucoup moins parfaitement. Or Montaigne limitait son étude aux sciences morales. Je n'en suis pas moins persuadé qu'il a ouvert la voie à la grande œuvre de Bacon dont la puissance de pénétration ne devait apparaître que beaucoup plus tard.

III

L'époque des révolutions qui suivit le temps des Shakspeare et des Bacon ne devait pas être favorable à Montaigne. Il n'était pas l'homme des violences, l'homme des convictions fortes et légèrement acquises qui commandent les fermes décisions et les entreprises hardies. Aussi après 1632 la traduction de Florio ne se réimprime plus. La Restauration, qui ramena en Angleterre une cour tout imbue des habitudes françaises, qui fit triompher dans la haute société toutes les modes françaises, et particulièrement le goût des livres venus de la France, devait remettre les *Essais* en honneur. Brusquement arrachées aux austérités d'un puritanisme de commande, les hautes classes s'abandonnaient à un épicurisme facile, à un scepticisme de bon ton qui allait parfois jusqu'à l'athéisme. On lut sans doute alors beaucoup les *Essais* en français, car jamais plus qu'à cette époque la langue française ne fut pratiquée en Angleterre, où pourtant à toutes les époques elle a été comprise et parlée. Mais de plus, l'un des traducteurs qui se chargèrent alors de vulgariser au delà de la Manche la littérature française, Charles Cotton, entreprit de donner une version nouvelle des *Essais*. Il savait que le public ne manquerait pas de la bien accueillir.

Coïncidence curieuse, précisément dans le même temps ces mêmes *Essais* rencontraient en France de nombreux adversaires, subissaient une éclipse passagère. Les éloges qu'on en faisait se mêlaient de critiques de plus en plus vives. On leur reprochait leur langue, qui commençait à vieillir, leur absence de composition qui choquait le goût des contemporains pour la régularité classique; surtout on commençait à trouver que leur philosophie était dangereuse et que, si Montaigne était resté fidèle à la religion traditionnelle et à un sage conservatisme, son scepticisme pouvait fort bien conduire à des conclusions différentes. On n'ignorait pas que les libertins se recommandaient

de son autorité, et quelques-uns allaient jusqu'à le traiter, lui aussi, de libertin. Si les gens du monde ne pouvaient pas le condamner tant son charme les séduisait, et s'ils pensaient avec Mme de Sévigné qu'il eût été pour eux un bien aimable voisin, les vrais chrétiens, et non pas seulement les chrétiens de Port-Royal, mais les directeurs les plus autorisés, tonnaient contre lui. Ils firent mettre à l'index ses *Essais* où un siècle plus tôt Rome n'avait trouvé que peu de chose à reprendre. Pendant plus de cinquante ans, de 1669 à 1724, aucune réimpression complète n'en fut donnée en français.

Durant la même période la traduction de Charles Cotton ne fut pas réimprimée moins de quatre fois. On eût dit que, chassée hors de France, la renommée de Montaigne passait la Manche et se réfugiait en Angleterre. C'est bien ainsi qu'un lord du premier rang, le marquis d'Halifax, présentait les choses au public anglais. Il rappelait quelques-unes des critiques violentes dont les *Essais* de Montaigne avaient été l'objet dans des ouvrages français contemporains, il les réfutait sur un ton de triomphe. « Chez nous, disait-il, des personnes de toute qualité placent les *Essais* de Montaigne très haut dans leur estime et en font leur principale lecture. Ils sont dans toutes les mains. Pour moi personnellement, il n'est pas de livre avec lequel j'aie noué un commerce plus intime. » L'Angleterre l'apprécie donc bien autrement que ne fait la France, et il semble à Halifax que, pour en récompenser l'Angleterre, l'âme de Montaigne soit passée parmi ses compatriotes. « Ne vous en étonnez point, vous dira-t-il encore: de tous les Français Montaigne seul a eu le sens de la liberté. » Et c'est entre parenthèses pour ce motif que Montaigne est le seul des auteurs français que lui, Halifax, sache goûter; mais aussi, par suite de cette particularité, les Français ne peuvent pas l'apprécier à sa valeur, et l'Angleterre, la terre de la liberté, est incontestablement sa patrie naturelle. Quand en 1724 paraîtra une nouvelle édition française des *Essais*, une fort belle édition restaurée d'après le texte de 1595 et accompagnée d'un savant commentaire, la fameuse édition de Pierre Coste, qui fait date dans l'histoire du texte de Montaigne, elle sera l'œuvre d'un protestant réfugié en Angleterre, elle sera publiée à Londres, exécutée par une presse anglaise, munie d'un privilège du roi Georges, et les frais du travail seront en grande partie supportés par de grands seigneurs d'Angleterre, qui, nous dit Coste, lui

auront prodigué leurs encouragemens. L'Angleterre semblera nous renvoyer enfin notre Montaigne.

Alors seulement la France se montrera disposée à contrôler et à critiquer ses croyances religieuses et ses traditions de toutes sortes. On sait avec quelle souplesse d'esprit et quelle frénésie de destruction elle le fera, et elle rendra dès lors à Montaigne toute la place qu'il avait perdue parmi ses écrivains de prédilection. Dans cet effort pour secouer tous ses préjugés, et plus que ses préjugés, elle profitera largement de l'exemple de l'Angleterre qui précisément venait d'opérer le même travail de critique sur ses propres croyances et qui pour cela s'était aidée du concours de Montaigne. Car, dans le demi-siècle qui nous occupe, la vogue de Montaigne en Angleterre paraît suscitée principalement par son esprit critique, par sa clairvoyance à démasquer les préjugés et à les dénoncer, à découvrir le point caché où gît l'incertitude d'une proposition, le sophisme tacite qui nous la fait regarder comme évidente. L'Angleterre alors recherche les excitations de ce genre qui peuvent stimuler son esprit de libre examen, tandis que dans le même temps la France semble particulièrement jalouse de son unité intellectuelle et morale, et tend à rejeter loin d'elle tous les fermens de dissolution qui pourraient compromettre cette unité.

L'influence de l'esprit de Montaigne en Angleterre à la fin du XVIIe siècle se manifeste en particulier dans le principal traité de pédagogie qui fut alors écrit, les *Pensées sur l'Éducation* de John Locke. Ce traité, qui parut en 1693, est tout pénétré des mêmes principes qui ont dicté à Montaigne son essai fameux *De l'institution des enfans*. Je ne dirai pas que Locke s'est proposé de mettre à la portée de ses concitoyens les idées de Montaigne en matière d'éducation, car pas une phrase dans son ouvrage n'est traduite de celui de son devancier. Son œuvre est vraiment personnelle. Il aimait les enfans, s'occupait d'eux volontiers, et il avait été chargé de l'éducation d'un jeune noble qui appartenait à une très grande famille d'Angleterre, le futur comte de Shaftesbury. Ce sont bien les résultats de son expérience à lui, et en particulier les constatations qu'il avait pu faire en suivant au jour le jour les progrès du jeune Shaftesbury, que Locke s'est proposé de nous donner. Mais il avait lu Montaigne au préalable comme toute sa génération ; il se souvient quelquefois de lui dans son célèbre *Essai sur l'en-*

tendement humain, et son expérience personnelle d'éducateur avait été entièrement dominée et dirigée par les principes pédagogiques de Montaigne. Suivant ses préceptes, par exemple, et à l'imitation du père du philosophe, il avait placé auprès de son disciple encore en bas âge une gouvernante qui ne devait lui parler que latin. On peut dire qu'il avait essayé et comme contrôlé expérimentalement, d'une manière consciente ou non d'ailleurs, peu importe, les vues de son devancier. Mais comme il n'était rien moins qu'un esprit passif et à la remorque, il ne se contenta pas de les vérifier, il y joignit ses propres observations en abondance, il les enrichit de toute la perspicacité de sa réflexion très docile aux leçons des choses ; sur aucun point, je crois, il n'en vint à les contredire. Il adresse à l'éducation traditionnelle les mêmes critiques que Montaigne, lui reproche d'abâtardir les cœurs par une discipline trop rigoureuse et les esprits par un exercice abusif de la mémoire non moins que par l'appel constant au principe d'autorité. Comme lui il décharge les programmes des disciplines formelles qui les encombraient : la grammaire, la rhétorique, la dialectique ; et à une pédagogie de l'effort il prétend substituer une pédagogie du plaisir, et élever l'âme en toute douceur et liberté. Surtout, au point de vue moral comme au point de vue intellectuel, il s'efforce, par les mêmes moyens que Montaigne, de réagir contre le principe d'autorité et de donner à ses disciples des habitudes de libre examen. Par là Locke, dont le traité a joui d'une grande faveur, les préparait à recevoir les leçons de Montaigne et à les mettre en pratique, à s'imprégner de ses idées. Comme Montaigne, et avec l'aide de Montaigne, il avait le souci avant tout de former des esprits indépendans. Locke écrivit encore à la fin de sa vie un opuscule intitulé : *De la conduite de l'entendement*. Les mêmes principes y dominent, et, bien que les réminiscences directes de Montaigne y soient moins nombreuses, on y retrouve ses idées les plus chères. Après les avoir proposées à l'enfance, Locke les recommandait à l'âge mûr. Il voulait les voir présider à la vie tout entière.

C'étaient précisément les mêmes principes de libre examen qui, dans le même temps, conduisaient les philosophes anglais à affranchir la morale de la religion, et qui répandaient le doute sur tous les dogmes de la foi traditionnelle. La raison, dégagée de ses entraves, devait prétendre à gouverner seule l'activité

humaine et à s'installer en maîtresse sur le domaine de la morale, et il ne se pouvait guère que, venant à examiner avec ses seules forces les idées métaphysiques, elle ne semât point la division parmi les esprits. Sur ces deux points Montaigne s'était avancé résolument dans la voie nouvelle; il pouvait servir de guide aux pionniers du rationalisme.

Quand il s'interrogeait sur la conduite à suivre en telle ou telle circonstance, jamais il ne faisait intervenir les commandemens de l'Évangile ou les sourdes suggestions de l'habitude. Il pesait et il contrepesait des raisons positives, qui seules lui servaient de règle. Il s'examinait surtout lui-même et la connaissance intime du moi lui dictait ses choix. Ce n'était pas chez lui un principe formulé, mais bien plutôt une tendance très impérieuse à laquelle il cédait volontiers et qui a donné à son œuvre une couleur très originale pour son temps. Tout porte à croire que les moralistes anglais qui ont réduit cette tendance en système et construit méthodiquement une morale rationnelle indépendante de toute religion, que Mandeville, qui cite quelquefois Montaigne, que Shaftesbury ont largement profité de son travail. Ils ne faisaient que le continuer. Tous les deux, ainsi que Locke d'ailleurs, avaient séjourné en Hollande, dans le cercle des réfugiés de France parmi lesquels le nom de Montaigne était en singulier honneur et son influence très active. Shaftesbury était précisément ce disciple que Locke avait formé suivant les préceptes du philosophe périgourdin, auquel il avait dès le bas âge insufflé l'esprit de Montaigne.

Les déistes ont, eux aussi, travaillé à séparer la morale de la religion et à la constituer en discipline distincte, mais leur activité s'est portée surtout sur l'examen des dogmes religieux. De Herbert of Cherbury, qui publie son *De veritate* en 1624, jusqu'à David Hume, leur activité dissolvante s'est exercée pendant un siècle et demi, dilapidant pièce à pièce tout l'héritage des croyances traditionnelles. Ici toutefois leur situation différait passablement de celle de Montaigne. Montaigne, qui était catholique, pouvait, grâce à son catholicisme, faire reposer sa foi sur le doute universel. Il lui était loisible d'aller dès le premier instant jusqu'aux extrêmes limites de l'agnosticisme sans pour cela se séparer de l'Église, d'avilir la raison et ruiner tout son crédit pour l'abîmer ensuite aux pied du successeurs de saint Pierre, seul représentant

de l'autorité traditionnelle. Sa liberté était d'autant plus grande qu'après toutes les aventures intellectuelles dont il courait la fortune, il était plus assuré d'un refuge aussi ferme, et sa soumission à l'autorité pouvait paraître d'autant plus recevable qu'il avait plus douté, plus désarmé la raison, et que, partant, il avait davantage refusé le droit de contrôler et de contester les enseignemens traditionnels. Il en allait tout autrement des déistes. Protestans, ils n'avaient pas au même degré le refuge de l'autorité. Ils devaient chercher dans le libre jeu de leur raison les principes de leurs croyances, et, par conséquent, ils ne pouvaient point sans grand péril avilir leur raison. Aussi cherchent-ils à retenir dans les croyances traditionnelles ce que leur raison en peut étayer. Ils entrent tous dans la voie du doute, mais ils s'y avancent plus ou moins chacun selon son tempérament individuel, selon la vertu dissolvante de son intelligence, chacun dosant sa part de foi ou d'incrédulité suivant les besoins de son cœur et de sa raison. La vérité pourtant est qu'on fait difficilement au doute sa part. Peu à peu, il étend son domaine, il envahit tout. Si l'on trouve à cette époque des rationalistes comme Locke, qui, fidèles à la tradition protestante, acceptent encore le christianisme et se contentent seulement de faire un choix parmi les données de la tradition chrétienne, retenant celles que leur raison avoue, rejetant les autres, et se constituant ainsi un christianisme à leur manière, les déistes passent outre, ils écartent résolument tout ce que le christianisme a de particulier pour ne conserver que les croyances communes à toutes les religions, les vérités reçues de tous les hommes ou à peu près, la foi dans l'existence de Dieu et dans l'immortalité de l'âme. Mais le mouvement ne devait pas s'arrêter là. Il s'achève tout naturellement chez Hume qui met en doute jusqu'aux données de la religion naturelle, et qui comme Montaigne, suivant la même logique, conclut à un agnosticisme radical. Sur cette échelle décroissante des croyances, chacun, suivant l'échelon où il s'arrêtait, pouvait puiser plus ou moins largement chez Montaigne. On se sentait d'autant plus en communion avec lui qu'on approchait davantage de la position de Hume; mais la différence d'attitude que nous signalions tout à l'heure n'empêchait pas que son allure de libre examen ne fût séduisante pour tous, et les *Essais* ont été certainement l'un des fermens de pensée les plus actifs à cette époque.

Le promoteur du mouvement déiste, Herbert of Cherbury, avait séjourné longuement en France où des missions diplomatiques l'avaient retenu. La pensée française a certainement eu sur son esprit une grande influence, et c'est à Paris qu'il a composé son traité *De la vérité*, où il proclame l'insuffisance des méthodes de connaissance, et où il en propose une nouvelle fondée sur le consentement universel. Ce criterium du consentement universel obligera Herbert of Cherbury à rejeter uniformément toutes les religions positives pour ne retenir que les élémens communs à toutes, qui constitueront la religion naturelle. Or quel écrivain en France, mieux que Montaigne et son fervent disciple Charron, pouvait à cette époque enseigner la faiblesse de la raison et la nécessité de la guider? Lequel encore pouvait mieux inviter à examiner l'extrême diversité des coutumes et des croyances pour les opposer les unes aux autres, en dégager les contrastes et les ressemblances? L'historien du déisme, Lechler, et les historiens de la philosophie moderne ont tous reconnu cette part prépondérante de Montaigne dans les origines du mouvement.

Elle est surtout apparente dans les écrits de Charles Blount qui sont d'un demi-siècle postérieurs à ceux de Herbert. Ce Charles Blount n'est point un précurseur, sa pensée n'est pas originale. Il reçoit la doctrine toute formée des mains de Herbert et de Hobbes et il la reprend à son tour sans y ajouter grand' chose. Mais dans l'exposé qu'il en fait, à chaque instant reparaît le nom de Montaigne, et plus souvent encore que son nom des citations des *Essais*. On sent que le livre lui est absolument familier, qu'il se présente sans cesse à son esprit. Blount admire l'art de Montaigne, lui emprunte quelquefois les images, goûte l'allure décousue de son style surtout. Montagniser (*to montagnize*) dans sa langue signifie procéder par perpétuelles digressions, et si on lui reproche de ne pas composer, il se retranche derrière l'exemple de Montaigne et se couvre de son autorité. Mais, bien plus que l'art de Montaigne, il aime son esprit, sa critique à laquelle rien n'échappe, et qui, sans tapage, sans effort, comme en se jouant, minant lentement les idées par leurs assises, laisse enfin la pensée désemparée. Pour Blount, comme pour Herbert et Hobbes, la seule religion des hommes a d'abord été la religion naturelle, et dans le temps où ils s'en contentaient ils étaient pieux et vertueux. L'inter-

vention des prêtres a tout gâté. Les prêtres sont des ambitieux qui ont imaginé des rites compliqués et des dogmes absurdes et les ont imposés à la crédulité populaire afin de rendre leur ministère indispensable et fonder par lui leur propre pouvoir. Et ainsi ils ont abêti et dépravé l'humanité. Les princes ont fait cause commune avec eux, se sont servis d'eux pour assurer leur gouvernement et leur ont en retour concédé de scandaleux avantages. Le résultat de cette alliance est que l'homme est avili dans son cœur et dans son esprit, et que les religions qui prétendent l'élever à la divinité ne font que le ravaler toujours plus bas. Cette doctrine, qui est exposée dans le *Anima mundi* (1679) et dans le *Great is Diana* (1680), est étrangère à Montaigne; mais Montaigne, qui aimait tant à passer en revue les croyances contradictoires des peuples, fournissait les faits qui servaient à l'établir. A l'exemple de l'*Apologie de Sebonde*, et en s'aidant manifestement d'elle, Blount nous montre les idées folles et injurieuses que les religions se sont faites de la divinité, les croyances ineptes qu'elles ont répandues sur l'âme et ses destinées. Montaigne l'aide encore à montrer quels actes de barbarie a provoqués l'idée de sacrifice et sa foncière absurdité. Il le seconde dans sa critique du miracle. Blount n'a pas plus que Montaigne le goût des systèmes. Pamphlétaire plus que philosophe, il se propose non de présenter une doctrine bien liée, mais de taquiner, de troubler dans leur sérénité béate qui l'exaspère ces dogmatiques dont l'arrogante présomption ne vit que d'ignorance et de bêtise. L'impertinence avec laquelle Montaigne savait déjouer et démasquer leurs affirmations frivoles lui plaisait par-dessus tout. Il reprend dans les mêmes termes, citant des pages entières des *Essais*, tout son long paradoxe sur l'intelligence animale, qui supprime le fossé creusé par la philosophie traditionnelle entre l'âme rationnelle de l'homme et l'âme sensitive des bêtes, et trouble ainsi les idées du croyant sur l'immortalité. Comme Montaigne il s'élève contre les procès de sorcellerie, nie le merveilleux sous toutes ses formes, répète que tout l'héroïsme des martyrs ne sert de rien pour fonder les dogmes auxquels ils sacrifient leur existence. Plus que ses opuscules, il faut lire le hardi commentaire dont Charles Blount accompagne sa traduction de la *Vie d'Apollonius de Tyane*. La vie d'Apollonius ne lui paraît ni moins exemplaire ni moins féconde en miracles que celle du Christ, et

il estime que ses vertus et ses prodiges ne sont pas moins solidement attestés que ceux dont les évangélistes nous ont transmis la tradition. Conter les gestes d'Apollonius, c'est, aux yeux de Blount, jouer aux chrétiens le mauvais tour de donner un rival à leur Dieu, et ruiner l'autorité du Christ en montrant qu'il n'y a pas plus de raisons pour croire en lui que pour croire en Apollonius. Très fréquemment le nom de Montaigne revient dans ce commentaire. Son autorité est l'une de celles que Blount allègue le plus volontiers. Là encore des pages entières des *Essais* sont transcrites et souvent elles servent à faire passer les hardiesses de l'auteur.

Charles Blount n'était point un savant ni un philosophe de profession. C'était un homme du monde, qui appartenait à la haute société, et qui écrivait par passe-temps. Par lui nous comprenons le genre d'intérêt que cherchaient dans les *Essais* les gens du monde, ou tout au moins ceux qui parmi les gens du monde se piquaient de philosophie, et dans ce temps-là presque tous se piquaient de philosophie. Montaigne, un homme du monde comme eux, qui comme eux méprisait les pédans et leur jargon, s'était chargé de mettre à leur portée, d'exprimer en leur langage les idées qu'il leur fallait pour jouer aux esprits forts. John Sheffield, duc de Buckingham, l'un des plus gros personnages du temps, admire Montaigne pour sa franchise par-dessus tous les autres écrivains, promet l'immortalité à quiconque écrira dans le même style, et, dans les *Essais* qu'il compose à son imitation, il accumule les expressions d'un scepticisme désabusé. Non moins considérable que lui à la cour des Stuarts puis à celle de Guillaume d'Orange, le marquis d'Halifax, dont nous avons constaté tout à l'heure l'admiration pour Montaigne, à son avis le seul esprit libre parmi les Français, qui avait écrit une *Défense de Montaigne*, ne passait pas pour plus affermi dans la foi traditionnelle. On l'accusait d'athéisme. Il disait, paraît-il, qu'un homme ne peut s'asseoir à sa table pour philosopher sans se relever athée.

Lord Saint-John Bolingbroke est encore un des premiers hommes d'Angleterre, et il est en même temps le plus illustre représentant du mouvement déiste. Très grand seigneur dans ses allures, il se sent, en tant qu'écrivain, de la famille de Montaigne, et son conservatisme de prudence, quoiqu'un peu différent dans ses origines de celui de Montaigne, ne manque pas

de le rapprocher encore de lui. Aux yeux de Bolingbroke, bien qu'aucune religion ne mérite l'attention du philosophe et ne supporte l'examen, il faut une religion pour le peuple parce qu'un peuple sans religion ne serait pas gouvernable. Le peuple doit être élevé dans le respect superstitieux des traditions, de toutes les traditions, et dans l'horreur de toutes les nouveautés. Il dira cela dans les mêmes termes que Montaigne quelquefois, et intimement il se persuadera que la pensée de Montaigne ne différait pas de la sienne, que Montaigne dispensait, lui aussi, d'une foi déraisonnable la classe cultivée. Pour celle-là seule Bolingbroke continue la lutte de ses devanciers contre les religions positives, et comme eux il s'aide dans ce combat des suggestions des *Essais*. Bien qu'il ait beaucoup plus de croyances fermes que Montaigne, bien qu'il affirme, en opposition avec lui, l'existence de lois naturelles et la capacité de la raison humaine à les découvrir, il recueille avec prédilection dans les *Essais* les formules de scepticisme et les abdications de la raison. Il nomme Montaigne dans ses écrits philosophiques jusqu'à seize fois. Il le cite souvent, et en français aussi bien qu'en anglais, Montaigne se présente constamment à sa pensée.

La philosophie de notre XVIIIe siècle sera toute pénétrée du déisme anglais. Elle en sera la fille. Voltaire, comme les déistes, ne verra dans les religions que de grossières supercheries inventées par la cupidité des prêtres, développées par l'ambition des princes. Comme Bolingbroke il jugera nécessaire d'assujettir les peuples à des mensonges pour les diriger. Ses modèles lui montreront comme par surcroît tout le profit qu'il peut tirer de l'alliance de Montaigne dans l'élaboration et dans l'exposé de ses idées. Lui et ses congénères verront en l'auteur de l'*Apologie de Sebonde* ce que les déistes anglais y avaient vu avant eux : un sceptique qui a démasqué la puérilité de toutes les religions, du christianisme comme des autres, qui a jugé utile de les maintenir pour la masse, mais qui s'est pleinement affranchi pour son propre compte et qui l'aurait déclaré hautement si, en son temps de grossière ignorance, la plus élémentaire prudence ne l'avait obligé à cacher ses véritables sentimens. Et rien n'est plus faux, je crois, que cette interprétation de la pensée de Montaigne, mais elle a été fort répandue. En nous renvoyant Montaigne dans l'édition de Coste, l'Angleterre

enseignait à nos philosophes à lui demander des armes et elle leur transmettait l'image qu'elle s'était faite de lui et qu'ils devaient en conserver.

IV

Elle ne renonçait d'ailleurs pas à lui pour cela. Si, la bataille achevée, il cesse d'être un allié de combat, il devient, dans la paix, un maître avoué par de nombreux disciples. Le rôle des *Essais* est alors moins facile à déterminer parce qu'il est plus complexe. Chacun les interprète et les goûte suivant son propre tempérament, mais on continue de les lire avec intérêt et profit. Ils ont été pour l'Angleterre un livre classique dans toute la force du terme, si l'on peut appeler ainsi le livre où toutes les générations successives viennent puiser des enseignemens, que les écrivains les plus autorisés citent volontiers et qu'ils admirent. Ils ont été un livre classique pour l'Angleterre, je ne dirai pas autant que les œuvres d'un Cicéron ou d'un Horace, que les enfans balbutiaient dans les écoles, mais au premier rang après ceux-là, et plus, certainement, qu'aucun des chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne.

Un fait bien caractéristique à ce point de vue est, qu'à toutes les époques le nom de Montaigne reparaît sous la plume des écrivains anglais sans que ceux-ci jugent nécessaire de l'accompagner d'un mot de commentaire. Il est familier à leur public. Dès l'origine, dès le temps de la traduction de Florio, il semble qu'on n'ait pas le droit de l'ignorer. Il est, par exemple, sans aucun éclaircissement, chez Bacon, chez Ben Jonson, chez Burton. A l'époque de la Restauration nous le retrouverons de même dans les œuvres de Walton, de Samuel Butler, d'Abraham Cowley, de John Evelyn, sans parler de ceux que j'ai précédemment nommés.

Montaigne était, nous assure Lowell, l'écrivain favori du grand Dryden. Au temps de Bolingbroke tous ceux qui en Angleterre tiennent la plume semblent l'étudier avec prédilection : si Addison, comme Hume le fera de nouveau un peu plus tard, lui reproche son égoïsme et sa vanité, il n'en cherche pas moins à imiter sa manière dans ses propres *Essais*, de même que Hume s'inspirera sans doute de son scepticisme. Steele se souvient de lui dans le *Spectator*. Les poètes eux-mêmes laissent

deviner qu'ils sont pénétrés de son livre (1) : je trouve une réminiscence de l'*Apologie de Sebonde* dans une des fables de Gay; Warton compose une ode avec une chanson d'amour qu'un voyageur avait entendue au pays des cannibales et rapportée à Montaigne. Pope mentionne Montaigne aussi bien dans ses poèmes que dans sa correspondance. Il veut imiter sa manière, « se verser lui-même tout entier dans ses œuvres aussi franchement que le sincère Shippen ou que le vieux Montaigne. Chez eux, dit-il, sûre d'être aimée pour peu qu'on la vît, l'âme se présentait à tous les regards sans réserver une seule pensée à part soi. » On a pu dire que la morale des *Épîtres sur l'homme* avait été directement empruntée à Montaigne, et c'est là peut-être une affirmation contestable, car dans ses grandes lignes la morale des *Épîtres sur l'homme* se retrouve aussi bien chez Horace ou chez Pascal que dans les *Essais*, mais il reste acquis que les *Essais* ont été l'un des livres préférés de Pope. Swift fait lire Montaigne à sa bien-aimée Vanessa dans son poème de *Cadenus and Vanessa*, et il le nomme à diverses reprises dans ses œuvres en prose. Son esprit critique et sa misanthropie trouvaient un aliment selon leur goût chez un penseur qui démasque la fragilité de toutes les institutions humaines et qui fait si peu de cas de notre raison, et l'on ne s'étonne point qu'un jour Bolingbroke ait appelé Montaigne l'ami de Swift. Après Rabelais et Cervantès il n'était point d'auteur que Sterne relût plus volontiers. Son désordre si fantaisiste, dégagé de toute convention, le séduisait, son scepticisme aussi qui flattait ce sentiment cher entre tous à Sterne que les plus petites causes produisent des effets disproportionnés, que nos habitudes les plus frivoles, nos manies les plus ridicules nous mènent à leur gré et tissent la trame de nos instables existences. Il lui a emprunté des images, des observations psychologiques, des réflexions de toutes sortes.

Sans parler des philosophes, comme Dugald-Steward, et des critiques, comme Hazlitt, que leur profession appelait à consacrer à l'étude des *Essais* des articles entiers, et qui d'ailleurs ne manquent pas d'en proclamer les mérites, de nombreux artistes et penseurs au XIXe siècle ont dit leur admiration pour Montaigne, et déclaré qu'ils en faisaient leur lecture de prédilection.

(1) On a pensé trouver des réminiscences des *Essais* jusque chez Wordsworth et chez Coleridge.

Byron a écrit : « Les *Essais* de Montaigne et le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire sont les ouvrages que je lis et relis avec un intérêt toujours renouvelé. » Et Tackheray : « Montaigne et les *Lettres* d'Howel sont mes livres de chevet. Si je m'éveille la nuit, j'ai sous la main l'un ou l'autre de ces auteurs qui babille avec moi pour me rendormir. Ils parlent d'eux-mêmes sans fin, et ils ne me fatiguent pas... J'aime, dis-je, et je ne me lasse presque jamais d'entendre le babillage sans apprêt de ces deux chers vieux amis, le gentilhomme périgourdin et le vaniteux petit clerc du conseil du roi Charles. » Dans le cabinet de Stevenson, Montaigne va rencontrer une autre compagnie, « Un ou deux des romans de Scott, Shakspeare, Molière, Montaigne, « l'égoïste, » et « le vicomte de Bragelone » constituent le cercle étroit de mes intimes. » Chez Dobson, dans son poème intitulé *Mes livres*, Montaigne passe en première ligne, il est suivi de Howell, Horace, Molière, Burton et Rabelais. « Les autres livres, ajoute Dobson, je ne les ai jamais ouverts, ceux-là sont les livres que je lis. » John Richard Green le place auprès de Shakspeare et de Dante, dans les plus hautes sphères de la pensée où l'esprit devrait chercher une nourriture quotidienne. « Si chaque jour, écrit-il, vous aviez lu un peu de Shakspeare, ou un peu de Dante, ou un peu de Montaigne, par exemple, vous n'auriez pas cessé d'aimer Mme Roland, mais vous auriez réservé l'enthousiasme enflammé qu'elle vous inspire pour des caractères plus haut placés. » Et parmi les influences livresques qu'il a subies, il distingue avant tout celles de Carlyle et de Montaigne. Montaigne lui a donné des leçons d'impartialité. Édouard Fitz Gerald, le délicat érudit concentré dans sa vie intérieure et si épris de sagesse, était encore un fervent admirateur de Montaigne. Il le nomme sans cesse dans sa correspondance ; il le lit, il le loue, il l'emporte en voyage comme un « agréable compagnon, » il l'appelle « mon vieux Montaigne, » il s'inspire de lui. On a relevé dans son *Puissant magicien* bon nombre de réminiscences des *Essais*. George Eliot a dit aussi son admiration pour Montaigne, et quand le meunier du *Moulin sur la Floss*, pour exprimer qu'il ne veut pas se dépouiller de son bien au profit de ses enfans tant qu'il en pourra jouir lui-même, nous dit qu'il entend ne pas se dévêtir avant l'heure de se coucher, il nous laisse deviner qu'il a lu Montaigne en sa jeunesse.

On pourrait prolonger cette liste de témoignages. Il faut

faire une place spéciale à celui d'Emerson, le puissant philosophe des États-Unis, qui a exprimé avec tant de force la leçon d'énergie que donne au monde l'histoire de son pays. Si les Américains, à toutes les époques, ont beaucoup moins que les Anglais étudié et apprécié les *Essais*, Emerson, en revanche, avait voué à Montaigne un véritable culte. Montaigne était pour lui le sage des temps modernes. « Un volume dépareillé de la traduction des *Essais* par Cotton, dit-il, m'est resté de la bibliothèque de mon père quand j'étais enfant. Il y demeura longtemps négligé, jusqu'à ce que, après bien des années, comme je venais de sortir du collège, je le lus et me procurai les autres volumes. Je me rappelle les délices et l'émerveillement dans lesquels je vécus en sa compagnie. Il me semblait que j'avais moi-même écrit ce livre dans quelque vie antérieure, tant il parlait avec sincérité à ma pensée et à mon expérience. »

Depuis une soixantaine d'années la critique française, grâce aux méthodes précises qui sont aujourd'hui en faveur, a renouvelé les études sur Montaigne. L'Angleterre et l'Amérique ont tenu à ne pas rester étrangères à ce mouvement. Non seulement leurs critiques leur ont fait connaître les résultats des recherches entreprises chez nous, mais on peut dire qu'ils y ont quelquefois apporté leur contribution, et que par là encore ils ont traité Montaigne comme un de leurs écrivains nationaux. La « montaignologie, » comme dit plaisamment l'un d'entre eux, leur tient à cœur presque autant que la « shakspearologie. » Les études de Bayle Saint-John, de Lawndes, de Whibley, même celle de Dowden, qui n'est pas à l'abri de la critique, sont parmi les mieux informées et les plus pénétrantes que l'on puisse lire sur les *Essais*. L'Université de Harward, à Cambridge, aux États-Unis, semble avoir voué à Montaigne un culte particulier. Lowel, qui y a professé et qui y a dirigé le département des études de langues et littératures romanes, était tout pénétré des *Essais*, qu'il relisait sans cesse et qu'il admirait, et ses écrits le proclament assez clairement. L'un de ses successeurs, Bocher, n'avait pas de sujet d'étude plus habituel. Une mort prématurée l'a seule empêché de nous laisser le fruit de ses réflexions et de ses recherches. Significatif et touchant entre tous est le cas de miss Grace Norton qui, amie de Bocher, héritière de ses papiers et de sa pensée, vit

depuis plus de trente ans en commerce quotidien et en communion intime avec les *Essais*. Elle en a fait l'aliment de sa vie intellectuelle, et bien peu des compatriotes de Montaigne les connaissent aussi bien que miss Grace Norton. Les études qu'elle a publiées voici quelques années sont d'une précision, d'une érudition qui les rendent nécessaires à tous ceux qui veulent connaître Montaigne. Elle y apporte des documens inconnus, des hypothèses neuves, des interprétations pénétrantes, telles qu'une connaissance intime et constamment entretenue des textes peut seule les suggérer.

V

Que des Allemands étudient avec ces méthodes précises nos grands écrivains, rien de plus naturel : nul sujet n'échappe à leur insatiable avidité d'érudition, et l'étude de leurs auteurs nationaux ne saurait fournir tous les sujets de thèses, de dissertations et de programmes qu'il leur faut. Mais que le même honneur soit rendu à Montaigne par des Anglais et par des Américains, voilà qui est digne de remarque. Il faut voir dans cet hommage un signe nouveau et bien caractéristique de l'intérêt particulier que son œuvre leur a toujours inspiré.

C'en est une manifestation nouvelle, toute moderne celle-là, car, pour ne point se démentir, le goût d'une nation pour un écrivain est obligé de changer de forme avec les temps, de refléter les préoccupations et les tendances des époques successives. Celui-là seulement pourra vivre à travers les âges qui sera assez riche de son propre fonds pour satisfaire aux besoins divers des divers âges. Si les hommes de la Renaissance ont surtout goûté dans les *Essais* les leçons morales de l'antiquité retrouvée et les métaphores pittoresques, les générations suivantes avec Locke et avec les déistes ont surtout demandé à Montaigne des leçons de bon sens et de libre examen, et plus tard encore, quand ses enseignemens ont été bien répandus, bien vulgarisés, les artistes qui lui devaient le genre des *Essais* et les penseurs lui sont restés fidèles pour la forme immortelle qu'il avait su donner à l'expression de ses idées.

A tout prendre, les destinées de Montaigne en Angleterre ressemblent beaucoup à ses destinées en France. Chez nous aussi il est facile de découvrir un double courant parmi ses disciples,

les uns admirant en lui sa sagesse morale héritée de l'antiquité et sa connaissance intime des anciens, les autres, avec Descartes, puis avec les philosophes du XVIIIe siècle, les véritables successeurs de Descartes, séduits surtout par son rationalisme et par son esprit critique. Et quand, plus tard un peu qu'en Angleterre, nos philosophes eurent achevé leur travail de critique, l'art des *Essais* et leur charme intime devinrent leur principal titre à la réputation. Enfin, lorsque le goût des études historiques précises s'est développé, avec une curiosité amoureuse autant qu'érudite, on s'est efforcé de reconstituer l'histoire de leur composition, de retrouver leur texte exact et ses remaniemens successifs, la figure de leur auteur, tout cela au prix d'un travail patient, que peu d'œuvres pouvaient mieux justifier, et auquel nous avons vu quelquefois les Anglo-Saxons participer à leur manière.

Si pourtant nous voulons serrer les faits de plus près, et nous demander ce que les Anglais ont principalement goûté chez Montaigne, interrogeons les écrivains qui viennent de déposer en sa faveur sur les raisons de leur préférence. Presque tous ceux qui s'expliquent à ce sujet nous diront avec Emerson que ce qu'ils goûtent surtout en Montaigne c'est sa franchise, sa sincérité, sa manière directe, si je puis dire, d'aller au réel et de le représenter, ce qu'on pourrait appeler son sens des réalités concrètes. Il nous met en relation immédiate avec les choses, il en donne la sensation. Parfaitement libéré des problèmes de parade, des fleurs de la rhétorique traditionnelle, il va droit aux réalités concrètes avec un sens très sûr qui n'est peut-être qu'un ardent désir d'atteindre à la vérité toute nue. « Montaigne, nous dit Emerson, est le plus ingénu et le plus loyal de tous les écrivains... Vous pouvez lire ailleurs de la théologie, et de la grammaire, et de la métaphysique. Tout ce que vous trouvez ici sentira la terre et la vie réelle..... » C'est grâce à son horreur instinctive du factice qu'il sait intéresser son lecteur aux innombrables idées qu'il remue. « Il y a eu des hommes à la pensée plus profonde, mais, peut-on dire, aucun homme qui ait eu une pareille abondance d'idées ? Jamais il n'est ennuyeux, jamais insincère, et il a le génie d'intéresser le lecteur à tout ce qui l'intéresse. »

Le réalisme que Taine signalait comme un des caractères les plus saillans du génie anglais a beaucoup contribué, je crois, à

faire goûter Montaigne aux Anglais. C'est d'un réalisme spontané, naturel, qu'il s'agit ici, aucunement d'une doctrine littéraire. Ils ont senti que sa pensée plonge au-dessous du milieu artificiel dont tout homme civilisé est enveloppé pour habiter constamment et sans effort un monde plus conforme à notre nature, afin d'y trouver son aliment nécessaire, et ils ont vu dans les *Essais* un « livre de bonne foy » au sens le plus large du mot. Il est vrai qu'un autre caractère de la race, beaucoup moins bien dégagé par Taine et non moins apparent, ne se retrouvait pas au même degré chez Montaigne : je veux parler de l'union intime avec ce sens du réel, d'une sorte de mysticisme et d'idéalisme qui donne une couleur originale à beaucoup d'œuvres anglaises. Montaigne n'est point du tout mystique, du moins en général. Encore convient-il de ne pas oublier sur quel ton il a parlé de l'amitié, et son essai *de l'amitié* a été fort goûté en Angleterre comme ailleurs. Est-il rien de plus mystique que son mot fameux, repris par divers auteurs anglais : « Si on me presse de dire pourquoy je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant: parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Le sens très pratique de la vie que beaucoup d'Anglais ont constaté chez Montaigne était encore de nature à leur plaire. Dans ce réel très concret, très prochain de chacun de nous que sa pensée habite, ce qui l'intéresse surtout, c'est de reconnaître les faits et les principes qui doivent régler notre conduite. Sans cesse Montaigne examine les raisons qu'il a d'agir, ou de ne pas agir, ou encore d'agir de telle ou telle manière. Préoccupé sans cesse des mœurs et de la psychologie, qui est la base nécessaire de toute la science des mœurs, il ne fait pas la métaphysique de la morale, si l'on peut ainsi parler, ne se travaille pas à démêler ses fondemens, ne s'attarde pas dans le problème du souverain bien, il court droit aux cas individuels, aux difficultés que suscite la vie à chaque pas, que son expérience fait jaillir chaque jour dans son champ d'activité personnelle ou que ses lectures lui révèlent dans la conduite des autres hommes. Cette manière toute positive de moraliser répond bien à l'idée que nous nous formons du caractère anglais. Les Anglais demandent à Montaigne des encouragemens contre la mort et la douleur, des jugemens sur la mode, sur l'ambition. Bien peu de ses disciples saxons ont goûté ce que son enseignement avait

de plus original peut-être, je veux dire cet enthousiasme pour la bonne nature, cet abandon plein de confiance aux instincts qui naissent d'elle. Chez bien peu d'entre eux, et peut-être chez aucun, on ne retrouve ce large courant de naturalisme qui lui venait de Rabelais, qui après lui se retrouve chez Molière, et qui en France lui a fait tant d'admirateurs passionnés. Mais en Angleterre on se plaît tout particulièrement à rationaliser la morale, comme il savait si bien le faire, et nul ne s'étonnera de voir un Anglais, Shaftesbury, compléter sur ce point son œuvre en la systématisant. On répète volontiers après lui que c'est dans la vie privée que se manifestent le plus clairement les sentimens et que la valeur morale peut être appréciée; on est séduit par la souplesse insinuante avec laquelle il se glisse dans l'intimité de chacun et s'immisce jusque dans les actes les plus privés.

Emerson parle quelque part de cet Auguste Collignon, mort en 1830, dont il vit le tombeau au cimetière du Père-Lachaise, et qui, disait son inscription funéraire, s'était formé à la vertu sur le modèle des *Essais* de Montaigne. L'exemple d'Auguste Collignon a dû être compris des lecteurs d'Emerson. Ils voyaient volontiers en Montaigne un maître de bon sens pratique. Les articles que les Revues anglaises consacrent de temps à autre à Montaigne ne sont pas tous des articles d'érudition. Ils présentent volontiers les *Essais* comme un livre toujours vivant, dans la lecture duquel on trouve encore, au XXe siècle comme au XVIe, agrément et instruction. Ils montrent en Montaigne un aimable compagnon, auquel il y a plaisir à consacrer ses heures de loisir, et qui, sans jamais prêcher, sait donner d'utiles conseils et incliner l'âme vers la sérénité.

Pour les Anglais, comme pour les Français, Montaigne est encore un maître de bon sens autant que de sagesse pratique. Ils louent en lui la rectitude de son jugement. Nous avons vu qu'à la fin du XVIIIe siècle il a rendu un service signalé à la pensée critique anglaise. Dans ce temps-là il a pu apparaître à quelques-uns comme un esprit aventureux, comme le représentant d'un scepticisme dangereux qui risquait d'obscurcir les principes et d'énerver les ressorts de l'activité. Mais cette défiance, qui, pendant un temps, a été si répandue en France et qui a passagèrement rendu Montaigne suspect à ses compatriotes, ne se rencontre que bien peu chez les Anglais. Celui qui

avait préparé la méthode de Bacon et qui avait fourni à Locke ses principes de pédagogie ne devait pas être un bien redoutable démolisseur. On a senti que le scepticisme de Montaigne n'était pas dissolvant, qu'il ne tendait qu'à dégager l'esprit de méthodes fallacieuses et de notions bâtardes accumulées depuis des siècles pour le placer en présence de l'expérience toute nue, considérée comme seul principe de connaissance. Ce scepticisme-là ne pouvait pas manquer d'être cher au génie anglais qui a conduit la pensée moderne dans les voies de l'empirisme. Montaigne était, comme l'a dit Helvétius, l'un des précurseurs et des promoteurs de la philosophie empirique et, après Bacon et Locke, on ne s'étonne pas de voir Bentham le citer, Dugald Stewart l'admirer et le mentionner souvent. Les penseurs du XIXe siècle sont encore à ce point de vue tout à fait d'accord avec Bacon. « Au-dessous de son nom, dit Emerson, il dessinait une balance emblématique, et il écrivait sous cette balance : Que sçay-je ? Quand je regarde son portrait placé en face du titre, il me semble que je l'entends dire : Vous pouvez jouer au vieux père Positif, si vous le voulez, vous pouvez railler et exagérer; moi je suis là pour dire la vérité, et, pour tous les États, toutes les Églises, tous les trésors et toutes les gloires de l'Europe, je ne voudrais rien dire au delà du fait tout sec tel que je le vois. » Tout le doute de Montaigne qu'il approuve n'entrave pas le déploiement de la morale d'Emerson puissamment individualiste, qui plonge par de si profondes racines dans le caractère anglo-saxon ; il n'est pas en contradiction avec ses affirmations, et il ne l'est pas davantage avec les tendances conservatrices que manifeste toute l'histoire du peuple anglais. Bien au contraire, il semble leur fournir un point d'appui et comme une base rationnelle. Tandis que le conservatisme politique et religieux de Montaigne était regardé le plus souvent en France comme une addition postiche à son scepticisme, comme une abdication de ses principes, une intolérable contradiction de ses propres théories, voire comme une supercherie, on a estimé souvent en Angleterre qu'il en formait le complément naturel. La tradition est le fait devant lequel la raison sceptique ne peut que s'incliner, qu'elle est sans force pour attaquer, puisqu'elle n'a pas foi en ses propres constructions.

En même temps donc que l'œuvre de Montaigne les gagnait par ce réalisme sans ostentation qui est celui de tant de leurs

romans et de leurs recueils d'essais, et qu'ils y satisfaisaient leur goût pour les idées morales examinées avec un sens très pratique, très avisé, qu'ils y nourrissaient les tendances très empiristes de leurs esprits qui ont donné au monde la philosophie de Locke et celle de Reid, les Anglais y trouvaient encore ce mélange singulier d'une extrême liberté de pensée jointe à un respect très prudent de la tradition. Et j'entends bien l'objection : Est-il sûr que ces traits distinguent le génie anglais, dira-t-on ? Aujourd'hui que les pensées nationales semblent se dépouiller peu à peu de leurs particularités pour se fondre dans un vaste courant intellectuel, que les mêmes méthodes et les mêmes objets d'étude se retrouvent partout, n'est-il pas téméraire de parler d'une pensée anglaise et de prétendre en définir les caractères ? Les disciples de Taine nous ont appris combien ces tentatives sont aventureuses. Je le veux bien, mais, à défaut du présent, il semble bien que le passé de la littérature et de la philosophie anglaises manifeste quelques caractères propres à la race, qu'on y retrouve en particulier ceux que je viens de dégager dans les *Essais*. Et puis d'ailleurs, peu importe : ce qui est sûr en tout cas, c'est que ces caractères sont ceux que les Anglais ont le plus fréquemment loués dans les *Essais*, qu'ils y ont admirés, qu'ils ont cherché à imiter : ce sont eux par conséquent qui ont fait la réputation de Montaigne en Angleterre, qui lui ont donné cette « vertu magique » dont parle quelque part un critique anglais.

Pierre Villey.

EN CHYPRE

FAMAGOUSTE

A l'autre extrémité de la Méditerranée se trouve l'île de Chypre, trop peu visitée par les voyageurs; elle mérite cependant qu'on y fasse un séjour à cause de la beauté des souvenirs historiques et de ce que l'Occident, notre pays en particulier, y a jadis élevé.

D'admirables monumens dorés par le temps, s'élevant sous un ciel resplendissant, sont parvenus jusqu'à nous, comme de précieux témoins de ses richesses d'autrefois.

Pendant quatre siècles environ, Chypre a été au pouvoir des Latins. Un royaume essentiellement français qui dura trois cents ans, avait fait de cette île une des contrées les plus florissantes du monde médiéval. Sous des seigneurs poitevins, les Lusignan, elle atteignit son apogée. Ses lois étaient les assises de Jérusalem. Quant à sa langue, je laisse à un voyageur normand, Pierre Mesenge, le soin de dire ce qu'elle était. Il visite l'île en 1507, peu de temps après que la domination de Venise s'y était établie, et il écrit : « Tout le pays est subject de la Seigneurie de Venise, depuys dix-huit ou vingt ans ença; depuis lequel temps, ils ont changé tout l'ordre et manière de faire accoutumé car en paravent ilz faisoient leurs procès et escripteurs et plaidoient en françoys et maintenant ilz les font en italien; ce quoy les habitans sont bien mal contens car tous ceulx du pays, et spécialement les gentilzhommes, sont aussy bons françoys que nous sommes en France et sont merveilleu-

sement mal contens d'estre en la subgection de la Seigneurie de Venise. »

Voilà ce qu'au commencement du XVIe siècle on disait de notre pays dans le Levant, et de nos jours, il suffit encore de parcourir l'Orient, Chypre en particulier, pour se convaincre une fois de plus, malgré le dire de certains écrivains, que l'histoire de France remonte à plus de vingt ans. Partout nous retrouvons des traces palpables du passage de nos aïeux, ces grands colonisateurs du moyen âge. Sans orgueil mal placé, mais aussi sans fausse modestie, nous pouvons nous en faire gloire, — car malgré bien des défaillances qu'il serait puéril de chercher à cacher, ces hommes, guidés par un même idéal, furent des légistes perspicaces, des artistes excellens, des soldats valeureux et des organisateurs hors de pair.

Parmi toutes les merveilles laissées par nos ancêtres, éparses sur le sol de l'île, l'incomparable Famagouste tient certainement le premier rang et c'est donc à elle que j'ai été d'abord, en venant de Larnaka par une radieuse après-midi de printemps.

Le printemps des îles de la Méditerranée orientale a toutes les fraîcheurs, toutes les tendresses du nôtre ; mais il a en plus, pour le faire chanter, le ciel le plus pur de nos meilleures journées d'été ; surtout après les courtes pluies qui, en cette saison, tombent de temps en temps.

Au-dessus de la campagne plate, jonchée de renoncules jaunes, de marguerites d'or et d'asphodèles, on aperçoit tout à coup, à l'extrême horizon, les hautes tours de la cathédrale Saint-Nicolas et les sommets d'églises, dont les pieds sont cachés par un rempart bas, à peine visible, à cause des talus de la contrescarpe. Arrive-t-on devant quelque ancienne ville d'Occident? ou est-on, comme on l'avait pensé, dans le Levant? On aurait bien de la peine à le dire si des têtes de palmiers ne venaient trancher la difficulté. C'est une vieille ville de France, née sur la terre d'Orient, au bord de la mer, qui m'est apparue là-bas, rappelant ces illustrations des contes de fées qu'enfans, le soir après le dîner, on mettait entre nos mains, pour que nous restions sages. Elles nous enchantaient, ces images, je m'en souviens si bien!

L'antique cité se précise davantage et devient une réalité au fur et à mesure qu'on s'en rapproche. Certains sites, comme certaines personnes, demandent à être vus de loin pour

conserver tout leur prestige, mais ce n'est pas le cas pour Famagouste, car l'impression profonde qui s'en dégage ne fait que grandir, que s'accentuer quand, comme le dit un écrivain, après avoir franchi la vieille porte de Limassol, on pénètre dans la ville déserte, flottante dans l'immensité de sa formidable enceinte vénitienne.

Cette ville, qui eut jadis avec ses faubourgs, rapportent les voyageurs, une population de 70 000 âmes de toutes races, n'est plus habitée maintenant que par trois ou quatre cents Turcs (1). Elle n'est donc pas morte, mais seulement endormie. Espérons que jamais personnne ne viendra la réveiller : la terre est assez vaste pour laisser en repos ceux qui sommeillent.

Nous voici dans une rue (il n'y en a que trois ou quatre à peu près méritant ce qualificatif). De temps en temps, des chameaux, attachés les uns aux autres et portant des balles de marchandises, s'en vont de leur pas méthodique, toujours exactement compté, vers la campagne; ils considèrent les passans avec une sorte d'air méprisant, parce qu'ils les regardent de haut.

Une femme strictement voilée, en robe rose, sort de chez elle pour aller bavarder avec sa voisine; ou bien, un groupe de paysans en culottes bouffantes, venus pour un procès, se promènent désœuvrés, le nez en l'air, en attendant l'heure de l'appel de leur cause. Voilà à peu près tout ce qui paraît donner un semblant de vie à ces rues généralement calmes.

Cependant, vers la place sur laquelle jadis s'ouvraient les portes du palais, il y a un peu plus d'animation : c'est le quartier des marchands, des cafés, toujours vivans en Orient. A quelques pas de là, près de la cathédrale, se trouve l'école de la Mosquée où les enfans, en psalmodiant, récitent les versets du Coran.

J'ai oublié de parler d'un vieillard de quatre-vingt-sept ans, à la longue barbe blanche. Lui non plus ne fait pas grand bruit dans ce cadre de silence. C'est un Persan, jadis fondateur d'une religion; expulsé de son pays, les Turcs le recueillirent; mais, n'aimant pas beaucoup les innovateurs, ils le reléguèrent à Famagouste où il vit, depuis plus de cinquante ans, sans jamais sortir de chez lui, avec trois ou quatre de ses femmes, qu'il remplace de temps en temps. Une seule fois, cependant, il

(1) Jusqu'en 1878, époque de l'occupation anglaise, seuls les musulmans avaient le droit d'habiter à Famagouste.

fit exception à la règle, en montant dans le train qui, de Famagouste, va à Nicosie. Sa joie fut complète, dit-on, mais ne voulant pas gâter cette première et unique impression, comme un sage, il n'a jamais recommencé.

La ville de Famagouste, altération française du nom byzantin d'Ammokhostos (les dunes de sable), fut fondée, peut-être sous les Ptolémées, à une petite distance au Sud de Salamine.

Pendant bien des siècles elle resta sans avoir d'importance. Au commencement de 1200, suivant les choniqueurs et les récits des voyageurs, il n'y avait guère là qu'une tour fortifiée et un lieu de pèlerinage à saint Épiphane, évêque de Salamine. Cependant un évêque latin y résidait déjà. Il lui fallut attendre la prise de Saint-Jean-d'Acre par les musulmans, en 1291, pour qu'elle se développât. Les grandes maisons de commerce, les banques, les comptoirs, dont les sièges étaient à Acre, chassés de cette ville par les musulmans, vinrent s'y réfugier et, la même année, Nicolas IV interdit aux chrétiens, sous peine d'être excommuniés et déclarés infâmes à perpétuité, toute transaction directe avec les infidèles, surtout la vente d'armes, de chevaux, de bois et de vivres.

Famagouste devint ainsi le terrain neutre, où purent se faire, librement, les échanges entre l'Occident et l'Orient. De 1300 à 1373 sa richesse fut fabuleuse, son port était plein de navires, ses magasins regorgeaient de marchandises et, dès les premières années du XIVe siècle, la plupart des églises et les fortifications étaient en cours de construction. Mais en 1373, les Génois s'en emparent, la pillent, s'y livrent à toutes sortes de cruautés et la gardent jusqu'en 1464. En vain, après les premiers excès commis, essayèrent-ils de lui donner un lustre nouveau ; en vain, malgré les traités passés entre les rois de Chypre et la République, depuis celui de 1383 (tous portant comme condition essentielle d'assujettir le commerce d'exportation et d'importation à passer uniquement par Famagouste, sauf pour quelques articles destinés à l'Asie Mineure), tout fut inutile. Le système commercial égoïste de Gênes avait porté ses fruits. Délaissée par les autres nations, assiégée à plusieurs reprises par les Chypriotes, sa ruine alla s'accentuant, d'année en année, et lorsque le 6 janvier 1464, les Génois capitulèrent, Famagouste n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Jacques II, fils bâtard de Jean II, essaya de la relever. Peut-

être y serait-il arrivé s'il n'avait été enlevé soudainement en 1473. Jacques III, son fils posthume, mourait, à l'âge d'un an, d'une mort également mystérieuse. La veuve de Jacques le Bâtard, mère du malheureux jeune prince, Catherine Cornaro, fille adoptive du Sénat de Venise, fut forcée d'abdiquer sa souveraineté en faveur de la République, en 1489.

Les Vénitiens possédèrent Famagouste jusqu'en 1571, date à laquelle, après un siège mémorable de soixante-quinze jours, le général ottoman Mustapha s'en rendait maître. La population fut massacrée ou emmenée en esclavage et, depuis ce temps, s'appauvrissant toujours de plus en plus, elle est arrivée jusqu'à nous comme une très pâle image, une sorte de fantôme de ce qu'elle fut jadis.

A propos de la prise de Famagouste, en 1373, il est intéressant de connaître comment Gênes organisait ses expéditions militaires.

Les soldats étaient des volontaires engagés pour la durée de la campagne, ils recevaient une solde et participaient au butin (marchandises, esclaves, armes portatives).

Mais en même temps que l'armée se constituait, il se formait, dit Mas Latrie (1), « des Sociétés en commandite, que réunissait souvent une Société générale, pour fournir à la République l'argent, les vivres et les galères dont elle avait besoin. C'est ce qu'on appelait des Mahones ou une Mahone..

« Dans le courant du XIIe siècle, les flottes les plus considérables de Gênes s'équipaient déjà de la sorte. La Mahone se constituait par l'association d'armateurs, de capitalistes, de marchands, de petits propriétaires, d'ouvriers, de corporations religieuses ou laïques qui prêtaient leurs fonds en commun pour courir les risques de l'expédition projetée. Chaque sociétaire qu'on appelait le Mahon ou le Mahonais recevait, au prorata de sa mise, une part des profits soit en numéraire, soit en marchandises, soit en propriétés territoriales. C'est ainsi que les Justiniani de Gênes s'établirent dans l'île de Chio pendant près de deux cents ans.

« La Mahone de Chypre se forma avec un premier capital de 400 000 ducats. Ayant réalisé d'immenses bénéfices, par suite de la prise de Famagouste, elle se constitua en compagnie per-

(1) *Histoire de l'île de Chypre*, t. II, p. 366

manente pour faire le commerce sous la protection de la République et nominativement au nom de la compagnie.

« Le 15 octobre 1408 à Gênes, la Mahone se réunit à un office créé l'année précédente, pour concentrer dans une seule administration et sous l'invocation de saint Georges, patron de la République, la Ferme générale des Gabelles. C'est l'institution qui plus tard prit le nom de banque de Saint-Georges. La compagnie chypriote opéra son adjonction à l'office en achetant des actions sur les revenus publics pour une somme égale à la totalité de ses créances sur Famagouste et sur le roi de Chypre. »

Le prix de la cession de ses droits faite par la compagnie, à la Société de Saint-Georges, fut de 5 884 actions de la Mahone, valant 1 471 actions de Saint-Georges ou 147 100 livres génoises. « Bien qu'absorbée dès lors par l'Office de Saint-Georges, la Mahone de Chypre n'en conserva pas moins sa comptabilité séparée, l'on distingua toujours dans les traités ultérieurs les intérêts de l'ancienne Mahone de Chypre (1373) et de la nouvelle Mahone de Chypre, formée peu avant la réunion de 1408. »

Près de la place où nous étions tout à l'heure, un peu à l'est, se trouve l'église Saint-Nicolas transformée en mosquée depuis l'occupation musulmane. C'est une merveilleuse cathédrale rappelant celle de Reims, moins grande cependant. D'une rare harmonie de proportions, d'une suprême élégance, elle s'élève vers le ciel bleu, splendidement dorée par les siècles et le soleil de l'Orient. Aucun autre monument du Moyen âge, ni dans le midi de la France, ni en Italie, ni en Espagne, où cependant les tons de la pierre sont admirables, ne peut rivaliser avec elle et ne m'a produit une semblable impression.

Elle est d'un roux chaud, presque fauve, mais d'un fauve un peu acajou rendu plus puissant par l'intensité de la lumière. Que le soleil frappe en plein sa façade ou qu'il la touche obliquement et que des ombres bleutées fassent mieux se détacher les détails de sa décoration, elle est toujours aussi belle.

Je suis allé m'asseoir, bien souvent, devant cette vieille église magnifiquement ambrée, à des heures différentes du jour pour mieux la contempler, et il me serait impossible de dire à laquelle de ces heures je la préfère.

Sa façade, cantonnée de hautes tours auxquelles adhèrent des tourelles d'escaliers octogonales (une d'elles, celle de gauche, a été malheureusement surélevée pour servir de minaret), est

un modèle de puissance et de grâce. Trois portails aux tympans ajourés que surmontent des gables, en partagent la base; puis, au-dessus du portail du milieu, occupant tout le centre, une grande fenêtre, d'un dessin nerveux, parfaitement pur, exquise de lignes, devait jadis, quand elle avait ses vitraux aux colorations violentes dont les maîtres verriers des XIII[e] et XIV[e] siècles avaient seuls le secret, inonder l'intérieur de l'église de tons multicolores, comme ceux d'un tapis des *Mille et une Nuits*.

Un détail frappe à première vue, c'est la répétition des motifs ornementaux; mais cette répétition a été faite avec tant de tact et la qualité de la sculpture est telle, qu'il ne s'en dégage aucune impression monotone; c'est toujours avec le même plaisir que l'on retrouve, plus haut, ce que l'on avait rencontré plus bas.

M. Enlart pense, et l'idée est très plausible, que « l'impossibilité de réunir beaucoup de sculpteurs a déterminé l'architecte à supprimer certains détails, dont on n'eût pas manqué d'agrémenter une cathédrale française, et à répéter indéfiniment certains autres; ce qui tend à prouver qu'au XIV[e] siècle, comme de nos jours, les sculpteurs du bâtiment devaient avoir chacun, dans la main, quelques motifs qu'ils reproduisaient constamment; plus le nombre de ces ouvriers d'art était restreint dans un chantier, et plus la décoration de l'église était uniforme. »

Les côtés de Saint-Nicolas ne le cédaient en rien à sa façade; si je parle au passé, c'est parce que la plupart des arcs-boutans ont été, après les tremblemens de terre du XVI[e] siècle, pesamment reconstruits; mais ce qu'il en reste ne fait que davantage regretter ce que nous ne voyons plus. Quant à l'abside, elle est le digne complément de l'édifice avec ses deux rangées de fenêtres superposées; celles de l'étage supérieur hautes, sveltes, éclairant brillamment le chœur, couronnées de gables aigus.

A la fin du XIV[e] siècle on a accolé à la cathédrale trois chapelles : une au nord dont il ne reste plus que des vestiges, et deux au sud. A n'en pas douter, ces constructions étaient des chapelles funéraires. Au nord se trouvait la sacristie.

En Chypre les églises n'avaient pas de toitures; elles étaient remplacées par des terrasses bétonnées presque plates par conséquent, et donnant à la silhouette générale des édifices religieux un cachet très spécial. Au premier abord, cette particula-

rité déroute un peu, mais l'œil s'y fait et cesse rapidement d'en être surpris.

Sur la façade et particulièrement sur le côté sud de l'église, on voit des traces de boulets tirés par les Turcs probablement pendant le siège de 1571. Or, en examinant le plan de Gibellino, publié à Brescia la même année, qui donne l'emplacement des batteries musulmanes et en mesurant les distances, sur le terrain, on arrive à cette conclusion, qu'à cette époque les bouches à feu avaient déjà une portée considérable.

L'intérieur de Saint-Nicolas est d'une grande beauté et d'une extrême simplicité : simplicité rendue plus saisissante encore par l'absence de statues et d'autels, par la blancheur éclatante du vaisseau. Avant sa transformation en mosquée elle devait être entièrement peinte, mais la religion musulmane défendant la représentation des figures humaines, les Turcs ont passé, sur l'ensemble, une épaisse couche de lait de chaux. Douze colonnes rondes, puissantes, six de chaque côté, partagent la nef en trois parties. Les chapiteaux également ronds, sans ornemens, soutiennent les arcades à double voussure et, tout en haut, des clefs de voûte sculptées en feuillage complètent l'édifice.

De ces richesses d'autrefois il ne reste plus, dans la cathédrale, que deux beaux candélabres, hauts de plus de $1^{m},50$, en fer forgé du XIVe siècle, ornés de feuilles et de fruits de figuier et de poirier. Tout le reste, y compris les vitraux, a été brisé ou emporté.

Dès le 3 août 1300, écrit M. Enlart, les travaux de construction de Saint-Nicolas devaient être commencés. En 1308, l'évêque Guy laissait, pour l'œuvre de la cathédrale, une somme de 70 000 besans, stipulant que son successeur n'en aurait la disposition que sous le contrôle du chapitre; mais ce successeur, Antonio Saurona, détourna une partie des fonds. Le 4 août 1311, d'après une inscription qui se lit sur l'un des contreforts du côté sud, on n'avait terminé que les absidioles avec les deux travées qui les précèdent. Heureusement que Baudouin Lambert, élevé au siège épiscopal de Famagouste, rouvrit, le 1er septembre de la même année, à ses frais, les chantiers, et qu'à partir de ce moment, les travaux furent rapidement poussés. Vit-il l'achèvement du monument? Nous ne le savons pas avec certitude.

A droite du parvis et attenant à la cathédrale, bordant la

place au sud, il y a une construction dont il ne reste plus que le rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse, à laquelle on parvient par un large escalier situé, de l'autre côté, dans la rue. Cette terrasse, d'après M. Enlart, « est l'ancien sol d'une salle supérieure, qui devait être une salle synodale, une officialité, ou peut-être une de ces écoles de grammaire que les évêques de Chypre étaient obligés d'entretenir près de leur cathédrale, conformément au décret du légat Eudes de Châteauroux, publié en 1248. »

Ce bâtiment construit soit au xve siècle soit peut-être même au xvie, d'un ravissant effet décoratif, ne doit cependant pas être examiné de trop près à cause de ses choquans mélanges de styles et aussi à cause de la pauvre exécution des ornemens qui le décorent. Le porche, donnant sur le parvis, est certainement la partie la plus agréable. A l'intérieur, on voit une longue galerie, comprenant trois travées voûtées sur croisées d'ogives, maintenant coupée en deux par des murs modernes.

Pendant mon séjour à Famagouste, j'allais si fréquemment revoir Saint-Nicolas que le vieux muezzin était devenu un ami. N'avions-nous pas, tous les deux, la même admiration pour ce monument dont il était le desservant? Et chaque jour, il prenait, pour me les donner, quelques fleurs dans le jardin situé en face du porche. Ce jardin, il le cultivait avec sollicitude, enlevant les mauvaises herbes, plaçant un tuteur pour soutenir les tiges fragiles et arrosant les plantes qui avaient soif avec l'eau de la fontaine des ablutions. Puis, l'heure étant venue, il montait lentement au sommet du minaret et là, appuyé sur la balustrade, le corps penché en avant, sa main placée près de sa bouche pour lui servir de porte-voix, il jetait aux quatre coins de l'horizon, par-dessus la ville déserte, le solennel appel à la prière :

« Dieu est plus grand. Dieu est plus grand. Dieu est plus grand. Dieu est plus grand. Je témoigne qu'il n'y a d'autres divinités que Dieu. Je témoigne qu'il n'y a d'autres divinités que Dieu. Je témoigne que Mahomet est l'envoyé de Dieu. Je témoigne que Mahomet est l'envoyé de Dieu. Venez à la prière. Venez à la prière. Venez au salut. Venez au salut. Dieu est plus grand. Dieu est plus grand. Il n'y a d'autre divinité que Dieu. »

Assis près des fleurs, j'avais devant moi la façade dorée de la cathédrale et je voyais, dans tous leurs détails, les trois por-

tails, aujourd'hui à peine entr'ouverts et par lesquels passent ceux-là qui se sont réfugiés dans la fatalité. Beaucoup de joies et aussi beaucoup de douleurs humaines étaient passées jadis; bien des cœurs heureux étaient venus remercier; bien d'autres, brisés, étaient venus implorer : soldats partant pour la guerre, voyageurs arrivant ou s'en allant, êtres se chérissant, priant l'un pour l'autre; rois ayant besoin de toutes les lumières divines pour pouvoir se diriger dans leurs royautés.

C'est à Saint-Nicolas, en effet, que les Lusignan étaient sacrés comme rois de Jérusalem, après que la couronne de Chypre leur avait été remise à Nicosie. C'est là que Pierre I[er], entouré de ses barons, montant sur le trône, reçut les onctions saintes, le 5 avril 1360, des mains du légat Pierre Thomas (1), revenu de Rhodes expressément pour cette cérémonie. La joie de la population fut immense, ajoute le chroniqueur.

Deux ans plus tard, un autre spectacle, non moins magnifique, fut offert aux habitans de Famagouste dont les monumens et les maisons étaient décorés de centaines de bannières soyeuses, flottant au vent. L'armée chypriote, après s'être emparée de Myra, en Lycie, dont saint Nicolas avait été évêque, rapportait, en triomphe, l'image du patron de la ville. Lentement, au bruit des cloches qui sonnaient à toute volée et qu'accompagnaient les chants liturgiques, devant le peuple agenouillé, les soldats pénétrèrent dans la cathédrale pour y placer, de leurs mains, la relique très vénérée et, à leur sortie, de longs et frénétiques vivats les accueillirent.

Mais, comme pour la ville, les beaux jours de Saint-Nicolas étaient comptés. Les Génois s'emparent de Famagouste, leurs mercenaires s'installent dans les couvens et il faut attendre l'année 1462 pour que la cathédrale se pare et s'illumine de nouveau, à l'occasion de la consécration solennelle du mariage du roi Jacques II et de Catherine Cornaro. Quelques mois après, ce prince intelligent, énergique, patriote, emporté par un mal mystérieux, y rentrait encore, mais, cette fois, dans son cercueil. Aux hymnes d'allégresse avait succédé le « *Requiem æternam dona ei Domine* » des morts. Seize ans plus tard, en 1489, sa veuve Catherine, entourée d'un brillant cortège, venait assister à une autre messe mortuaire : celle qui mettait fin au royaume

(1) *Acta Sanctorum... januarii*, t. II, p. 1004. *Vita Sancti Petri Thomassii.* Philippe de Mézières, § 47 et 48.

de Chypre. Contrainte et forcée elle signa, en tremblant, devant le maître-autel magnifiquement paré, son acte d'abdication en faveur de la République de Venise, et, à l'issue de la cérémonie, elle assista, dans le chœur, à la pose de la plaque de marbre, véritable épitaphe commémorant ce douloureux événement. Ainsi se termina, sous les voûtes de Saint-Nicolas, la glorieuse domination des Lusignan.

Devant le portail, sur la place, les Vénitiens avaient dressé, jadis, deux colonnes provenant de Salamine et entre ces colonnes ils avaient placé un sarcophage découvert à Paphos et que, pauvres historiens, ils pensaient avoir été celui de Vénus, dont l'existence ne faisait aucun doute à leurs yeux.

C'est aussi à peu près à cet endroit que Bragadino subit son glorieux martyre quand, au mépris de toutes les conventions, il fut écorché vif par les ordres de Mustapha.

Le chevet de la cathédrale donne sur des terrains vagues, autrefois jardins de l'évêché. On y voit la chapelle particulière de l'évêque, dont le style est très loin d'être pur. Cependant, ce petit bâtiment offre une particularité intéressante : ses porte-bannière de pierre sont les mêmes que ceux de l'Ouakkâla Quaitbaï, près de la porte Bab en Nasr, au Caire, construite vers la fin du xv[e] siècle.

Quant au palais épiscopal, il était situé au Nord entre l'église et la rue Marchande allant du port à la place. C'était une étroite et longue construction, probablement du xiv[e] ou du xv[e] siècle; dès la fin de 1400, il était inhabité. Peu de chose en reste, sauf dans sa partie centrale, et seulement jusqu'à hauteur de l'appui des fenêtres du premier étage. Il y a aussi sept boutiques donnant sur la rue, que l'évêque devait louer à des marchands. Ce maigre bénéfice, à l'époque de la domination génoise, lui fut certainement bien nécessaire pour pouvoir vivre, à en juger par ce que nous conte, N. de Martoni, dans la relation de son pèlerinage de Terre-Sainte en 1394.

« Un jour (1), après avoir entendu la messe dans l'église Saint-Nicolas, je me vis assez dénué d'argent. Je songeai à demander l'aumône, pour l'amour de Dieu, à l'évêque, et je m'approchai de lui avec respect en lui disant : « Père et Seigneur, voici qu'il m'arrive de répéter les paroles de l'Évangile : Je n'ai

(1) Pèlerinage à Jérusalem de N. de Martoni, p. 583 et suiv. *Revue de l'Orient latin*, 1895, t. III.

pas la force de rougir de mendier, je supplie votre paternité de secourir le pauvre pèlerin que je suis, par quelque don charitable. » Il me répondit qu'il était plus pauvre que moi et jura qu'il n'avait pas de quoi vivre dans son église. » Ses revenus étaient tombés, en effet, de 4 000 ducats à 2 000; tout en conservant des charges, sinon supérieures, tout au moins égales à celles qu'avaient eues ses prédécesseurs. Mais avant cette période de famine, grâce aux récits des pèlerins dont le plus grand nombre s'arrêtaient en Chypre, soit à l'aller, soit au retour de Jérusalem, nous savons à peu près ce qu'était Famagouste sous ses princes français, au temps de sa prospérité.

C'était une de ces villes uniques au monde et dont nous ne connaissons pas le pendant aujourd'hui, parce que, de nos jours, le commerce, la richesse et le luxe se sont répandus un peu partout sur la surface du globe. En quelques minutes on pouvait y apprendre tout ce qui se passait sous le soleil. Cinquante peuples de toutes les confessions, parlant cent langues différentes, s'y rencontraient. En dehors des Amalfitains, des Pisans, des Génois, des Vénitiens, des Catalans, des Provençaux ou des Champenois, c'étaient les Grecs qui formaient le fond de la population. Les Syriens, régisseurs, courtiers, négocians habiles, armateurs prodigieusement riches. Les Arméniens, souples, adroits en toute chose, très ménagés par les Lusignan et la noblesse latine. Les Maronites; les Nestoriens, opulens, fastueux, administrés au spirituel par le métropolitain de Tarsous, dépendant du patriarche de Bagdad. Les Ibériens, originaires de l'Iméréthie au Nord du Caucase. Les Indiens ou Éthiopiens conférant le baptême avec un fer chaud sur le front : « Pour ce qu'ils disent que l'Évangile Sainct-Mathieu lequel ils ont reçeu de luy porte ces mots : Vous les baptiserez en feu et en esprit. » Les Albanais, les Jacobites, les Coptes, les Juifs.

Il est facile de se représenter ce que pouvait être cette population cosmopolite, sorte de carte d'échantillons de tous les peuples du bassin de la Méditerranée, et de contrées seulement visitées, en ce temps, par de rares voyageurs. Population active, industrieuse, religieuse et païenne, avide de tous les luxes, de tous les plaisirs; gagnant l'argent facilement, le dépensant de même pour le bon comme pour le pire; construisant des centaines d'églises, de chapelles; se bâtissant de somptueux palais dans lesquels on trouvait tous les raffinemens de l'Orient. Cha-

cun, cherchant à surpasser son voisin d'en face ou celui d'à côté.

Les rivalités ne devaient pas manquer entre les riches de la veille et ceux du jour, entre les nouveaux parvenus et ceux dont la situation était acquise. Dans une société homogène la lutte pour la suprématie est toujours âpre, mais combien devait-elle l'être davantage, dans ce milieu bigarré et se renouvelant sans cesse. Sans faire un grand effort, nous pouvons nous imaginer les rues de Famagouste, incessamment parcourues par une foule bruyante, enfiévrée par les affaires et l'agio, par des arrivans éblouis, par des partans lassés mais songeant néanmoins secrètement à un prochain retour.

Alors que les hommes portaient d'éclatans costumes, les femmes au contraire étaient, dehors, vêtues de mantes noires. Martoni vit : « un dimanche, une femme se rendant dans la maison de son mari en la manière que voici. Devant elle étaient portés vingt cierges allumés et derrière vingt autres. Elle se tenait à cheval entre les uns et les autres et avait les sourcils et le front teints. Après les cierges venaient quarante femmes ou plus avec des mantes noires de la tête aux pieds dans une attitude fort décente. »

« Toutes les femmes de Chypre vont ainsi, on ne leur voit que les yeux et, hors de chez elles, elles ont toujours une mante noire, cela se pratique depuis que les chrétiens ont perdu Acre, autrement dit Acon ou Ptolémaïde (1). »

Sans doute les regrets, que provoqua, parmi les chrétiens, la perte de Saint-Jean-d'Acre, durent être immenses; mais il me semble que l'usage de voiler les femmes fut bien plutôt emprunté à la jalousie des musulmans ; et ce qui me confirme dans cette idée, c'est qu'elles étaient étroitement surveillées et ne pouvaient pas sortir de Famagouste sans l'autorisation du capitaine « si elles ne veulent pas encourir de châtiment à leur retour; cette autorisation est du reste rarement accordée. »

Si les vêtemens des femmes étaient sombres lorsqu'elles se promenaient dans les rues, il n'en était pas de même quand elles étaient chez elles, où elles avaient le droit de porter ces admirables étoffes de soie, tramées de fils d'or ou couvertes de broderies. Au moment de leur mariage, elles recevaient des

(1) Pèlerinage à Jérusalem de N. de Martoni. *Revue de l'Orient latin*, 1895, t. III.

dots magnifiques et des bijoux superbes, dont la valeur dépassait « toutes les parures des reines de France » car les pierres précieuses et les perles, en particulier, passaient presque toutes par les coffres-forts des marchands de Famagouste.

Les Lachas, des Nestoriens, brûlaient, quand ils recevaient des invités dans leurs palais, du bois d'aloès; ils exposaient aux regards émerveillés de leurs amis des rubis, des perles, des objets en or dont leurs magasins regorgeaient et l'un d'eux acheta, un jour, une escarboucle merveilleuse, d'un rouge admirable, qu'il pila par ostentation dans un mortier.

Vers 1330, le voyageur allemand Ludolphe de Sultheim trouve à Famagouste plus d'épices chez un marchand de denrées coloniales qu'il n'y a de pain en Allemagne, plus de bois d'aloès qu'on n'en pourrait charger cinq voitures. Quant aux pierres précieuses, aux brocarts d'or et aux autres objets de prix, il préfère n'en pas parler car ses compatriotes ne pourraient le croire. Mais, comme revers de la médaille, la vie était devenue tellement chère dans cette ville, qu'un homme y était plus pauvre avec trois mille florins de rente, que dans son pays avec trois marks de revenu.

Ce luxe, ces habitudes orientales étaient non seulement en usage pour les vivans, mais encore pour les morts. En 1335, Jacques de Vérone assiste à un enterrement : « J'étais à Famagouste quand mourut un riche citoyen. Tous les religieux furent conviés à ses obsèques. Je m'y rendis et pendant que nous étions devant la porte du défunt j'entendis des femmes qui chantaient d'une façon suave. Alors je montai dans la maison et regardai où se trouvait le mort. J'aperçus à sa tête deux femmes qui chantaient à haute voix et à ses pieds deux autres qui se lamentaient. Ce sont les joueuses de flûte dont parle l'Évangile. Ces femmes chantaient en grec, en sorte que nous ne pouvions les comprendre... J'ai demandé ce qu'elles disaient et on m'a répondu qu'elles exaltaient la beauté, la sagesse et les autres vertus du défunt. »

Comme en Syrie jadis, les coutumes de l'Orient avaient profondément déteint sur la société chypriote; les hommes d'Occident, un peu frustes, s'étaient facilement pliés, sous ce beau climat, à une vie plus douce. Les jours n'étaient-ils pas chauds et lumineux? les nuits merveilleusement étoilées? les tentations nombreuses? aussi, est-il facile de comprendre la surprise des

pèlerins de passage, pendant leur séjour à Famagouste, et combien ils étaient scandalisés de ce qui se passait autour d'eux, dans cette ville corrompue.

La plupart des produits précieux, arrivant en Chypre des contrées lointaines de l'Asie mystérieuse, presque fabuleuse à l'époque, étaient embarqués à Beyrouth, Tripoli de Syrie, Lajazzo (1), à destination de Famagouste où, après avoir été entreposés, ils étaient réexpédiés en Europe. Nous savons par les contemporains de quoi se composaient ces riches cargaisons. L'un d'eux en particulier, Pergolotti, agent d'une maison italienne, qui séjourna en Chypre, de 1324 à 1327 et en 1335, nous a laissé une longue liste de ces marchandises. C'étaient des esclaves, des pierres précieuses, des perles du golfe Persique, percées à Ormuz par des spécialistes. De l'or, de l'argent, de l'ivoire, du bois d'aloès, venant du Kamroun (actuellement l'Assam occidental) ; du santal du Dekan ou de Timor, du camphre de Sumatra, de la rhubarbe, du gingembre de la Chine, de l'indigo dont le plus réputé était connu sous le nom d'indigo de Bagdad ; du bois du Brésil appelé par les Arabes Bakam et servant à teindre les draps en rouge ou en rose. C'étaient les épices, qui avaient joué, de tout temps, un rôle si important dans la préparation des plats et des boissons en Occident : le cardamome, le poivre, la muscade, la cannelle, les clous de girofle des Moluques dont le lieu d'origine, soigneusement caché, était inconnu même en Extrême-Orient.

Puis, il y avait toute la longue liste des parfums : l'ambre gris, le baume, le benjoin, le musc du Tonkin.

Dans beaucoup de comptes ou d'inventaires du moyen âge, on trouve la mention soit, « d'oyselets de Cypre, » soit, de boîtes ou de cages destinées à les contenir. Ces oiselets n'étaient, en réalité, que des boules parfumées faites en forme d'oiseaux, peut-être recouvertes de plumes et qui, percées, laissaient s'échapper les parfums de la poudre contenue à l'intérieur. Ces poudres étaient également brûlées comme nous le faisons encore maintenant. Il devait y avoir aussi, en Chypre, le commerce des peaux odoriférantes, destinées à tailler des bourses, des pourpoints, des ceintures et principalement des

(1) Au moyen âge, Lajazzo était un port très important situé près des ruines de l'antique Egée. Marco Polo y passa près de vingt ans avant la prise de Saint-Jean-d'Acre.

gants, car, en France en particulier, le trafic de la parfumerie était entre les mains des maîtres gantiers, à qui Philippe-Auguste octroya des statuts en 1190. Enfin, il y avait les tapis, les fils d'or, les magnifiques étoffes de soie (drap d'or de Cypre) dont beaucoup, brochées ou soutachées de métal, étaient fabriquées à Nicosie et à Famagouste; il y avait aussi la soie grège, les camelots, le coton, les caroubes, le vin de Chypre regardé comme le roi des vins. Le pèlerin J. de Verone nous signale, dans sa relation, la violence de ses effets : « Il y a en Chypre un vin qu'on nomme Marea. Si quelqu'un le boit pur, sa chaleur lui brûle les entrailles, bien qu'au goût, il ne paraisse pas aussi fort; aussi, lorsqu'on veut en boire, doit-on en mélanger un verre avec quatre verres d'eau. » Enfin, l'île exportait des quantités considérables de sel et de sucre. En une seule année, les Vénitiens gagnèrent avec le sel plus de 300 000 ducats.

Quant au sucre retiré de la canne, cultivée surtout aux environs de Limassol et de Paphos, on le fabriquait généralement au milieu des plantations appartenant au Roi, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et plus tard aux Cornaro. Les Vénitiens étaient également les principaux acheteurs de cette denrée qu'ils répandaient ensuite dans toute l'Europe, dans des caisses contenant seize pains, enveloppées de toile de canevas et cordées.

A ces produits variés et précieux, dont les prix étaient élevés, l'Europe n'avait à offrir, en échange, que ses draps de France, de Lombardie, des Flandres; ses toiles de France; du corail, du fer, de l'étain; des vins d'Italie, de Grèce; de la quincaillerie et de la mercerie de Milan.

Des rues bruyantes dont nous parlions tout à l'heure, il n'en reste que bien peu de chose. A peine, pour quelques-unes d'entre elles, est-il possible d'en suivre le tracé. Des palais, des loges, des maisons luxueuses de jadis, il ne reste pour ainsi dire plus rien : maintenant, des chèvres broutent, sur leurs emplacemens, l'herbe délicieusement parfumée, le printemps de la nature a remplacé l'hiver d'une très vieille cité.

Dès 1518, Jacques Le Saige, de Douai, aborde à Famagouste et il écrit déjà : « Elle est petite et il y a des logis les plus exquis qu'il est possible, mais ils sont destruicts. » Depuis ce temps, sa destruction s'est achevée; Larnaca et surtout Port-

Saïd ont été construites avec les pierres de ses maisons; c'est dire que, non seulement, tout ce qui se trouvait au-dessus du sol a été enlevé, mais encore on a arraché jusqu'aux fondations. La partie Sud de Famagouste, celle qui se trouvait à droite en entrant par la porte de Limassol, était autrefois le quartier de la Monnaie et, entre ce dernier endroit et l'arsenal, il y avait le quartier des Grecs.

On y voit des églises byzantines et, à une petite distance de Saint-Nicolas, s'élève Saint Georges des Grecs. M. Enlart pense qu'elle fut construite vers 1360; très maltraitée par le bombardement de 1571, elle est à demi ruinée.

C'est un monument simple, comprenant une nef de cinq travées, avec des bas côtés sans contreforts, qui se termine par une grande abside et deux petites.

Le chœur, le mur sud du bas côté et une partie de la façade sont maintenant tout ce qu'il en reste, avec une construction byzantine accolée au sud-est. Elle était couverte, à l'intérieur, de peintures de facture italienne, du XVe siècle. Quoique assez effacées, il est cependant facile d'en reconstituer les scènes principales.

De l'autre côté de Saint-Nicolas, au nord, près du château, se trouvent des ruines que l'on croit pouvoir identifier avec Saint-Georges des Latins. M. Enlart lui assigne comme date de naissance le dernier quart du XIIIe ou peut-être le début du XIVe siècle.

Elle avait une nef unique de quatre travées, terminée par une abside à trois pans. Trois portails en permettaient l'accès.

Aujourd'hui, il n'y a plus debout que la moitié nord de l'édifice et le fond du chœur. Malgré son état de délabrement, de tous les monumens que j'ai vus en Chypre, Saint-Georges des Latins est celui qui m'a le plus complètement séduit par la grâce de ses lignes, sa sobre ornementation, et la qualité exceptionnelle de son appareil et de ses sculptures.

Son architecte n'a pu être qu'un artiste de haut goût, éduqué aux meilleures écoles de la plus parfaite période de l'art ogival.

Des palmiers entourant ces ruines complètent ce ravissant décor. Les églises gothiques de Chypre sont merveilleusement rehaussées par les dattiers poussant auprès d'elles. Nous avons été généralement habitués, depuis notre jeunesse, à voir ou à

nous représenter nos vieilles basiliques, dans un cadre des pays du Nord, sous un ciel souvent maussade; mais où il est possible de les admirer dans tout leur éclat, c'est assurément sous la lumière chaude et généreuse de l'Orient; avec ces palmiers dont les troncs minces s'élèvent comme les colonnes des édifices; troncs couronnés de palmes souples, nerveuses, s'agitant à la moindre brise et reproduisant dans leurs multiples ondulations les lignes harmonieuses des ogives des voûtes. Le palmier est, par excellence, l'arbre du style gothique.

Les parties nord et nord-ouest de Famagouste, totalement inhabitées, sont aussi celles qui offrent le spectacle le plus poignant. Le sol, bouleversé pour en extraire les pierres des fondations des maisons, n'est plus qu'une suite de creux et de bosses, recouvert d'herbes, momentanément égayé, au printemps, par des fleurs sauvages et marqué, de place en place, de plantes grasses. Des oiseaux de proie, pendant le jour, en quête de mulots et de souris, font entendre des cris aigus tout en décrivant dans le ciel leurs courbes sans cesse renouvelées.

Cependant la destruction des monumens n'a pas été complète, car plusieurs églises s'y élèvent encore dans un plus ou moins bon état de conservation. Ce sont l'église nestorienne, Sainte-Anne, une église non identifiée, Sainte-Marie du Carmel, et l'église arménienne. Nous allons les visiter successivement et en donner la description.

L'église nestorienne, d'après M. Enlart, auquel il faut toujours avoir recours s'il est question de l'architecture en Chypre, a probablement été élevée vers 1360 par les frères Lachas, les riches marchands dont nous avons parlé plus haut.

« Son style est à peu près exactement celui du midi de la France. Cet art s'est surtout répandu en Chypre sous le règne de Pierre Ier, à la suite du voyage que fit ce prince à Avignon et du séjour de Pierre Thomas à Famagouste. »

Bâtie en belles pierres de taille, elle comprenait, à l'origine, une nef simple de trois travées et une abside. Quelques années après, on ajouta des nefs latérales avec leurs absidioles. Un clocher, rappelant celui de Bellapaïs, s'élève au nord-ouest. On pénètre dans l'intérieur par un large portail, très simple, regardant vers l'ouest, surmonté d'une rose, dont le remplage découpé a presque disparu. L'église était décorée de peintures italiennes et syriennes qui, quoique très effacées, sont encore

visibles. Elles datent de la période comprise entre les XIVe et XVIe siècles.

Sainte-Anne est au nombre de cette suite d'églises faisant face au rempart. Elle remonte au commencement du XIVe siècle et, comme la précédente, appartient au gothique du midi de la France ; très gracieuse, extrêmement simple, elle se compose : « d'une nef de deux travées et d'un chœur à voûtes d'ogives, puis d'une travée droite de même largeur mais plus courte, et d'une abside à trois pans. » Un balcon, soutenu par des consoles, courait extérieurement au-dessus du porche couronné par un clocher arcade, d'un très joli effet.

L'intérieur est orné de peintures de style italo-byzantin d'époques diverses, du reste assez frustes.

Avant d'aller plus loin, je veux faire ici une remarque qui, tout en s'appliquant aux églises de Famagouste que nous visitons en ce moment, peut être étendue aux décorations peintes du monde entier.

Les peintures murales, pour bien des raisons, sont essentiellement périssables, même dans les climats secs. Dans les édifices religieux, par exemple, elles ont contre elles la poussière, les fumées des cierges, de l'encens. Leurs couleurs qui, en se fanant, pâlissent, sont, par ce fait même, la cause d'un rajeunissement. Enfin, et c'est le cas le plus fréquent et le plus grave, au cours des années, la façon d'interpréter les scènes religieuses s'étant modifiée, ces fresques, servant autrefois à l'instruction religieuse des fidèles (car elles avaient surtout ce but), ayant cessé de parler à leur cœur, à leur imagination, furent remplacées soit en totalité, soit partiellement, par de nouvelles peintures au goût du jour.

Chypre ne pouvait échapper à la commune mauvaise fortune. A l'époque où l'argent fut abondant, on fit sans doute venir d'Italie ou on profita du passage dans l'île, d'artistes de ce pays ; mais quand les fonds manquèrent, il fallut se contenter de peintres orientaux. De là, l'explication toute simple du mélange d'écoles, d'époques, que nous retrouvons à chaque pas en visitant les églises de Famagouste.

A quelques pas de Sainte-Anne se trouve une délicieuse petite abside, seul vestige d'une chapelle du XIVe siècle bien malheureusement disparue.

Un peu plus loin, il y a une autre église de dimensions mo-

destes dont nous ne connaissons pas le nom. Quoique ayant un portail dont la voussure est ornée de torses et de gorges en zigzag et qui indiqueraient, chez nous, l'époque romane, M. Enlart la date du xv[e] siècle mais il ne sait si elle a été bâtie par les Latins, les Grecs ou les Arméniens.

« Cette église est un curieux exemple du mélange des styles gothiques de France, d'Aragon et du style byzantin, avec des formes qui rappellent les édifices d'Arménie; elle montre surtout quel énorme retour en arrière les influences grecques et italiennes imprimèrent, à partir du xiv[e] siècle, à l'architecture de Chypre. »

Construite sans contreforts, elle est dans un très bon état de conservation. On voit dans les voûtes, des cruches acoustiques (1) et, sur les parois, des restes de médiocres peintures byzantines.

Près du bastion Martinengo, toujours dans cette même suite d'édifices, s'élève Sainte-Marie du Carmel, une des plus importantes de ce quartier de Famagouste et un des plus beaux monumens de Chypre. « Appartenant au style gothique du midi de la France, sa construction semble dater de l'époque du séjour de Saint-Pierre Thomas; elle fut probablement élevée au retour des voyages qu'il entreprit avec Pierre I[er] à travers les cours de l'Europe, et grâce aux aumônes qu'il avait recueillies dans ses tournées. »

Très simple, composée d'une nef de quatre travées, elle se termine par une abside à trois pans; malheureusement les voûtes se sont écroulées. Elle était décorée de peintures italiennes des xiv[e] et xv[e] siècles, dont on voit encore de nombreux vestiges : tels que saint Georges, terrassant le dragon sous les yeux d'une jeune fille épouvantée; une sainte, d'une très élégante facture, tenant un livre; des écus de Chypre ou d'Arménie, de Jérusalem et de Lusignan. Sur le côté sud, à l'extérieur, une conduite de poterie qui servait à déverser les eaux tombées sur les terrasses, est encore en place.

Enfin, tout à fait à l'angle nord-ouest, voici la dernière de ces églises, c'est plutôt une chapelle à cause de l'exiguïté de ses dimensions; elle appartenait aux Arméniens et se compose d'une nef d'une seule travée et d'une abside, auxquelles on a accolé

(1) Les cruches acoustiques sont des cruches dont la panse est engagée dans la maçonnerie et dont le goulot est tourné vers l'intérieur de l'édifice ; elles étaient destinées à empêcher les résonances.

postérieurement une seconde chapelle. Dans la voûte, on retrouve des cruches acoustiques semblables à celles que nous avons signalées plus haut.

M. Enlart la date du milieu ou de la fin du XIVe siècle. Comme les précédentes, elle était décorée, à l'intérieur, de peintures. Celles-ci sont byzantines et d'une pauvre exécution. L'un des panneaux mérite cependant d'être signalé, il représente la Nativité : « Au premier plan deux sages-femmes lavent l'enfant; la vierge Marie est couchée, avec son nom inscrit en arménien sur sa robe de pourpre; crèche semblable à un sarcophage, dans lequel l'enfant est représenté une seconde fois, accosté de l'âne et du bœuf, et entouré de treize anges adorateurs. »

« Cette peinture est identique à une peinture du XVe siècle relevée à Mistra, en 1896, par M. Ypermann et étudiée par M. Millet. »

La colonie arménienne en Chypre se forma de deux façons; elle se forma par des individus isolés qui, tentés par le négoce, vinrent s'y établir librement; mais ce qui lui donna son importance numérique, ce furent les massacres périodiques que ce peuple eut à subir dès cette époque de la part des musulmans. Rien ne change, en Orient, car pendant mon voyage j'ai été à Tharsus et à Adana et ce que j'y ai vu, ce qu'on m'y a raconté, corrobore pleinement les lignes suivantes écrites, en 1335, par le frère prêcheur Jean de Verone; il arrive à Famagouste : « A l'heure de mon entrée dans le port, le 31 juillet, plusieurs grands navires et galères vinrent de la ville de Lajazzo en Arménie. Ces bâtimens étaient chargés de vieillards, d'enfans, de femmes, d'orphelins, au nombre de plus de quinze cents, qui fuyaient l'Arménie parce que le Sultan avait envoyé des forces nombreuses pour détruire cette province; ses troupes avaient mis les campagnes à feu et à sang et emmené en captivité plus de 12000 personnes sans compter celles qu'elles avaient massacrées. Seigneur Dieu! Quelle tristesse de voir cette multitude éplorée se lamentant sur la place de Famagouste, ces enfans cherchant le lait sur le sein des femmes, ces vieillards et ces chiens faméliques poussant des gémissemens plaintifs. Puissent-ils entendre ces lamentations, les chrétiens qui, dans leurs cités et dans leur demeures, mangent, boivent, vivent au milieu des délices...! »

Si maintenant, revenant vers la place, par une ruelle, qui jadis devait être la rue des loges, des nations faisant du commerce à Famagouste, nous voyons les restes d'un bâtiment de la renaissance italienne; peut-être la loge des Génois, et en face, deux chapelles jumelles, séparées seulement l'une de l'autre par une ruelle étroite. L'une d'elles, celle du nord, serait, d'après M. Enlard, la chapelle des Templiers, datant de la fin du XIII[e] siècle ou du commencement du XIV[e], et l'autre, celle des Hospitaliers, remonterait à peu près à la même époque : « En 1308, comme nous l'apprend Florio Bustron, la maison du Temple, avec leur église consacrée à Saint-Antoine, furent saisies et données à l'Hôpital. »

Ces deux monumens se composent d'une nef et d'une abside. L'une et l'autre ont sur leur façade un porte-bannière de pierre, comme c'était l'usage alors en Chypre, et à l'intérieur, il reste des traces de peintures.

Le large portique de quatres arcades, donnant sur la place en face de la cathédrale, avait autrefois un étage supérieur : c'était l'entrée du palais reconstruit sous les Vénitiens, peu de temps avant la prise de la ville par les Turcs. Dans le fond de la cour, on voit les murs d'un bâtiment remontant à la même époque ; sur la gauche, les restes d'une construction gothique servant maintenant d'écurie aux chevaux du corps de la police.

Le palais, dont la date de fondation n'est pas connue, remanié à plusieurs reprises, très endommagé par le siège de 1571, est, pour ainsi dire, totalement en ruines.

Il fut habité par Pierre I[er] qui avait une prédilection particulière pour Famagouste et, sans doute, c'est dans ses salles, que ce grand roi reçut les chevaliers qu'il emmena à la prise d'Alexandrie en 1365.

Le jeune Pierre II y fut gardé à vue par les Génois, en 1373.

En 1463, Jacques le Bâtard y rentrait en vainqueur après la prise de la ville, et dix ans plus tard, il y mourait, sans doute empoisonné, comme son fils posthume devait l'être quelques mois après. A partir de 1489, le palais fut habité par le provéditeur vénitien et c'est par sa grande porte que sortit, en 1571, Marco Bragadino allant en grande pompe au camp de Mustapha Basso pour y signer la capitulation de Famagouste. Nous savons que, peu d'heures après, il devait être ramené garrotté, accablé

d'outrages, devant cette porte, sur la place pour y subir son douloureux et glorieux martyre.

Au nord du palais, séparée de ce dernier par une rue étroite, sans doute moderne, il y a une église que M. Enlart croit pouvoir identifier avec l'église et le couvent des Franciscains. C'était, dit-il, « un des établissemens religieux les plus importans de Famagouste, c'était aussi l'un des plus anciens; on le trouve, dès l'année 1300, dans une situation très prospère. » « En cette même année, qui n'était pas une année d'épidémies, un notaire génois enregistra huit legs en faveur de Saint-François de la part d'étrangers qui avaient succombé au climat. »

L'église se compose d'une nef simple, terminée par une abside à trois pans, plus tard on ajouta deux chapelles plus larges que profondes et moins hautes que la nef. D'une construction très soignée, Saint-François est encore aujourd'hui, parmi les églises en ruines, une de celles qui sont les plus intéressantes à visiter.

Enfin, pour terminer, nous irons à Saint-Pierre et Saint-Paul située au sud du palais et construite, nous dit le Père de Lusignan, sous le règne de Pierre Ier, entre 1358 et 1369, par un riche marchand, Simone Nostrano, avec le tiers des bénéfices qu'il retira d'un voyage en Syrie; ce qui donne une assez bonne idée des gains que pouvaient réaliser, à cette époque, les commerçans de Famagouste.

Ayant de grandes ressemblances avec Saint-Georges des Grecs, d'un aspect lourd mais imposant, cette église nous a été heureusement conservée à peu près intacte.

Elle se compose à l'intérieur d'une nef, avec des bas côtés de cinq travées, d'une abside et de deux absidioles. A l'extérieur, les bas côtés n'ont pas de contreforts. Au sommet des culées et au-dessus des fenêtres de la nef, on voit des porte-étendards de pierre. A l'ouest, il y a trois portails en tiers-point, d'une grande simplicité, et, au nord, un autre portail beaucoup plus riche mais sans doute remanié. Il est orné de feuillage, de fruits, d'un animal fabuleux au pied d'un cep de vigne, d'un Saint-Michel figuré sous les traits d'un ange et d'un autre ange tenant un encensoir. Ces sculptures sont couronnées d'un gable aigu au sommet duquel, une chouette grise, l'oiseau fatidique par excellence, avait élu domicile. De son poste d'observation, elle regardait avec mélancolie, les yeux mi-clos, le palais des Lusi-

gnan et ses splendeurs d'antan, dont la ruine est pour toujours révolue. Toutes ces magnifiques églises que je viens de décrire forment un ensemble incomparable qu'en aucun autre endroit du monde il ne serait possible de rencontrer. Cet ensemble est non seulement extraordinaire par le nombre des monumens, par leur qualité, par l'état dans lequel ils se sont conservés jusqu'à nous, si l'on songe, qu'endommagés par de violens tremblemens de terre, des sièges épouvantables, ils sont restés depuis plus de trois cents ans, dans le plus complet état d'abandon; mais encore pour l'étude du gothique ils offrent une abondante moisson de documens qu'en Europe la désastreuse guerre de Cent ans, les nombreuses luttes religieuses et civiles nous avaient ravis.

Tour à tour nous voyons s'épanouir en Chypre les influences les plus pures de l'Ile-de-France, de la Champagne, du Languedoc, de la Provence, auxquelles se mêlèrent plus tard le style flamboyant de Catalogne ou le style vénitien. Si je ne craignais d'avancer une idée fantaisiste, je dirais que c'est dans cette île d'Asie qu'il faut venir, pour mieux se pénétrer du charme de nos Écoles d'art d'Occident, spécialement de France; car là, certains mélanges étrangers ne font qu'en rehausser la sobriété voulue, le goût impeccable.

Enfin et par-dessus tout, cathédrale, églises ou chapelles, dorées par les embruns, les siècles et le soleil, se dressent, sous un ciel éperdument bleu, sur de l'herbe verte comme de l'émeraude, dans un cadre indescriptible de repos et de solitude. Il semble que cherchant à obtenir le pardon pour ce que fut la Famagouste d'autrefois, il leur a été permis de lui survivre, dégagées des liens de l'humanité, afin de pouvoir continuer à honorer Dieu, mais cette fois dans une muette prière.

Cette solitude, ce silence les grandissent, les anoblissent encore davantage, les rendent mystérieuses, et, si cette ville merveilleuse était en Bretagne, sans doute y verrait-on, par les sombres nuits d'hiver, quand la tempête faisant rage déchire la nature et couche violemment les ajoncs jaunes des landes, des fantômes, revêtus d'étoles, venant célébrer les saints offices sur des autels de rêve, remplaçant ceux de pierre, à jamais disparus.

Dès que Famagouste eut pris de l'importance, on songea, naturellement, à mettre ses richesses et sa population à l'abri des convoitises des pirates et des nations étrangères.

En 1211, Willebrand d'Oldenbourg trouve ses défenses peu importantes et ce n'est, d'après le Père de Lusignan, que sous le règne d'Henry II, de 1285 à 1324, et surtout vers 1310, époque à laquelle la ville était au pouvoir de son frère l'usurpateur Amaury, qu'on acheva ses fortifications (1), complétées seulement sous Pierre II en 1372.

En 1394, N. de Martoni (2) écrit : « La ville a des remparts plus beaux que je n'en ai vu nulle part ; ils sont élevés et offrent sur tout leur circuit de larges boulevards et des tours hautes et massives. Jour et nuit les Génois gardent avec soin la cité par peur du roi de Chypre ; ce soin est assuré avec une grande discipline par sept cents soldats à la solde des Génois. » Ces boulevards n'avaient cependant alors que cinq pas de largeur, les tours quatre pas de diamètre. Et il ajoute : « Le fort est assez beau et presque en entier dans la mer, à l'exception d'un quart du côté de la ville ; dans ce quart, il y a de beaux fossés de part et d'autre, que remplit l'eau de la mer.

Ces remparts, qu'admirait Martoni, n'ayant plus de valeur militaire au xv[e] siècle à cause des progrès de l'artillerie, il fallut les reconstruire, et ce que nous voyons aujourd'hui est l'œuvre des Vénitiens.

Ils ont été édifiés entre 1492 et 1544. En 1518, Le Saige, de Douai (3), en fut émerveillé : « Les murailles de Famagouste, écrit-il, sont toutes nouvelles ; il y a boulleverre bien exquis. Pour faire court c'est une ville imprenable, si il y avoit garnison souffisante. Mais il n'y a que huit cens soudards que paient les Venissiens. »

Il est assez curieux de noter, en passant, que 7 à 800 soldats formèrent, pendant toute la durée de l'occupation latine, la garnison ordinaire de Famagouste, car nous retrouvons ce même nombre d'hommes dans le récit du siège de 1571, du frère Ange Calepin (4); à ce nombre il faut cependant ajouter 200 Albanais et 3000 citoyens ou villageois, sans doute des réfugiés venant de la campagne.

Ce siège, le dernier que la ville, bombardée jour et nuit (elle

(1) Enlart, *l'Art gothique et de la Renaissance en Chypre*, t. II, p. 606 et suiv.
(2) Pèlerinage à Jérusalem, 1394. *Revue de l'Orient latin*, 1895, t. III, p. 617-628.
(3) Jacques Le Saige, de Douai, p. 135.
(4) *Description et histoire de Chypre*, par le Père E. de Lusignan, 1580. — *Récit de la prise de Famagouste*, par le frère A. Calepin, de Cypre, de l'ordre de Saint-Dominique, p. 272.

reçut plus de 170 000 boulets de fonte), devait subir, fut atroce. Du 21 juin au 5 août, l'armée turque, commandée par Mustapha Pacha, donna six assauts terribles et entre ces assauts, pour mieux les préparer, les Ottomans tentèrent de faire tomber une fraction du rempart en allumant un énorme brasier qui brûla pendant quatre jours. Sans cesse les assiégés avaient à repousser les travaux de mines ; enfin, après avoir mangé les chevaux, les ânes, les chats, après avoir épuisé leurs provisions de pain et de fèves, les Famagoustains, accablés par les fatigues d'alertes sans cesse renouvelées, décimés par le feu et les maladies, n'ayant plus d'eau potable, se rendirent aux 200 000 hommes du Grand Seigneur. On peut s'imaginer ce que fut le pillage, si l'on songe que parmi les soldats ottamans se trouvaient 60 000 aventuriers, venus avec l'unique espoir de faire fortune, tant la réputation de richesse de la ville s'était perpétuée dans les imaginations.

Nous avons vu plus haut qu'au mépris de tous les engagemens, le malheureux Bragadino fut écorché vif ; sa peau, emplie de paille, après avoir été promenée par la ville, fut accrochée à la vergue d'une galère, qui alla montrer ce trophée d'un nouveau genre dans tous les ports de la Syrie et le rapporta ensuite à Constantinople.

Quelques années plus tard, les Vénitiens rachetaient les restes de l'infortuné général et les plaçaient pieusement dans une urne, encore visible à Venise, dans l'église de Saints-Jean-et-Paul, où sont conservées les cendres des plus illustres et des meilleurs citoyens de la République.

Dans sa presque totalité, l'enceinte de Famagouste est l'œuvre de Giovanni Sanmicheli ; et, si elle n'a pas, pour les yeux des profanes, la poésie, le charme, des fortifications de Rhodes, au point de vue militaire elle n'en constitue pas moins une œuvre de premier ordre ; car les ingénieurs italiens étaient, à cette époque, d'une bonne centaine d'années en avance sur les nôtres.

Le périmètre total est d'un peu plus de 3 000 mètres formant un rectangle irrégulier, allongé du Nord au Sud. Les fronts, en partie taillés dans le roc, en partie construits, sont flanqués de bastions espacés de 100 à 150 mètres. Ces fronts viennent se souder les uns aux autres, aux angles, par d'autres bastions dont le plus important, parce qu'il était le plus exposé, est celui de Martinengo, au Nord-Est.

Il faut visiter ces casemates, protégées par d'épaisses couches de béton, se rendre compte de la raison de certains flanquemens, étudier l'emplacement de pièces d'artillerie, pour comprendre ce que fut la science consommée des ingénieurs italiens de la Renaissance. Et pour bien l'apprécier, deux promenades sont nécessaires : l'une, à l'intérieur sur le chemin de ronde, et l'autre, sur les glacis ou dans le fossé. Peut-être, en quelque endroit, y a-t-il un angle mort, mais je n'en ai pas trouvé.

Une seule porte, celle de Limassol, au millésime de 1854, sur le front de terre, permet d'entrer dans la ville.

Autrefois, une autre porte, datant de 1496, s'ouvrait sur la mer; mais, depuis quelques années, les Anglais en ont percé une troisième.

A l'angle sud-est se trouvait, relié à la mer par une porte d'eau, le bassin de l'arsenal maintenant recouvert de terre et transformé en jardins, dans lesquels poussent des orangers, des mandariniers et des grenadiers.

A l'angle nord-est, lui faisant pendant, il y a le château ou, pour mieux dire, le fort. On pénètre à l'intérieur par une porte en plein cintre, ornée du lion de Saint-Marc et portant cette inscription: *Nicalao Foscareno Cypri Praefecto MCCCCLXXXXI.*

Ce fort rappelle, et par sa situation et par les différentes modifications qu'apportèrent à sa défense les Vénitiens, le château de Cérines que nous visiterons plus tard.

Le noyau date de 1310, mais à l'époque de Sanmicheli, il fut renforcé et complètement transformé.

Ilustré par sa véritable histoire, le château de Famagouste ne l'a pas moins été par les tragiques amours de Desdemone et d'Othello, le more de Venise, dont Shakspeare avait fait un gouverneur de Chypre. Et, là encore, la légende, se mêlant à la vérité, contribue à faire, de cette ville extraordinaire, un des sites les plus captivans du monde.

En sortant par la porte de Limassol, une route bordée de pins, d'eucalyptus, de mimosas aux senteurs exquises, et qui sont, au printemps, jaunes comme de l'or, conduit vers le bourg de Varosia n'offrant aucun intérêt, sauf celui de pouvoir s'y loger.

La vieille Famagouste s'anime cependant quelque peu, annuellement, pendant les derniers jours de mars, au moment du grand marché d'animaux, qui se tient en dehors de la ville.

Dès l'avant-veille et la veille, de longues files de paysans conduisant des chameaux, des ânes, des mulets, venant de toutes les parties de l'île, convergent vers le champ de foire, où ils se rencontrent avec des acheteurs, arrivant de la côte d'Asie.

Les femmes musulmanes, ces modernes recluses, vêtues de robes voyantes, assises à l'écart sur les talus des remparts, contemplent avidement ce tohu-bohu d'hommes, d'animaux, de marchands ambulans, annonçant à grands cris leurs marchandises. Tous les groupes sont autant de tableaux pittoresques et charmans : ici, voici des bédouins venus des déserts d'Alep et tentant d'acheter des animaux avec l'aide d'un grand nègre qui leur sert d'interprète. Plus loin, ce sont des Syriens, s'apercevant après coup d'un marché désavantageux, cherchant à rendre, mais souvent sans succès, des animaux maquignonnés. Et, à ce rendez-vous de tant de races différentes, viennent s'ajouter les romanichels ou Gypsies de Chypre, diseurs de bonne aventure, vanniers, marchands d'animaux et, entre temps, un peu voleurs, mais uniquement pour ne pas faire mentir leur ancienne réputation, car, dès le temps du Père de Lusignan, ils étaient déjà considérés comme tels.

Les historiens ne mentionnent la présence des romanichels, en Chypre, qu'à partir des XVe et XVIe siècles ; de nos jours, ils forment un groupe de cinq à six cents individus, errant à travers l'île comme le font ailleurs leurs frères d'Europe ou leurs pères de l'Inde.

Pour dire au revoir ou peut-être adieu à Famagouste, il faut aller, au moment du coucher du soleil, sur le rempart longeant la mer. C'est là que, tous les jours, je finissais mes après-midi.

A cette heure, le port est encore plus calme qu'il ne l'est en d'autres temps. Cinq ou six barques seulement y sommeillent, amarrées, attendant un chargement, et les rares ouvriers des quais sont, depuis longtemps, partis. Au loin, vers le Levant, dans la direction de la Syrie, s'étend la mer, mauve à ces heures, unie comme un miroir, n'ayant pas une voile à l'horizon pour l'animer.

A l'Occident, au contraire, c'est la féerie des couchers de soleil des pays d'Orient. Sur le ciel rose d'abord, puis d'un rouge feu, ce sont les dattiers aux troncs grêles, aux palmes

retombantes, qui se silhouettent en noir bleuté; c'est Saint-Georges des Grecs, ce sont d'autres églises en ruines, c'est Saint-Nicolas surtout, d'un roux doré, s'assombrissant progressivement avec le déclin du jour et devenant comme une sorte de monolithe fantastique, d'un brun violacé.

Rapidement, la lumière diminue, les détails s'estompent, puis, la nuit se faisant, l'étoile du berger, suivie de bien d'autres, apparaît.

Et au milieu du grand apaisement des soirs, planant silencieusement au-dessus de la ville depuis des siècles endormie, monte lentement comme une voix d'enfant, tant est grand l'espace qu'elle a à remplir, la voix du muezzin annonçant la prière.

Jadis, le son des cloches de ces mêmes tours, à cette même heure, appelait, pour l'*Angelus*, le peuple exubérant de vie d'une cité fameuse, et il m'a semblé, en écoutant de toutes mes oreilles, qu'à cet instant toujours solennel de la fin du jour, l'Orient se symbolisait dans la voix du muezzin appelant, pour l'Adhân, au-dessus des ruines accumulées, une humanité tombée en léthargie...

Comte JEAN DE KERGORLAY.

LE “ CHARTISME ”

SOCIALISME ANGLAIS DE 1830-1848

En deux volumes très imposans M. Édouard Dolléans, déjà très connu et très honorablement par ses études sur le père du socialisme européen, Owen, nous donne l'histoire du *Chartisme* anglais. Le Chartisme fut un mouvement socialiste qui va de 1830 à 1848. Son nom lui a été donné longtemps après sa naissance et ses premiers agissemens par un projet de loi, dit *Charte du peuple*, adressé en 1838 aux associations ouvrières par la *Working Men's Association* de Londres et qui (plutôt démocratique que socialiste en apparence) proposait simplement ces six articles : Annualité du Parlement; suffrage universel; égalité des districts électoraux; abolition du cens; vote au scrutin secret; membres du Parlement payés.

Mais cette charte était un programme des *moyens* et non des desseins et du but. Le but était d'arriver par la démocratie au socialisme, par le système parlementaire démocratisé à l'affranchissement de la classe ouvrière. La réforme politique n'était dans les idées des Chartistes que l'instrument; l'œuvre c'était l'avènement de la plèbe sous une forme ou sous une autre et c'est relativement à ces formes qu'ils discutèrent, qu'ils hésitèrent et que finalement ils ne réussirent ni à s'accorder, ni, par conséquent, à faire œuvre.

Les chefs du parti chartiste furent Lowett, Bronterre O'Brien, Benlow, O'Connor, d'autres en sous ordre ou en arrière plan.

Lowett, esprit très net, très sensé, très sage, secrétaire de la *Working Men's Association* et rédacteur de la Charte du peu-

ple, semble avoir, au fond de lui-même, hésité sur le but précis du mouvement que quelque temps il dirigea et n'avoir jamais bien su s'il était associationniste, syndicaliste, ou communiste, ou... Au fond, il était « possibiliste, » comme on disait il y a trente ans, et c'est-à-dire opportuniste prolétarien. Le possibiliste est surtout un homme convaincu de l'impossibilité de la plupart des choses qu'il désire.

Ce n'est pas avec ce caractère qu'on dirige longtemps un mouvement populaire, c'est avec le caractère contraire. Lowett fut, assez vite, je dirai dépassé de tous les côtés et ne fut plus que l'observateur désabusé du mouvement qui échappait à ses mains.

Bronterre était au fond dans les idées ou, si vous aimez mieux, dans la mentalité générale de Lowett; mais ses premières déclarations avaient été plus radicales, plus révolutionnaires que celles de Lowett.

Très féru de Robespierre et de Babeuf, il fut le premier peut-être (car on ne sait jamais) à trouver la célèbre formule de Proudhon : « la propriété, c'est le vol. » Il dit : « La propriété au sens moderne du mot signifie le droit que possède A de prélever en vertu de la loi sa part sur le produit de B, la loi ayant été faite exclusivement par A, et ceci, bien entendu sans le consentement de B et sans lui donner un équivalent. C'est le sens moderne de la propriété. Attaquer la propriété c'est donc attaquer le vol. »

Il était également disciple de Rousseau et aussi de Morelly. Il croyait à un état de nature où la terre n'était à personne et où les fruits étaient à tous et, ce qui est bien Anglais, il faisait intervenir Dieu dans la question, ce que ne faisaient ni Rousseau ni Morelly : « Personne, fût-il fou ou fripon, n'osera nier que dans l'état de nature les matières premières appartiennent également à tous les hommes. Affirmer le contraire serait affirmer aussi que Dieu a les caprices d'un despote et qu'il distribue ses faveurs sans considérer aucunement la justice ni le besoin de ses créatures. »

Il avait des distinctions très spécieuses et très ingénieuses entre les propriétaires et les criminels ordinaires et de second ordre : « Il est incontestable que les usurpateurs du sol et les capitalistes doivent être distingués des autres malfaiteurs... Nous devons nous passer du logement, du boire et du manger si

nous n'acceptons pas les conditions arbitraires du propriétaire foncier et du capitaliste... Les maux commis par les criminels vulgaires sont généralement superficiels et éphémères dans leurs effets. L'homme qui vole ma montre ou pille ma maison me cause un dommage que je peux réparer au prix du travail, qui me permettra d'acheter une autre montre ou les objets dont on a dépouillé ma maison. Mais ceux qui volent à un peuple son territoire, le dépouillent d'un bien inestimable, d'un bien dont la valeur ne pourrait être égalée par tout le travail du monde. Ce n'est pas seulement un vol à l'égard de la génération actuelle, mais un vol à l'égard de toutes les générations futures; car c'est dépouiller toute la postérité des déshérités de leurs droits légitimes à une part des élémens constitutifs de la richesse que Dieu a créée également à l'usage de tous. »

Telles étaient les déclarations initiales de Bronterre O'Brien, qui, enfant prodige, surchargé de succès scolaires, était surtout un littérateur et qui, comme tous les littérateurs doués de la facilité d'élocution, ont sur les foules une force d'influence et une prise que les « scientifiques » les plus dénués de préjugés et les plus *inconsciencieux* ne doivent pas se flatter d'acquérir jamais. Ceci est à l'éloge de la science.

Bronterre eut d'immenses succès oratoires et longtemps une véritable autorité sur son parti. Il se trouva plus tard comme enchaîné par son passé et comme parqué dans son *moi* de la veille. Ayant affirmé dans les commencemens qu'il y avait antinomie irréductible et hostilité fatale entre les classes moyennes et les classes populaires, il crut se devoir ou devoir à son parti, de le répéter alors qu'il le croyait moins ou qu'il ne le croyait plus du tout. D'où il advint que l'accent n'y était plus et qu'on avait en lui moins de confiance que s'il avait exprimé sa nouvelle créance. On n'a guère le choix, du reste, et, en politique, il faut non seulement dire toujours la même chose; mais croire toujours la même chose, puisque, si l'on dit ce que l'on a été amené à croire après avoir cru autre chose, on est accusé de trahison, et, puisque, si l'on dit encore ce que l'on ne croit plus, on ne peut pas ne pas laisser voir qu'on le croit moins.

Benbow était moins humaniste que Bronterre O'Brien. C'était un simple cabaretier et qui fut quelquefois très soupçonné de chercher dans la propagande socialiste l'intérêt surtout de son comptoir. Mais c'est un inventeur et un inventeur est toujours,

même pour la postérité, un personnage très considérable. Benbow est l'inventeur du « mois sacré; » et le mois sacré c'est « la grève générale. » Cessation pendant un mois de tout travail dans la classe productrice, et par ce moyen, et c'est-à-dire par la famine, réduction de la classe possédante à une capitulation totale, tel est le grand projet de Benbow. Puisque depuis si longtemps les pauvres ont nourri les riches, les riches doivent pendant un mois nourrir les pauvres d'une partie au moins de leur capital accumulé. Mais cela ne suffira pas. Pendant le mois sacré le peuple par son congrès, composé de ses délégués, se fera législateur et il légiférera de telle sorte que, quand il se remettra au travail, tous, cette fois, devront s'y mettre. Et il y a à remarquer ceci, c'est qu'à cette condition et dans ces conditions le travail *sera aboli* : « Tout homme doit être mis au travail et alors le travail deviendra si léger qu'il ne pourra pas être considéré comme un travail, mais comme un exercice salutaire. Peut-il rien y avoir de plus humain que l'objet de notre glorieux jour de fête qui est d'obtenir pour tous, avec la moindre dépense, la plus large somme de bonheur? »

M. Dolléans rapproche de ce manifeste de Benbow les discours de M. Aristide Briand sur la grève générale et fait remarquer d'abord les ressemblances frappantes des deux langages et ensuite des différences assez notables. Pour Benbow, comme on l'a vu, la grève universelle est une panacée. Pour M. Aristide Briand, elle n'est qu'un des moyens par lesquels le prolétariat peut faire capituler le capital et il recommande celui-ci sans répudier les autres : « ...Le principe de la grève générale a détruit l'égoïsme chez l'ouvrier. On ne considère plus la grève comme une lutte contre le patron ; mais comme une arme sociale contre la société capitaliste. La grève générale n'empêche pas le suffrage universel ; la grève générale est un fusil ; c'est une arme de plus ; voilà tout. Une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise ; l'ouvrier a un fusil, mais il peut rater ; qu'il en ait un de rechange... La grève générale, ce serait la révolution ; mais la révolution sous une forme qui donne aux travailleurs plus de garanties que celles du passé en ce sens qu'elle les expose moins aux surprises toujours possibles, des combinaisons exclusivement politiques... Nos militans comprennent que la Révolution de demain ne peut plus être efficacement tentée par les vieux procédés révolutionnaires. Non pas, camarades, que je les réprouve.

Je suis de ceux qui se feront toujours scrupule de décourager les bonnes volontés sous quelque forme qu'elles se manifesfent. Allez à la bataille, si vous le jugez bon, avec le bulletin de vote, je n'y vois rien à redire; j'y suis allé, moi, comme électeur et comme candidat; j'y suis allé comme candidat et j'y retournerai demain. Allez-y avec des piques, des sabres, des pistolets, des fusils; loin de vous désapprouver je me ferai un devoir, le cas échéant, de prendre ma place dans vos rangs. Mais ne découragez pas les travailleurs quand ils tentent de s'unir pour une action qui leur est propre, à l'efficacité de laquelle ils ont les plus sérieuses raisons de croire... »

La différence entre ces deux langages n'est guère que celle-ci, que M. Briand admet plusieurs moyens, tout en recommandant particulièrement celui de la grève universelle, tandis que Benbow recommande uniquement celui-ci, (« *sedens bellum conficiet* ») et dit avec conviction : « N'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon. »

Mais le héros brillant, étincelant et fastueux du Chartisme fut un très grand seigneur, un membre de la plus haute aristocratie, un Graccus ou un Mirabeau insulaire, le très intéressant et très curieux, à quelques égards très sympathique, Feargus O' Connor. Il était ou se disait, et il n'y a pas de raison très décisive de le démentir, descendant de Roderic O' Connor, roi d'Irlande. En tout cas il était bien fils de Roger O'Connor et neveu d'Arthur O' Connor. Roger et Arthur s'étaient mêlés à l'agitation irlandaise de la fin du XVIIIe siècle. Arthur, exilé en France en 1803, avait été fort bien accueilli par le Premier Consul et nommé par l'Empereur général de division. Il avait épousé Élisa de Condorcet, la fille de l'écrivain philosophe et s'était retiré dans le Loiret, au château de Bignon, où était né Mirabeau. Roger, père de Feargus, était resté en Grande Bretagne où il avait mené une vie semée d'incidens aventureux.

Feargus O'Connor, député de Cork en 1832, était, je ne veux pas dire le modèle, mais le type de l'orateur populaire. Véhément, emporté, abondant, inépuisable, essentiellement *théâtral*, s'embarrassant peu des contradictions les plus évidentes et des palinodies les plus manifestes, pathétique, déclamatoire, personnel et se racontant et s'épanchant et se louant sans cesse, ce qui est un moyen aussi puissant d'action sur les foules qu'il est insupportable aux cultivés, il put se croire longtemps et il

fut en vérité très longtemps l'idole du peuple ou d'une partie très considérable du peuple anglais. Il était un admirable artiste en persuasion par le pathétique. Il avait du prophète et du tragédien. Il eût été admirable à jouer le rôle d'Antoine dans le *Jules César* de Shakspeare. Il savait vivre tellement de l'âme même de l'auditoire qu'il disait toujours juste ce que son auditoire désirait qu'il dît et allait lui souffler. La communication entre lui et la foule était d'inspiratrice à inspiré et quand il était devant elle il y avait deux suggestionnés et entre elle et lui une harmonie préétablie qui ne cessait point.

« Quel est l'homme du monde, disait-il, qui peut se réjouir plus que moi de la perspective du succès? Puisque j'ai été l'instrument principal et le créateur du mouvement, quel est l'homme qui peut s'intéresser davantage à son heureuse et rapide réussite? Je suis un otage entre les mains des classes laborieuses auxquelles je dois prouver ma sincérité. N'ai-je pas plus d'une fois promis au peuple que je conquerrais le suffrage universel ou que je mourrais dans la lutte? Toutes les minutes de mon existence, depuis les origines de l'agitation, ont été un lourd fardeau et ma vie aurait pu être obtenue à bon marché, n'eût été que je croyais que le peuple y attachait quelque prix. Depuis le 6 août, depuis que nous avons fait alliance avec les hommes de Birmingham et autres traîtres, toute parole prononcée par quelqu'un des chasseurs de popularité m'a été attribuée et lorsqu'ils ont été attaqués, ne les ai-je pas défendus au péril de ma vie?... Si Birmingham est mis à feu, la presse m'en rend responsable. Si des émeutes ont lieu, toutes les responsabilités sont placées sur mes épaules. Tout cela et plus encore, je suis prêt à le supporter plutôt que d'affaiblir la cause. Ma vie elle-même dépend du succès de la cause. Si je déserte ou si je tergiverse, aucun assassin ne méritera mieux la mort et aucun homme ne sera plus sûr de la recevoir immédiatement. N'ai-je donc pas dès lors le droit de donner des avis et des conseils à ceux au service de qui j'ai travaillé comme jamais auparavant n'a travaillé aucun homme? Certes. Et ne vous méprenez pas maintenant sur mes paroles: car si le peuple persévère, je serai avec lui à l'endroit du plus grand danger. Mais je ne suis pas homme à rester honteusement tranquille lorsque la plus glorieuse de toutes les causes, la cause de la liberté, est mise en péril par une fausse démarche... »

Il semble n'avoir pas manqué de finesse diplomatique et M. Dolléans remarque que plaidant toujours, non pas le pour et le contre, mais la diversité des moyens, il se ménage la ressource, pour plus tard, quelque tactique qui soit adoptée, de pouvoir toujours dire et prouver par une citation d'un de ses discours qu'il a été le premier à l'imaginer et à l'introduire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait toujours raison par la force de cette opinion qu'il avait enfoncée dans l'esprit du peuple qu'il aurait toujours raison.

Ce qu'il n'avait pas, c'était l'esprit de direction suivie; et planant toujours au-dessus des sous-chefs de parti, il ne les forçait pas à le suivre par la rigidité d'un plan arrêté, de sorte que les discussions se multipliaient comme au-dessous de lui sans l'atteindre, sans l'entamer, du moins fort peu, mais sans qu'il pût empêcher qu'elles existassent. Il présida toujours et ne dirigea jamais, du moins complètement. Il était la voix plutôt que l'âme d'un parti qui eut plusieurs âmes.

De là l'incohérence d'un mouvement politique qui poursuivit plusieurs buts successifs, qui fut révolutionnaire pacifique et qui fut (émeutes de Birmingham, 1839) révolutionnaire belliqueux; qui fut solidariste (syndicaliste, comme nous disons maintenant), qui fut individualiste et qui finit par être communiste; qui s'épuisa et en variations et en discussions, remuant du reste toutes les idées et préparant l'avenir; mais, à s'en tenir à son histoire propre et à ce qu'il a été par lui-même, tournant en cercle et ne prenant jamais une conscience nette et profonde de lui-même.

Après quinze ou seize ans d'existence ou d'efforts pour exister, le parti n'était plus qu'une maison divisée qui devait périr si elle n'était déjà morte, c'est-à-dire désorganisée.

Bronterre n'était plus qu'un individu, toujours fidèle à sa doctrine définitive, qui était la nationalisation du sol; mais isolé, s'obscurcissant dans une existence de conférencier peu rétribué et peu suivi.

Lovett était devenu complètement étranger au parti et se consacrait à des œuvres scolaires.

Feargus O'Connor se débattait dans des questions d'argent très embrouillées, perdait peu à peu la lucidité de son intelligence et, recueilli à l'asile du docteur Tuke, mourait fou en 1855.

Ce mouvement confus et violent n'en est pas moins très intéressant à étudier et très instructif. Il est quelque chose comme le balbutiement précipité et quelquefois furieux d'un colosse encore enfant. En l'étudiant et en l'exposant avec une lucidité remarquable et avec une impartialité de vrai historien, quoique sans sympathie, M. Dolléans nous a fait connaître un chapitre jusqu'ici très obscur et de l'histoire du socialisme universel et de l'histoire du Royaume-Uni. Il nous a fait connaître la gestation laborieuse et tourmentée du syndicalisme anglais; son ouvrage assurément comble une lacune, si tant est qu'il ne fasse pas un peu plus que la combler. Malgré sa longueur, ou à cause d'elle, (atténuée du reste par la vivacité dramatique du récit), il y manque un « index des noms et des choses, » indispensable pour se retrouver dans une histoire si touffue, et l'indication dans le haut des pages de l'année où l'on est. Avec les « le 6 août, le 17 septembre, le 24 octobre » de M. Dolléans, il faut remonter soixantes pages pour savoir de quelle année est ce 17 septembre ou ce 24 octobre. — Je n'ai vraiment aucune autre plainte à adresser à ce très bon narrateur et à cet excellent *debater* qu'est M. Édouard Dolléans.

Émile Faguet.

HEURES D'ITALIE

AU PAYS DES PEINTRES VÉNITIENS

I. — UDINE

« Udine est une belle ville, » déclare Chateaubriand, qui y remarqua surtout le Municipe et son portique imité du Palais des Doges. L'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe* a raison; et je m'étonne qu'elle soit si peu connue, cette délicieuse cité, perle du Frioul, qui offre généreusement tant de merveilles à ses hôtes: un aspect infiniment séduisant, une des plus jolies places d'Italie, une situation incomparable au centre de la plaine vénitienne, de bons peintres locaux et l'une des plus complètes collections de Tiepolo qui soient. Les touristes allemands et autrichiens, qui descendent à Venise par la ligne de Pontebba, s'arrêtent parfois à Udine, entre deux trains ou pour y passer la nuit; mais qu'ils sont rares les Français qui prirent la peine d'aller jusqu'à elle! Chateaubriand ne la vit que parce qu'il dut se rendre à Prague pour y rejoindre Charles X. D'ordinaire, nos compatriotes, retenus par les charmes de Venise, ne la quittent qu'au dernier moment, quand sonne l'heure du retour. Moi-même, si curieux pourtant des moindres coins d'Italie, qui, tant et tant de fois, ai parcouru cet adorable *Veneto* qu'empourpre l'automne, jamais encore je ne m'étais résolu à dépasser Conegliano et à prendre les quelques journées nécessaires pour visiter le Frioul et sa capitale.

Cette année, je me suis décidé. Débarqué à Udine un soir de

septembre, j'ai éprouvé le lendemain cette joie, si douce aux vrais voyageurs, de l'éveil dans une ville que l'on ne connaît pas, mais que l'on sait pleine de promesses. La veille, un omnibus aux vitres tremblotantes a suivi des rues mal pavées et à peine éclairées; on a aperçu les vagues silhouettes de monumens qu'on essaie d'identifier d'après le plan du Bœdeker; mais, en somme, toutes les surprises de la découverte restent encore. Certes, celles-ci ne sont pas toujours agréables, et, souvent, le premier contact avec la ville nouvelle déçoit; ce n'est que peu à peu qu'on en goûte les séductions discrètes. Ici, la révélation fut immédiate. L'arrivée sur la petite place baignant dans la lumière matinale, la montée au Castello, et, du haut de l'esplanade, la vue circulaire sur l'immense cercle de la plaine frioulienne déployée autour d'Udine comme un double éventail, compteront à jamais dans mes souvenirs pourtant si riches en impressions de ce genre.

Au sortir de l'hôtel, je n'avais trouvé qu'une ville sans grand caractère, propre et animée, avec de larges voies bordées d'arcades et de maisons où s'affirme le style vénitien; mais, brusquement, au tournant d'une rue, j'ai débouché sur la place que je cherchais. Je la savais belle : je ne l'imaginais point si magnifique. Entourée de palais et de portiques, ornée de statues et de colonnes, dominée par la haute masse du château, d'où qu'on la regarde, son aspect est des plus pittoresques. Tout s'arrange à merveille; rien ne fait surcharge. Et pourtant, sur un espace des plus réduits, il y a : d'un côté, une galerie du XVIe siècle, dite Loggia di San Giovanni, et une Tour de l'horloge dans le goût de celle de Venise; au milieu, une jolie fontaine dessinée par Jean d'Udine, deux colonnes dont l'une porte le lion de saint Marc, deux figures de géans, une statue de la Paix donnée par Napoléon Ier, en souvenir du traité de Campo-Formio, et, bien entendu, un monument équestre de Victor-Emmanuel II; enfin, sur l'autre flanc de la place, la délicieuse Loggia del Lionello, du nom de l'architecte local qui construisit cet hôtel de ville, au XVe siècle, en s'inspirant très habilement du Palais Ducal. Vraiment, cet ensemble, au-dessus duquel s'élèvent le campanile de l'église Sainte-Marie et les imposantes murailles du château, constitue l'une des plus séduisantes visions que réservent aux touristes les petites cités d'Italie. Il est seulement dommage que le Municipe ait été presque

entièrement détruit par l'incendie de 1876; seuls les murs restèrent debout, et nous pouvons encore admirer, dans leur état primitif, les couches alternées de marbre blanc et rouge, les fines colonnes aux chapiteaux variés, la petite balustrade qui donne tant d'élégance à la loggia, et, dans une niche à l'angle du monument, la jolie Vierge sculptée en 1448 par Buono, l'auteur de la Porte della Carta.

Pour monter au Castello, il faut passer sous une arcade que dessina, dit-on, Palladio; elle était autrefois surmontée du lion vénitien, ainsi qu'on le voit au Musée dans une vue de la ville par Palma le jeune. Pour toute la région, la République sérénissime fut bien la « planteuse de lions » dont parle Chateaubriand, dans les pages qu'il écrivit à la louange de Venise, le 10 septembre 1833, et qui comptent parmi les plus belles des *Mémoires d'Outre-tombe*. Le tremblement de terre de 1511 a renversé l'antique château qui se dressait au sommet de la colline; on le remplaça par le bâtiment actuel, qui fut successivement affecté aux usages les plus divers : forteresse, résidence des patriarches ou prison; en ce moment, il abrite les services municipaux et le musée. Un double escalier donne accès à la salle d'honneur que ses vastes proportions, ainsi que les restes de fresques qui décorent ses murs, firent classer comme monument national. Malheureusement, ces vieilles peintures sont en fort mauvais état, depuis l'époque où le château servit de caserne. Les soldats — qu'ils soient italiens ou français — sont des locataires bien dangereux pour les œuvres d'art : Udine, comme Avignon, en fit la rude expérience.

Dans le musée, je note au passage un amusant panorama de la cité dressé par Callot en 1600, un Canaletto d'un gris délicat, une petite étude de Véronèse pour son *Martyre des SS. Marc et Marcellin*, et trois Tiepolo. Mais la ville est trop riche en œuvres de cet artiste pour m'arrêter à celles-ci et j'aurais préféré que les peintres locaux fussent mieux représentés. C'est à peine si j'ai trouvé un assez beau *Couronnement de la Vierge* de Girolamo da Udine. Pour étudier le créateur de l'école, Martino, plus connu sous le nom de Pellegrino da San Daniele, il faut sortir d'Udine et aller soit à Aquilée voir le tableau d'autel du Dôme, soit à San Daniele, sa ville natale, soit à Cividale, la vieille capitale lombarde qui garde jalousement, à côté de précieux trésors archéologiques, le chef-d'œuvre du peintre, la

Vierge de S. Maria dei Battuti. Ici, au musée d'Udine, il n'y a que *Quatre Évangélistes*, si noirs et si abîmés qu'il est à peu près impossible de les distinguer.

D'ailleurs, comment rester enfermé dans ces salles obscures lorsqu'on entrevoit, par les fenêtres, le superbe panorama dont on jouit de l'esplanade qui s'étend derrière le château? Je connais peu de vues aussi vastes et aussi belles. Si, comme le raconte la légende, cette colline fut élevée sur l'ordre d'Attila qui voulait contempler de loin l'incendie d'Aquilée, il faut avouer que le barbare, tout autant que Néron, était un prodigieux metteur en scène. Dans toute l'Italie où l'on eut, dès les temps les plus reculés, le génie de ces perspectives qui mettent l'infini à la portée d'une ville, il est peu de position aussi splendide. Au milieu d'une plaine immense et à quelques mètres seulement d'altitude, on a l'illusion d'être suspendu haut dans l'espace. Situation privilégiée pour une capitale qui peut, au centre même du pays, apercevoir celui-ci tout entier et le surveiller! En une courbe presque régulière, le Frioul se déroule autour d'Udine, gigantesque amphithéâtre qui va, se dégradant peu à peu, des Alpes neigeuses aux Préalpes vertes, de celles-ci aux collines couvertes de vignes et de bois, des collines à la plaine doucement inclinée et de la plaine aux lagunes. Vu d'ici, le cercle des Alpes Carniques forme une haute et rude barrière que dominent le Canin, à l'Est, et, à l'Ouest, très en arrière, dans la direction de Gemona, le Coglians, qui est la cime la plus élevée de la contrée. Bien que ces sommets n'atteignent pas 3 000 mètres, comme on les regarde presque du niveau de la mer, ils ont très fière allure. Déjà les premières fraîcheurs de septembre les ont couverts de neige. Deux jeunes gens, qui doivent en être descendus depuis peu, les contemplent avec ces yeux pleins de tristesse nostalgique qu'ont les montagnards en pays plat. Ils sont bien de cette race frioulienne, forte et laborieuse, plus rude et plus sérieuse que la vénitienne; ils me rappellent leurs voisins du Cadore, ces robustes paysans d'où sortit Titien qui, presque centenaire, peignait encore d'une main assurée. Sur ma demande, ils me nomment les cimes lointaines et m'indiquent les villes les plus importantes que l'on distingue, le long des rivières ou dans les replis des coteaux : Cividale, San Daniele, Palmanova avec sa forteresse étoilée, San Vito, Pordenone. Tout à fait au Sud, on aperçoit les lagunes où dorment Aquilée

et Grado, et, parfois même, par les temps clairs, la ligne de l'Adriatique jusqu'à Venise... Admirable spectacle que je ne me lasse point de regarder jusqu'à la chute du jour, lorsque le soleil déclinant met sur les choses cette « lumière titienne » dont parle Chateaubriand, quand Venise, pareille à une belle femme dont le vent du soir soulève les cheveux embaumés, meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature... Admirable spectacle, peut-être plus exaltant encore le lendemain, dans la joie ensoleillée du matin nouveau, mais auquel pourtant je dois m'arracher. Comment quitter Udine sans avoir vu ses Tiepolo? Nulle part, on ne peut mieux connaître le peintre auquel, chaque année, on rend davantage justice, et qui n'est plus seulement, à nos yeux mieux avertis, le charmant improvisateur, le virtuose en qui s'incarna toute la folie du XVIIIe siècle vénitien. Je me rappelle le chapitre où Maurice Barrès s'écrie : « Mon camarade, mon vrai moi, c'est Tiepolo! » L'auteur d'*Un homme libre*, qui d'ailleurs ne signerait sans doute plus cet aveu de dilettantisme, a exagéré le côté factice de Tiepolo. Devant ses grandes compositions, éparses en Vénétie, on se fait une autre idée du peintre qui, loin d'être un artiste de décadence, une sorte de Bernin de la peinture, est un maître non seulement de grâce, mais encore de puissance et de santé. Ce soi-disant improvisateur fut un travailleur acharné; qu'on regarde les très nombreuses esquisses qu'il fit pour les œuvres qui semblent, tant l'exécution en est habile, jaillies d'un seul jet. Les artistes qui ont vraiment le *don* ne font pas sentir l'effort. M. Camille Mauclair a raison de comparer Tiepolo à Mozart qui paraît également facile, alors que nulle langue musicale n'est plus savante et plus complexe. Montrer qu'on a vaincu une difficulté est bien; la vaincre sans le montrer est mieux, le propre du génie étant de nous mettre « devant le merveilleux résultat du savoir et de l'effort comme devant la nature elle-même. » Certes, Tiepolo reste bien le peintre de cette ville et de cette époque où la joie de vivre fut poussée à ses extrêmes limites; mais il est aussi un arrière-petit-fils du XVIe siècle, un héritier imprévu de la race des grands maîtres vénitiens qui s'était éteinte, plus de cent ans avant, avec Tintoret.

Les œuvres d'Udine sont fort intéressantes parce qu'elles permettent d'étudier le peintre dans la fleur de sa jeunesse,

dans sa maturité et presque dans sa vieillesse, puisqu'il les exécuta en 1726, 1734 et 1759. Les fresques du Dôme, gâtées par de maladroites restaurations, n'ont pas grande valeur. Au musée, à côté d'un *Saint François de Sales* médiocre et d'une *Séance du Conseil de l'Ordre de Malte* plus documentaire qu'artistique, il y a un assez bel *Ange de l'Apocalypse* planant au-dessus d'un joli paysage. Mais pour retrouver le vrai génie de Tiepolo, il faut aller à l'évêché et à l'oratoire de la Pureté.

Le palais archiépiscopal, élevé au début du XVIIe siècle pour les patriarches d'Aquilée, qui s'arrogèrent longtemps le même rang que les papes, abrite aujourd'hui leurs successeurs, les évêques d'Udine. C'est l'un des derniers patriarches, Denys Dolfino, qui commanda à Tiepolo la décoration des salons. Prises en détail, ces fresques ne sont pas parmi les meilleures de l'artiste; mais leur ensemble lumineux et gai est tout à fait délicieux à l'œil. Quant à la peinture qui rayonne à la voûte du grand escalier, une *Chute des anges rebelles*, c'est une page vigoureuse et dramatique, d'une incroyable hardiesse de mouvement. Les groupes suspendus dans le vide semblent prêts à tomber. Pour Tiepolo, peindre un plafond fut toujours un jeu; nulle part, il ne déployait plus à son aise les ressources savantes de son imagination et de sa fantaisie.

La décoration de l'oratoire de la Pureté est de vingt-cinq années postérieure. Tiepolo, moins actif, abandonna à son fils les murs latéraux et peignit seulement l'*Immaculée Conception* de l'autel et la magnifique *Assomption* du plafond. Celle-ci compte parmi ses chefs-d'œuvre : noblesse de l'invention, habileté de l'exécution, éclat du coloris, tout y est porté au plus haut degré; et j'admire, ainsi que son éminent biographe, M. Pompeo Molmenti, avec quel art, « dans ce déploiement de couleurs éclatantes et d'idées saisissantes, Tiepolo sut garder un air de douceur et de grâce qui est inoubliable. » Ici, comme à Este, je suis frappé de voir combien il s'adapta facilement à la grandeur du sujet et combien, sans être vraiment croyant, — du moins on peut le supposer, — il se disciplina vite à la gravité des lieux où il peignait. Ainsi qu'avant lui Tintoret, et qu'après lui Delacroix, — pour ne citer que ces deux noms, — Tiepolo est la preuve que le génie d'un artiste peut parfois s'élever, sans le secours de la foi, à la beauté de la poésie religieuse.

II. — PORDENONE

D'Udine à Pordenone, la route presque droite n'offre rien de très pittoresque. Elle suit en quelque sorte le diamètre de la demi-circonférence que tracent les Alpes Carniques autour du Frioul. Mais la course est charmante, dans la joie du matin, au milieu des prés miroitant de rosée. Une brume estompe les lointains. La chaussée humide est aveuglante comme un ruban d'acier étalé au soleil.

On avance au milieu des souvenirs de l'Empire et de la prodigieuse épopée du jeune Bonaparte. Frioul et Haute-Vénétie sont semés de villes qui ont donné leurs titres aux maréchaux et aux généraux de la glorieuse armée. Après un siècle, les anciens exploits sont restés vivans et il n'est guère d'*osteria* dont les murs ne soient encore ornés de vieilles gravures relatant les épisodes d'Arcole ou de Rivoli. Jamais sur cette terre italienne, — malgré les nuages passagers, — le Français ne sera l'ennemi. Et je ne sais de plus bel éloge pour un vainqueur.

Après Campo-Formio, où expira la république de Venise, la route monte légèrement pour atteindre les rives du Tagliamento que l'on franchit sur un interminable pont qui doit avoir près d'un kilomètre. Le torrent a tellement arraché de cailloux aux Alpes proches que, peu à peu, son lit s'est exhaussé au-dessus de la plaine et que les villages voisins de Codroipo et de Casarsa sont, sur chaque rive, à une dizaine de mètres plus bas que le niveau de la rivière.

Le haut campanile de Pordenone émerge des abondantes verdures qui égaient la ville. Places et avenues sont plantées de marronniers et de platanes énormes. A l'horizon, le Monte Cavallo, déjà couvert de neige, dresse son dos puissant. Si les étrangers sont rares à Udine, ici, ils doivent être presque inconnus, à en juger par la curiosité que j'éveille. Peu de choses à voir d'ailleurs dans la ville natale de Pordenone, où je croyais que le peintre était mieux et plus abondamment représenté. Dans la salle des séances du municipe, où est installé le petit musée local, je n'ai trouvé qu'un *Groupe de saints*, assez remarquable de facture et de coloris, et une étroite fresque qui, au dire du gardien, aurait été enlevée de la maison habitée par

l'artiste; c'est une sorte de ballet champêtre, très différent de tout ce que je connais de lui. Au Dôme, presque même pénurie : dans le chœur, une *Gloire de saint Marc*, abîmée et inachevée; sur un pilier, deux figures en assez mauvais état, un *Saint Érasme* et un *Saint Roch* auquel Pordenone aurait donné ses traits; enfin, à l'autel Saint-Joseph, un beau panneau, exécuté en 1515, la *Vierge trônant entre saint Christophe et saint Joseph*; la Vierge, qui couvre de son manteau quatre dévots donateurs, a un visage délicieusement enfantin et le paysage, où l'on reconnaît Pordenone, est d'une grâce exquise. Mais enfin, tout cela ne suffit pas pour bien juger l'artiste; si je n'avais vu ses fresques de Crémone et de Plaisance, je me ferais une très fausse idée de celui qui eut l'ambition d'égaler Titien, et dont la peinture brutale, violente, dramatique, désordonnée, prouve la vérité, pour les artistes comme pour les écrivains, du mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme. » Pordenone, en effet, bataille toute sa vie avec les uns et les autres, même avec son frère, et il est probable qu'il mourut empoisonné par un ennemi. Chez lui, la puissance et le mouvement font parfois penser à Rubens ou à Michel-Ange qui, paraît-il, appréciait beaucoup son talent. Nul, en tout cas, n'eut de son temps plus de virtuosité; sans accepter à la lettre le récit de Vasari qui nous parle d'une enseigne de magasin peinte en quelques minutes, pendant que le commerçant était allé à la messe, il est certain qu'il eut une extraordinaire facilité et cette *bravura* du pinceau, si nécessaire aux peintres de fresques. Mais ne cherchez, dans l'œuvre de Pordenone, ni grâce, ni mesure, ni pensée surtout. Tantôt il imite Giorgione, tantôt Palma, tantôt Titien; suivant la juste remarque de Burckhardt, il est toujours superficiel et, dans ses meilleures créations, il n'y a pas cette absorption par le sujet, ce renoncement de soi qui est l'art des grands maîtres. Il cherche et parvient à étonner; il n'arrive pas à séduire. Celui qui rêva d'éclipser Titien reste surtout pour nous le désastreux prédécesseur des Bolonais.

III. — TRÉVISE

Au sortir de Pordenone, la route se rapproche rapidement des montagnes que l'on rejoint à Sacile, petite ville sur la Livenza, encore entourée de ses murs et de ses fossés. Les

Alpes de Vénétie, dont la haute barrière se dresse abrupte et presque nue, semblent continuer la rude ligne des monts frioulliens. A leur pied, une série de jolies collines vertes sont pareilles à des falaises, à des dunes boisées que les flots recouvrant jadis la plaine auraient rejetées sur leurs rives. Ces derniers contreforts des grandes Alpes, qui expirent au bord des champs vénètes, sont ravissans, et l'on comprend que les riches marchands de la République soient venus y fixer leur villégiature. Une suite presque ininterrompue de bourgades dominées par de clairs campaniles, de villas aux murs rouge vif, de jardins luxurians les animent et font de la région une sorte de vaste et joyeux parc. Le ciel est si bleu que son éclat insoutenable blesse le regard.

Voici la belle Conegliano, enfouie dans ses verdures, où je suis venu si souvent admirer le chef-d'œuvre du vieux Cima. Autour de son château, des cyprès se détachent nets sur l'azur, alignés comme dans les tableaux des primitifs. Puis, la route franchit la Piave, sur un pont presque aussi long que celui du Tagliamento; et l'on entre dans la molle campagne trévisane, sillonnée de ruisseaux et de canaux qui mettent comme une brume sur tous les objets. Par cette calme et déjà chaude matinée, je songe à certains paysages de Corot, qui eux-mêmes évoquent des vers de Lucrèce :

Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes,
Ipsaque ut interdum tellus fumare videtur.

Émile Michel, dans un article paru jadis dans la *Revue*, avait bien senti la grâce accueillante de ce paysage où la lumière est caressante, où l'atmosphère, grâce à l'abri des Alpes, est toujours d'une grande douceur. « Tout semble heureux, proportionné à l'homme et une population forte, à la fois élégante et calme dans ses allures, paraît en intime accord avec cette nature privilégiée. Le nom d'*amorosa* qu'on a souvent employé pour qualifier cette contrée revient de lui-même à l'esprit de ceux qui la parcourent. » Je retrouve cette même population, alerte et joyeuse; les femmes surtout sont charmantes; elles vont à la fontaine avec de grandes cruches de cuivre et leur démarche est en même temps souple et noble; quelquefois, enroulées dans des voiles, leur silhouette archaïque rappelle les madones des vieux maîtres locaux.

La route est bordée de platanes et d'ormes puissans dont les feuillages se penchent sur les canaux d'eau vive qui longent la chaussée. De chaque côté s'étendent les champs dorés des maïs d'où surgissent, à l'horizon, les flèches des campaniles. De lourds pampres s'enroulent aux mûriers et aux arbres fruitiers. Cette abondance aimable a frappé tous les voyageurs. Quand Maurice Barrès parcourut ce Veneto agricole que l'automne charge de fruits, il le trouva « sociable et voluptueux comme un *Concert* de Giorgione. »

Trévise est située sur la Sile qui reçoit, au milieu même de la ville, un petit ruisseau, le Botteniga, qui jadis s'appelait le Cagnan, ainsi que l'indique un vers du *Paradis*, où Dante désigne ainsi Trévise :

E dove Sile e Cagnan s'accompagna.

Les deux rivières se divisent en plusieurs bras qui alimentent une série de canaux et de fossés. De nombreux jardins laissent pendre leurs verdures sur l'eau ; certaines perspectives rappellent des coins de Venise et même de Bruges.

Si souvent je suis venu à Trévise que j'y puis, cette année, goûter tout à mon aise le charme des retours et de ces heures délicieuses où, débarrassé du souci de connaître et d'apprendre, on savoure seulement la joie de regarder. Que de fois j'ai flâné sous les arcades de ses rues tortueuses, sur sa Piazza dei Signori bordée de palais crénelés, et surtout le long des vieux remparts transformés en larges promenades, ombragées d'arbres immenses que l'humidité a fait croître magnifiquement, et d'où la vue est si belle, au début du printemps, sur les Alpes neigeuses! Et qu'il est doux d'entendre déjà parler autour de soi le dialecte vénitien, avec son zézaiement, ses souplesses et ses fluidités; c'est à lui que devait penser lord Byron, plus qu'à l'italien en général, lorsqu'il célèbre, dans son petit poème de *Beppo*, cette langue « suave comme un baiser de femme, qui paraît liquide et semble écrite sur du satin. »

Trévise s'enorgueillit à juste titre de quelques bons tableaux, et, tout d'abord, au Dôme, de l'*Annonciation* qui fut commandée à Titien par le chanoine Malchiostro et qui, depuis, n'a pas bougé du superbe cadre à colonnes où elle fut placée. Certes, elle ne vaut pas l'*Annonciation* de la Scuola di San Rocco, exécutée huit années après; mais elle a une sorte d'ardeur juvénile qui

m'a toujours séduit. La Vierge, vêtue d'une robe rouge et d'un superbe manteau bleu sombre, agenouillée et respectueuse, est une des plus simples et des plus nobles figures de Titien. L'ange n'a pas l'attitude doucereuse que lui donnèrent tant de peintres; il arrive en coup de vent, et derrière lui, l'atmosphère tourmentée est chargée de gros nuages blancs qu'illuminent des rayons fulgurans. Dans cette même chapelle Malchiostro, il y a des fresques de Pordenone que je n'aime guère; je crois que l'artiste ne fut jamais plus déclamatoire que lorsqu'il voulut imiter le Michel-Ange de la Sixtine; je me rappelle, au premier plan de l'*Adoration des mages*, un homme dont les muscles énormes sont d'un déplorable effet et, à la coupole, un enlacement de jambes et de bras qui évoque plus un combat de lutteurs qu'une scène religieuse. — Dans le petit musée, dont le nom pompeux de *Pinacoteca* ne fait que mieux ressortir la pauvreté, il n'y a guère à citer qu'un joli portrait de Lotto, lequel, d'après les derniers travaux d'érudition, ne serait pas né à Trévise, mais à Venise. C'est une figure de dominicain, prieur ou économe; ses clés sont devant lui, avec des pièces d'argent; il va faire une addition et, la tête relevée, cherche s'il n'a pas oublié de noter une dépense. Dans son visage grave et triste, on retrouve bien la manière de Lotto.

Parmi les innombrables peintres locaux, j'avoue que je ne suis pas arrivé à me débrouiller entre Dario da Treviso, Pier Maria Pennacchi, Girolamo da Treviso, Girolamo Pennacchi, Vincenzo da Treviso, etc. Seul, un critique d'art pourrait se reconnaître entre tant de noms voisins et d'œuvres presque semblables. J'ai revu avec plaisir les deux petits tableaux de Girolamo da Treviso, dans la petite galerie qui précède la chapelle Malchiostro, et je me souviens qu'une année, en revenant de Brescia, leur teinte argentée m'avait rappelé le coloris du Moretto.

Des deux peintres trévisans plus célèbres, si l'un, Rocco Marconi, ne figure même pas dans sa ville natale, l'autre, Pàris Bordone, y est au contraire représenté par l'un de ses chefs d'œuvre, l'*Adoration des bergers* de la cathédrale. Bien qu'abîmé par des restaurations, insuffisamment éclairé et mal mis en valeur dans un cadre rectangulaire qui ne s'adapte pas à l'ovale de la partie supérieure, on peut se rendre compte encore de l'éclatant coloris et de l'habile groupement des personnages. C'est un des meil-

leurs tableaux de ce peintre inégal qui imita un peu tous les maîtres de Venise et acquit, de son temps, une grande réputation. « Je ne crois pas, lui écrivait l'Arétin, que Raphaël ait jamais donné à ses figures divines une expression plus angélique, tant de grâce, d'allure et de nouveauté, *vaghezza, aria e novitade...* » Certes, l'Arétin ne fut jamais un modèle de modération, pas plus dans le blâme que dans l'éloge, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les critiques accablent parfois les artistes de louanges exagérées; mais cela nous explique pourquoi Titien n'aimait guère cet élève qui prenait des allures de rival. Le temps a remis chacun à sa place. Pâris Bordone serait sans doute bien oublié s'il n'était l'auteur du *Pêcheur remettant au Doge l'anneau de saint Marc*, cette charmante page anecdotique d'histoire locale que Burckhardt considère comme le meilleur tableau de cérémonie qui ait été peint. Pâris Bordone est un excellent artiste de second ordre parmi cette pléiade de peintres qui brillèrent presque en même temps au ciel de la République.

IV. — CASTELFRANCO

Entre toutes les cités de la riche plaine vénitienne, je n'en connais pas qui aient un aspect plus pittoresque que les deux voisines, jadis rivales, de Cittadella et de Castelfranco. Encore enfermées dans leur enceinte du Moyen âge, elles sont pareilles à des corbeilles de pierre tapissées de lierre que fleurissent, au printemps, les premières glycines, puis, en juin, les grappes parfumées des acacias, puis de nouveau, à l'automne, les glycines tardives.

Les Italiens ont conservé de la Renaissance le sens exquis de la beauté et, sauf quelques fautes de goût, d'ailleurs presque toujours récentes, l'ont appliqué d'instinct à leurs cités. Ils aménagèrent, au mieux de l'aspect décoratif, les *castelli* des villes déchues, les citadelles, les murailles et les fossés. Souvent déjà, j'ai noté leur habile appropriation de ces antiques constructions qui ne tiendraient pas une heure devant l'artillerie moderne. Au lieu de détruire, déblayer et niveler, comme nous le fîmes trop souvent, ils respectèrent les remparts inutiles et les transformèrent en superbes promenades ombragées d'où l'œil ne se lasse pas d'admirer les perspectives et les horizons. Ici, ce fut mieux encore. Ils laissèrent intactes les enceintes

fortifiées des XIIe et XIIIe siècles; puis, au pied des murs et sur les berges des fossés, ils tracèrent des jardins, plantèrent des arbres, semèrent des gazons et des fleurs; si bien que les deux petites villes ont maintenant une triple ceinture de pierre, de verdure et d'eau. Elles sont comme ces momies cerclées de bandelettes qui, après trois mille ans, gardent encore la forme vivante qu'elles eurent.

Une visite à Castelfranco est, pour moi, le type même de ces journées d'Italie, si pleines et si joyeuses à la fois, où, dans un exquis décor et loin des importuns, on peut contempler tout à son aise un chef-d'œuvre de l'art. Rien ne trouble les flâneries sous les hauts platanes qui se mirent dans le Musone, où de longues herbes d'eau ondulent comme des serpens. Certes, le château et les murs du XIIe siècle sont à moitié démolis; mais un épais rideau de lierre, de mousse et de vigne vierge, met sur eux un manteau coloré. Suivant les jeux de la lumière, les briques prennent toutes les teintes, depuis le rose clair jusqu'au rouge sombre du sang coagulé. Les fleurs mêlées aux verdures achèvent de donner à ces ruines un aspect romantique. Je sais un côté où les pelouses sont plantées d'olea fragrans dont l'odeur embaume, quand les nuages au couchant se frangent de pourpre et d'or...

La porte, sous la tour carrée devant laquelle était jeté jadis un pont-levis, donne encore accès dans la vieille ville. On passe sous un porche bas et noir que domine le lion de saint Marc, et, après quelques pas, on arrive sur une étroite place au fond de laquelle est la cathédrale qui renferme l'une des plus belles, sinon la plus belle des peintures de Giorgione et en tout cas la plus authentique. La première vision que j'en eus, il y a je ne sais déjà plus combien d'années, à la fin d'un après-midi où le soleil déclinant enveloppait la toile d'une douce clarté, fut, je crois bien, l'une de mes plus fortes sensations d'art. Et, chaque fois, elle se renouvelle, presque aussi violente. Est-ce la composition de l'œuvre, si curieuse dans son aspect géométrique ? Sont-ce les trois admirables figures qui s'y dressent dans leur rigide sérénité? Est-ce le délicieux paysage? Est-ce l'harmonieux éclat du coloris? Je ne sais; mais il s'en dégage une poésie à la fois tendre et sévère qui émeut profondément. Sur un trône de structure massive, la Vierge, drapée dans une robe bleue et dans un ample manteau rouge,

se dresse tout à fait au haut de la toile, comme pour obliger nos regards à monter jusqu'à elle et d'elle à Dieu. A ses pieds, se tiennent debout saint François et saint Liberale. Si le premier est peut-être inspiré d'une figure de Bellini, le saint Liberale est entièrement nouveau de conception et d'exécution; je ne vois guère que le *Saint-Georges* de Mantegna qui pourrait lui être comparé. Couvert d'une armure d'acier bruni, coiffé du heaume, tenant un haut fanion à croix blanche sur fond rouge, pareil aux lances de nos dragons, le guerrier a superbe allure. Les deux saints, placés de chaque côté du trône, forment avec la Vierge un triangle régulier, et aucune des trois figures, tournées de face vers le spectateur, ne se relie aux autres. J'ai trop souvent reproché cette froide symétrie à des artistes comme le Pérugin pour l'approuver ici; mais vraiment l'ensemble est d'une telle beauté qu'on oublie vite la gaucherie enfantine de cet arrangement. La Vierge surtout est inoubliable. La légende veut que, lors d'une restauration, des témoins aient lu, sur le revers de la toile, un appel écrit de la main même de Giorgione :

Cara Cecilia
Vieni, t'affretta,
Il tuo t'aspetta
Giorgio!

Pardonnons ce retard à Cecilia, si c'est elle qui permit au peintre de tracer les traits immortels de sa Vierge. Mais Giorgione dut l'idéaliser, n'imitant pas sur ce point la plupart de ses contemporains, qui se bornaient à reproduire, pour leurs madones et leurs saintes, les belles femmes rencontrées dans la campagne ou dans la rue; il lui donna une expression de noblesse incomparable et fit de l'humble fille de Castelfranco l'une des plus parfaites créations de l'art italien.

Lorsqu'on a passé plusieurs jours à étudier les peintres de l'école vénitienne, on comprend mieux l'importance de la révolution qu'opéra Giorgione. Certes, les Bellini avaient déjà rompu en partie avec les pratiques du Moyen âge; mais, malgré tout, ils restent du xve siècle, par leur éducation artistique, par le choix des sujets, par leur précision un peu sèche. Ils sentent confusément qu'il y a d'autres horizons; mais, pour les découvrir, il fallait un génie plus spontané, un initiateur, une sorte

de *porteur de feu*, comme d'Annunzio appelle Giorgione, dans les pages où il le montre apparaissant moins comme un homme que comme un mythe. « Sur la terre, nul destin de poète n'est comparable au sien. De lui, tout reste ignoré; quelques-uns même sont allés jusqu'à nier son existence. Son nom n'est inscrit sur aucune œuvre certaine. Cependant, tout l'art vénitien est enflammé par sa révélation; c'est de lui que Titien a reçu le secret d'infuser un sang lumineux dans les veines de ses créatures. En vérité, ce que Giorgione représente dans l'art, c'est l'Épiphanie du Feu. Il mérite qu'on l'appelle *porteur de feu* à l'égal de Prométhée. » Cette comparaison avec le feu revient d'ailleurs tout naturellement sous la plume de ceux qui parlent de lui. « Lo spirito di Bellini, déclare Venturi, ma scaldato da un' anima di fuoco. » Et quand les Italiens parlent d'*il fuoco giorgionesco*, ils entendent non seulement cette chaleur de coloris qui lui est propre, mais encore cette flamme intérieure, ce lyrisme qui brûle et dévore. Ainsi s'explique la séduction exercée par Giorgione sur les poètes, séduction qui ne vient pas seulement du mystère de sa vie et de sa mort, mais de son œuvre même. C'est une copie du *Concert champêtre* que Musset achetait à crédit, malgré les observations de sa gouvernante, lui disant qu'elle n'aurait qu'à mettre son couvert en face du tableau et à retrancher un plat à son menu de chaque jour.

Un autre mérite de Giorgione est d'avoir orienté définitivement la peinture vénitienne vers le paysage. Certes, il est loin encore de la conception moderne où l'artiste peint la nature pour elle-même, cherchant seulement à rendre son impression devant elle; mais il est tout aussi loin de l'antique conception. Pendant des siècles, nul ne songea à s'élever contre la règle que Platon avait posée dans le *Critias :* « Si un artiste doit peindre la terre, des montagnes, des fleuves, une forêt ou le ciel... il n'a qu'à représenter les choses d'une manière à peu près vraisemblable... une ébauche vague et trompeuse nous satisfait. » N'est-ce pas, en somme, la théorie de Botticelli qui prétendait, au dire de Léonard, qu'il suffit de lancer contre un mur une éponge imbibée de couleurs différentes pour obtenir un effet comparable à celui des plus beaux paysages? Je sais telles écoles ultra-modernes qui ne s'inspirent guère d'autres principes. Mais, au fond, dans la déclaration de Platon, comme dans la boutade de Botticelli, il faut voir surtout cette

affirmation que l'artiste doit se borner à étudier l'homme et à rendre la complexité des âmes. Même chez Botticelli, — comme chez la plupart des Toscans et des Ombriens, — il y a de jolis paysages qui ne sont pas faits « avec une éponge imbibée de couleurs, » mais avec un pinceau singulièrement habile et précis; seulement, surtout imaginaires, ils ne comportent aucun souci de réalité et de vérité; ils servent uniquement à remplir l'arrière-plan d'un tableau. Les Vénitiens, au contraire, cherchèrent à peindre des paysages réels et véridiques. C'est ce qu'a fort bien noté Stendhal. « L'école de Venise paraît être née tout simplement de la contemplation attentive des effets de la nature et de l'imitation presque mécanique et non raisonnée des tableaux dont elle enchante nos yeux. » Plus que tous ses confrères, Giorgione eut l'âme d'un paysagiste, fut curieux des problèmes de la lumière et du clair-obscur. Nous savons par une lettre d'Isabelle d'Este qu'il avait peint un effet de nuit que la princesse voulait acquérir. Certes, il ne copia jamais un arbre, une colline, un ruisseau comme le feront les Hollandais ou nos peintres modernes; il s'inspira de son pays pour y situer l'action de ses tableaux et il l'idéalisa, comme il avait idéalisé Cecilia. Il nous transporte ainsi dans une région qui est à la fois la Vénétie et les Champs-Élysées, sorte de patrie de l'idéal, comme l'écrivait justement Yriarte à propos de Giorgione, « beau monde rêvé qui n'appartient qu'aux poètes, qu'aux peintres, qu'aux musiciens, qu'aux artistes inspirés, à ceux que le ciel a marqués au front d'un rayon divin, et qu'il a donnés à l'homme pour endormir ses douleurs et charmer son rapide passage sur la terre. »

C'est ce même mélange de réel et d'idéal que j'aime dans le Giorgione du Séminaire patriarcal de Venise, où je suis venu passer mon dernier après-midi. La *Daphné poursuivie par Apollon* est un petit tableau sur bois qui fut jadis le panneau d'un coffre de mariage. Figures et paysages se fondent en une suave harmonie: une chaude tonalité rouge fait mieux ressortir la chair ambrée et la tunique blanche de Daphné. C'est la perle de ce minuscule musée, si calme et si reposant, quoique à côté du bassin de Saint-Marc, et dont j'adore le délicieux jardin, grand comme la main, tout encombré d'arbres et de fleurs. Des pins découpent leur feuillage léger sur le ciel bleu. De hauts cyprès, des cèdres, des magnolias aux feuilles vernies, des

massifs de lauriers-roses, des lierres et des glycines grimpant partout, aux balustrades, aux rampes d'escalier, aux troncs d'arbres, forment un véritable fouillis de verdures. Par-dessus les murs, on aperçoit les clochetons de la Salute et, du côté du port, les mâts des vaisseaux doucement balancés. Pareilles à ces musiques invisibles des anciens palais du Grand Canal, où les exécutans jouaient dissimulés derrière des tentures, les rares rumeurs de la ville arrivent, si précises et si assourdies pourtant, qu'elles semblent à la fois très lointaines et très proches. Ici, point de ces touristes pressés et trop exubérans qui finissent par gâter les plus belles choses. Et comme ce décor s'adapte bien à ma mélancolie ! Demain, je serai loin. « Il faut partir, hélas ! écrivait Gebhart quittant Athènes. Je vais encore tourner une page de jeunesse et le dos à l'Orient. Si c'était pour toujours ! » Mais à quoi bon ressasser les plaintes que traîne toujours après elle la tristesse des adieux? A la fin de ces heures d'Italie, je serais ingrat d'oublier qu'aucune d'elles ne me laisse un souvenir qui ne soit pas de bonheur. Toutes peuvent se compter au vieux cadran vénitien où je lus jadis, à mon premier voyage : *Horas non numero nisi serenas.*

GABRIEL FAURE.

REVUE LITTÉRAIRE

UN GROUPE (1)

Dans l'extraordinaire désordre et dans l'abondance éparpillée de la littérature contemporaine, voici pourtant un groupe, et qui mérite d'être signalé.

D'ailleurs, il n'est pas le seul. On en trouverait d'autres ; et même on en trouverait plus, sans doute, que ne le voudraient les écrivains qu'on y rangerait, car il est peu de jeunes écrivains — et de vieux, si je ne me trompe, — de qui l'on ne pût dire ce que disait, d'un peintre vaniteux, un peintre dénué de clémence :

— Il ne fait rien : il cherche sa personnalité !

L'anarchie est plus apparente que réelle. Réelle, ce serait trop beau : nous aurions autant d'écrivains originaux que d'écrivains. Admirons principalement une grande individualité littéraire, qui a fait acte de désinvolture et qui s'épanouit toute seule ; mais dédaignons la singularité fausse. Que de talens sont dévoués à eux-mêmes et ne valent pas tout ce dévouement ! S'ils se dévouaient à une idée, l'idée en vaudrait peut-être la peine. L'abnégation volontaire suppose la connaissance de soi ; et elle est un principe de force. Autour d'une idée, pour veiller sur elle, pour la soigner et pour favoriser son meilleur éploiement, on n'est pas trop de plusieurs. Ainsi, les groupes littéraires sont honorables et intelligens qui, au désordre stérile et rabâcheur, substituent l'effort concerté.

Le groupe que j'annonçais, quatre volumes tout récens le caracté-

(1) François Mauriac, *L'Enfant chargé de chaînes* (Grasset, éditeur) ; — Robert Vallery-Radot, *L'Homme de désir* (Plon) ; — Ernest Psichari, *L'Appel des armes* (Oudin) ; — Jean Vériot, *Les Hasards de la guerre* (Crès).

risent : *l'Enfant chargé de chaînes*, par M. François Mauriac ; *L'homme de désir*, par M. Robert Vallery-Radot ; *L'appel des armes*, par M. Ernest Psichari ; et *Les hasards de la guerre*, par M. Jean Variot. Quatre volumes, dont je voudrais indiquer les analogies, et aussi les différences (car l'entente n'implique pas le sacrifice de chacun) et, plutôt que les analogies, l'accord.

Comment définir ces écrivains ? Je les appellerai des idéologues réalistes ; et je compte sur le rapprochement de ces deux mots, qui ne semblent pas destinés l'un à l'autre, pour marquer ce qu'il y a, résolument, de paradoxal dans leur doctrine. Ils sont des réalistes ; mais aussi la réalité ne leur suffit pas : et ils s'en échappent, pour aller quelquefois jusqu'au mysticisme. Ils sont des idéologues ; mais aussi la libre métaphysique leur est insupportable : et ils ramènent à la réalité une capricieuse rêverie. Ils sont des positivistes, en quelque manière ; et ils sont des doctrinaires, en quelque sorte. N'est-ce pas à peu près cela qu'on nomme à présent le pragmatisme ? Du reste, je n'oserais pas leur attribuer un système philosophique parfaitement lié : ces écrivains sont assez divers et, au surplus, ils n'ont pas un programme commun dont ils aient élaboré ensemble et partagé entre eux les articles ; puis ces écrivains sont jeunes et l'on aperçoit leurs tendances plutôt qu'on ne voit toutes leurs conclusions. Mais, leurs tendances, tâchons de les démêler.

Ne sont-ils pas conservateurs ? Ils le sont, et dignement : leur zèle se dépense à conserver ce que la plupart des novateurs se promettent de détruire ou prétendent qui est détruit. Réactionnaires ? Oui ; et, même s'ils refusent ce titre, je le leur décerne : ils réagissent contre leurs devanciers. La littérature à laquelle leurs devanciers montraient le plus d'attachement, c'était (en résumé) une littérature analytique et critique. Ils sont une jeunesse qui, au bout de l'analyse de plus en plus délicate et au bout de la critique de plus en plus audacieuse, a éprouvé un malaise de l'âme et de l'esprit, un malaise auquel ne remédiait pas le nihilisme ou le badinage. Je le comprends ! Peut-être avions-nous mené à son terme et comme à son achèvement notre charmant désespoir : qu'auraient-ils ajouté aux jeux malins de notre incertitude ? et, dans le champ de la plus élégante et subtile plaisanterie, que leur laissions-nous à glaner ? Puis, il faut, pour aimer un chagrin, l'avoir inventé ou croire qu'on l'invente : ils ont craint de ressasser le nôtre, sans plaisir. Et puis, notre littérature délicieuse qui se tenait, ou peu s'en faut, à l'écart de toute activité, qui avait l'air de s'amuser tout simplement, innocemment, n'a-t-elle pas, ces derniers temps, été

convaincue de plusieurs responsabilités ? Dans l'ordre de la vie morale et sociale, on découvre ce qu'elle a démoli, sans rien bâtir. Je l'ai dit et je le répète : ses responsabilités, on les exagère. Et qui les exagère? Ceux qui n'ont pas fait leur devoir de conservation : les politiques. Si les politiques n'avaient pas manqué à leur devoir, cette littérature qu'ils accusent si bien était au moins anodine. Mais il est vrai que survient une jeunesse ardente, prompte, et à laquelle ses devanciers ne léguent pas une demeure en bon état et habitable pour elle. Comme il n'y a nulle apparence que les politiques sortent de leur nonchalance ou renoncent à leurs manigances de néant, cette jeunesse se met à la besogne : et elle rebâtit sa maison, qui est la maison française.

Elle va vite ; et elle va un peu trop vite, à mon gré. C'est aussi bien qu'elle est pressée ! Et nous le lui reprocherons, mais non sans trouver dans notre faute son excuse. Plusieurs de ces jeunes écrivains risquent de ne point nous toucher, à cause de leur sagesse, disons, précoce ou voire prématurée. Est-ce un trait de notre vieille corruption, de notre perversité ? les saints nous émeuvent surtout s'ils ont péché, s'ils se repentent de torts par lesquels nous leur ressemblions, saint Augustin docteur converti, saint François d'Assise qui mena dans les vallées d'Ombrie une allégresse profane avant de les consacrer par sa gaieté pieuse. Ces jeunes hommes si tôt sages et qui n'ont pas eu le temps de commettre leurs délits dans l'action ni dans la pensée, nous allons à chaque instant leur demander d'où ils se convertissent, de quoi ils se repentent. Mais que répliquerons-nous, s'ils nous répondent qu'ils se convertissent de nos erreurs et qu'ils se repentent de nous ?...

En examinant les générations successives d'un peuple, il ne faut pas omettre leur continuité. Chacune d'elles ne contient pas toute une histoire ; chacune d'elles ne déroule pas toute une dialectique. Elles ont dans les précédentes ce dont elles profitent et ce qu'elles expient, leurs prémisses ; elles ajoutent des corollaires, où il y a leur fantaisie et aussi les exigences du syllogisme antérieur. L'étonnante génération qui maintenant incline vers le soir, on ne la comprend pas du tout, si l'on ne songe qu'elle dérive d'une guerre où elle n'a point combattu et où ses pères ont subi le malheur des armes. La nouvelle génération a laquelle appartient le groupe dont je parle, elle succède à nous qui avons été des vaincus sans reproche et sans autre revanche que celle de l'art, de la science et du goût : triomphe joli ou, plutôt, défaite ornée joliment. Quelques jeunes gens se dépêchent de racheter leur péché originel, commis par nous. Leur rapidité nous surprend : mais aussi nous nous attardions.

Le héros de M. Ernest Psichari, dans *L'appel des armes*, un capitaine, a conscience de représenter « une grande force du passé, » — l'armée; — il ajoute : « la seule, avec l'Église, qui reste vierge, non souillée, non décolorée par l'impureté nouvelle. » Et, plusieurs fois, il reprend la comparaison de ces deux forces. Même il relève, comme significative, la formule des gaillards à qui font peur ensemble, et qui l'avouent, « le sabre et le goupillon. » Eh! bien, oui: *Ense et cruce*, dit l'Écriture.

On a bouleversé, dans notre pays, depuis un siècle et, avec plus d'acharnement, depuis un quart de siècle, à peu près tout. Et plusieurs choses ont cédé, qu'on aurait crues plus résistantes. Notre jeunesse a le sentiment d'être née dans des ruines. Elle regarde autour d'elle et, parmi les décombres, elle voit deux édifices, deux seulement, qui n'ont pas bougé, l'église et l'armée. Ne les a-t-on pas attaquées ? Si; avec plus de violence que tout le reste. Mais on n'est pas venu à bout d'elles. On n'a pas fini de les tourmenter : les voici, après les épreuves, pareilles.

Il y a, dans la nouvelle génération française, — et dans le groupe que j'étudie, — un trait qui la distingue des générations précédentes elle ne peut pas souffrir l'incertitude. Nous l'avons soufferte, assez facilement; le scepticisme ne nous attristait pas beaucoup. Mais notre scepticisme est aujourd'hui bien démodé. La nouvelle génération française réclame un dogmatisme avec autant de zèle que nous en mettions à ne pas conclure précipitamment et, mon Dieu, à ne pas conclure.

Le philosophe Kant, de Kœnigsberg, avait démontré que toutes les affirmations humaines, touchant l'existence de Dieu, la vie future et les sanctions d'outre-tombe, touchant aussi n'importe quoi, ne valaient rien. Et il examinait toutes les démonstrations ontologiques, cosmologiques, physico-théologiques : il les détraquait; puis il prouvait que toutes autres démonstrations possibles seraient de même qualité. C'est l'œuvre de la raison pure : elle avait dévasté l'univers intelligible Mais, brave homme (dit Henri Heine), le philosophe Kant vit que pleurait et, de chagrin, laissait tomber son parapluie le vieux Lampe, serviteur fidèle, et qui l'accompagnait à la promenade. Emmanuel Kant songea : « Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme; or, l'homme doit être heureux en ce monde. C'est ce que dit la raison pratique. » Et, substituant la raison pratique à la raison pure, Emmanuel Kant restaura tout ce qu'il avait saccagé. Cette anecdote, qu'a si drôlement inventée Henri Heine, est la caricature du Kantisme : une caricature, mais ressemblante. Pour

me tenir à mon propos, nous avons eu, en France, des années dangereuses de raison pure, des années auxquelles succède un hardi mouvement de raison pratique. Au temps de la raison pure, l'impératif catégorique avait un peu l'air de sentimentale et molle complaisance qu'Henri Heine lui attribue. Ce temps est passé : nos jeunes gens considèrent sans doute les prouesses de la raison pure comme un futile et criminel exercice de sophistique industrieuse ; et ils sont touchés de l'impératif catégorique.

J'ai cité Kant, à leur sujet. Ce n'est pas qu'ils aient grandement subi l'influence de ce philosophe. Mais le Kantisme, avec ses deux momens, l'un de destruction et l'autre de soudaine édification, symbolise à mon gré cette époque-ci et les deux générations qui l'occupent, l'une qui s'en va et l'autre qui arrive.

Leur philosophe, c'est Pascal. Ils l'ont lu, médité, compris. M. Mauriac, M. Vallery-Radot, M. Psichari le citent plusieurs fois, et justement. M. Variot cite Descartes, comme « grand organisateur. » Pour Descartes, le doute est méthodique, — un procédé de démonstration, — et il est provisoire, de même qu'en dépit des moqueries d'Henri Heine, la raison pure d'Emmanuel Kant, pour Emmanuel Kant, est provisoire et prépare méthodiquement l'intervention de la raison pratique. Et c'est un impératif catégorique que pose, lui aussi, Pascal quand il écrit : « Vous êtes embarqué... Il faut choisir... Naturellement, cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi ? qu'avez-vous à perdre ? » Ces lignes pourraient servir d'épigraphe à chacun des quatre volumes que je signale ; et elles résument la philosophie, plus ou moins nette, mais vive, de ces écrivains qui, dans le doute où ils étaient abandonnés par leurs maîtres, « parient » pour l'Église et « parient » pour l'armée. Ils sont pascaliens, comme leurs prédécesseurs étaient voltairiens : car tels semblent être les deux courans entre lesquels pouvait hésiter la pensée française contemporaine. Que donne, en fait de littérature, cette importante renaissance pascalienne ?

M. François Mauriac avait publié deux petits volumes de vers, *Les mains jointes* et *L'adieu à l'adolescence*. Avec beaucoup de goût, de simplicité, de grâce, il notait l'émoi, les souvenirs, les ferveurs, l'inquiétude d'un enfant pieux, élevé selon le bon usage, et qui est à l'abri des plus terribles malheurs, non de toute mélancolie, et qui rêve dans les limites où on le garde, et qui souffre, mais qui n'exagère, ni pour lui ni pour les autres, sa douleur. Poèmes délicats, frissonnans

de brise matinale et colorés de fraîche lumière. Le soin minutieux avec lequel l'auteur de ces poèmes ne dépassait point sa vérité, on le retrouve dans cet *Enfant chargé de chaînes*, un roman très peu romanesque et où l'enfant des poèmes, devenu un jeune homme, raconte sa première expérience de la vie. Il a de précieuses velléités : il voudrait agir et consacrer au bien son activité généreuse. Auprès de lui, ses camarades sont dévoués à une œuvre de propagande catholique. Il se joint à eux. Mais il est chargé de chaînes, qui entravent son allure d'apôtre. Et, ces chaînes, ce sont les concupiscences de la littérature et de l'art. On ne s'en délivre point aisément, car on les aime. Ces jeunes gens, à qui leurs devanciers n'ont pas laissé une discipline, leurs devanciers leur ont laissé sur l'âme et sur l'esprit ces chaînes, moins lourdes que nombreuses et embarrassantes. Le sujet du roman, c'est l'effort que fait l'enfant pour se dégager. Si, en fin de compte, il ne se dégage pas absolument, l'effort implique déjà la délivrance, — et « tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. » Voilà la signification religieuse de ce livre, tout pénétré de sentiment chrétien. Et c'est un livre charmant, joliment écrit, avec poésie, avec une sincérité ornée de quelque ironie : ironie et sincérité vont ensemble, parfois ; et l'ironie qu'on applique à soi-même est une forme ingénieuse de la pénitence. L'ironie qu'on applique à son voisin, si l'on n'est pas pharisien du tout, c'est une autre sorte de pénitence, car mon voisin me ressemble. Et, dans cet *Enfant chargé de chaînes*, il y a plusieurs voisins traités avec le discernement le plus avisé ; il y a notamment un Jérôme Servet, type de démocrate chrétien, conquérant d'âmes et agitateur de consciences, chargé de chaînes, lui aussi, chargé des chaînes de l'orgueil, et qui promulgue en bulletins de hautaine victoire l'évangile de l'humilité charitable. Étrange garçon !... Il traite ses collaborateurs comme Napoléon ses généraux. Puis, ce Napoléon tout à coup s'attendrit sur lui-même, devient un rédempteur attentif à lui-même et, sur le point de quitter ses apôtres, leur dit. « Mes petits enfans, il convient que, même éloigné, je sois présent au fond de chacun de vos cœurs. Mes petits enfans, vous m'êtes fidèles, je le sais, mais pas tous... » Et il emprunte le langage du Christ, avec une bizarre effronterie. S'en aperçoit-il ? Évidemment, oui, et ne fût-ce qu'au plaisir qu'il en éprouve. Ses fidèles, non, tant il les tient sous son prestige ; ses fidèles, non, hors l'un d'eux, l'enfant chargé de chaînes, qui connaît et les chaînes qu'il porte et les chaînes d'autrui. Ce personnage de Jérôme Servet me paraît être l'un des plus fins portraits qu'aient tracés à la perfection nos romanciers d'à présent, et

avec quelle aisance, quelle sûreté habile, quelle malice, émue pourtant!

Jérôme tombe à genoux et prie. Tout son orgueil est dans sa prière; son orgueil et sa foi; et puis son angoisse. Il joue un rôle; et il sait qu'il le joue, mais il le joue de tout son cœur. Un tel maître, pour des disciples de vingt ans! Son angoisse héroïque devient, chez eux, tous les scrupules. M. Mauriac les a très nettement présentés. ces tourmens de l'âme religieuse; et il les a, dans son Jean-Paul chargé de chaînes, mêlés aux troubles de l'adolescence. Sa peinture est d'un artiste pieux, certes, et adroit.

L'auteur de l'*Enfant chargé de chaînes* nous a menés aux abords de l'église, sur le parvis où l'on cause avant d'aller à la messe; et l'on traîne un peu. Mais on tient à la main son paroissien; puis les cloches sonnent et vous appellent. Vous êtes sur le point d'entrer. C'est ici que l'auteur de l'*Enfant chargé de chaînes* nous abandonne. L'auteur de l'*Homme du désir* nous mène jusque dans l'église.

Dès la première page du livre, nous sommes avertis : ce n'est pas un livre pour les libertins. Las des « physiologies du roman contemporain, » M. Robert Vallery-Radot rêva d'une œuvre où fût chanté « l'amour véritable. » Quel amour? « L'amour dont parle Dante, qui meut les sphères et les âmes; » l'amour qui animait Pascal, la nuit qu'il écrivait : « Certitude. Certitude, sentiment. Joie. Paix; » l'amour qui exalte les saints, « dont nous sommes les participans très indignes; » enfin, l'amour de Dieu. Noble résolution, et qui est déjà l'honneur d'un écrivain : remplacer par de tels sujets, d'une si haute dignité, d'un si sublime intérêt, les petites histoires folâtres et mesquines dont les romanciers se contentent vulgairement. Le héros du livre est un prêtre, et qui raconte comment il a renoncé à tous ses désirs pour n'être plus qu'un vicaire dans une paroisse de faubourg. A-t-il renoncé à tous ses désirs? Non. Il les a épurés, il les a transformés et glorifiés dans leur total substantiel, qui est l'amour divin; il leur a donné toute la possession à laquelle les désirs ne savent pas qu'ils prétendent et qui seule les satisfait, la possession de Dieu.

Magnifique aventure! Le livre est beau. Pourrait-il ne pas l'être, avec cette qualité de pensée, avec la fière audace de l'écrivain qui n'a pas redouté le poids d'une telle pensée et qui la porte sans défaillance? Mais, je le lui reproche : il n'est que beau. Il ne me touche guère. Le héros de cette confession, — ai-je tort? — je ne sens point qu'il ait passé par des péripéties où mon libertinage (peut-être) l'eût accompagné. Dès le commencement de sa route, il était, au prix de

moi, parfait ; et il avait, en partant, une avance que je n'ai pas su rattraper. Ensuite, je ne le voyais que loin et mes yeux l'ont perdu. Le voyageur mystérieux que deux hommes avaient rencontré sur le chemin d'Emmaüs prit leur allure de pauvres hommes pour qu'ils pussent le suivre.

Mais, l'intention de M. Vallery-Radot, je la devine. Il ne voulait pas que son héros se fît prêtre par désespoir, après mille malheurs humains et poignans ; il voulait que ce dénouement fût, de progrès en progrès, le triomphe de la joie et de la certitude, et fût l'œuvre de la grâce. Or, est-il rien de plus exactement sublime que l'œuvre de la grâce?... Seulement, le héros, aux mains de Dieu, m'échappe. Ses mystiques prières vont de lui à Dieu, sans moi. Il songe à une jeune fille qu'il a aimée, et il écrit : « Maintenant que me voici dépouillé du monde, je vis pour toi, ma prière attentive te suit et te garde ; toutes mes souffrances te sont comptées ; je te possède par ce que j'ai de plus pur, par delà les ombres périssables, par delà la mort. » Jacqueline Pascal, ayant pris le voile, écrivait : « Dieu sait que j'aime plus ma sœur, sans comparaison, que je ne faisais lorsque nous étions toutes deux du monde, quoiqu'il me semblât en ce temps que l'on ne pouvait rien ajouter à l'affection que j'avais pour elle. » Eh bien ! cette terrible fille, vouée à Dieu si passionnément, n'a-t-elle pas, dans la phrase, plus d'indulgence et plus d'émoi tremblant que le saint de M. Vallery-Radot? Je l'aime ; et, lui, je ne parviens qu'à l'admirer.

« Délivrons-nous de l'art même, si l'art nous doit cacher Dieu ! » s'écrie l'homme de désir : mais il écrit un roman. Et je sais bien qu'un roman n'est pas un objet dont la forme soit arrêtée à jamais. — Alors, dira l'auteur de ce livre, mettons que ce n'est point un roman. — Qu'est-ce donc ?... Et, en d'autres termes, il me semble que M. Vallery-Radot n'a point trouvé, pour sa pensée nouvelle, une nouvelle forme littéraire ; il emploie une forme ancienne et qu'un usage imprévu désorganise. Il a son inspiration, qui le place très haut parmi nos écrivains ; mais il n'a pas encore son esthétique : et il lui reste d'inventer son art.

C'est la tentation des penseurs : enchantés de la doctrine, ils dédaignent facilement la frivolité de la littérature. Ont-ils peur, eux aussi, de préférer à ce qui est chanté la voix qui chante? En l'honneur de Dieu, ou de leur idée, ils dépouillent les beautés de l'art : que ne consacrent-ils plutôt à Dieu, à leur idée, toutes beautés imaginables, voire quelque virtuosité, ainsi que faisaient les peintres anciens? C'est

le précieux, modeste et ravissant hommage d'un artiste : il donne ce qu'il a et, comme le baladin de Notre-Dame, il exécute pour elle ses meilleurs tours.

Quelques écrivains religieux préfèrent à l'hommage le sacrifice; et ils appauvrissent exprès leur manière : ainsi, dans *La brebis égarée*, le grand poète Francis Jammes. Il m'est impossible de les approuver. Et quelquefois les écrivains les plus vaillamment démonstratifs ne manquent pas d'aller jusqu'à l'extrême négligence. M. Ernest Psichari, par exemple, a beaucoup de mauvaises pages, à peines écrites. Je l'en veux blâmer et, avec lui, tant de conservateurs qui écrivent mal. Un conservateur qui, en écrivant mal, affirme l'amitié qu'il a pour les traditions françaises, omet la tradition précisément que les écrivains sont chargés de défendre, celle du bon style français; il omet son premier devoir d'écrivain. D'autres devoirs, plus grandioses, le tentent: et, son humble devoir à lui, qui le fera?...

Mais, à côté des mauvaises pages, — molles, embrouillées, ou empêtrées, ou accablées, — que d'excellentes pages, dans l'*Appel des armes!* On dirait alors que, d'un brouillard, sort et s'élance une clarté. Mieux, on dirait que, dans le petit jour, un escadron las et qui pataugeait avec difficulté entend ses trompettes et part : il a son entrain, son alacrité. Il galope; autour de lui, l'atmosphère est pure et saine.

« Lorsque l'auteur de ce récit fit ses premières armes au service de la France, il lui sembla qu'il commençait une vie nouvelle : » et c'est le bienfait de cette vie nouvelle que M. Ernest Psichari offre à qui le voudra. *Ense et cruce :* il offre le bienfait de l'épée. M. Vallery-Radot nous mène à l'église : il nous mène à l'armée. A la vraie armée! Il note que l'armée a, comme l'Église, ses modernistes : or, « le modernisme est la grande épreuve de l'Église; c'est aussi l'épreuve de l'armée. » Les modernistes de l'armée considèrent, les malheureux, que tout évolue et que l'armée est dans l'alternative « de mourir ou d'acquérir le sens des réalités modernes. » Ils vous feraient une armée humanitaire, philosophe et pacifiste. Et qu'est-ce qu'une telle armée? A proprement parler, ce n'est rien. A ces fades niaiseries opposons la prière franche et vive qu'adresse à Dieu, dans l'église de Cherbourg, le soldat Vincent : « Faites que je sois fort et que je tue beaucoup d'ennemis... »

Le soldat Vincent, fils d'un instituteur qui ne peut voir un uniforme sans entrer dans le délire où sont les vaches devant un morceau de drap rouge, hésitait et, parmi les séductions diverses des théories, ne savait plus où poser sa prédilection. Et il était éperdu, comme l'est

un jeune homme de ce temps. Le capitaine Nangès l'a sauvé, par son exemple, par son ascendant, par ce qu'a de persuasif le spectacle d'une existence analogue sans cesse aux principes dont elle se réclame. Nangès n'est pas un héros extraordinaire; et il n'a point de génie. Mais, ce qu'il est, il l'est absolument : et il est officier. Il l'est comme on ne peut pas l'être davantage. Il l'est avec l'assurance qu'il a raison de l'être. Il a conscience d'appartenir à une équipe de gens — l'armée — qui ont une tâche en ce monde. Leur tâche : fabriquer de l'histoire. Or, à notre époque riche d'historiens, on ne fait plus d'histoire ; on en écrit, on n'en fait plus. C'est là, remarque Nangès, « un des signes les plus étonnans de notre barbarie. » Alors, les soldats? Ils sont prêts, pour le jour où l'histoire recommencera. Et puis ils sont tout équipés, afin qu'il y ait des soldats. Il le faut : et cet impératif catégorique sur lequel repose l'affirmation de l'Église, nous le retrouvons pour l'affirmation de l'armée.

A la caserne, à la manœuvre et à la guerre d'Afrique, Nangès nous apparaît comme un être qui accomplit une besogne incontestable et dont l'efficacité n'est soumise à nulle hésitation ni à nulle chicane : regardez-le!... Ainsi l'armée, de même que l'Église, ouvre un refuge de tranquillisant dogmatisme à des âmes que le doute idéologique empoisonnait.

Le roman, d'un bout à l'autre, est salubre : on s'y porte bien et, à le lire, on sent que vous fouette un air tonique, que vous excite une allégresse de santé. Le roman, vers la fin, prend une véritable grandeur. Dans le sud marocain, Nangès, après des escarmouches et des combats, rencontre un officier. Il le voit, comme dans un mirage; et il se nomme : — Capitaine Nangès, de l'artillerie coloniale. — Lieutenant Timoléon d'Arc, répond la vision. Oui, l'ami du comte de Vigny... Et l'on se souvient du donjon de Vincennes, de la grandeur et de la servitude militaires. Nangès, comme Timoléon d'Arc et le comte de Vigny, a éprouvé « la grande tristesse de l'armée. » Mais, dit à Nangès Timoléon d'Arc, « vous connaissez, vous autres, des grandeurs nouvelles ; vous avez dans le cœur la haine, c'est ce qui nous manquait. Depuis quarante ans... Le comte de Vigny l'a bien dit : nous ne pensions qu'à cette grande ombre qui nous dominait; au lieu que vous, vous attendez quelqu'un... » Et Nangès : « Ce que l'armée a été pour vous, monsieur, elle l'est aujourd'hui pour beaucoup de Français. Où trouver, se disaient-ils, une raison d'être ? où trouver une règle, une loi? où trouver, dans le désordre de la cité, un temple encore debout?.. »

Cette pensée, à laquelle M. Ernest Psichari a dédié l'*Appel des*

armes, M. Jean Variot lui a dédié *Les hasards de la guerre*, un chef-d'œuvre.

Andréas Hermann Ulrich..., né à Strasbourg vers 1880, fut un enfant triste, farouche et qui cachait sous un masque impassible une tendre sensibilité. Orphelin, élevé par sa grand'mère, il a deux oncles, un ancien officier de marine et un ancien officier de l'armée, deux surprenans bonshommes qui premièrement se ruinent et enfin le laissent sans argent, — qu'importe? — sans maison et sans aucune attache dans la vie. Il essaye l'existence comme il peut. L'une de ses tentatives serait d'acquérir, en travaillant, une somme qui lui permît de racheter sa maison : dans la maison où ses pères ont vécu et sont morts, il continuerait leur coutume. Mais, travailler? chez qui, où? il ne trouve sa place nulle part. L'autre tentative serait, faute d'une famille, de s'en faire une dans l'humanité ancienne : il en assumerait le rêve et le souvenir qu'attestent les livres, les tableaux, les champs de batailles illustres. Devant les tableaux, il a conscience de n'être pas un artiste : « J'ai battu en retraite, comme nous disons. » Il sait ce qu'il est; et il n'admet en lui que ce qui est de lui, car il cherche à composer l'authentique réalité de sa personne. Les livres ? Il y a Montluc le brave et ce qu'il a dit, en 1554, défendant Sienne contre le condottière Medici, marquis de Marignan : « Il faut crever plutôt, ou reconquérir ce que vous avez perdu ! » Ne le sait-il pas, lui Français d'Alsace et orphelin dépouillé du sol et des murs qui lui appartenaient : il le sait mieux, à la lumière d'une parole décisive. Mais, reconquérir? Il faut ne pas être seul; il faut entrer dans une armée. Andréas lit la *Théorie de la grande guerre*, par K. de Clausewitz, général prussien; et la science de la guerre lui apparaît comme la plus belle et forte, « celle qui est commandée par la raison même de la nature humaine, la lutte. » Il visite les champs de bataille : Wagram, Austerlitz, Esslingen, la Bérésina. Il en ressent la mélancolie glorieuse et l'enivrante majesté; puis, éveillant la mémoire des morts, il voit les alignemens humains, les foules disciplinées, cette géométrie calculée et vivante, la décision multiple et, dans la masse qu'une volonté soulève, l'initiative obéissante de chacun. Désormais, il connaît son devoir pareil à son désir : être un soldat dans une armée. Un pays a besoin d'une « caste exemplaire; » et c'est, dans une démocratie, le rôle de l'armée. Ou bien le rôle de l'Église. Mais, de nature, on est ou prêtre ou soldat; Andréas, soldat. Seulement, il n'a plus l'âge d'un soldat de chez nous. Donc, il lui reste de refaire sa vie parmi les « aventuriers militaires : » il s'engage dans la Légion. A la bataille, en Afrique, il

sera blessé mortellement. Du lit où il souffre en attendant l'agonie, à l'hôpital de Casablanca, il écrit : « J'ai été bien heureux pendant les derniers temps de ma vie! »

Pour dégager le dessein du livre, je l'ai réduit à ses idées. L'on n'en voit plus que le squelette. Mais qu'on veuille en imaginer les idées remuantes et charnues. Admirable récit : chacun des épisodes y est un geste dans la continuité d'une action logique et dramatique. Des péripéties variées et qui se développent avec régularité, sans que rien y soit adventice, de sorte que c'est la substance même du sujet qui se nourrit et qui s'épanouit. Un ordre vivant : et l'auteur a procédé selon sa doctrine morale; la composition du livre est l'emblème, l'exemple et la preuve de son éthique.

Que de scènes traitées avec la plus forte maîtrise! Et le pittoresque le plus intelligent, qui nous dépayse et ainsi nous amuse, et qui ne nous déconcerte pas. L'auteur sait nous accoutumer sans retard à des singularités d'âmes et de mœurs qui, nous ayant divertis, engagent notre confiance et ainsi notre intérêt. Il arrive, dans l'originalité surprenante, à l'évidente vérité, qui est le don principal du conteur.

Les sentimens sont délicats et mâles. Le plus moderne émoi revêt ici un caractère cornélien. Que d'énergie dans la douleur et de noblesse dans le pathétique! Andréas, si réel, et individuel avec une si fière désinvolture, s'agrandit jusqu'au plus magnifique symbole et le plus concluant. Ce garçon qui n'a rien fait de mal, qui pâtit d'avoir été abandonné par ses morts et de n'avoir pas deviné ce que ses morts lui devaient dire, et qui, cherchant sa discipline, arrive à cette extrémité hautaine de se mettre à son rang parmi les soldats de fortune, cet aventurier qui réclame une rude contrainte, et fût-elle arbitraire, incarne tout le malheur de son temps, le désespoir et la dignité, la grande angoisse et décision d'une jeunesse qui a pris au sérieux, qui a pris au tragique les dévastations où flânent encore et vieillissent curieusement quelques joueurs de flûte, les derniers peut-être.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

QUELQUES RECHERCHES RÉCENTES SUR L'OCÉAN

« La mer ! La mer ! » Tel fut le cri joyeux des dix-mille de Xénophon, lorsque, venus de Babylone, ils virent soudain étinceler à leurs pieds le Pont-Euxin. Maintenant que les vacances ont repeuplé les plages, le même cri jaillit chaque jour de millions de poitrines, et le moment est peut-être venu de jeter un coup d'œil sur les progrès actuels de cette jeune science qu'on appelle l'Océanographie. Aussi bien l'inauguration récente du bel Institut Océanographique que Paris doit au prince Albert de Monaco, est venue marquer d'éclatante façon l'importance croissante que prennent aujourd'hui les études relatives à la mer.

Celle-ci n'est pas seulement grâce aux pêches l'une des principales pourvoyeuses de vivres de l'humanité, elle n'est pas seulement la route du commerce mondial ; de mille manières encore elle impose son empreinte sur la vie terrestre, et le paysan qui ne l'a jamais vue et qui a mille lieues d'elle laboure obscurément son champ est, presqu'autant que le pêcheur ou le marin, l'enfant de la mer nourricière. Elle est en effet la grande source de la vapeur d'eau qui condensée en pluie ou en neige fertilise et rend habitable l'intérieur des terres. On ne connaît pas exactement la quantité totale de pluie tombant annuellement sur le globe. Mais on peut l'estimer voisine d'un mètre en moyenne. L'énergie solaire qui puise, par évaporation, cette eau à la surface des océans est énorme, et, en admettant que la hauteur moyenne des nuages soit de 1 000 mètres, on peut calculer que cette

énergie est équivalente à celle de 300 milliards de chevaux-vapeur fonctionnant sans discontinuer. A ce taux et si les rivières ne ramenaient pas sans cesse la pluie aux océans, il ne faudrait guère plus de 25 siècles pour dessécher complètement ceux-ci. Dans ce cycle admirable qui rétablit sans fin l'équilibre et qu'on peut comparer à celui d'une machine à vapeur, c'est la mer qui est la chaudière, et sans elle les continens seraient tous des déserts inhabités. Enfin la mer agit sans cesse par érosion sur la configuration des côtes qu'elle désagrège par endroits ou amplifie, mais de telle sorte qu'au total son travail de destruction est prépondérant. Sans parler même de l'intérêt philosophique que présentent les études océaniques, pour l'histoire de l'évolution vitale, on peut ajouter, en se maintenant uniquement sur le terrain pratique, que les climats et le temps qu'il fait sont intimement liés aux circonstances maritimes. Malgré cela, et c'est une chose bien surprenante, il a fallu arriver jusqu'à ces dernières années pour que l'Océanographie fut rangée au nombre des sciences et se cristallisât en un corps de doctrine homogène.

A vrai dire, dès le XVII[e] siècle, un homme de génie, l'italien Marsigli en avait posé les bases essentielles, mais, trop en avance sur son temps, il fut incompris et vite oublié. En y mettant beaucoup de bon vouloir, on pourrait faire remonter l'océanographie plus haut encore et jusqu'aux Grecs. Dans leurs fictions ceux-ci cachaient souvent des idées et des découvertes. L'Odyssée est peut-être un traité assez complet de la navigation dans la méditerranée orientale, mais un traité descriptif et nullement technique. Elle n'est qu'une sorte de Bœdeker à l'usage des nautoniers d'alors, d'ailleurs un Bœdeker plein d'élégance, fait pour tout dire à Athènes et non à Leipzig. Quant au fleuve Okéanos, qui, croyait-on, entourait alors la Terre, ce n'était qu'un cercle vicieux. Aussi l'histoire datera sans doute de la fin du XIX[e] siècle et du début du XX[e], les débuts réels de l'Océanographie.

Celle-ci peut se subdiviser en deux parties connexes : l'une relative à tout ce qui concerne la biologie marine, l'autre à la physicochimie de la mer. Je voudrais aujourd'hui entretenir mes lecteurs de quelques progrès récens de celle-ci (remettant à une autre fois l'étude de la vie océanique). Déjà dans ce domaine ils ont lu naguère les belles études de M. Thoulet sur les grands sondages et sur le sol de l'Océan (1). Il n'y a guère à ajouter aujourd'hui sur ces points aux conclusions de ce savant océanographe et je les laisserai donc de

(1) Voyez la *Revue* des 1[er] mars 1900 et 15 mai 1906.

côté. D'autres problèmes non moins passionnans et plus actuels peut-être sauront nous retenir.

***

La catastrophe navrante du *Titanic* est venue fort mal à propos rappeler aux navigateurs que les cartes marines les plus parfaites, le vaisseau le plus puissant ne sauraient les mettre à l'abri des récifs flottans que forment les glaces polaires et qui à de certains momens encombrent les routes marines les plus fréquentées. Une entente s'est depuis lors établie entre les principales nations maritimes afin d'étudier systématiquement la marche des icebergs et de rechercher les moyens propres à les signaler et à les éviter. Dès maintenant des résultats remarquables ont été obtenus dans cette voie. Avant de les exposer, rappelons rapidement l'origine des glaces flottantes.

Dans notre hémisphère on les rencontre surtout en grandes masses dans la région du banc de Terre-Neuve. Elles y sont amenées au printemps et en été — après la débacle boréale — du Groenland et de l'archipel arctique par le courant marin froid, dit du Labrador, et qui longeant la côte orientale d'Amérique, vient remplacer au fur et à mesure l'eau chaude que le Gulf-Stream amène des Antilles aux régions polaires en cotoyant au passage l'Europe. Si le banc de Terre-Neuve et la côte voisine, bien qu'ayant une latitude plus méridionale que la Provence, ont cependant un climat beaucoup plus rude et si les glaces polaires parviennent jusque là, c'est à cause du courant du Labrador.

Celui-ci roule deux sortes de glaces flottantes de nature fort différentes : les « icefields » ou champs de glaces et les « icebergs. » Les premiers sont des fragmens de la banquise qui recouvre les mers arctiques et résulte de la congélation de ces mers. Ils sont formés de glace salée et ne dépassent jamais quelques mètres d'épaisseur, pour plusieurs raisons, et d'abord parce qu'ils résistent moins que la glace d'eau douce à la fusion. L'eau de mer ne se congèle en effet qu'au-dessous de — 2°. Ce chiffre n'est d'ailleurs qu'une moyenne, et le point de congélation dépend de la teneur de l'eau en sel, teneur qui varie comme on sait d'une mer à l'autre. En moyenne chaque tonne d'eau de mer contient environ 35 kilogrammes de sels dissous et c'est à cette teneur que correspond un point de congélation voisin de 2° au-dessous de zéro. Si on examine de plus près le mécanisme de cette congélation, on constate d'ailleurs qu'elle n'est complète qu'à une température bien inférieure. L'eau de mer en se solidifiant laisse

un résidu dans lequel les sels s'accumulent sous une concentration de plus en plus forte, inclus dans le corps même de la glace marine. La concentration de ce résidu augmente à mesure que la température descendante l'appauvrit en liquide, et par suite il est de plus en plus réfractaire à la solidification. Aussi la congélation de l'eau de mer est-elle rarement totale.

Mais pour les raisons précédentes et notamment à cause de leur faible épaisseur, la résistance à la rupture des icefields est très faible et ils sont peu dangereux.

Il n'en est pas de même des icebergs : ceux-ci sont formés de glace non salée identique à celle de nos rivières : ils proviennent surtout, dans notre hémisphère, des glaciers pareils à ceux de nos Alpes qui, le long des fjords du Groenland, descendent vers le rivage. Le front de ces glaciers s'avance chaque jour de quelques mètres vers la mer en falaises de glace escarpées, hautes souvent de plusieurs centaines de mètres, et qui, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la terre ferme, se brisent et se mettent à flotter en formant les icebergs.

Que ceux-ci soient assez nombreux pour interrompre la navigation à des milliers de lieues de leurs points d'origine, et qu'ils représentent plus de 20 000 kilomètres cubes de glace amenée chaque année dans l'Atlantique Nord, ce sont choses qui pourraient étonner si l'on ne connaissait maintenant la masse colossale des glaciers groenlandais. Alors que tous les glaciers des Alpes réunis n'occupent au total qu'une superficie de 3 800 kilomètres carrés, ceux du Groenland recouvrent 1 900 000 kilomètres carrés, près de quatre fois l'étendue de la France.

C'est une fatalité déplorable, qui amène les icebergs en grandes masses précisément sur la route maritime la plus fréquentée du globe, celle qui joint l'Europe à New-York (1). Dans ces parages le courant froid du Labrador amène les icebergs jusqu'à près de 40° de latitude Nord (très au-dessous du parallèle de Nice). Au contraire, on ne les trouve jamais au-dessous de 60° vers les îles Féröe. Ils n'atteignent jamais les côtes norvégiennes russes ou sibériennes et on ne les rencontre pas dans le Pacifique du Nord. On croirait que la nature se

(1) Beaucoup de savans pensent que le banc de Terre-Neuve s'est formé peu à peu par l'apport des matériaux divers (pierres, sable, etc.), que les icebergs apportent avec ceux du Groenland et que leur fusion accumule au fond de la mer. Mais cette théorie n'est pas universellement admise et elle a été notamment combattue avec des argumens très forts par M. Thoulet.

plaît à semer les obstacles là précisément où l'homme se presse le plus de la dominer.

Il est un peu tard peut-être pour revenir sur la catastrophe du *Titanic*, mais il est une remarque qu'on n'a pas assez faite : c'est que la masse énorme des paquebots modernes, loin d'être une cause de sécurité pour eux, les rend au contraire bien plus vulnérables au choc des icebergs.

La vitesse de ceux-ci est en effet toujours faible et seulement de quelques milles marins par jour ; ils seraient donc peu dangereux pour des navires marchant lentement. Mais le *Titanic* voguait à près de 600 mètres à la minute, et la force vive dépensée dans le choc, égale au carré de cette vitesse *multiplié par la masse du navire*, a dû être formidable. Donc une rencontre de ce genre a des effets d'autant plus graves au point de contact que les paquebots sont plus gros ; il faudrait pour qu'il en fût autrement que, lorsqu'on augmente les dimensions des navires, on donnât à l'épaisseur et à la solidité des coques des valeurs proportionnelles au tonnage, ce qui est loin d'être le cas.

La masse énorme des icebergs contribue surtout à les rendre dangereux. Ils ont souvent 70 mètres, parfois même 100 mètres de hauteur au-dessus de la mer. Une fois même, Drygalski en a mesuré un qui avait 137 mètres. Leur hauteur totale est naturellement bien plus grande puisque la majeure partie de leur volume est immergé. Théoriquement on calcule en partant du principe d'Archimède, que la hauteur immergée peut être jusqu'à neuf fois supérieure à la partie émergeante. En fait, elle n'est que rarement supérieure à cinq, six ou sept fois celle-ci, car les icebergs ont généralement des formes irrégulières et s'orientent en flottant de telle sorte que la partie la plus large soit dans l'eau ; d'autre part, la portion qui émerge est souvent pleine de trous et d'anfractuosités. L'iceberg qui heurta le *Titanic* avait, d'après les témoins, environ 20 mètres de haut, et on peut calculer, en tenant compte de sa largeur, qu'il avait certainement un volume de plusieurs millions de mètres cubes. Projetés contre de tels récifs, les plus puissans navires ne sont plus que des coques de noix.

Les icebergs antarctiques ne sont pas plus hauts que ceux de l'hémisphère boréal, mais ils les dépassent de beaucoup par leurs dimensions horizontales, ce sont de véritables îles flottantes. Ainsi on a rencontré, jusque sous le parallèle de 44° Sud, de ces îles de glace de 40 à 50 milles marins de longueur sur une hauteur d'une centaine de mètres. Ces grands icebergs antarctiques ne sont sans

doute que des fragmens détachés de la *Grande-Barrière* de Ross dont nous avons parlé récemment à propos de la découverte des pôles. Il est démontré en effet que, sur des étendues immenses, la *Grande-Barrière* ne repose pas sur le sol, mais flotte en équilibre instable à la surface de l'Océan.

Dans l'Atlantique et dans la partie orientale de l'Océan Indien les icebergs antarctiques atteignent 45° de latitude Sud, et seulement 50° dans le Pacifique. Mais il semble que leur limite soit rejetée un peu plus vers vers le Sud, à la pointe méridionale de l'Amérique, et vers le Nord à l'extrémité de l'Afrique.

***

On a proposé depuis quelques mois beaucoup de moyens pour diminuer les périls résultant de la dérive des icebergs qui menacent les vaisseaux sur la route de New-York. On a préconisé l'entretien d'une flottille qui croiserait continuellement dans les parages dangereux et avertirait les navires par la radiotélégraphie (1) et divers autres procédés dont aucun n'est encore entré dans la pratique. A l'heure actuelle un navire n'a réellement d'autres moyens d'éviter les glaces flottantes que ceux qu'il porte en lui-même, et par-dessus tout l'attention ininterrompue des hommes de vigie. Mais lorsque le brouillard, si fréquent dans la région terreneuvienne, entoure le vaisseau d'un mur opaque à la lumière, ne reste-t-il pas d'autres planches de salut que de s'en remettre à la grâce de Dieu, ou de diminuer, d'annuler presque la vitesse du navire ? Les gens qui ne sont pas fatalistes admettront difficilement la première manière; quant à ceux qui sont pressés d'aller à leurs affaires, — et c'est le cas de presque tous les passagers des transatlantiques, — ils n'admettront pas du tout la seconde.

M. Barnes, professeur à l'Université de Montréal, vient de donner aux uns et aux autres un espoir, grâce aux expériences remarquables qu'il poursuit actuellement dans l'Atlantique occidental. M. Barnes a fixé aux flancs du navire sur lequel il opère un microthermographe, c'est-à-dire un thermomètre enregistreur ultra-sensible qui indique

(1) En ce moment même un vaisseau frêté par le Board of Trade des principales compagnies transatlantiques, le *Scotia*, ancien navire de l'expédition antarctique écossaise, fait une campagne dans la région de Terre-Neuve à l'effet de recueillir le plus de renseignemens possibles sur les icebergs. Il est muni d'une installation de télégraphie sans fil à longue portée et compte dans son état-major plusieurs savans éminens. Nul doute qu'il n'apporte bientôt des résultats fort importans.

avec une grande délicatesse et instantanément comment varie la température à la surface des couches d'eaux dans lesquelles on navigue.

Or les premières expériences de M. Barnes faites dans le détroit d'Hudson sur le paquebot *Stanley*, appartenant au gouvernement canadien, ont établi ce résultat tout à fait inattendu et paradoxal : *que la fusion des icebergs produit une augmentation de température dans leur voisinage.*

Une seconde campagne faite l'été passé à bord du *Montcalm* spécialement frêté par le gouvernement canadien, dans le détroit de Belle-Isle, a pleinement confirmé les résultats de la première. Les icebergs étudiés n'ont jamais produit le moindre effet de refroidissement même à quelques mètres seulement de distance ; ils ont au contraire manifesté en général une élévation de température très nettement observable sur les microthermogrammes de M. Barnes, et qui est, dans les cas les moins favorables, de plusieurs dixièmes de degrés. En opérant avec son navire tout autour et à diverses distances des icebergs les plus remarquables rencontrés par lui, M. Barnes a pu tracer ainsi les isothermes, c'est-à-dire les courbes d'égales températures, entourant ces icebergs. Quelques-unes sont fort remarquables ; elles montrent que, tandis qu'à environ 5 milles de l'iceberg, la température était d'environ 3°6, à 3 milles de lui, elle est déjà montée à 4°7, à 1 mille est de 5°, et, tout près de l'iceberg, on trouve des isothermes correspondant à 5°1 et 5°2. Ces faits bouleversent tout ce qu'on aurait pu imaginer *a priori*, car on se fut attendu évidemment à observer plutôt un refroidissement, au voisinage des glaces flottantes.

Voici comment M. Barnes, en se fondant sur une théorie de Petterson, expliqua d'abord les phénomènes remarquables qu'il a découverts. D'après cette théorie, qu'il est aisé de vérifier par des expériences de laboratoire, la glace en fondant dans l'eau salée produit dans celle-ci trois courans différens : 1° un courant d'eau de mer refroidie par la glace et qui tombe au fond sous l'action de la gravité ; 2° un courant d'eau de mer plus chaude qui s'avance vers la glace pour remplacer l'eau tombée vers le fond ; 3° un courant d'eau douce légère provenant de la glace fondue et qui monte et se propage à la surface de l'eau salée.

M. Barnes avait pensé d'abord que c'est ce courant superficiel d'eau douce qui agit sur le microthermomètre. La nappe d'eau douce est incapable, à cause de sa légèreté, de se mélanger immédiatement à l'eau de mer sous-jacente, se réchaufferait plus que celle-ci à cause

des rayons solaires et de la lumière diffuse, si forte en mer, et qu'elle absorberait.

Les plus récentes expériences de M. Barnes lui ont montré que cette explication n'est pas soutenable, et que l'iceberg fond trop lentement pour qu'on puisse observer le moindre effort de dilution même en son voisinage immédiat. Ayant récolté en effet un certain nombre d'échantillons d'eau de mer à diverses distances des icebergs, et ayant mesuré leur salinité, il l'a trouvée partout du même ordre. Il en résulte que l'eau de fusion provenant de l'iceberg se mélange si vite à l'eau de mer environnante que la concentration reste partout la même, et que le troisième courant de Petterson ne peut pas avoir d'influence sensible sur les phénomènes observés.

M. Barnes a esquissé une autre explication de l'étrange réchauffement qu'on constate au voisinage des icebergs, mais elle soulève quelques objections, aussi ne croyons-nous pas nécessaire de l'exposer. D'ailleurs les faits seuls importent, et ils permettent d'espérer que dans peu de temps tous les navires voguant vers New-York seront munis de micro-thermomètres enregistreurs, grâce auquels ils seront, quel que soit le brouillard, prévenus à plusieurs milles de distance, par l'élévation de la température, de l'approche des icebergs. Ne serait-ce qu'à ce titre les récens travaux de M. Barnes sont d'une importance considérable.

Ils ne sont pas moins suggestifs à d'autres points de vue encore. D'abord ils ont mis en évidence la présence d'une grande quantité d'air occlus et dissous dans la glace. La couleur blanche de l'iceberg est due aux innombrables bulles d'air qu'il contient (1), et nullement à la neige recouvrant sa surface. L'eau de glace dont M. Barnes se servait comme boisson, moussait comme de l'eau de Seltz en dégageant l'air qu'elle renfermait. Il est possible que les disparitions soudaines d'icebergs ou leur rupture brusque qui sont accompagnées d'un bruit violent, soient dues précisément, — et peut-être sous l'action dilatante des rayons solaires, — à l'air inclus dans la glace et qui les fait éclater. On a observé ainsi des icebergs qui projetaient sans cesse dans tous les sens, et comme une pièce d'artifice, de petites parcelles de glace.

Enfin M. Barnes a constaté, sur les côtes d'Amérique, d'Angleterre et d'Écosse, que la température s'abaisse au voisinage de la côte, contrairement à ce qui a lieu près des icebergs. On peut supposer

(1) C'est de pareille manière que la mousse de nos boissons gazeuses, celle qui couronne la crête des vagues ou celle qui rejaillit des chutes d'eau, doit sa couleur blanche aux bulles aériformes qu'elle contient en quantité.

que cet effet est dû à l'action de la Terre qui fait monter à la surface l'eau plus froide des fonds.

Le microthermographe paraît donc pouvoir rendre des services non seulement pour éviter les icebergs, mais aussi pour signaler les côtes ou les écueils.

***

M. Alphonse Berget, professeur à l'Institut océanographique, vient d'exécuter un très intéressant travail sur la répartition géographique des mers et des continens.

Le simple examen d'une mappemonde fait voir l'inégalité des domaines occupés par les terres et les mers et aussi l'irrégularité de leur répartition. Sur les 510 millions environ de kilomètres carrés qui constituent la superficie totale de la Terre, les mers en occupent 366 millions et les terres émergées seulement 144 millions. L'eau recouvre donc plus des 7 dixièmes de la surface terrestre. Au point de vue de la répartition des terres et des mers, l'hémisphère Nord est proportionnellement beaucoup plus riche en terres que l'hémisphère austral ; le rapport de la surface aqueuse à celle des terres y est en effet 1,57, tandis qu'il est égal à 4,80 dans l'hémisphère Sud. Les géographes se sont demandé depuis longtemps s'il ne serait pas possible de tracer sur la Terre un grand cercle qui la partagerait en deux hémisphères tels que l'un contînt la proportion maxima de terres, tandis que l'autre enfermerait la proportion maxima d'eau par rapport aux terres. On diviserait ainsi la Terre en deux hémisphères ; l'un continental, l'autre océanique. Les pôles de ces hémisphères seraient respectivement le *pôle continental* et le *pôle océanique* du globe.

C'est au géographe français Buache, qui vécut au XVIIIe siècle, que l'on doit cette idée ingénieuse. L'insuffisance des connaissances géographiques à cette époque ne permettait pas de résoudre le problème avec précision. Au XIXe siècle, quand les découvertes furent assez nombreuses, on plaça successivement le pôle continental à Londres, à Paris, à Amsterdam.

M. Alphonse Berget vient, par une méthode ingénieuse, de reprendre ce problème et le résultat de ses déterminations l'ont conduit définitivement à fixer la position du pôle continental de la Terre dans l'*île Dumet*, petite île située dans les eaux françaises au large de l'embouchure de la Vilaine par 47°2'442" de latitude Nord et 2°37'13" de longitude Ouest de Greenwick. Le grand cercle équatorial mené de ce pôle laisse au-dessus de lui toute l'Europe et presque toute l'Asie, toute

l'Afrique, toute l'Amérique du Nord et les trois quarts de l'Amérique du Sud. Ce sont les terres de l'hémisphère continental. L'hémisphère océanique comprend l'Australie et l'Océanie, l'archipel malais et de petites parties de l'Amérique du Sud et de l'Asie orientale, enfin l'Antarctide.

La subdivision de la Terre en deux hémisphéres océanique et continental eût d'ailleurs été extrêmement différente lors des époques géologiques anciennes. Alors, des régions aujourd'hui très montagneuses étaient plongées au fond des océans, n'en déplaise à Voltaire qui a dépensé des trésors d'ingéniosité et de raisonnemens aussi faux que spirituels pour nier que les fossiles prouvassent quelque chose à cet égard. Admettre une chose pareille n'était-ce pas en effet donner un semblant de vraisemblance à l'histoire du Déluge, n'était-ce pas admettre qu'il put y avoir une seule chose exacte dans la Bible? Pourtant c'est Voltaire qui avait tort. En ces époques lointaines, si des terres étaient noyées qui émergent aujourd'hui fièrement vers le ciel, en revanche, des continens entiers existaient qui se sont depuis lors abîmés au fond des mers, et parmi eux la mystérieuse Atlantide, dont M. Pierre Termier, de l'Académie des sciences, vient de nous démontrer l'existence passée avec des argumens nouveaux empruntés à la géologie et qui forcent la conviction. Nous allons les passer rapidement en revue.

La légende était très répandue dans l'antiquité chez tous les peuples méditerranéens d'une île immense et fortunée, douée d'un climat délicieux et qu'un cataclysme soudain engloutit un jour dans les flots. Dans le *Timée* de Platon, comme dans son *Critias*, cette sombre aventure est racontée en termes qui sont plutôt ceux de l'histoire que de la légende. Écoutons parler Platon, ou plutôt le vieux prêtre égyptien qu'il fait converser avec Solon : « Les livres nous apprennent la destruction par Athènes d'une armée singulièrement puissante, armée venue de la mer Atlantique et qui envahissait insolemment l'Europe et l'Asie ; car cette mer était alors praticable aux vaisseaux et il y avait au delà des Colonnes d'Hercule une île plus grande que la Lybie et que l'Asie (1). De cette île on pouvait facilement passer à d'autres îles et de celles-là à tout le continent qui entoure la mer intérieure... Plus tard de grands tremblemens de terre et des inondations engloutirent en un seul jour tout ce qu'il y avait là de guerriers. L'île Atlantide disparut sous la mer... »

(1) Les anciens ne connaissaient qu'une minime partie de l'Asie.

Depuis quelques années, la science a recueilli des documens extrêmement troublans qui rendent non seulement possible mais probable l'existence ancienne de terres atlantiques immenses qui, peut-être même, réunissaient l'Europe à l'Amérique. Les grands sondages récens ont montré tout d'abord que l'Atlantique est une fosse dont les profondeurs sont extrêmement inégales. Très près de Gibraltar le fond descend à 4 000 mètres. Il se relève brusquement pour former le socle étroit qui porte Madère, puis retombe à 5000 mètres, remonte à moins de 1 000 mètres près des Açores, se tient longtemps peu au-dessous de 1 000 à 3 000 mètres au sud et à l'ouest de celles-ci, avec de brusques saillies dont certaines approchent très près du niveau de la mer, plonge à nouveau profondément jusqu'au socle qui porte les Bermudes et s'enfonce à nouveau jusque vers l'Amérique. L'ensemble des sondages atlantiques montre finalement que le fond de cet océan est formé par deux immenses vallées contigues, l'une, à l'ancien continent, l'autre, au nouveau, et que sépare une zone médiane surélevée.

Les Açores sont la partie la plus haute de cette zone médiane qui va de l'Islande jusque bien au delà de l'équateur.

La géologie nous apporte bien d'autres faits suggestifs : d'une part, la plupart des îles Atlantiques, Sainte-Hélène, l'Assomption, les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madére, les Açores sont volcaniques, beaucoup encore en activité, et sont en majeure partie formées de lave. A plusieurs reprises des navigateurs ont constaté dans ces régions l'existence de volcans sous-marins et de mouvemens récens du sol, tant par des vapeurs chaudes sortant des ondes que par l'existence, reconnue à la sonde, de bas-fonds très différens de ceux qu'indiquaient les cartes. Dans les îles que nous venons de citer les mouvemens sismiques sont fréquens, souvent des îlots anciens y surgissent, d'anciens disparaissent. Tout cela tend à prouver que le fond de l'Atlantique est encore aujourd'hui une des zônes instables de la planète.

Enfin il y a quelques années (en 1898), en procédant à un relevage du câble de Brest au Cap Cod qui s'était brisé, un navire a ramené de 3000 mètres, avec ses grappins, des esquilles fraîchement arrachées de la roche et qui étaient formées d'une lave *vitreuse* que les pétrographes nomment *tachylyte*. Or, comme M. Termier l'a indiqué, une telle lave n'a pu se former dans la forme *vitreuse* que sous la pression atmosphérique ; sous une pression plus forte, et *a fortiori* sous 3000 mètres d'eau, elle aurait certainement pris la *forme cristalline*. Les études les plus récentes ne laissent pas le moindre doute à ce sujet,

notamment celle de M. Lacroix sur les laves de la montagne Pelée : ces laves, vitreuses quand elles se figent à l'air, se remplissent de cristaux dès qu'elles se refroidissent sous un manteau même peu épais de roches antérieurement solidifiées. Le fond de l'Atlantique au nord des Açores a donc été couvert de laves alors qu'il était émergé. Il s'est donc effondré de plus de 3 000 mètres.

Si on ajoute à ces argumens de la géologie ceux que M. Louis Germain nous a apportés au nom de la zoologie comparée, on acquiert la conviction que l'histoire de l'Atlantide est réellement arrivée, et à une époque qui, géologiquement, est très près de nous, et on frémit en songeant à ce continent immense englouti soudain avec ses habitans, ses richesses, ses villes, ses paysages charmans dont Madère nous donne une image, dans le sein de la mer carnassière et cruelle.

Le pôle continental de la Terre eut sans doute été alors en un endroit bien différent de celui qu'a déterminé M. Berget. Des mesures de celui-ci il résulte finalement que, dans l'hémisphère continental de la Terre, le sol émergé occupe 45,5 pour 100 de la surface, et, dans l'autre, 11,3 pour 100 seulement. Donc, en chiffres ronds, l'hémisphère continental contient autant de terres que d'eau alors que l'hémisphère océanique renferme neuf fois plus d'eau que de terres.

Qu'on nous pardonne de terminer par des chiffres un peu brutaux dans leur sécheresse, la mélancolique histoire de l'Atlantide. La poésie est bien moins amusante quand il y faut mêler des chiffres. Pourtant un adage grec prétend que Ἀεί θεός γεωμετρεί, ce qu'on peut traduire un peu librement : Pour être un dieu, il faut savoir la géométrie.

C'est du moins une condition nécessaire, mais je ne sais si elle est suffisante...

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'Europe est entrée en vacances : après dix mois de dur labeur, tous les gouvernemens ont été d'accord pour prendre quelque temps de repos et laisser les choses s'arranger conformément à leur logique propre. Deux guerres ont été faites, deux traités ont été conclus. Le premier de ces traités est déjà fortement ébréché, le second a des chances de durer davantage ; ils ne sont toutefois immuables ni l'un ni l'autre. En réalité rien n'est fini, mais quoiqu'il en soit de l'avenir, le présent est au calme. L'Empereur de Russie est parti pour le midi. M. Sasonof va faire une saison à Vichy. Le comte Berchtold va à la chasse. Les ministres anglais se dispersent dans des villégiatures diverses. M. Barthou est en Suisse. Tous les ambassadeurs prennent leur congé annuel. Il semble que la situation soit redevenue normale et que chacun veuille s'en donner l'impression, peut-être l'illusion.

Dans un discours qu'il a prononcé à Lons-le-Saulnier, M. Pichon a défini en termes parfaits la politique de la France au cours de l'épreuve que l'Europe a traversée et il en a constaté les heureux résultats. Une grande puissance a des intérêts partout et nous en avons en Orient ; notre histoire les a créés, notre politique doit les entretenir ; mais ces intérêts n'étaient pas aussi directs ni, si on nous permet le mot, aussi impératifs que ceux de certaines autres puissances et, tout en leur donnant une sauvegarde efficace, nous pouvions et par conséquent nous devions mettre le maintien de la paix au premier rang de nos préoccupations. Nous n'avons pas manqué à ce devoir. Cependant nos alliances nous créaient aussi des obligations qui, si elles n'étaient pas strictement écrites dans les traités, s'imposaient à nous moralement par voie de conséquence et deman-

daient de notre part une vigilance très attentive. Il était facile de prévoir dès le premier jour que la crise d'Orient serait l'épreuve des alliances et nous n'en sommes que plus satisfaits d'entendre M. Pichon affirmer que celle que nous avons avec la Russie, et qui est la pierre angulaire de notre politique, est sortie des événemens saine et sauve, ou, pour parler plus exactement, qu'elle en est sortie fortifiée. Si bien, a pu dire M. Pichon, que cette alliance, qui n'avait pas été faite en vue des événemens d'Orient, « a montré, par sa souplesse et par la façon dont elle s'applique et s'adapte aux nécessités de la politique générale, de quel prix elle est, non seulement pour nous, mais pour tous les peuples qui veulent sincèrement éviter les risques de la guerre. » Rien de plus vrai : l'alliance franco-russe n'a pas été un bienfait seulement pour nous, mais aussi pour l'Europe ; elle a été un des principes les plus actifs qui ont aidé à la conservation de la paix. Avec l'Angleterre, l'entente cordiale a toujours été l'entente facile : aucune ombre ne l'a troublée. Pas plus que nous, l'Angleterre n'a dans les Balkans de ces intérêts vitaux qui dominent et dirigent toute la politique d'un pays et, dans la Méditerranée, ses intérêts étaient conformes aux nôtres. Aussi M. Pichon a-t-il pu dire que « pas un jour nous n'avons été en désaccord avec le gouvernement britannique. Que ce soit à Paris ou dans les conférences de Londres, notre action s'est invariablement jointe à la sienne et nos vues se sont régulièrement rencontrées pour concourir au même but. »

Quel était ce but ? La paix à maintenir entre les grandes puissances et à ramener entre les États balkaniques. Et comment ramener la paix entre les États balkaniques ? En établissant entre eux un juste équilibre de forces. Ce dernier objet de l'effort de la France et de l'Europe a-t-il été complètement réalisé ? M. Pichon reconnaît que les solutions acquises sont « imparfaites, puisqu'elles sont le résultat de transactions, » mais il estime qu'elles sont « suffisantes et doivent être considérées comme heureuses, puisqu'elles se traduisent par le rétablissement de la paix et puisque en somme elles ne constituent, pour aucun de ceux qui ont été mêlés à la guerre, un avantage exclusif d'une part, ni un écrasement de l'autre. » Et il ajoute, avec quelque optimisme peut-être : « Elles permettent d'entrevoir, lorsque les haines encore toutes chaudes des batailles d'hier seront apaisées, une paix durable qui est, je n'ai pas besoin de le dire, dans nos vœux les plus fervens. » Elle est aussi dans les nôtres, et nos vœux communs seront à coup sûr réalisés quand les haines seront apaisées : mais quand le seront-elles ? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre.

Les solutions acquises n'ont satisfait complètement ni la Serbie, ni la Grèce et elles ont désespéré la Bulgarie. Il ne faut sans doute pas prendre au pied de la lettre, c'est-à-dire au tragique, les proclamations que le roi Ferdinand a adressées à son armée. Elles sont d'une belle allure romantique, expriment sans réticences l'indignation et la colère et ne parlent que de revanche et de vengeance. Ce langage donne satisfaction à ses sujets : aurait-il pu en tenir un autre? Laissons les mots pour nous attacher aux choses : il est certain que les Bulgares, s'ils ont commis une grande faute, en ont été sévèrement punis, et que l'idée d'une réparation ultérieure reste profondément ancrée dans leur esprit. Il sera sage, de la part de la presse, de ne pas pousser ce sentiment au paroxysme. Nous aimons particulièrement, dans le discours si sensé que sir Edward Grey a prononcé à la Chambre des Communes, le passage où, après avoir parlé des horreurs qui ont accompagné la seconde guerre balkanique, il a dit : « Tous les États mêlés à cette guerre semblent avoir foulé aux pieds les traités, les accords, les alliances, et s'être efforcé de tirer parti de la situation pour leur propre avantage. Il n'est pas de l'intérêt de la Grande Bretagne, et il ne serait pas non plus équitable, de nommer un quelconque de ces États pour le signaler à la vindicte publique. » Aujourd'hui la paix est faite : nous ne la croyons pas éternelle, mais si on veut en jouir quelque temps, il faut renoncer aux récriminations rétrospectives. L'histoire se fera un jour sur tous ces faits; la politique doit en oublier quelques-uns.

Revenons au discours de sir Edward Grey. Au moment où le Parlement allait lui aussi entrer en vacances, sir Edward a tenu à faire, et a fait effectivement, un tableau exact et à peu près complet de la situation actuelle : il n'y manque aucun trait essentiel. Sir Edward a parlé en toute bonne foi de l'œuvre accomplie par la diplomatie européenne, œuvre qu'on a beaucoup dénigrée, la critique étant toujours aisée, mais qui a eu le grand mérite de localiser la guerre. « Essayer davantage, a dit sir Edward Grey, eut été mettre le concert en danger. Il est facile de vanter les forces des grandes puissances et de démontrer comment elles auraient pu faire respecter leurs volontés, si elles l'avaient voulu. Naturellement, elles auraient pu avoir recours à une démonstration navale, à supposer, toutefois, que ce genre de démonstration puisse servir à quelque chose ; mais, pour intervenir efficacement, elles auraient été obligées d'employer des troupes, ces troupes auraient dû débarquer, se mettre en marche, tirer des coups de fusil et s'exposer à en recevoir. On fait ces choses là dans des que-

relles qui vous intéressent spécialement, mais il est extrêmement difficile de décider les puissances ou quelqu'une d'entre elles à intervenir dans une querelle qui ne touche pas absolument ses intérêts. » Et un peu plus loin sir Edward parle de ce qu'a de bizarre une politique qui consiste à partir en guerre pour imposer la paix. La vérité est que, pour un motif ou pour un autre, la politique de non-intervention l'a emporté partout et que l'Europe a laissé une grande liberté aux États balkaniques pour la solution des questions où ils avaient des intérêts supérieurs aux siens. La paix de Bucarest s'est faite ainsi. On dira que ce n'est pas de la grande politique, mais pourquoi l'Europe aurait-elle fait de la grande politique, avec les frais qu'elle comporte, là où elle n'avait pas de grands intérêts? « Les ambassadeurs, a dit sir Edward Grey, n'ont pas essayé de créer du durable, du logique. Qu'importe? Ils ont ajourné pour un temps le conflit des ambitions en présence. C'est là le gain net. » Sir Edward, on le voit, ne fait pas valoir son œuvre outre mesure et son apologie consiste seulement à dire qu'on a gagné du temps; mais n'a-t-on pas dit que le temps était galant homme et qu'il arrangeait bien des choses? Après tant d'agitations, son action seule peut enfin être apaisante : la guerre et la diplomatie ont donné pour le moment tout ce qu'elles pouvaient donner.

On sait cependant que l'Europe, ayant pour organe la conférence des ambassadeurs à Londres, s'est réservé la solution de deux questions où les intérêts balkaniques n'étaient pas seuls engagés : l'Albanie et les îles de la mer Égée occupées en ce moment par l'Italie. Sir Edward Grey ne pouvait pas manquer d'en parler dans son discours : il l'a fait de manière à donner satisfaction aux deux puissances le plus particulièrement intéressées, l'Autriche et l'Italie.

Il a été bref sur l'Albanie et s'est contenté de dire qu' « une commission internationale de contrôle doit être établie, en vue d'ériger cette nation en État autonome sous l'autorité d'un prince choisi par les grandes puissances. » Nous plaignons le prince qui sera désigné par les puissances : il est à craindre que son indépendance ne soit qu'une fiction et qu'il n'ait plusieurs patrons très exigeans qui ne seront pas toujours d'accord entre eux. Ils le sont aujourd'hui, parce qu'il s'agit seulement de faire une Albanie aussi grande que possible, au détriment de la Serbie et de la Grèce; mais qu'ils le soient plus tard, c'est une autre question. On peut les nommer, leurs noms sont sur toutes les lèvres : ce sont l'Autriche et l'Italie, plus alliées que jamais, sans être pour cela plus amies. Mais n'anticipons pas sur les

temps futurs. Pour le moment, elles croient avoir un intérêt commun, l'Autriche à empêcher la Serbie d'avoir accès à l'Adriatique, et l'Italie à empêcher la Grèce d'y avoir une étendue de côtes trop considérable et s'élevant trop haut vers le Nord. A l'appui de son veto, sachant très bien qu'il est des circonstances où la force seule compte, l'Autriche a mobilisé. Nous ne referons pas cette histoire : elle est d'hier. Il n'est pas douteux que les sympathies générales étaient pour la petite et vaillante Serbie, mais la raison d'État a fait pencher la balance du côté de l'Autriche. Celle-ci ne pouvait pourtant pas occuper elle-même la partie de l'Adriatique qu'elle disputait à la Serbie ; il fallait donc que l'Albanie subsistât pour en hériter et la conserver. Tel a été l'intérêt, bien ou mal compris mais fermement défendu, de l'Autriche dans cette affaire. Quant à l'Italie, ce n'est un secret pour personne qu'elle ne voit pas d'un œil charmé le rapide développement que la Grèce, après la guerre, a pris sur terre et sur mer ; aussi limiter la Grèce dans son extension est-il devenu un des principaux soucis de sa politique. La pensée que la Grèce pourrait occuper la rive orientale de l'étroit canal qui sépare l'île de Corfou de la péninsule balkanique, a été particulièrement désagréable au Cabinet de Rome. Sa préoccupation s'explique en quelque mesure ; nous croyons cependant qu'elle a été fort exagérée. Mais nous n'avons pas à discuter ici les conceptions particulières que l'Autriche et l'Italie se sont formées de leurs intérêts fondamentaux : elles se présentent comme des faits, et l'Europe a cru devoir s'en accommoder dans l'intérêt supérieur de la paix. Elle a nommé une Commission dont l'œuvre de délimitation sera particulièrement difficile, parce que les principes en sont restés mal définis. Quoi qu'il en soit, l'Albanie, qui n'a jamais été une nation et qui aura beaucoup de peine à le devenir, s'est imposée à l'Europe comme une nécessité. Il y a malheureusement des nécessités qui peuvent devenir des impossibilités : nous souhaitons que ce ne soit pas le cas de l'Albanie et que, née ou rendue à la vie sous les auspices de l'Autriche et de l'Italie, elle ne devienne pas un jour entre elles un grenier à conflits. Ce jour, s'il arrive, est encore loin, mais la phrase de sir Ed. Grey nous revient à l'esprit comme une obsession : assurément, en ce qui concerne l'Albanie, la Conférence des ambassadeurs n'a fait ni du logique, ni peut-être du durable ; elle a seulement ajourné le heurt des ambitions en présence.

Pour ce qui est des îles, la question qu'elles soulèvent présente des difficultés d'un autre ordre, dont nous avons déjà dit un mot il y a quinze jours. Sir Edward Grey, qui ne pouvait pas la passer

sous silence, l'a-t-il résolue ? En droit, oui, mais en fait? La situation reste délicate et embarrassante. Ces îles sont en ce moment occupées par l'Italie qui doit les évacuer dès que la Turquie aura pleinement exécuté le traité de Lausanne, en d'autres termes, lorsqu'elle aura retiré de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque le dernier de ses soldats. Après quoi, ces îles ne reviendront à la Porte que pour être cédées à la Grèce. Dès lors l'esprit, inévitablement, s'interroge et se demande, puisque ces îles sont dans toutes les hypothèses perdues pour elle, si la Porte a plus d'intérêt à ce qu'elles soient détenues par l'Italie qui ne les a qu'à titre précaire, ou par la Grèce qui les aurait à titre définitif. Ce qui vient de se passer à Andrinople, — nous en parlerons dans un moment, — montre que la Porte ne renonce à rien et n'en désespère jamais, et on ne peut pas dire que les faits lui donnent tort. Si elle juge préférable pour elle que les îles restent à l'Italie, qui l'empêchera de laisser indéfiniment quatre hommes et un caporal en Lybie ? Sera-ce l'Italie ? Peut-on compter absolument sur l'inexorable énergie avec laquelle cette dernière exigera l'évacuation complète et rapide de la Tripolitaine et prendra des mesures en conséquence? De pareilles questions font rêver : elles sont si complexes ! En attendant, l'Italie est très forte sur le terrain diplomatique pour dire, et elle ne manque pas de le faire, que les îles étant dans ses mains, le seul gage qu'elle ait de l'exécution du traité, ellé ne saurait s'en dessaisir avant que cette exécution soit parachevée : il est bien entendu qu'à ce moment elle ne manquera pas de restituer le gage. Cette situation ne pouvait pas manquer d'exercer toute la souplesse d'intelligence et même toute la subtilité de sir Edward Grey. Il a commencé par dire que la question intéressait l'Europe tout entière, mais il n'a pas caché qu'elle intéressait plus spécialement l'Angleterre. « En vertu de notre position méditerranéenne et de considérations navales, il est, a-t-il dit, de notre intérêt particulier qu'aucune des îles de l'Égée ne soit réclamée et conservée par l'une des grandes puissances. Si l'une de ces îles passait d'une manière permanente en la possession d'une grande puissance, des questions d'une extrême importance et d'une extrême difficulté seraient soulevées: les grandes puissances le sentent bien. » Sans doute elle le sentent, mais elles ont senti successivement tant de choses dont il a été tenu peu de compte depuis dix mois, qu'on n'est pas bien sûr qu'il y ait là une garantie suffisante. Sir Edward Grey, est-il besoin de le dire ? ne met pas un instant en doute la loyauté de l'Italie et personne ne peut le faire ; mais il ne s'agit pas de l'Italie, il s'agit de la Porte, et le ministre anglais se

pose très nettement la question suivante : « Qu'est-ce qui arrivera si la Turquie recule indéfiniment l'accomplissement des obligations que le Traité de Lausanne lui impose et si, en conséquence, l'occupation italienne se prolonge indéfiniment ? » Quand on énonce de pareilles questions, on devrait y répondre : sir Edward n'y a pas répondu. Ici encore il a temporisé. « Nous n'avons pas à nous occuper pour le moment, a-t-il dit, de ce qui arrivera si un ajournement indéfini se produit. La grande chose, c'est que le principe suivant est posé : la destination des îles de la mer Égée intéresse toutes les grandes puissances ; aucune des grandes puissances ne peut s'en réserver une seule ; la question des îles est d'un caractère européen et sera réglée par toutes les puissances. » Soit, mais si toutes les puissances ne jugent pas avoir le même intérêt dans l'affaire, des différences d'attitude ne se manifesteront-elles pas entre elles ? Comment ne pas se rappeler ici tel autre passage du même discours que nous avons cité et d'où il résulte que, si toutes les puissances sont facilement d'accord pour ne rien faire, chacune, quand il faut agir, ne le fait que dans la mesure de son intérêt particulier.

Ici, une remarque. Il y a quelques jours, toute la presse italienne est partie en guerre contre la presse française parce que celle-ci, après avoir pris acte des assurances positives données par l'Italie à ce sujet, avait conclu que les îles seraient un jour évacuées. Aujourd'hui la presse italienne se montre pleinement satisfaite des déclarations de sir Edward Grey et nous reconnaissons nous-mêmes, avec une non moindre satisfaction, qu'elle est revenue par contre coup à notre égard à des sentimens meilleurs, à ceux qu'elle aurait toujours dû avoir, parce que nous les avons toujours mérités. La presse française n'a parlé à aucun moment avec passion de la question des îles et elle n'en a jamais dit autre chose que ce qu'en a répété le ministre anglais. Pourquoi donc cette différence de traitement à notre désavantage ? Mais tout cela appartient au passé. Le ciel s'est rasséréné sur l'Italie et nous profitons de cette faveur du temps. Jouissons-en sans essayer de tout prévoir. Notre esprit trop logique nous emporte de déduction en déduction à des conséquences qui ne se produiront peut-être pas et qui, en tout cas, sont lointaines. Qui sait si les Anglais ne suivent pas une règle plus sage en ne s'imposant pas la tâche de résoudre des questions qui ne sont pas encore posées ? Sir Edward Grey se contente de jalonner des principes et il attend les événemens.

Il est probable que c'est ce qu'il fera aussi et ce que, finalement, nous ferons tous au sujet d'Andrinople. Les Turcs y sont : on ne voit

pas qui les en délogera. *Beati possidentes*, disait autrefois Bismarck. Cette affaire d'Andrinople est assurément une des plus extraordinaires dans une époque où il y en a eu tant, et par extraordinaire nous voulons dire imprévue car, au fond, il n'en est pas de plus naturelle, ni de plus logique. La tragédie et la comédie s'y sont étroitement mêlées. Il est fâcheux que l'événement pèse sur nous comme il le fait encore : l'histoire, qui en parlera d'une manière plus dégagée, pourra y prendre quelque divertissement. Les Bulgares ont fait un immense effort pour s'emparer d'Andrinople; encore n'en sont-ils venus à bout qu'avec les concours des Serbes. La ville une fois prise, les Serbes sont retournés chez eux et, au lieu de garder la place, les Bulgares ont suivi les Serbes pour leur tomber dessus. Ils ont imprudemment oublié la présence de la Turquie qu'ils croyaient épuisée parce qu'ils l'avaient battue et qui l'était moins qu'eux. Il est arrivé ce qui devait arriver. Les peuples armés sont comme les liquides qui pèsent sur leur bords et se répandent aussi loin qu'ils ne trouvent pas d'obstacle. Or les Turcs n'en ont trouvé aucun: les Bulgares étaient partis pour se battre et se faire battre ailleurs. Enverbey est redevenu assez facilement un héros : entré à Andrinople sans coup férir, il peut croire que la terreur de ses armes a tout fait fuir devant lui. Et ce n'est pas la seule conquête que les Turcs ont faite ou refaite : ils ont recommencé en sens inverse, c'est-à-dire en allant en avant, la campagne qu'ils avaient faite à reculon; ils ont repris Kirk-Kilissé et Loullé-Bourgas : les mêmes noms peuvent servir désormais pour leurs défaites et pour leurs victoires. Ils ont même passé la Maritza et menacé Dedeagatch, le principal et presque le seul port qui reste aux Bulgares sur la mer Égée, et ils s'en seraient emparés comme du reste, s'ils n'avaient pas eu la sagesse de s'arrêter devant le grondement de l'Europe. Leurs victoires militaires ne méritent pas grande admiration, ils se sont contentés de profiter des circonstances : leur politique a eu des qualités plus sérieuses. Au premier moment, l'Europe leur a adressé les sommations les plus menaçantes; les puissances ont déclaré qu'elles ne laisseraient pas déchirer le traité de Londres qui était quelque peu leur œuvre ; elles ont sommé la Porte d'évacuer Andrinople et de se cantonner derrière la ligne d'Énos-Midia. Après ce bruit de tonnerre, on a usé de quelque douceur; on a fait entendre à la Porte que, si elle était bien sage, bien docile, bien obéissante, on rectifierait et on améliorerait cette frontière. Dans le cas contraire, elle n'avait à compter sur aucune indulgence. A la vérité, on ne savait pas encore trop ce qu'on ferait contre elle, mais pour le moins on lui

couperait les vivres. La Porte ne s'est pas laissé étonner. Elle a regardé autour d'elle et elle a vu qu'aucune puissance n'était disposée à passer de la menace à l'acte : quant à l'infortunée Bulgarie, elle était provisoirement sans force, elle s'apprêtait à désarmer, elle désarmait. D'autre part, l'opinion était très exaltée dans le monde musulman et tout gouvernement qui aurait reculé après avoir miraculeusement obtenu de si précieux avantages, aurait été certainement renversé. Pour ce qui est de l'armée, elle n'obéirait pas. La Porte a calculé adroitement ses chances ; elle a compris ce qu'elle pouvait faire sans soulever autre chose que des protestations, et ce qu'elle ne pouvait pas faire sans s'exposer à des mesures plus graves. Après un moment d'hésitation, elle a déclaré formellement qu'elle n'abandonnerait pas Andrinople, mais qu'elle ne dépasserait pas la Maritza et qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'occuper Dedeagath, bien que la population de la ville et même de toute la région l'y appelât pour la garantir des Bulgares. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas en mesure d'y entrer tout de suite : ils ont fait une démarche auprès des puissances pour qu'elles demandassent aux Grecs d'y rester quelques jours encore, et ce n'est pas là un des traits les moins singuliers de cette situation paradoxale. Quelle sera la suite des événemens, nul ne peut le dire?

De toutes les puissances, celle qui a pris le plus à cœur de sauver tout ce qui peut encore être sauvé de la cause bulgare, est naturellement la Russie. La Russie n'oublie pas tout ce qu'elle a fait pour la Bulgarie et, comme les bienfaits obligent infiniment plus ceux qui les font que ceux qui les reçoivent, elle se tient pour engagée à aider les Bulgares de toute la force de la politique. En cela elle peut compter sur le concours de la France. Si nous avons incliné à ce que Cavalla appartînt à la Grèce, nous n'avons aucune raison du même ordre pour nous faire désirer qu'Andrinople reste à la Porte. A vrai dire, la question ne nous touche pas directement, mais puisqu'elle touche la Russie, nous n'avons aucune raison de ne pas conformer notre politique à celle de notre alliée. Seulement que pouvons-nous faire et que peut faire la Russie elle-même, décidée comme elle paraît l'être et comme nous le sommes nous-mêmes, à ne pas intervenir militairement? On a parlé de boycotter la Turquie, de lui refuser tout secours financier, de la réduire par l'inanition. De pareils moyens de coercition ne peuvent réussir que s'ils sont adoptés et pratiqués par toutes les puissances des deux mondes, et c'est une unanimité sur laquelle il serait téméraire de trop compter. La Russie peut employer ce moyen par amour de la Bulgarie et nous pouvons l'employer nous-mêmes

par amour de la Russie; mais les autres? Le moyen risque de faire presque autant de mal à ceux qui l'emploieront qu'à ceux contre qui on le tournera: il faut donc avoir, pour en user, des motifs très sérieux que tous n'ont pas. Cela étant, la seule solution pratique serait une entente directe entre la Bulgarie et la Porte. On comprend qu'elle coûte à la Bulgarie. — Ce n'est pas à nous, dit-elle, qu'il appartient d'agir auprès de la Porte; c'est à l'Europe qui a fait le traité de Londres et qui doit tenir à honneur de ne pas le laisser mettre en pièces. — Mais, d'abord, ce n'est pas l'Europe qui a fait le traité de Londres; elle a aidé seulement à sa préparation et il s'est conclu sous ses auspices; il n'en résulte pour elle aucune obligation stricte. Enfin, tous les traités sont l'expression des circonstances à un moment donné. Le moment passe, les circonstances changent, et il faut bien dire que, dans le cas actuel, si les circonstances ont changé, la responsabilité en est à la seule Bulgarie. L'avenir reste ouvert devant elle et nous sommes convaincu qu'elle se relèvera de sa chute; le sort qui l'accable aujourd'hui ne l'accablera pas toujours; il y a en elle des ressources d'énergie qui ne sont pas épuisées ou qui se renouvelleront. Mais il faut prendre le moment présent tel qu'il est et en tirer le parti le moins mauvais possible. Le roi Ferdinand a un esprit politique trop délié, trop développé, trop exercé pour ne pas manœuvrer dans la tourmente et rendre un nouveau service à son peuple auquel il en a déjà tant rendu: ce service est d'accepter l'inévitable et de préparer les réparations.

M. Pichon, dans son discours de Lons-le-Saulnier, s'est défendu d'avoir fait une politique de sentiment: il a reconnu toutefois que le sentiment se mêlait à tout et que le plus froid réalisme ne pouvait pas en faire complètement abstraction. Les grandes nations comme la Russie, la France, l'Angleterre, ont des traditions qui sont aussi des forces et on ne doit pas s'attendre à ce qu'elles y renoncent à moins d'y être forcées par une obligation impérieuse et un devoir absolu. L'intérêt de l'État est d'ailleurs la première règle de la politique internationale. Ni M. Pichon, ni M. Sasonof, ni Sir Edward Grey ne l'ont méconnue, et c'est pourquoi leur politique, constamment orientée dans le sens de la paix, a si efficacement contribué à en assurer le bienfait à l'Europe. Il serait très injuste de dire que d'autres nations et d'autres gouvernemens n'y ont pas contribué, eux aussi, d'une manière très efficace; mais la Triple Entente ne s'est laissée dépasser par personne dans cette œuvre, dont le succès importait si fort au progrès de la civilisation, à la reprise des affaires qui ont beaucoup souffert des

contre-coups de la guerre et à la marche normale de l'humanité vers un avenir meilleur.

Nos lecteurs savent déjà la perte qu'ils ont faite dans la personne de M. Émile Ollivier, qui était un des plus anciens collaborateurs de cette *Revue* et un de ceux qui l'honoraient davantage par l'éclat de son talent, la générosité de son caractère et la dignité de sa vie. M. Émile Ollivier a joué un rôle trop important et qui a été l'objet de trop ardentes controverses pour que nous puissions, en quelques lignes et à la fin d'une chronique, parler de lui comme il conviendrait. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui de l'homme politique est qu'aucun n'a eu de meilleures intentions, n'a mis à leur service une persévérance plus grande, une parole plus entraînante, un désintéressement personnel plus absolu — et n'a été plus malheureux.

Un monde s'est écroulé sur lui pour l'écraser. On l'a rendu responsable d'une guerre que rien ne pouvait empêcher parce qu'on la voulait ailleurs, et qu'on nous y a délibérément provoqués. M. Émile Ollivier a fait ce qu'il a pu pour l'éviter, il n'y a pas réussi ; s'il y avait réussi un jour, le danger se serait présenté sous une autre forme le lendemain ; le seul tort de M. Émile Ollivier, qui jugeait des autres d'après lui-même, est de n'y avoir cru qu'à la dernière extrémité. Le sort des armes s'étant prononcé contre nous, on a cherché un homme sur qui rejeter tout le poids de l'évènement ; il n'a pas été difficile de le trouver, il s'était offert lui-même ; on l'a dénoncé à la postérité en prenant soin par avance de dicter à celle-ci son jugement. Mais M. Ollivier a vécu assez longtemps pour faire appel à son tour au tribunal devant lequel il avait été cité ; il a introduit lui-même sa cause devant l'histoire, et nos lecteurs ont connu au fur et à mesure qu'il les produisait les explications qu'il lui a apportées. On peut sans doute ne pas tout admettre de ce long et puissant plaidoyer, mais comment n'être pas frappé de l'accent de probité morale qui lui donne un caractère si saisissant ? L'homme apparaît à travers ces pages éloquentes : comment ne pas reconnaître le souci de la vérité qui l'anime, la droiture de ses sentimens, la haute portée d'un témoignage qui, sur tant de points, éclaire l'histoire et qu'elle ne saurait plus négliger ? Quant au talent d'écrivain de M. Ollivier, succédant ou plutôt s'alliant à son talent oratoire, il allait grandissant d'année en année, de volume en volume, d'épisode en épisode, presque de page en page, et nous ne sachons rien de plus émouvant que ce dernier article, que nous avons publié il y a quinze jours, où il parle des angoisses du maréchal

Mac Mahon, obligé, malgré lui, d'aller s'engloutir avec la dernière armée de la France dans le gouffre de Sedan. Les fautes militaires qui ont alors été commises, multipliées, accumulées, on a reproché quelquefois à M. Émile Ollivier de les avoir mises trop en relief : nous y trouvons au contraire, à travers la tristesse qui s'en dégage pour nous, quelque chose de réconfortant, puisqu'il en ressort que nous n'étions pas vaincus d'avance, que, malgré tant d'erreurs, nous avons failli à diverses reprises ramener la victoire à nos drapeaux et qu'il aurait fallu, tel ou tel jour, peu de chose pour que les destins fussent changés. Et cela n'est pas fait pour encourager nos adversaires d'alors à recommencer. Quant à nous, nous avions une admirable armée en 1870 : ce qui lui a manqué, à un degré à peine vraisemblable, c'est le commandement. La leçon a été trop sévère pour que nous n'en profitions pas.

Mais nous nous laissons entraîner à parler de l'homme politique dans M. Ollivier, alors que nous aurions voulu parler de l'homme seul. Il était impossible de le connaître sans éprouver pour lui une sympathie profonde. Il était simple et bon. Indifférent à beaucoup de choses contingentes qui en retiennent tant d'autres dans des régions médiocres, sa pensée s'élevait toujours très haut comme par son jet naturel, celui de l'orateur peut-être, car personne ne l'a été plus que lui. Son instruction était immense et portait sur les sujets les plus divers. Les choses de l'art le passionnaient. Aucune conversation n'était plus nourrie que la sienne. Quant à sa puissance de travail, on a pu en mesurer ici l'intensité : cependant on ne la connaîtrait pas tout entière si on ne savait pas qu'il était devenu presque aveugle et que, depuis plusieurs années, il en était réduit à dicter. Il a trouvé heureusement dans son entourage immédiat des dévouemens incomparables et inlassables, qui lui ont permis d'aller jusqu'au bout sans défaillance. Les mains pieuses qui lui ont fermé les yeux ont tenu pour lui la plume tombée des siennes. Grâce à elles, il a échappé aux prises les plus cruelles de la vieillesse et de l'infirmité. La mort seule a pu l'abattre et elle l'a emporté d'un seul coup tout entier.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

nière
es qui
quel-
trou-
elque
vain-
verses
el ou
cela
ncer.
ui lui
ande-
as.
tique
seul.
mpa-
hoses
mé-
n jet
que
plus
ation
il, on
t pas
gle et
ouvé
com-
sans
tenu
appé
mort
r.